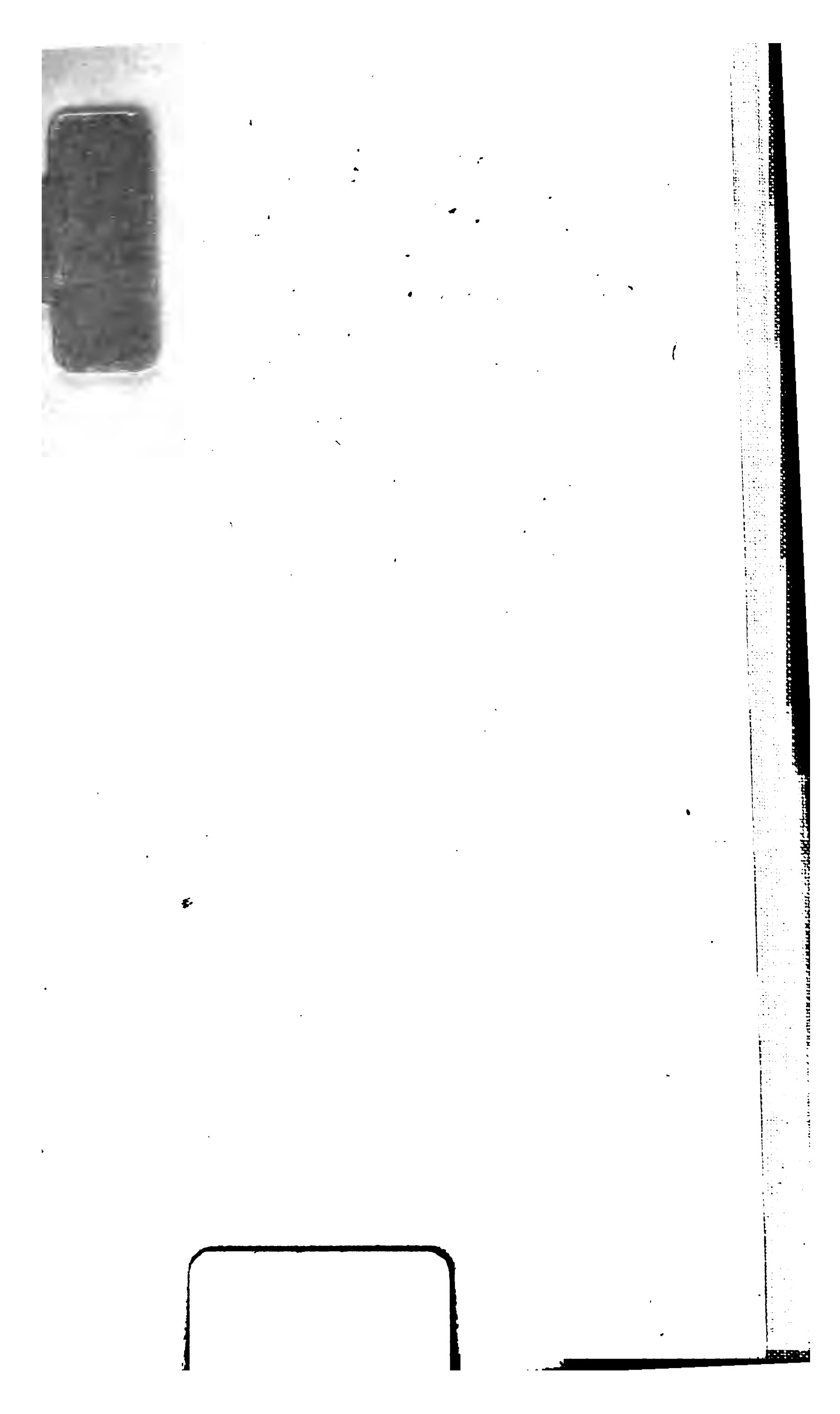


Nouvelles
KAA

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE.

DE L'IMPRIMERIE DE J. SMITH.

Vue de Kertch.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE,

OU

RECUEIL

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES, COMMUNIQUÉES PAR DES VOYAGEURS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS;

DES VOYAGES NOUVEAUX, TRADUITS DE TOUTES LES LANGUES EUROPÉENNES;

ET DES MÉMOIRES HISTORIQUES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MŒURS ET LES ARTS DES PEUPLES, AINSI QUE SUR LES PRODUCTIONS ET LE COMMERCE DES PAYS JUSQU'ICI PEU OU MAL CONNUS;

ACCOMPAGNÉES D'UN BULLETIN OU L'ON ANNONCE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES HISTORIQUES, ET SPÉCIALEMENT DE LA GÉOGRAPHIE.

AVEC DES CARTES ET PLANCHES,

GRAVÉES EN TAILLE-DOUCE,

PUBLIÉES PAR

MM. J. B. EYRIÈS ET MALTE-BRUN.

TOME II.

PARIS,

LIBRAIRIE DE GIDE FILS,

RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N.° 16.

1819.

NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

RECHERCHES SUR L'ÉPOQUE VERITABLE DE LA DÉCOUVERTE DE LA TERRE DE VAN DIEMEN DU NORD;

PAR J. B. B. EYRIÈS.

Lues à la séance particulière de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut, le 26 août 1814 (1).

TOUT ce qui concerne la découverte de la Nouvelle-Hollande, est enveloppé d'une obscurité profonde. D'anciennes cartes, publiées de nos

(1) *Voyez* la note *A* à la fin de ces Recherches.

jours, ont donné sujet de présumer que, dès le seizième siècle, les Portugais avoient eu connoissance de la côte orientale de ce continent (1); mais on ignore absolument les détails de leur navigation dans ces parages. Ils en ont même laissé si peu de traces que, dans les livres de géographie, on ne trouve rien qui ait le moindre rapport aux campagnes qu'ils ont pu faire de ce côté.

On ne sait pas du tout si les Portugais ont connu les premiers les côtes occidentales de la Nouvelle-Hollande. Les Hollandois, dont les navigateurs en ont, à diverses époques, découvert plusieurs points, n'ont rien publié du résultat de ces expéditions. On a supposé qu'un même motif avoit fait tenir à ces deux peuples une conduite semblable. C'est à la jalousie, à la crainte, que l'on a généralement attribué leur réserve. Ils pensoient qu'en publiant leurs découvertes, ils feroient naître chez les autres nations européennes l'idée de former des établissemens dans ces contrées; et ils appréhendoient que leur voisinage ne fût

(1) *Ephémérides géographiques de* Weimar, Tom. XV, p. 149. Le mémoire que donne ce recueil a pour auteur notre savant compatriote M. Coquebert de Montbret qui, après en avoir fait lecture à la société philomatique, l'envoya en manuscrit aux rédacteurs des Éphémérides, Tom. XXI, p. 3; Tom. XXIV, p. 315. ZIMMERMANN, *Australien*, Tom. I, p. 84, 795, etc.

incommode et nuisible même à leurs possessions dans les Indes (1). Vaines précautions. Le malheur qu'ils redoutoient et qu'ils cherchoient si soigneusement à éviter leur est arrivé; de plus ils se sont privés de la gloire que la publication des découvertes leur eût acquise dans la postérité.

Mais l'on connoît au moins les dates des découvertes faites par les navigateurs hollandois. Voici celles qui sont indiquées dans les seuls livres hollandois que j'ai pu me procurer, où il en soit fait mention. L'un est le précieux recueil de Valentyn (2), l'autre est une introduction générale à la géographie par Struyk (3). Terre d'*Endraght* ou de la *Concorde*, decouverte le 25 octobre 1616 par Dirk Hartighs d'Amsterdam (4). Terre de Witt, en 1628. Terre d'Edel, en 1619. Terre du Leeuwin ou de la *Lionne*, en 1622. Terre de Nuyts, le 2 janvier 1627, par le navire *de Vergulde Zeepard* (*le Cheval marin doré*) de Middelbourg. Ces deux auteurs ne donnent pas la date de la

(1) *Recueil de Voyages au Nord*, p. xi de la préface, Tom. I, édition d'Amsterdam, 1731, 10 vol. in-12.

(2) *Oud en Nieuw Oost-Indien*, Amsterdam, 1724-1726, 5 vol. in-fol. avec des cartes et des figures.

(3) *Inleidning tot de allgemeen geographie door Nicolas Struyk*, Amsterdam, 1740, 1 vol. in-4.°, p. 36.

(4) *Voyages de découvertes aux Terres-Australes*, rédigé par Péron, Tom. I, p. 194.

découverte de la Carpentarie, de la terre d'Arnhem, de la terre Van Diemen du nord. Struyk ajoute que l'on ne sait pas si la terre Van Diemen du sud est une île ou bien une partie de la Nouvelle-Hollande, et que la Nouvelle-Zélande fut découverte, le 13 décembre 1642, par Abel Tasman. Il observe qu'il n'y a guère que les côtes de la Nouvelle-Hollande qui soient connues (1).

Avant ces deux écrivains, un François, Melchisédech Thévenot, avoit donné quelques renseignemens sur le sujet qui nous occupe. Voici comment il s'explique dans la préface de son recueil (2) : » La Terre-Australe, qui fait maintenant une cinquième partie du monde, a été découverte à plusieurs fois. La partie nommée De Wittland, en 1628; la côte que les Hollandois appellent la terre de P. Nuyts, le 16 janvier 1627; la terre de Diemen, le 24 novembre 1642; celle qu'ils ont nommée la Nouvelle-Hollande, en 1644.» Il ajoute que les Chinois ont eu depuis long-temps connoissance de ce pays, puisque Marc-Pol marque deux grandes îles au sud-est de Java. Il promet de donner les voyages de Carpenter et de Diemen, à qui l'on doit le principal honneur de cette découverte; puis il continue ainsi : « Diemen en rapporta de l'or, de la porcelaine, et mille autres

(1) On trouvera quelques dates de plus dans la note A.

(2) Cette première partie parut en 1663.

richesses qui firent d'abord croire que le pays produisoit toutes ces choses. L'on a su depuis que ce qu'il en rapporta venoit d'une caraque qui avoit échoué sur ces côtes. Le mystère qu'en font les Hollandois, et la difficulté de permettre que l'on en publie la connoissance que l'on en a, fait croire que ce pays est riche.... Quoi qu'il en soit, presque toutes les côtes de ce pays ont été découvertes, et la carte que l'on en a mise, tire son origine de celle que l'on a fait tailler de pièces rapportées sur le pavé de la nouvelle maison de ville d'Amsterdam. »

On lit dans l'Histoire des voyages, par l'abbé Prevost, que la Nouvelle-Hollande fut découverte en 1618 par Zechaën, Hollandois; et la terre de Carpenter, *ainsi que la* Carpentarie située entre la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Guinée, par Carpenter, en 1662. L'abbé Prevost parle aussi très-succinctement des découvertes citées par Valentyn, Struyk et Thévenot; mais il ne donne que peu de dates, et quelque-unes sont fautives(1).

De Brosses, dans l'Histoire des navigations aux terres Australes, indique, pour ces découvertes,

(1) Tom. XI, p.201, édition in-4.°. La découverte de la Nouvelle-Zélande est placée en 1654. — Le Tom. XVIII, dans lequel ont été insérés les supplémens intercalés dans les volumes précédens par les éditeurs hollandois, n'offre rien de plus. Ce qui s'y trouve p. 498 est extrait ou copié de Thévenot et de De Brosses.

les mêmes dates que Valentyn, Struyk et Thévenot. Il dit ensuite : « Zeachen, probablement natif d'Arnhem, découvrit, en 1618, sur la côte du nord, Arnhem et Diemen. Cette dernière a son nom d'Antoine Van Diemen, alors général de la Compagnie hollandoise, qui, à son retour en Europe en 1631, remporta sur son vaisseau des trésors incroyables en son pays (1). » Plus bas il continue ainsi : « Cette même année (1628) M. l'abbé Prevost n'auroit pas dû dire : En 1662, la Carpentarie fut découverte par Pierre Carpenter, capitaine hollandois, qui en fit la découverte, tandis qu'il étoit général de la Compagnie des Indes, d'où il revint en Europe au mois de juin 1628, avec cinq vaisseaux richement chargés (2). »

De Brosses avoit dit plus haut : « Les journaux des navigateurs qui ont découvert la Terre-Australe, n'ont pas été rendus publics. L'on n'a, à cet égard, qu'une carte que Melchisédech Thévenot fit graver à la suite de la relation de François Pelsart, dans le premier tome de son recueil. On voit, dans la préface, qu'il avoit eu aussi entre les mains quelques autres journaux relatifs au même sujet (3). » De Brosses cite ensuite le passage de la préface de Thévenot, que j'ai rapporté plus haut;

(1) Tom. I, p. 432.

(2) *Ibid.*, p. 433.

(3) *Ibid.*, p. 426.

puis il dit : « Par malheur Thévenot n'a point exécuté la promesse qu'il fait ici sur la Carpentarie. Ce savant collecteur préparoit, lorsqu'il mourut, un cinquième volume de son recueil, dont on trouva dans son cabinet quelques cahiers incomplets déjà publiés; c'est de là que j'ai tiré le journal du capitaine Tasman, qui découvrit la terre Van Diemen; mais il ne s'y trouva rien sur la course du capitaine Carpenter, ni sur celle du général Diemen, au cas qu'il en ait fait une lui-même; ou du moins si les manuscrits y étoient, on ne sait plus aujourd'hui ce qu'ils sont devenus. » De Brosses finit par annoncer que les recherches qu'il a faites pour y suppléer, dans les principales bibliothèques, dans les cabinets et dans les livres imprimés de la géographie, ne lui ont procuré que ce qu'il alloit dire; c'est ce dont j'ai donné l'extrait.

Tous les géographes postérieurs à De Brosses se sont accordés pour attribuer la découverte de la Carpentarie à Carpenter, et celle de la terre Van Diemen du nord au capitaine Zeachen ou à Van Diemen lui-même (1); tous sont tombés dans l'erreur.

(1) M. Fabri, *Géographie* (en allemand), édition de 1807, Tom. II, p. 409.—M. Malte-Brun, *Précis de la Géographie universelle*, Tom. I, p. 152; Tom. IV, p. 336.—Pinkerton, *Abrégé de la Géographie*, Tom. II, p. 295.—Zimmermann..... *Australien*, Hambourg, 1810,

J. B. J. Dubois, auteur du livre intitulé *Vies des Gouverneurs généraux avec l'abrégé de l'histoire des établissemens hollandois, aux Indes orientales* (1), ouvrage composé en Hollande sur les journaux et registres manuscrits de Batavia, dit expressément, p. 82, en parlant de Carpenter, qui fut gouverneur de 1623 à 1627 : « quelques « écrivains lui attribuent personnellement l'honneur de la découverte de la Carpentarie, terre « australe située entre la Nouvelle-Guinée et la « nouvelle Hollande ; mais c'est sans aucun fondement apparent, puisque l'on fixe cette découverte à l'an 1628, dans laquelle il revint « en Europe avec cinq vaisseaux richement chargés. Il étoit parti de Batavia le 12 novembre de « l'année précédente. » Ce passage est positif ; mais si Carpenter n'a pas découvert lui-même la côte et le golfe qui portent son nom, il est possible qu'un navigateur hollandois, parti de Batavia avant le départ du gouverneur, et expédié par

Tom. I, p. 85.—T. F. Ehrmann, *Esquisse de l'histoire des découvertes en Géographie* (en allemand), se trouve dans le Tom. XXX des *Ephémérides géographiques* de Weimar, p. 230.—La Borde, *Histoire de la mer du Sud*, Tom. I, p. 176 et 177.—Gatterer, *Géographie abrégée*, 2.e édition, p. 898 (en allemand). *Polynesia detecta, Dissertatio historica*, autore Stenback.—Lunden, 1807, p. 14.

(1) La Haye, 1763, 1 vol. in-4.°.

ses ordres, ait reconnu ce pays et ce golfe et leur ait donné le nom de Carpenter. Cela ne présente aucune difficulté ; nous verrons néanmoins qu'une partie de cette côte a dû être reconnue avant le gouvernement de Carpenter.

Quant à la terre Van Diemen du nord, quoique les géographes varient entre eux sur le navigateur qui l'a découverte, ils sont tous d'accord pour placer cet événement en 1618, et pour dire que cette terre reçut son nom de celui d'Antoine Van Diemen, alors gouverneur général ; mais, sur ce point aussi, tous sont dans l'erreur.

Si la terre Van Diemen du nord a été découverte en 1618, ce dont il est permis de douter, puisque ni Thévenot ni les deux auteurs hollandois cités plus *haut* ne donnent cette date, cette contrée n'a pas pu recevoir alors son nom de Van Diemen, gouverneur général. C'étoit à cette époque Laurent Réaal qui remplissoit cette place. Il eut pour successeur dans la même année Jean Pieterszoon Koen. Van Diemen, né en 1593, n'occupoit vraisemblablement, en 1618, qu'un emploi subalterne dans les bureaux de Batavia, puisque, venu aux Indes comme soldat, admis ensuite comme commis par Koen, il ne devint teneur général de livres et conseiller qu'en 1626 (1). Or

(1) Valentyn, *loc. cit.*, Tom. III, p. 369-377.

on sait qu'un navigateur qui aperçoit une terre nouvelle, surtout quand elle est un peu considérable, ne lui donne jamais le nom d'un personnage obscur.

Mais si ce n'est pas, d'après Van Diemen, gouverneur général, en 1618, que le pays a été nommé, il est clair que la découverte n'a pas eu lieu dans cette année-là, et qu'il faut lui assigner une autre date. Or Van Diemen ayant été le seul de son nom qui ait été revêtu d'un emploi considérable dans les Indes (1), et son nom ayant été donné à la contrée nouvelle, elle n'a certainement été découverte qu'à l'époque où il étoit gouverneur général, par conséquent long-temps après 1618. Nous essaierons plus bas de fixer cette époque.

Le gouverneur Van Diemen n'a pas non plus, à une époque postérieure à 1618, découvert lui-même les pays qui portent son nom. Les détails contenus sur sa vie, dans les ouvrages de Valentyn et de Dubois, apprennent qu'en 1631 il fit le voyage d'Europe avec la flotte de Batavia. Thévenot rapporte la même circonstance, et aucun de ces auteurs ne parle de pays nouveaux

(1) *Voyez* les listes détaillées des principaux employés de la compagnie des Indes, dans le Tom. IV de Valentyn, p. 368 à 406.

découverts par Van Diemen dans cette campagne. Dubois dit affirmativement qu'on se trompe en lui attribuant cet honneur (1).

Quant au capitaine Zeachen ou Zechaën que tous les géographes depuis De Brosses nomment comme ayant découvert la terre Van Diemen du nord, il y a un fait bien certain, c'est qu'il n'a jamais visité, ni en 1618 ni dans un temps postérieur, les parages où ce pays est situé : la raison en est simple ; ce prétendu navigateur ne doit son existence qu'à la bévue de quelque traducteur ou copiste ignorant.

Toutes les personnes versées dans la connoissance de la langue hollandoise conviendront que ce nom de Zeachen ou Zechaën est contraire au génie de cette langue. Jamais on ne trouve, dans un mot vraiment hollandois, les consonnes *c* et *h* placées l'une après l'autre dans cet ordre *ch*, à moins qu'elles ne soient précédées d'un *s*, comme dans schuyt, schiedam, schouten, etc. Les mots d'origine étrangère font seuls exception à cette règle ; un nom tel que Zeachen ou Zechaën n'est donc pas hollandois. Il n'appartient non plus à aucune des langues germaniques. J'espère venir à bout de prouver ce que j'ai avancé, qu'il ne provient que de l'ignorance d'un traducteur ou de l'étourderie d'un copiste ; mais il faut auparavant

(1) *L. c.*, p. 133.

que je tâche de trouver à quelle époque la terre Van Diemen du nord fut découverte ou complétement reconnue.

Aucun livre n'offrant, comme le disent Thévenot et De Brosses, d'éclaircissemens à cet égard, il a fallu avoir recours aux inductions que l'on peut tirer des documens les plus exacts et les plus authentiques. Ils sont rares, car il n'en existe que deux; 1.° la carte donnée par Thévenot dans le premier volume de son recueil; 2.° les cartes du troisième volume de Valentyn relatives, ainsi que la précédente, au voyage d'Abel Tasman, envoyé, en 1642, par Van Diemen, gouverneur général depuis 1636, pour aller faire des découvertes au sud; il aperçut, le 24 novembre, la terre Van Diemen du sud; le 13 décembre, la Nouvelle-Zélande; du 19 au 25 janvier, les îles d'Amsterdam, de Middelbourg, Rotterdam (Tongatabou, Eoua, Anamocka), et rentra à Batavia le 12 juin suivant (1).

Je présume que c'est ce même navigateur qui a découvert la terre de Van Diemen du nord, et achevé la reconnoissance de la côte, depuis la baie Van Diemen jusqu'au fond du golfe de la Carpentarie, et que cette expédition a été terminée en 1644.

(1) On peut voir dans le mémoire de Camus, sur les grands et petits Voyages, tout ce qui concerne la publication du Journal de Tasman.

Des écrivains qui se sont occupés de l'histoire de Hollande, d'autres qui ont travaillé à celle des Voyages, et enfin Thévenot (1), disent que ce fut en 1644 que la Nouvelle-Hollande fut découverte. On voit, sur la carte de Thévenot, sur plusieurs autres cartes, et sur le grand globe de Coronelli de la bibliothèque royale, ces mots inscrits au milieu du cinquième continent : *Nouvelle-Hollande, découverte en 1644*. Or, nous avons vu que différens points de la côte occidentale avoient été reconnus et nommés avant 1642 ; ces points sont nommés sur les cartes qui parurent en Hollande avant celle de Thévenot ; par exemple, dans le cinquième volume du supplément du grand Atlas de Janson publié en 1650, la carte, intitulée *Mar di India*, offre tous les noms donnés à divers lieux de la Carpentarie et de la côte de la Nouvelle-Hollande ; mais la terre Van Diemen du sud ne s'y trouve pas, et l'on ne voit rien à la côte du nord. La carte de Thévenot, qui est la première où la côte du nord soit tracée, sert donc de monument pour fixer la date de cette découverte. Il est très-vraisemblable que l'on aura regardé la

(1) Dans sa préface déjà citée. LA NEUVILLE (c'est-à-dire Baillet), *Histoire de la Hollande*, Tom. II, liv. IX, p. 395.—CERISIER, *Tableau de l'Histoire générale des Provinces-Unies*, Tom. V, p. 525.—*Recueil de Voyages au Nord*, Tom. I, p. XI de la préface.—LA BORDE, *Histoire de la mer du Sud*, Tom. I, p. 175 et 179.

reconnoissance de la côte du nord, par Tasman, depuis la baie Van Diemen jusqu'au fond du golfe de la Carpentarie, comme formant le complément de la découverte de ce grand pays, puisque l'on connoissoit déjà les côtes faisant face à l'Afrique, depuis le 10.° jusqu'au 43.° degré de latitude australe, à quelques lacunes près, et que l'on aura inscrit sur les cartes manuscrites, envoyées de Batavia, que la Nouvelle-Hollande avoit été découverte en 1644. Peut-être même le nom de Nouvelle-Hollande ne fut d'abord donné qu'à la partie reconnue, à cette époque, en détail, par Abel Tasman. On peut l'inférer des expressions de Thévenot.

Il y a, au reste, dans le livre de la Neuville un passage très-remarquable, et qui n'a probablement pas été connu des auteurs chez lesquels il est question de la date qui nous occupe. « Ce fut en cette année (1644), dit La Neuville, que la Nouvelle-Hollande fut entièrement découverte par le côté de notre continent, au midi de la Nouvelle-Guinée. » Puis il nomme tous ceux qui ont successivement contribué à la découverte, finit par Diemen, et ajoute : « Ce dernier, non content d'examiner les côtes de cette grande terre, avoit passé deux ans auparavant jusqu'à 43 degrés vers le pôle antarctique, et avoit découvert, le 24 novembre 1642, un pays nouveau dans l'autre continent, qui porte maintenant le nom de terre de

Diemen. » Il me semble que cette phrase indique clairement deux voyages faits par Van Diemen, c'est-à-dire par Tasman, d'après ses ordres, pendant qu'il étoit gouverneur général. Cette explication est naturelle, puisque La Neuville attribue à Diemen la découverte faite le 24 novembre 1642, et à laquelle chacun sait que Tasman a seul des droits.

Ce qui donne lieu de penser que c'est Abel Tasman qui a fait, en 1644, le voyage dans lequel la côte, depuis la terre Van Diemen du nord jusqu'au fond du golfe de la Carpentarie, fut reconnue et déterminée, est l'identité de noms qu'offrent entre eux les divers points de cette côte qui n'en ont pas sur les cartes antérieures à celle de Thévenot, et les lieux découverts par Tasman dans son premier voyage.

On voit à la côte de la terre Van Diemen du sud une île Maatzuiker, une île Marie, une île Tasman, une île Van der Lyn; à la Nouvelle-Zélande, un cap Marie Van Diemen, une baie Tasman; à l'île d'Amsterdam, une baie Marie, une rade Van der Lyn; à la côte qui s'étend depuis l'extrémité méridionale de la Carpentarie jusqu'à la terre d'Arnhem, une rivière Maatzuiker, un cap Marie, une rivière Tasman, une rivière et un cap Van der Lyn. Enfin, indépendamment des deux terres Van Diemen, on trouve dans l'île d'Amsterdam une rade; à la partie méridionale de la

Carpentarie, une rivière; à la côte à l'ouest, un cap, et, entre la terre d'Arnhem et la terre Van Diemen du nord, une baie Van Diemen : une identité de noms aussi frappante doit naturellement conduire à penser que les deux voyages dans lesquels les découvertes ont été faites ont eu lieu à des époques peu éloignées l'une de l'autre, et que Tasman commandoit ces deux expéditions, puisque son nom se trouve parmi ceux que nous lisons sur les cartes.

Ces noms auxquels il faut joindre ceux de Van Alfen, porté par une rivière qui a son embouchure à la côte au sud-est de la terre d'Arnhem, celui de Caron, qui désigne une rivière placée au fond du golfe de la Carpentarie, et celui de Sweer, appliqué à une île de la côte occidentale de la terre Van Diemen du sud, sont ceux de personnages éminens de Batavia. Van Diemen, nommé gouverneur le 1er janvier 1636, sentit au bout de quelques années ses forces diminuer. Il écrivit en Europe pour obtenir sa démission. La compagnie des Indes, qui étoit très-satisfaite de ses services, bien loin de consentir à cette demande, le pria de les continuer. Van Diemen ayant insisté, on fut obligé de se rendre à ses vœux; mais on exigea qu'il fît choix d'un successeur pour remplir provisoirement sa place en attendant l'approbation des directeurs. Van Diemen tomba malade au mois d'avril 1645 avant l'arrivée de cette réponse.

Durant sa maladie qui ne fut pas longue, il nomma Van der Lyn, un des conseillers des Indes pour gérer les affaires après sa mort en qualité de président. L'acte qui contenoit cette nomination fut dressé en présence de Corneille Van der Lyn, Jean Maatzuiker, Salomon Sweer, Simon Van Alfen, tous conseillers ordinaires des Indes (1).

On a vu que les noms de ces différens personnages avoient été donnés à divers points de la partie du nord de la Nouvelle-Hollande; comme ils y sont placés avec ceux de Van Diemen et de Tasman, il est vraisemblable que l'expédition dans laquelle ils ont été ainsi appliqués a dû être effectuée par Abel Tasman et par les ordres de Van Diemen, à une époque où tous ceux dont les noms y figurent occupoient des postes éminens à Batavia : il est aussi très-naturel de croire que Van Diemen, satisfait de la manière dont Tasman avoit exécuté la mission dont il l'avoit chargé en 1642, lui aura confié celle d'aller explorer les côtes qui restoient inconnues au sud-ouest de la Carpentarie. Tasman méritoit en effet qu'on eût en lui la plus grande confiance pour une expédition de ce genre. Il est sans contredit un des plus habiles navigateurs du dix-septième

(1) Valentyn, Tom. IV, p. 294-295, et les listes, p. 368 à 406.

siècle. Nous n'avons malheureusement qu'un simple extrait de ses voyages; mais les résultats font foi de son mérite. L'exactitude de sa carte a été reconnue par l'expédition françoise envoyée aux Terres-Australes en 1800. Péron, rédacteur de la relation de ce voyage, a rendu témoignage aux talens de Tasman (1). Van Diemen paroît de son côté avoir été animé du désir d'étendre les possessions et le commerce de la Compagnie par la découverte de pays nouveaux. Ce fut lui qui, en 1643, expédia pour le nord du Japon les capitaines de Vries et Schaep, avec les vaisseaux le *Castricum* et le *Breskes*. Ces deux marins firent dans ces parages des découvertes qui, de nos jours, ont été complétées par La Pérouse, Broughton et Krusenstern.

On a vu le nom de Caron porté par une rivière de l'extrémité méridionale de la Carpentarie. François Caron étoit conseiller ordinaire et directeur général du commerce à Batavia; il passa par la suite au service de France. Il avoit géré les affaires de la Compagnie au Japon : il commanda, en 1644, l'expédition hollandoise qui s'empara de Negumbo. La même année, Maatzuiker fut envoyé comme député à Goa; il eut ensuite le gouvernement de Ceylan, et devint gouverneur général en 1653. Van der Lyn succéda immédiatement à Van Die-

(1) *Voyage aux Terres-Australes*, Tom. I, p. 288.

men dans ce poste éminent (1). Quant au nom de Marie Van Diemen, je n'ai pu découvrir qui étoit la femme en l'honneur de laquelle Tasman l'avoit donné à quelques-unes de ses découvertes. L'épouse de Van Diemen s'appeloit Anne Van Haalst. Peut-être avoit-il une fille ou une parente nommée Marie (2).

Il y a aussi, à la côte orientale de la terre Van Diemen du sud, une île Boreel, et à la Nouvelle-Zélande un cap Boreel; Pierre Boreel fut, de 1642 à 1643, conseiller extraordinaire (3). Enfin, l'on voit, à la même côte de la terre Van Diemen du sud, une île Schouten, et, à l'île Rotterdam,

(1) Dubois, p. 129, 136, 153.—Valentyn, Tom. IV, p. 368, 369, 390, 406.

(2) Depuis que ce mémoire a été composé, j'ai appris (*voyez* la note à la fin) que Van Diemen avoit une fille qui s'appeloit Marie : elle avoit, dit-on, inspiré de l'attachement à Tasman. On peut le croire, puisqu'il a donné le nom de Marie à plusieurs lieux toujours assez près de ceux auxquels il imposoit celui de Tasman. Ce navigateur a voulu faire ainsi passer à la postérité le nom de celle qui avoit soumis son cœur, et ses efforts n'ont pas été vains. Le nom de Marie Van Diemen a été conservé par les navigateurs modernes, et tout homme sensible doit se réjouir de ce qu'un nom imposé par l'amour n'ait pas fait place à quelque autre donné par le seul motif d'encenser un homme puissant.

(3) Valentyn, *l. c.*, p. 370.

2*

une baie Justus Schouten : ce Justus Schouten étoit conseiller extraordinaire des Indes, et président de la cour de justice, de 1643 à 1644, et de celle des échevins, de 1641 à 1644 (1). Il avoit, en 1641, assisté, en qualité de commissaire, au siége et à la prise de Malacca, et en écrivit la relation (2). Tavernier parle de lui sous le nom de Chot (3); il subit, le 25 juin 1644, le supplice du feu pour un crime infâme (4). Maatzuiker présidoit au jugement qui le condamna (5). Je crois que la date de cette catastrophe peut servir à fixer celle du second voyage de Tasman; il devoit déjà, lorsqu'elle arriva, avoir imposé des noms aux lieux qu'il venoit de découvrir.

L'inspection des cartes isolées et des atlas que j'ai consultés à la bibliothèque du Roi, m'a convaincu que les noms dont je viens de faire le relevé, d'après les cartes de Thévenot et de Valentyn, ne se trouvent pas, ainsi que je l'ai dit plus haut, sur les cartes antérieures à celles de Thévenot. Celles-ci offrent, en quelque sorte, d'après la date de leur publication, l'histoire

(1) Valentyn, *l. c.*, p. 370, 384, 390.

(2) Dubois, p. 128.

(3) *Voyages*, Tom. III, p. 359; édition de Paris, de 1671.

(4) Valentyn, *l. c.*, p. 396.

(5) Dubois, p. 153.

abrégée des progrès de la géographie relativement à la Nouvelle-Hollande.

Les cartes de Mercator, de Hondius ou de Hondt, de Blaeu, de Sanson, placent d'abord au sud de Java les terres australes de Marc-Pol, qui occupent toute la partie inférieure de l'hémisphère austral; puis elles donnent successivement la Nouvelle-Guinée, la Carpentarie, et les diverses parties de la Nouvelle-Hollande découvertes avant le voyage de Tasman. Les noms donnés à plusieurs points de la Carpentarie sont ceux-ci : rivière Van Speult, rivière Carpenter, rivière Batavia, rivière Koen, rivière Nassau, rivière Staaten (des états). Jean Pieterszoon Koen, après avoir été conseiller ordinaire des Indes et directeur général du commerce, de 1613 à 1618 (1), fut deux fois gouverneur général; la première de 1618 à 1623, la seconde de 1628 à 1629. Il fut le prédécesseur, puis le successeur de Pieter de Carpentier. Celui-ci étoit conseiller des Indes dès 1618. Herman Van Speult, conseiller extraordinaire en 1619, gouverneur d'Amboine en 1621, mourut à Moka en 1626 (2). Ces diverses circonstances et l'indication de ces mêmes noms sur la carte de l'Inde de Blaeu, dédiée

(1) Valentyn, *l. c.*, p. 368, 369.

(2) Valentyn, p. 368, 369, 370. — Dubois, p. 60, 70, 79, 93.

à Laurent Réaal, gouverneur général de 1616 à 1618 (1), me feroient croire que la reconnoissance d'une partie des côtes de la Carpentarie a eu lieu à diverses reprises, et, pour la première fois, à une époque bien antérieure à celle que l'on a coutume de fixer. Sur cette même carte de Blaeu, la Carpentarie ne porte pas de nom, elle forme la continuation de la terre des Papous; elle est encore sans nom sur la carte du supplément de Janson, tome V, de 1650. La première carte que j'ai vue, où les découvertes faites à la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande et celles du premier voyage de Tasman soient marquées, est la mappemonde de Louis Mayerne Turquet, publiée à Paris en 1648. La projection en est très-bizarre. La date de cette mappemonde donne lieu de supposer qu'il avoit déjà paru en Hollande des cartes où les découvertes de Tasman étoient indiquées; mais je n'en ai pas encore rencontré de telles.

On voit, au reste, que tous les noms généraux et particuliers placés sur les cartes de la Nouvelle-Hollande et de la Carpentarie (et je n'ai pas rapporté tous les premiers) sont hollandois. De Brosses en avoit déjà fait la remarque, et il en conclut que toutes les côtes ont été parcourues par des navigateurs hollandois (2).

Cette conjecture, qui fixe à l'année 1644 un

(1) Dubois, p. 28-32.

(2) Tom. I, p. 433.

second voyage d'Abel Tasman dans les parages au sud-est de Batavia, se trouve confirmée par ce que je viens de lire dans l'ouvrage de J. Burney, sur les découvertes faites dans la mer du Sud (1). En parlant d'un voyage des Hollandois à la Nouvelle-Guinée en 1606, il dit dans une note (2): « Cette expédition des Hollandois est rappelée « dans les instructions données à Abel Tasman « pour son second voyage de découvertes en 1644, « par le gouverneur général et le conseil de « Batavia; une copie de ces instructions a été im- « primée d'après un manuscrit de la bibliothèque « de sir Joseph Banks, par A. Dalrymple (3), « qui y a joint une traduction angloise. » Il ajoute que cette instruction est insérée dans le *Recueil des pièces relatives à la terre des Papous*, publié par Dalrymple. Plus loin, p. 456, Burney dit que ces instructions sont datées du 15 janvier 1644 (4).

La carte de Thévenot, qui m'a aidé à établir

(1) *A Chronological History of the Voyages and Discoveries in the South-Sea or Pacific Ocean*. London, 1807, in-4.°.

(2) Tom. II, p. 314.

(3) Cet opuscule de Dalrymple doit être fort rare. Il n'est pas cité dans la note très-détaillée que des bibliographes anglois ont donnée de ses ouvrages.

(4) *Voyez* la note *A* à la fin de ces recherches; les dates diffèrent de quinze jours, ce qui n'est pas important.

la date de la découverte de la partie septentrionale de la Nouvelle-Hollande, va me fournir les moyens de faire voir que le capitaine Zeachen ou Zechaen est un être imaginaire. De Brosses, après avoir dit que les journaux des navigateurs qui ont découvert la Terre-Australe n'ont pas été rendus publics, ajoute que l'on n'a à cet égard que la carte publiée par Thévenot (1). Or, sur cette carte, on lit, à la partie inférieure, sur l'espace occupé par la terre Van Diemen du sud: *Terre de Diemen découverte le 24 novembre* 1642; au-dessous en hollandois: *Anthoni Van Diemens Landt, ontdeckt by de Schepen Heemskerk en Zeehaen;* ce qui signifie terre d'Antoine Van Diemen, découverte par les navires de *Héemskerk* et *le Zeehaen* (coq de mer). En dehors de la côte occidentale de cette terre, on voit ces mots en hollandois seulement: *Landt by de Zechaen eerst gezien*, c'est-à-dire terre vue pour la première fois par *le Zeehaen;* mais si l'on fait attention à la manière dont ce mot est écrit, et que j'ai fidèlement imitée, on voit que la troisième lettre, qui devoit être un *e*, n'est pas fermée par en haut, de sorte qu'elle ressemble à un *c*, et que l'on peut lire Zechaen. Il est possible que les auteurs de l'Histoire des voyages, traduite par l'abbé Prevost, aient eu en

(1) *L. c.*, p. 426.

main quelque document ou quelque carte qui présentât à la partie septentrionale de la Nouvelle-Hollande les mêmes mots que la carte de Thévenot offre à la côte de la terre Van Diemen du sud, parce que Tasman aura fait son second voyage de découvertes avec les mêmes navires que le premier, ou au moins avec le *Zeehaen;* ce nom étant mal écrit, les traducteurs étourdis auront fait du navire *le Zeehaen* un navigateur. Cette supposition ne doit nullement sembler étrange, car on trouve une faute du même genre dans De Brosses. Il dit que « la terre de la Concorde, « autrement d'Endraght, où *Théodore Hartoge,* « *natif d'Endraght,* aborda au mois d'octobre 1616, « commandant le navire *la Concorde,* fut la pre- « mière terre découverte. Cette côte, ajoute-t-il, « a conservé le nom du vaisseau et celui de la « patrie du capitaine (1). » Voilà donc le nom d'un navire transformé en nom de ville. D'autres géographes ont copié cette faute, et quelques-uns ont pris de *Leeuwin* (la Lionne), nom d'un navire, pour le nom d'un navigateur.

L'erreur relative au mot *Zeachen,* qui, par une méprise de copiste, facile à supposer et dont on voit beaucoup d'exemples, aura succédé à celui de *Zechaen,* aura échappé à De Brosses. Il aura d'autant moins songé à la rectifier, que, de son

(1) Tom. I, p. 431-432.

propre aveu, il ne savoit pas le hollandois (1); et on le voit bien, puisqu'en parlant du navire de Tasman, il lui donne le nom de *coq de mer* (2). Si cet homme, si docte d'ailleurs, eût connu la langue hollandoise, il se fût aperçu que ces mots étoient la traduction du nom de *Zeehaen*, et il eût certainement signalé les méprises des traducteurs et des copistes.

J'aurois désiré donner plus de certitude au résultat de ce mémoire qui tend à faire voir que la terre Van Diemen du nord et la côte qui la suit à l'est ont été découvertes par Tasman en 1644; j'ai presque perdu l'espoir d'y réussir. Dubois dit que, de son temps, plusieurs mémoires, qui se trouvoient encore du vivant de Valentyn dans les archives de la Compagnie, n'existoient plus (3). Les secours que j'aurois pu tirer du recueil des cartes de De Brosses, n'est plus à ma disposition. Le fils de cet homme célèbre m'a appris que, durant les troubles qui avoient déchiré la France, cette collection précieuse étoit devenue la proie des flammes.

Il n'est guère permis non plus d'espérer que l'on puisse découvrir quelque autre renseignement authentique qui soit relatif au voyage de Tasman.

(1) Tom. I, p. 38.
(2) *Ibid.*, p. 433.
(3) *L. c.*, p. 62.

Valentyn l'eût sans doute publié s'il l'eût trouvé dans les archives de Batavia, où il avoit rencontré une relation du premier voyage de cet habile navigateur, plus complète que celle qui avoit paru dans le tome II de Thévenot.

La jalousie, qui avoit fait supprimer par les Hollandois tout ce qui concernoit la découverte des côtes occidentales de la Nouvelle-Hollande, aura agi bien plus puissamment pour les engager à cacher les détails qui concernoient la partie septentrionale de ce continent, si voisine de leurs établissemens des Indes (1). Il faut que leurs efforts pour faire disparoître tout ce qui avoit rapport à cette

(1) Péron, *Tom. I*, p. 128, après avoir fait mention de l'incertitude qui règne dans les dates de la découverte de la terre de Witt, dit qu'en 1705 trois bâtimens hollandois furent expédiés de Timor pour reconnoître la terre de Witt et celle de Van Diemen du nord, mais que la relation de ce dernier voyage n'a jamais été rendue publique ; que c'est cependant à cette dernière entreprise qu'on doit les détails, très-inexacts d'ailleurs, d'après lesquels cette partie de la Nouvelle-Hollande se trouve indiquée sur les cartes ordinaires. Il me semble pourtant que c'est la carte de Thévenot qui a servi de modèle à toutes celles qui ont paru postérieurement, et je n'ai découvert aucune différence essentielle pour la partie septentrionale de la Nouvelle-Hollande, entre la carte de Thévenot et les cartes publiées depuis le voyage dont parle Péron.

découverte aient été bien efficaces, car les historiens nationaux que j'ai consultés n'en parlent nullement.

Paris, 20 juillet 1814.

(A) *Note explicative.*

Les conjectures développées dans ces recherches sont aussi venues à l'idée de Flinders, navigateur anglois, qui explora les côtes de la Nouvelle-Hollande au commencement de ce siècle. Il mourut le 19 juillet 1814, peu de jours après avoir corrigé la dernière feuille de sa relation, et avant qu'elle fût publiée. Elle parut sous ce titre : *A Voyage to Terra Australis*, etc. — *Voyage à la Terre-Australe entrepris pour compléter la découverte de ce grand pays, et exécuté pendant les années* 1801, 1802 et 1803. Londres, 1814, 2 vol. in-4.°, avec un atlas.

Combien je dois regretter que mon travail ait été terminé avant que cet ouvrage parût ! que de peines et de recherches il m'eût épargnées ! L'auteur a eu à sa disposition des renseignemens dont je n'avois qu'une connoissance vague, et il a pu parler affirmativement de faits que je n'avois pu que deviner. Divers passages de son introduction se rapportent à mon mémoire. Je vais les citer. D'après l'ordre que j'ai suivi dans mes recherches,

ils donneront à mes présomptions la certitude qui leur manquoit, et fixeront positivement les points que j'avois essayé de déterminer. Je ne puis d'ailleurs que me féliciter de m'être rencontré avec Flinders sur plusieurs objets, et surtout en révoquant en doute que la terre Van Diemen du nord ait été découverte en 1618 par le capitaine Zeachen, lorsque Van Diemen étoit gouverneur général. Voici comme Flinders s'exprime à cet égard :

« L'on dit que Zeachen a découvert la terre d'Arnhem et la terre Van Diemen du nord en 1618. L'on suppose, d'après le premier nom, qu'il étoit natif d'Arnhem en Hollande, et que le second a été donné en honneur du gouverneur général des Indes. Mais deux objections importantes se présentent contre l'authenticité d'un récit aussi vague. D'abord il n'est pas fait mention de Zeachen dans la notice qui précède les instructions données à Tasman, et il n'y est pas non plus question d'un voyage entrepris, cette année-là, par les Hollandois, dans ces parages. Secondement, on voit dans les Vies des gouverneurs de Batavia, par Valentyn, que Van Diemen ne devint gouverneur général que le 1.er janvier 1636 (1). »

L'ouvrage qui m'auroit été le plus utile ne m'a été connu que par son titre et une citation

(1) Introduction, p. x.

que j'ai tirée de Burney. C'est le Recueil de pièces relatives à la terre des Papous (*Collection concerning Papua*). Flinders l'a consulté. «Alexandre Dalrymple, dit-il, a publié, dans son Recueil intitulé *a Collection concerning Papua*, une pièce qui a fourni plus de documens précis et authentiques sur les premières découvertes des Hollandois dans les mers de l'Est, que tout ce qui a été connu précédemment.» Cette pièce intéressante lui avoit été communiquée par sir Joseph Banks : c'est la copie des instructions données au commodore Abel Jansz Tasman pour son second voyage de découvertes. Elles sont datées du 29 janvier 1644, du château de Batavia, et signées par Antoine Van Diemen, gouverneur général, et par Van der Lyn, Maatzuiker, Schouten et Sweer, membres du conseil. Ces instructions sont précédées d'une notice par ordre chronologique des découvertes que les Hollandois avoient faites précédemment, soit par hasard, soit à dessein, dans la Nouvelle-Guinée et la grande Terre-Australe. Voici ce qui résulte de cette pièce :

« Le 18 novembre 1605, le yacht hollandois le « *Duyfhen* (*la Colombe*) fut expédié de Bantam « pour explorer les îles de la Nouvelle-Guinée. « Il navigua le long de ce que l'on croyoit être « la côte occidentale de ce pays jusqu'au 13° 45′ « de latitude australe; il trouva que ce grand

« pays étoit en grande partie désert, mais en « quelques endroits habité par des sauvages fa« rouches, cruels, de couleur noire, qui massa« crèrent des gens de l'équipage. C'est ce qui « empêcha de rien apprendre sur ce pays ni sur « ses eaux, comme on étoit chargé de le faire. « Ainsi, le manque de vivres et de provisions de « tout genre obligea de laisser la découverte « incomplète. La pointe de terre la plus éloignée, « marquée sur leur carte, fut nommée cap « Keer-veer (du retour) (1). »

« La route du *Duyfhen*, en quittant la Nouvelle-Guinée, fut au sud, le long des îles de la côte occidentale du détroit de Torrès jusqu'à la partie de la Terre-Australe un peu à l'ouest et au sud du cap York. On regardoit tous ces pays comme joints à la Nouvelle-Guinée, et formant sa côte occidentale. Ainsi, sans s'en douter, le capitaine du *Duyfhen* fit la première découverte authentique de la grande Terre-Australe, vers le mois de mars 1606, car il paroît qu'il fut de retour à Banda vers le commencement de juin de la même année. »

La seconde expédition à la côte nord de la Nouvelle-Hollande, citée dans la notice du conseil de Batavia, est celle d'un yacht expédié

(1) P. VII.

en 1617 : elle eut peu de succès ; les journaux et les observations furent perdues (1).

En janvier 1623, les yachts *Pera* et *Arnhem* furent expédiés d'Amboine, par les ordres de Jean-Pieterz Koen, sous le commandement de Jean Carstens; ce capitaine fut traîtreusement assassiné avec huit hommes par les habitans de la Nouvelle-Guinée; mais les bâtimens continuèrent le voyage « et découvrirent les grandes « îles d'Arnhem et de Speult (2). Alors ils se sé- « parèrent ; l'*Arnhem* retourna à Amboine ; le « *Pera* continua à naviguer le long de la côte du « sud de la Nouvelle-Guinée jusqu'à une anse « plate située par dix degrés de latitude australe, « et suivit la côte ouest de ce pays jusqu'au cap « Keer veer ; ensuite il découvrit la côte plus au « sud jusqu'à Staten River, par les 17 degrés. Ce que « l'on pouvoit apercevoir du pays au-delà, sembloit « s'étendre à l'ouest. » Alors *le Pera* retourna à Amboine. « Dans ce voyage, on trouva partout « des eaux peu profondes et des côtes stériles ; « des îles mal peuplées d'hommes cruels, pauvres

(1) P. xv.

(2) P. xi.—On voit sur les vieilles cartes une rivière Speult marquée à la partie occidentale de la terre d'Arnhem, et il est probable que le pays voisin est ici indiqué par le nom de Speult.

« et brutaux, et de peu d'usage pour la Com-
« pagnie. »

Gerrit Tomaz Poel partit de Banda, en avril 1636, avec les yachts *Kleyn Amsterdam* et *Wesel*, pour la même expédition que Carsten; il éprouva le même sort que lui, au même endroit, sur la côte de la Nouvelle-Guinée. Nonobstant cet événement, « le voyage fut assidument con-
« tinué sous les ordres du supercargue Pierre
« Pietersen. Il visita les îles de Key et d'Arouw.
« La force des vents d'est l'empêcha d'atteindre
« la côte occidentale de la Nouvelle-Guinée
« (Carpentarie); mais, se dirigeant à peu près au
« sud, il découvrit la côte d'Arnhem ou terre de
« Van Diemen par 11° de latitude sud, et suivit
« la côte pendant 120 milles anglois sans voir
« personne, mais il aperçut beaucoup d'indices
« de fumée. »

Quant à la côte occidentale, les instructions disent simplement qu'elle fut découverte en 1616, 1619, 1622, 1628, par différens navires, entre autres par l'*Endraght* (1). Cette côte occidentale est comprise depuis l'extrémité occidentale de la terre Van Diemen du nord jusqu'au cap nord-ouest de la Nouvelle-Hollande, et de là au sud jusqu'au cap de Leeuwin.

Après cet exposé des découvertes faites pré-

(1) P. XLIX.

cédemment, les instructions portent ce qui suit (1) :

« Après avoir quitté la pointe Ture ou le cap « False, situé par 8° de latitude australe sur la « côte méridionale de la Nouvelle-Guinée, vous « continuerez à prolonger la côte à l'est jusqu'à « 9° de latitude australe, en traversant avec pré- « caution l'anse qui est dans cet endroit. Vous « examinerez avec les yachts s'il y a un port dans « le voisinage des Hoje Eylandts (îles hautes) ou « de la rivière de Speult. Vous enverrez la con- « serve *de Braak* passer deux à trois jours dans « l'anse pour examiner si, en dedans de la grande « entrée (2), on ne trouveroit pas un passage « conduisant à la mer du Sud. Vous suivrez la « côte occidentale de la Nouvelle-Guinée (Car- « pentarie) jusqu'au 17° de latitude sud, pour « chercher si elle court à l'ouest ou au sud. »

« Mais il est à craindre que vous ne rencontriez « dans ces parages les vents alisés du sud, ce qui « vous occasionneroit de la difficulté pour longer « la côte de près, dans le cas où elle se dirige- « roit au sud-est. Essayez néanmoins tous les « moyens d'avancer, afin que nous sachions avec

(1) P. XII.

(2) Cette grande entrée est au nord-ouest du détroit de Torrès, dont les Hollandois ignoroient l'existence en 1644; mais ils la soupçonnoient.

« certitude si ce continent tient au grand conti- « nent austral, ou s'il en est séparé. »

« En 1644, les Hollandois avoient, comme on le voit, quelque connoissance d'une partie de la côte sud de la Terre-Australe, de sa côte ouest, et d'une partie de celle du nord-ouest. Ce sont les terres désignées par les expressions de grand continent austral connu. Les terres d'Arnhem et de Van Diemen, sur la côte nord, ne sont pas comprises dans ces mots; car Tasman devoit, en partant de la terre de Witt sur la côte nord-ouest, aller le plus loin qu'il pourroit à l'est, pour compléter la découverte des terres d'Arnhem et de Van Diemen, et déterminer avec précision si ces terres n'appartenoient pas à une seule et même île (1).

« Comment se flatter de l'espoir de tracer correctement la marche des premières découvertes de la Terre-Australe, puisque la relation de ce voyage de Tasman n'a pas été publiée, et que l'on ne connoît aucun écrit qui soit relatif à cette expédition. On a néanmoins assez généralement pensé qu'il fit le tour du golfe de Carpentarie, et ensuite navigua vers l'ouest le long des terres d'Arnhem et de Van Diemen du nord. La configuration de ces côtes, sur la carte de Thévenot, en 1663, et sur celles des géographes qui

(1) P. XIII.

l'ont suivi, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, est regardée comme le résultat des observations faites dans ce voyage. Cette opinion est confirmée lorsque l'on retrouve les noms de Tasman, du gouverneur général, et de deux membres du conseil qui signèrent les instructions données à des positions au haut du golfe; il en est de même de celui de Marie, fille du gouverneur général, pour laquelle on dit que Tasman avoit de l'attachement. Un ouvrage de Witsen sur les migrations du genre humain, qui parut en 1705, contient des notes relatives aux habitans de la Nouvelle-Guinée et de la Nouvelle-Hollande. Dans ces notes, qui ont été extraites et traduites par Dalrymple, Tasman est cité au nombre des personnes de qui l'on a tiré ces renseignemens. »

« Quoique rien du second voyage de Tasman n'ait été publié, on peut néanmoins supposer avec beaucoup de vraisemblance qu'après avoir exploré la côte du nord, il continua sa route à l'ouest, le long de la côte, jusqu'au cap nord-ouest, conformément à ses instructions, mais qu'il n'alla au sud, en prolongeant la côte de la terre d'Endraght, que jusqu'au tropique du Capricorne; que là il termina sa reconnoissance, puis retourna à Batavia (1). »

« La carte publiée par Thévenot, en 1663, offre

(1) P. LV.

la configuration des côtes de l'ouest, et les joint à la terre Van Diemen du nord; mais il est évident, d'après les instructions de Tasman, que la partie comprise entre la terre de Witt et le cap Van Diemen étoit inconnue au gouvernement hollandois de Batavia au commencement de 1644; et, comme aucun renseignement n'apprend qu'elle ait été vue durant l'intervalle de dix-neuf années qui se sont écoulées entre ces deux dates, on en peut conclure que la côte du nord-ouest fut d'abord reconnue par Tasman. Dampier dit, tome III, p. 96, qu'il a eu la carte de cette côte, dressée par cet habile navigateur; aujourd'hui, néanmoins, l'on n'en peut trouver aucune qui porte son nom. Les notes de Witsen, citées plus haut, prouvent, d'ailleurs, que la côte nord-ouest a été visitée par Tasman. »

Comme ces notes sont le seul monument qui reste de ce voyage de Tasman, on va les insérer ici:

« Par 13° 8′ de latitude sud, et 140° 18′ de longitude est (probablement 129 ½ à l'est de Greenwich), la côte est aride. Les habitans sont méchans et malicieux; ils tirent sur les Hollandois avec des flèches, quand ceux-ci débarquent et ne leur font pas de mal. Le pays est très-peuplé (1). »

« Par 14° 58′ latitude sud, et 138° 59′ longitude

(1) P. LVI.

est (125°), les gens sont sauvages, vont nus, personne ne les comprend. »

Dans la Nouvelle-Hollande (1), par 17° 12′ sud (121° ou 122° est), Tasman trouva un peuple nu, noir, avec les cheveux crépus, malicieux, cruel, ayant pour armes des arcs et des flèches, des sagaies et des dards. Ils vinrent une fois, au nombre de cinquante, doublement armés, se partageant en deux troupes, pour surprendre les Hollandois qui avoient débarqué vingt-cinq hommes; mais le feu du canon les effraya tellement, qu'ils prirent la fuite. Leurs pros sont faites en écorces d'arbres, leur côte est dangereuse, il y a peu de plantes; ces gens n'ont pas de maisons. »

« Par 19° 35′ sud, et 134° est (à peu près 120°), les habitans sont très-nombreux. Ils jetèrent des pierres aux canots envoyés par les Hollandois à terre. Ils firent du feu et de la fumée tout le long de la côte; l'on supposa que c'étoit pour avertir leurs voisins que des étrangers étoient à terre. Ils semblent vivre misérablement, vont nus, mangent des ignames et d'autres racines (2). »

Les instructions données à Tasman, en 1644, parlent de même du caractère des habitans: « On

(1) Cette expression indique que les lieux nommés plus haut n'étoient pas compris sous le terme de Nouvelle-Hollande.

(2) P. LVII.

a trouvé que la Nouvelle-Guinée étoit peuplée de sauvages cruels et farouches; on ignore quelle espèce d'hommes habite les pays méridionaux; il est à supposer qu'ils sont plutôt des sauvages farouches et barbares, qu'un peuple civilisé. » La même incertitude régnoit encore à la fin du dix-huitième siècle.

« Ainsi, toute espèce de notion exacte, soit en histoire naturelle, géographie ou navigation, restoit à acquérir sur un pays qui a cinq cents lieues de côtes, et situé sous un climat et près de contrées où abondent les plus riches productions des règnes végétal et minéral. »

« Avant 1644, le gouvernement hollandois de Batavia, curieux de connoître les limites de la Terre-Australe vers le pôle antarctique, avoit expédié, en 1642, deux vaisseaux sous le commandement de Tasman. La découverte de la terre Van Diemen du sud fut un des résultats de cette recherche. Mais il n'entroit pas dans la politique du gouvernement hollandois de faire des découvertes pour accroître les connoissances générales. En conséquence, « ce voyage, dit le docteur Campbell, ne fut jamais complétement publié. Il est probable que la compagnie des Indes orientales n'avoit pas l'intention qu'il en parût jamais rien. Cependant Dirk Rembrantz, frappé du mérite et de l'exactitude de l'ouvrage, fit imprimer en hollandois un extrait du journal du capitaine

« Tasman ; cet extrait a toujours été regardé « comme un morceau très-précieux, et en con- « séquence traduit dans plusieurs langues (1). »

« Si l'on peut porter un jugement d'après une traduction, Rembrantz doit avoir omis une grande partie des détails nautiques, concernant la terre Van Diemen. » Flinders, pour remédier à ce défaut, donne un extrait (2) de ce voyage, tiré d'un journal qui, indépendamment des opérations et des observations journalières faites dans le cours du voyage, contient trente-huit cartes manuscrites, des vues et des figures. » L'expression *par moi*, qui revient souvent dans ce morceau signé Abel Tasman, montre, dit Flinders, que, si ce n'est pas son journal original, c'en est une copie qu'il aura probablement faite à bord de son bâtiment, pour le gouverneur et le conseil de Batavia. »

Flinders observe que le nom employé par les Hollandois eux-mêmes jusqu'à une époque de très-peu postérieure au second voyage de Tasman, en 1644, fut celui de *Terra Australis* ou grande Terre du Sud. « Quand ensuite, ajoute-t-il, il fut remplacé par celui de Nouvelle-Hollande, ce nouveau nom ne fut appliqué qu'aux parties situées à l'ouest d'un méridien passant par la terre d'Arnhem au nord, et près des îles Saint-Fran-

(1) *Recueil de Voyages*, par Harris, Tom. I, p. 325.
(2) P. LXXVI.

çois et Saint-Pierre au sud. Tout ce qui étoit à l'est, y compris les côtes du golfe de la Carpentarie, continua de porter le nom de Terre-Australe; c'est ce que l'on voit par la carte, publiée par Thévenot, en 1663, qui, dit-il, tire sa première origine de celle que l'on a fait tailler de pièces rapportées sur le pavé de la nouvelle maison de ville d'Amsterdam (1). »

La relation publiée par Dirk Rembrantz se trouve, traduite en anglois, dans un recueil que firent paroître, en 1694, les libraires Samuel Smith et Benjamin Walford, en un volume in-8°. Il est intitulé : *An account of several late voyages and discoveries to the south and north*. Les libraires éditeurs disent dans leur préface que les Hollandois ont fait les plus grandes découvertes au sud, du côté des terres inconnues, et qu'ils ne les ont pas encore publiées; mais que Dirk Rembrantz avoit fait paroître, quinze à seize ans auparavant, en hollandois, une relation succincte tirée du journal d'Abel Tasman sur les découvertes de la terre inconnue du Sud, en 1642.

Le désir de compléter tout ce qui concerne un point de l'histoire de la géographie, couvert jusqu'à présent de tant d'obscurité, m'a engagé à donner une certaine étendue aux extraits du livre de Flinders. Ils prouvent que le journal du

(1) P. II.

D'Edels passa plus avant, et donna son nom à ce qu'il découvrit. Cet exploit est de 1619. En 1622, on trouva le pays nommé de Leuwine, c'est-à-dire de la Lionne. En janvier 1627, P. de Nuitz, monté sur le vaisseau appelé le *Cheval marin d'or*, rencontra une nouvelle terre à laquelle il imposa son nom; ce que fit pareillement J. F. de Witt, l'année suivante, à un pays voisin qu'il reconnut. Et depuis, poursuit Vischer, ceux qui veulent aller aux Indes et à Batavia ont souvent pris leur route de ce côté-là; car, ayant doublé le cap de Bonne-Espérance, ils vont droit à l'est, jusqu'à ce qu'ils aperçoivent cette terre, et alors ils tournent les voiles vers le nord-est, et, gauchissant quelque peu, gagnent le fameux détroit de la Sonde. »

« Les Hollandois se sont contentés d'imposer des noms aux principaux caps, ports, baies et fleuves de ces terres; et l'ardent désir des richesses de l'Inde orientale ne leur a permis de s'arrêter en ces nouveaux pays que pour y prendre des rafraîchissemens nécessaires pour la continuation de leur route, que les habitans leur ont fournis non moins libéralement qu'amiablement. Souvent leurs navires y ont hiverné et séjourné assez de temps pour avoir pu remarquer les mœurs de ces peuples, et ils nous en auroient donné des relations fort particulières, si la Compagnie bel-

gique de l'Est-Inde ne l'avoit empêché, par quelques considérations plus intéressées que chrétiennes. »

« Au-dessus de ces nouvelles terres, les géographes modernes nous tracent une grande contrée qui porte le nom de Carpentária qu'elle a reçu pour honorer l'un des directeurs de la Compagnie ci-dessus mentionnée. Plus haut encore, ils marquent la Nouvelle-Guinée, ainsi nommée à cause que ses rivages ont quelques rapports avec ceux de la Guinée d'Afrique. Elle fut découverte, en 1527, par Alvarès de Saavedra. »

Réduit à n'employer que des matériaux insuffisans, je n'avois pas pu, comme je l'ai dit, donner au résultat de mes recherches le degré de précision désirable. Ainsi j'avois avancé que la terre Van Diemen du nord, découverte à une époque postérieure à celle qu'on lui assignoit en 1618, l'avoit été par Tasman, en 1644, ou que, du moins, ce navigateur en avoit alors achevé la reconnoissance. Cette partie dernière, de ma proposition, est seule rigoureusement vraie. Au reste, Flinders a aussi fait usage de la méthode que j'avois suivie pour essayer de fixer la date de cet événement; il a eu recours aux noms qui figurent sur la carte de Thévenot, seul monument authentique de cette campagne que l'on possède aujourd'hui.

Les instructions données à Tasman fournissant le moyen d'établir avec précision l'ordre chronologique des découvertes le long des côtes nord, ouest et sud de la Nouvelle-Hollande jusqu'au second voyage de ce navigateur, il ne sera pas hors de propos d'en présenter le tableau; car Péron convient qu'il règne beaucoup de confusion dans les dates (1).

1606.	—L'yacht hollandois, *Duyfhen*.....	Côte nord.
1616.	—Dirk Hartighs(2) (navire *Endraght*).	Côte ouest.
1619.	—J. de Edel.....................	*Idem*.
1622.	—Le navire de *Leeuwin*............	*Idem*.
1623.	—J. Carsten......................	Côte nord.
1627.	—P. Nuyts........................	Côte sud.
1628.	—De Witt.........................	Côte ouest.
1636.	—G. T. Poel.. Côte nord.	(Terre Van. Diemen et d'Arnhem.
1642.	—Tasman..... Côte sud.	
1644.	—Tasman.... Côte est, côte nord et nord-ouest, côte ouest.	

Il complète la reconnoissance de toutes ces côtes, et donne le nom de Nouvelle-Hollande à la partie nord-ouest qu'il avoit vue le premier. Ce nom passa ensuite à tout le continent.

(1) Tom. I, p. 128.

(2) En 1801, les François trouvèrent, sur l'île Dirk Hartighs, l'assiette d'étain sur laquelle ce navigateur avoit gravé son nom le 25 octobre 1616. Guillaume Vlaming, autre navigateur hollandois, commandant le navire *Geelvink*, inscrivit aussi le sien sur la même assiette le 4 février 1697.

JOURNAL

D'UN VOYAGE EN REMONTANT LE NIL,

ENTRE PHILAE ET IBRIM

EN NUBIE (1),

FAIT AU MOIS DE MAI 1814,

PAR LE CAPITAINE LIGHT.

Traduit de l'anglois.

Nous n'avons pas en françois de relation de voyage en Nubie plus récente que celle de Norden, qui parcourut ce pays en 1729. Des obstacles insurmontables sembloient fermer l'accès de cette contrée où tant de restes admirables d'antiquités invitent l'ami des arts à pénétrer; mais les événemens qui se sont passés en Égypte depuis vingt ans, ont aplani une partie

(1) La Nubie commence au bourg nommé Al-Kasr, situé à cinq milles de la ville d'Assouan. *Mémoires géographiques et historiques sur l'Egypte*, par M. Et. Quatremère, Tom. II, p. 7.

des difficultés qui fermoient l'entrée de la Nubie, et plusieurs Européens y ont voyagé. Le journal du capitaine Light, écrit avec un ton de vérité qui doit plaire, est un morceau précieux, par les observations qu'il contient sur les antiquités, la langue et les mœurs de ce pays, et nous nous empressons de le communiquer aux lecteurs des Annales. Nous ferons successivement connoître d'autres relations du même genre qui sont du plus vif intérêt. En effet, comme l'observe M. Et. Quatremère, la topographie et l'histoire de la Nubie sont encore aujourd'hui presque entièrement inconnues. A peine deux voyageurs, Poncet et Bruce, ont-ils traversé rapidement son territoire (1).

La contrée visitée par M. Light est la Nubie turque. Il est allé un peu plus loin que Norden, qui ne pouvoit se hasarder à pénétrer dans l'intérieur, même à une petite distance. Beaucoup de ruines, vues par M. Light, annoncent que le christianisme étoit jadis florissant dans ce pays; sa destruction et la conquête de la Nubie par les Turcs ont été suivies, comme partout ailleurs, de la dépopulation et de la barbarie. Quel contraste entre l'ancien état de la Nubie, annoncé par tant de beaux édifices, et l'anarchie à laquelle cette contrée est aujourd'hui en proie!

(1) Tom. II, p. 1.

Parti de Boulac en bateau, j'arrivai à Syène, ou Assouan, le 7 mai 1814. La navigation est interrompue en ce lieu par les rochers dont le Nil est rempli. Son lit est si bas et tellement partagé, qu'il n'est ni assez profond ni assez large pour que les bateaux y puissent passer. Je quittai donc le mien pour aller par terre à un village vis-à-vis de Philae.

Le 10.—Je quittai Assouan, suivi d'un domestique anglois et d'un arabe. J'avois deux ânes pour servir de monture, et trois pour porter le bagage. Osman, fils du scheyk d'Assouan, m'accompagnoit comme guide et comme garde. Je traversai les ruines de la ville arabe sur les hauteurs au-dessus d'Assouan. Le désert est interrompu de chaque côté par des masses énormes de granite, la plupart couvertes d'hiéroglyphes. En deux heures, j'arrivai sur le bord du Nil vis-à-vis de Philae.

Ce lieu, appelé par les habitans du pays Selouadjoud et par Norden El-Heist, est digne de sa renommée par les temples et les autres monumens antiques que l'on y trouve. J'y restai jusqu'au 11. Je vis, ce jour-là, pour la première fois, les ravages causés par les sauterelles. Une troupe innombrable de ces insectes obscurcissoit l'air (1). Quelques heures après leur arrivée, les

(1) « Elles obscurcissaient le soleil » dit le prophète Joel, ch. II, v. 10, en parlant d'une nuée de sauterelles.

palmiers étoient dépouillés de leur feuillage, et la terre de ses herbes. Hommes, femmes, enfans, s'épuisoient en vains efforts pour empêcher les sauterelles de s'arrêter, répétant sans cesse le mot de *gherad*, qui est le nom de cet insecte en arabe et en nubien, jetant du sable dans l'air, frappant la terre de leurs bâtons, et le soir allumant des feux. Il me sembla pourtant qu'ils supportoient la perte de leurs moissons sans murmurer, et bénissant Dieu de ce qu'ils n'avoient pas la peste, qui, à ce qu'ils me dirent, régnoit toujours au Caire quand les sauterelles se montroient; c'étoit exactement vrai dans cette occurrence.

Je louai, des habitans de la rive orientale vis-à-vis Philae, un bateau plus petit que celui que j'avois laissé à Assouan ; il étoit néanmoins assez grand pour que je pusse y placer mon lit en travers à l'arrière ; une natte, étalée sur des branches de palmier courbées, formoit un abri contre le soleil. L'équipage étoit composé de quatre hommes.

Le 12.—Je vis des crocodiles à Ser-Ali, sur la

Dans plusieurs parties de la Turquie, le *Turdus roseus* (Merle rose, ou Samarmar), par un bienfait de la Providence, paroît en même temps que les sauterelles, et en détruit un grand nombre. Lorsque le grain est trop avancé, elles se jettent sur les cotonniers, les mûriers, les figuiers, et dévorent leurs feuilles.

rive orientale. A moitié chemin, entre Philae et ce lieu, il y a dans le village de Debou (1) les ruines d'un temple. On aperçoit près de là, dans les champs cultivés, beaucoup de moutons et de vaches. Le camsin, ou vent pestilentiel, nous empêcha de partir le 13; il souffla, annoncé par une nuée sombre; le soleil devint pâle, comme vu à travers un verre décoloré.

Je débarquai le 14 à Gartaas (Hindau de Norden) (2) sur la rive occidentale, qui, dans une longueur de deux milles, offre par intervalles de nombreuses ruines. La première, et la plus méridionale, est un grand édifice carré, de cent cinquante-trois pas; sa plus grande hauteur est de seize pieds; l'épaisseur des murs, de dix. Il y a des portes aux faces du sud et du nord; celle-là est presque au centre; elle est surmontée d'une corniche au-dessus de laquelle on aperçoit un globe ailé et une figure symbolique. En marchant au nord au milieu de blocs de grès, on trouve un passage étroit ouvert par en haut, creusé par l'art; de chaque côté on voit par intervalles des hiéroglyphes grossièrement sculptés, et le dessin d'un temple monolithique. Ce passage mène à une partie du rocher dans lequel on a

(1) Deboud (Norden).

(2) Norden ne décrit pas Hindau, mais il donne le dessin de ses antiquités, Tom. III, Pl. CXLVII, fig. 1.

pratiqué un enfoncement; des figures d'hommes de demi-grandeur y sont sculptées en ronde bosse, les têtes sont mutilées. Leurs épaules et leurs bras sont couverts de draperies, elles semblent tenir dans leurs mains la baguette et le fouet de la mythologie égyptienne; la première est le symbole du pouvoir; le second est quelquefois donné à Osiris.

Au-dessus et au-dessous de ces figures, de nombreuses inscriptions grecques sont sculptées sur des tables de pierre, et tout-à-fait au-dessous on voit des hiéroglyphes grossièrement formés. A peu de distance au nord, se trouvent les ruines d'un petit temple, consistant en six colonnes d'un beau fini, et garnies de leurs chapiteaux. Les deux qui font face au nord, sont engagées dans le mur qui forme l'entrée; leurs chapiteaux sont des têtes d'Isis, soutenant une plinthe sur laquelle sont sculptés des temples monolithiques. Les quatre autres sont engagées dans les murs d'orient et d'occident, jusqu'à la moitié de leur hauteur; leurs chapiteaux varient, mais ceux des deux colonnes opposées sont les mêmes. Ceux de l'angle du sud ont une grappe de raisin et un épi de blé sculptés au-dessous des volutes. Le diamètre des fûts est à peu près de trois pieds; ces colonnes sont séparées par un espace de dix pieds. La face du nord a trente pieds de long, celles de l'est et de l'ouest trente-six; vers la base

de celle-ci on aperçoit quelques figures sculptées. Sur l'une des colonnes il y a des caractères grecs qui commencent par la formule ordinaire το προσκυνημα.

La rive occidentale du Nil, dans le voisinage de Gartaas, est à peu près un désert; quelques huttes, éparses au milieu des ruines, fournissent un abri aux habitans. La rive opposée est un peu cultivée; les montagnes sont à une petite distance du fleuve.

Le 15.—J'arrivai à Taïfê, sur la rive occidentale. Au-dessus de ce lieu, les bords du Nil s'élèvent et deviennent plus raboteux. C'est près de là qu'est l'entrée du schellaal, ou de la cataracte (1) de Galabschi. Un Anglois, M. Buckingham, qui avoit récemment remonté le Nil jusqu'à Dekkey, place le tropique du cancer à Taïfê. On y voit des restes d'anciens édifices épars sur un espace cultivé, long de plus d'un mille, et large d'un demi, borné par le désert et ses montagnes. Ce village contient à peu près trois cents habitans. Il y a un scheyk qui règle leurs travaux et ce qui concerne leur subsistance.

Les antiquités consistent en plusieurs vastes

(1) Kelabschi (Norden). Je sais de divers Nubiens qu'il se trouve sept ou huit cataractes remarquables depuis Saï au-dessous de Dongola jusqu'à Assouan. Maillet, *Description de l'Egypte*, p. 42.

enclos oblongs dont les murs n'ont pas plus de trois à quatre pieds de haut. Dans le centre de la plaine il y a deux édifices séparés, l'un complet ayant la forme d'un portique; l'autre, en ruines, semble avoir fait partie d'une église chrétienne. Le premier est presque entièrement fermé par une masse de boue, et entouré par les huttes des habitans. Ce portique est en forme de pyramide, tourné au sud, ayant deux colonnes presque entièrement engagées dans un mur jusqu'au fond des chapiteaux qui représentent le lotus épanoui, et supportent un entablement avec une corniche. Entre ces colonnes et les côtés, il y a de petites portes avec des corniches et des frises, et au-dessus une seconde et une troisième corniche. Sur chacune on voit le globe ailé. La frise est ornée de perles et de feuilles. La façade de cet édifice est longue de vingt-sept pieds; l'intérieur est bien conservé. Le plafond est supporté par quatre colonnes posées sur une base circulaire unie; les chapiteaux offrent la fleur du lotus épanouie. Sur l'un des murs de l'intérieur, on aperçoit la figure d'une croix de Malte.

Le second édifice est ouvert à l'est. Le mur occidental est entier, et percé d'une porte. En dedans en face, il y a deux colonnes avec des chapiteaux ornés de lotus en fleur; elles soutiennent une petite portion du plafond. Les murs offrent encore des sujets tirés de l'Écriture,

Sainte, avec des figures grandes comme nature; au-dessus de la corniche de la porte est le globe ailé. Devant le côté ouvert, le sol est couvert de chapiteaux, de colonnes brisées et d'autres débris.

Le camsin me retint le 16 à Taïfê; le soir il tourna au nord et à l'ouest, entraînant à plusieurs milles le sable du désert avec tant de violence que l'air en étoit obscurci, et que des bateaux l'on ne pouvoit voir les rochers contre lesquels nous étions amarrés. La tempête continua pendant deux heures avec des rafales impétueuses, accompagnées d'éclairs; elle finit par un torrent de pluie. Durant la tourmente, Osman, mon guide, chantoit, de la voix la plus discordante, les louanges de Dieu et du prophète, tandis que les bateliers, tremblant et cherchant à se garantir de l'orage, se cachoient au fond du bateau.

Le schellaal ou la cataracte de Galabschi, que je passai en bateau le 17, offre un bel aspect. Le Nil, dont le lit est assez large et assez profond pour ne pas interrompre la navigation, se partage entre plusieurs écueils et îlots inhabités; il augmente de largeur en entrant dans un vaste amphithéâtre bordé de rochers hauts et raboteux, entremêlés d'espaces cultivés qui s'étendent à un mille. Alors se resserrant, le Nil reprend sa largeur ordinaire, en approchant de Taïfê. Sur une éminence de la rive orientale, on voit les restes d'un château arabe, en terre, et,

sur une île, celles d'un village et d'un autre château. Quoique la construction en soit mauvaise, elle annonce que la civilisation étoit jadis en ce lieu à un plus haut degré qu'aujourd'hui. Au-delà, les rochers s'abaissent, s'écartent ; le pays paroît cultivé. Le village de Galabschi, que Norden, par une méprise, place vis-à-vis de Taïfé, est plus peuplé que celui-ci, et situé tout près de l'ouverture des montagnes de la rive gauche. Les habitans vivent dans des huttes autour d'un temple ruiné. Mon apparition au milieu d'eux eut l'air de leur causer plus d'ombrage qu'elle n'en avoit occasionné ailleurs. Ils m'entourèrent ; les cris de « backisch, backisch » (un présent), retentirent de tous les côtés, avant qu'ils me permissent de regarder leur temple (1). Un homme, plus emporté que les autres, jeta de la poussière en l'air (2), signe de colère et de défi, alla prendre son bouclier, s'avança vers moi en dansant, hurlant, et frappant le bouclier avec sa javeline pour m'intimider. La promesse d'un présent l'appaisa, et me mit à même de faire mes observations.

Un quai en maçonnerie s'élève au-dessus du

(1) Norden y fut inquiété ; il n'en décrit pas les ruines.

(2) « Les Juifs l'avoient écouté (Paul) jusqu'à ce mot ; mais alors ils élevèrent la voix et crièrent : ôtez du monde ce méchant ; et comme ils crioient et jetoient leurs robes à terre, et de la poudre en l'air. » *Actes des Apôtres*, ch. XXII, v. 22-23.

bord de la rivière, à environ soixante-dix à quatre-vingts pieds de la façade du temple, à laquelle un chemin pavé conduit; il y avoit autrefois de chaque côté une avenue de sphinx; j'en vis un sans tête, étendu à terre. Il paroît qu'à l'extrémité du pavé, des gradins conduisoient à une terrasse large de trente-six pieds, sur laquelle s'élèvent deux massifs pyramidaux que sépare un portail; ils forment une façade longue de cent dix pieds. Le haut de ces massifs, au-dessus de la porte, étoit en ruines; ils ont vingt pieds d'épaisseur et sont d'une structure très-solide. Le portail donne entrée dans une cour de quarante pieds carrés, remplie aujourd'hui de débris de colonnes et de chapiteaux. Une colonnade régnoit vraisemblablement le long des murs qui joignent les massifs pyramidaux aux portiques; celui-ci est composé de quatre colonnes. Un mur latéral sépare ce portique de quatre appartemens qui se suivent; les corniches de leurs portes sont toutes surmontées du globe ailé. Les murs de trois de ces appartemens sont couverts de figures hiéroglyphiques et symboliques; les couleurs qui restent sont encore vives et fraîches. Tous les appartemens sont encombrés de ruines; à peine reste-t-il un plafond.

La façade du portique est unie, à l'exception du globe ailé sculpté au-dessus du portail. En dedans il y a des peintures tirées de l'Ecriture:

des tuiles et des briques romaines; enfin, j'arrivai au temple de Dakkey. Sa façade, tournée au nord tout près du Nil, est composée de deux massifs pyramidaux, avec un portail entier; elle a soixante-quinze pieds de long, quarante de haut et quinze d'épaisseur. L'on ne voit pas d'hiéroglyphes sur les murs. La corniche au-dessus du portail offre le globe ailé, symbole de l'ame du monde. Chaque face interne des massifs est percée de petites portes ornées de la même manière; elles conduisent par un escalier en pierre à de petites chambres et au sommet des massifs. Une cour, longue de quarante pieds, sépare les massifs d'un portique pyramidal qui forme l'entrée, et dans lequel deux colonnes sont engagées, jusqu'à la moitié de leur hauteur, dans un mur qui s'élève au centre. Le portique a dix-huit pieds de profondeur; son plafond est presque entier, composé de pierres qui s'étendent depuis les colonnes jusqu'au mur. Entre les colonnes du centre, on voit des scarabées ailés; sur l'autre partie du mur, il y a des peintures tirées des saintes Ecritures. Un mur latéral sépare le portique de trois chambres intérieures dont le plafond est endommagé; les figures symboliques du troisième appartement sont plus grandes que celles que l'on voit dans les autres parties de l'édifice. La partie supérieure des murs de côté du portique offre des restes de dessins tirés des Ecritures;

ils représentent des hommes à cheval qui s'avancent vers des anges, dont les mains sont levées dans une attitude suppliante. Le tout est entouré d'un mur qui commence aux extrémités des deux massifs. On lit quelques caractères grecs au-dessus du portique, dans l'endroit occupé ordinairement par le globe ailé.

Plusieurs inscriptions, trouvées près du portique des massifs, prouvent que ce temple étoit consacré à Mercure.

C'est à Dekkey que les rochers et le désert commencent à laisser de l'espace pour la culture sur les bords du Nil. Nous étions rembarqués depuis peu de temps, lorsqu'un des gens du caschef de Deïr, qui se trouvoit sur la rive occidentale, nous a *hélés*. Il fallut aller faire visite au caschef; il étoit assis sur un tapis à l'ombre d'un palmier, et environné de quelques estafiers sales et à demi-nus. Il se leva quand je m'approchai de lui, me pria de m'asseoir à ses côtés, et plaça un coussin sous mon coude. Il étoit venu dans ce village, nommé Ouffeddouni, pour y passer quelques jours avec deux de ses femmes. On dit qu'il en a trente vivant dans différens lieux de son territoire, et entre lesquelles il partage son temps. Il étoit vêtu d'une toile grossière, portoit un turban, et n'avoit pas de pantoufles; seul de sa troupe, il avoit la pipe à la bouche. Je lui fis présent d'un télescope et d'un petit couteau de poche,

il refusa d'abord ces objets, me disant que j'étois le bienvenu, même sans présens. On m'apporta une pipe, des dattes, du café. Ses gens, assis autour de nous en cercle, m'adressèrent beaucoup de questions futiles. On examina mes habillemens, on me questionna sur mon rang, sur le nombre de soldats auxquels mon roi commandoit, sur le nombre de ses femmes, sur la garnison où j'étois, sur sa distance de ce lieu, sur le nombre de ses canons; enfin, on me demanda si mon pacha, c'est-à-dire l'officier de qui je recevois les ordres, avoit pouvoir de vie et de mort.

Le caschef, nommé Hassan, est un des trois frères chefs héréditaires du pays entre Philae et Dongola. C'est un beau jeune homme d'environ vingt-cinq ans. Son territoire s'étend de Philae à Deïr; son pouvoir est absolu, mais il ne l'exerce pas d'une manière tyrannique, et il ne se mêle guère des querelles des habitans entre eux.

Il me donna une lettre pour son fils, jeune garçon de dix ans, qu'il avoit laissé à Deïr, et qui devoit me donner protection et assistance. Le caschef, quand je le quittai, me fit présent d'un mouton. En partant de là, j'observai que les montagnes étoient à un éloignement considérable du fleuve. A Nabou, sur la rive occidentale, elles reparoissent, et sont composées d'un grès rouge. Après Nabou, le Nil tourne à l'est et à l'ouest; quelquefois les montagnes s'éloignent

d'un côté, tandis que de l'autre des rochers escarpés s'avancent jusqu'au bord de l'eau.

Ayant navigué une partie de la nuit, et le vent continuant à être favorable, nous avons passé, le 23, devant Sebou, sur la rive occidentale. On y aperçoit les propylées d'un temple à six cents pieds environ du bord de l'eau; le reste de l'édifice semble presque entièrement enseveli sous le sable. Quelques palmiers et de petits espaces de terre cultivée avec une misérable hutte çà et là indiquent que le pays n'est pas entièrement abandonné. Sur la rive orientale, on voit El Garba où le Nil baigne le pied d'une montagne aride.

A Songari, le Nil tourne brusquement à l'ouest; nous avons suivi, le 24, cette direction jusqu'à El Kharaba. A Croska, il y a un petit schellaal sur la rive orientale, et vis-à-vis un petit fort en terre à Erreiga.

La rive occidentale est presque déserte : celle de l'orient continue à offrir des rochers escarpés et des montagnes bordées de villages mieux bâtis que ceux de l'autre rive; les maisons sont en pierres ou en perches couvertes de nattes en branches de palmier.

J'abordai, le 25, à Deïr, village long d'un mille, et situé dans un bosquet de palmiers touffus. La maison du caschef, la meilleure que j'eusse vue depuis le Caire, est bâtie en briques

cuites et non cuites. En face est une colonnade grossière formant une espèce de caravanserai. A côté il y a une mosquée, la seule que j'eusse aperçue depuis Philae. La population de Deïr doit être considérable. J'eus beau demander combien il y avoit d'habitans, on se bornoit toujours à me répondre : beaucoup. J'entrai dans la maison en terre qui tient lieu de caravanserai; il y avoit des chevaux. J'attendis là que l'on pût aller chercher le fils du caschef.

Un mameluk, accompagné d'un Grec, étoit récemment arrivé de Dongola à Deïr, comme marchand. Il m'apprit que les mameluks avoient pris possession du pays sur la rive gauche du Nil, vis-à-vis Dongola, où le pacha d'Égypte les avoit chassés. Ils étoient à peu près au nombre de onze cents sous Ibrahim-Bey, l'adversaire et le compétiteur de Mourad-Bey, dans le temps où les François s'emparèrent de l'Égypte. Après avoir détruit tous les petits chefs du pays, ils avoient armé près de six mille nègres. Un de leurs beys avoit fondu des canons; parmi les mameluks, il y avoit huit déserteurs anglois et six françois. Le Grec, qui s'étoit d'abord donné pour Turc, me prit à part, me fit voir une croix gravée sur son bras, et, pour exciter ma compassion, vomit, en mauvais anglois, des imprécations contre le gouvernement ottoman.

Après avoir attendu quelque temps dans le

caravanserai, je vis entrer le fils du caschef accompagné d'un certain nombre d'habitans à demi-nus. Ce jeune garçon s'assit dans un coin de la chambre, me prit par la main et me dit que j'étois le bienvenu. Quand je lui remis la lettre de son père, il se leva, sortit pour se la faire lire par l'iman, et revint aussitôt, m'offrant tout ce que je pouvois désirer. Il alloit donner ordre de m'apporter à manger; mais, instruit que je n'y toucherois pas, il me pria de retourner à mon bateau, et de revenir le voir dans la soirée. En arrivant au bateau, je trouvai qu'il m'avoit envoyé un chevreau et une jatte de pain avec des dattes. Je lui fis, en retour, cadeau d'un anneau d'or de peu de valeur. Le soir j'allai à terre : le petit caschef, mieux vêtu que le matin, et paré en outre d'une épée à son côté et de mon anneau à son pouce, me reçut en plein air, en affectant un ton de dignité comme un homme, s'assit à terre et forma son divan. Ayant répondu à ses questions, et obtenu la promesse d'avoir des chevaux pour aller, pendant la nuit, avec Osman, à travers le désert, à Ibrim, je me retirai. Je marchai vers des rochers derrière le village; un grand nombre d'habitans m'y suivit, dans l'espoir de me voir découvrir des trésors dans ces ruines; car c'est toujours le motif qu'ils supposent aux visites des Européens. Le prétendu temple ne consiste qu'en une grande excavation; c'étoit

certainement un cimetière. On y arrive par deux rangées de pilastres en mauvais état, taillés dans le roc. A l'extrémité de cette allée, il y a une sorte de portique grossier, composé de quatre piliers avec un entablement. Un plafond, dont la plus grande partie est tombée, joignoit ces pilastres avec la façade de l'excavation. Sur la façade extérieure des pilastres du portique, on voit la partie inférieure de statues de grandeur naturelle en ronde bosse ; leur hauteur atteignoit autrefois au sommet de l'entablement. Il paroît qu'elles portoient un casque de forme conique, et qu'elles étoient placées sur des bases carrées. La façade du portique a sept pieds de profondeur. Il y a deux entrées ; la plus grande, entre les deux pilastres du milieu, est presque entièrement fermée par les pierres du plafond ; à droite, il y en a une plus petite. Un mur latéral, formé par le roc, partage l'intérieur en deux suites de chambres. La première est la plus grande, longue d'environ soixante-neuf pieds sur quarante de large : son plafond, le roc pur, est soutenu par deux rangées de pilastres, chacune de trois, avec un entablement grossier. La façade de l'excavation et l'intérieur offrent des hiéroglyphes et des figures symboliques ; il y a aussi quelques restes de peintures.

Près de cette excavation, il y a plusieurs trous carrés qui sont les ouvertures de voûtes dont on

aperçoit le sommet des arceaux. On trouve à terre des os et des morceaux de linge semblables à ceux que l'on voit dans les puits des momies. Les côtés des ouvertures sont très-finis. J'aperçus, sur un de ces murs, une croix suivie de quelques caractères grecs qui faisoient mention de saint Antoine : ΤΟΥ ΑΓΙΟΙ ΑΝΤΟΝΙΟΥ.

Ma visite terminée, je résolus de me mettre en route pour Ibrim. Laissant donc mon domestique dans le bateau, je pris mes armes ; et, suivi d'Osman, ainsi que de deux des gens du caschef, je partis vers huit heures du soir, et, à la faveur du clair de lune, je traversai les montagnes arides et rocailleuses du désert, exposé à des dangers continuels par la difficulté de la route. Vers une heure après minuit, nous atteignîmes Ibrim (1) ; mais il y avoit encore une certaine distance jusqu'au lieu que les habitans appellent le temple. La lune s'étoit couchée ; le reste de la route suivoit le bord de l'eau ; je fis halte. On m'apporta une natte ; je m'y étendis, et je ne tardai pas à m'endormir.

Le 26.—Je marchai le long du Nil au-dessous d'une haute falaise, et m'avançai vers le temple ; mais je ne trouvai qu'un grand château ruiné, situé sur un rocher très-élevé, et séparé du reste

(1) Anciennement *Premnis-Parva*. STRABON, lib. XVII, ou, suivant PLINE, *Primis*.

des montagnes par une ravine de chaque côté. Des tours carrées, jointes ensemble par des murs de pierres brutes entassées les unes sur les autres, et renforcées par des troncs de palmiers, ainsi que par des fûts de colonnes posés transversalement, composent l'ensemble de cet ouvrage. L'intérieur offre les ruines d'une ville arabe, consistant en une mosquée en pierre et des maisons aussi en pierre et en terre. Des tronçons de colonnes, des chapiteaux et des colonnes de granite gris, sur lesquels je distinguai la croix de Malte, sont épars çà et là. Ce château fut probablement bâti par Selim II.

A mon retour, on me montra une excavation dans un des rochers; je l'examinai, je trouvai que c'étoit une chambre large de vingt pieds et profonde de dix; vis-à-vis de la porte, il y a un enfoncement formant un siége; au-dessus, on voit trois figures assises sculptées en ronde bosse, mais elles sont très-mutilées. Les murs de la chambre sont couverts d'hiéroglyphes. Je distinguai aussi les lettres grecques ΑΠΟ sur un des côtés, et la figure d'une croix. En traversant le village, un vieillard respectable, qui en étoit l'aga, m'invita de la manière la plus affectueuse « à m'arrêter jusqu'à ce que le soleil fût couché, à descendre de cheval, à me rafraîchir, et à partager la nourriture qu'il préparoit pour l'étranger. » J'acceptai avec grand plaisir cette invita-

tion; on étendit pour moi une natte propre, à l'ombre de sa maison; puis l'on me servit, dans une jatte de bois, des gâteaux de froment rompus en petits morceaux et nageant dans de l'eau adoucie avec du jus de dattes; ensuite du lait caillé, du beurre liquide, des dattes sèches, enfin du lait.

Mon repas fini, j'entrai dans la maison de l'aga, qui, de même que toutes les autres, étoit en terre; je me trouvai dans une pièce séparée du reste de la maison par une cour et couverte d'un toit en branches de palmier. C'étoit là que se tenoit son divan; on m'y apporta ma natte et mon coussin, et les habitans s'asseyant autour de moi m'adressèrent leurs questions ordinaires: Si j'étois venu chercher de l'argent? si c'étoient les chrétiens ou les musulmans, les Anglois ou les François qui avoient bâti les temples? Ils ne pouvoient comprendre l'usage du pinceau avec lequel je dessinois; ils ne savoient pas non plus à quoi pouvoit servir une fourchette de poche que je leur montrai; ils n'avoient aucun nom pour la désigner.

L'aga ayant préparé un dîner pour moi, invita plusieurs habitans à y prendre part. Un domestique apporta de l'eau dans une outre pour nous laver les mains. Deux poulets rôtis furent servis sur des gâteaux de froment dans une jatte de bois, couverte d'une petite natte; dans une autre il y avoit un grand nombre de gâteaux semblables,

et, au milieu, du beurre liquide et des dattes sèches. Ces gâteaux furent partagés, rompus et mêlés ensemble par une personne de la compagnie, tandis que d'autres dépeçoient les volailles. On mangea ensuite de grand appétit, chacun se levant après l'autre aussitôt qu'il étoit rassasié.

Durant ma visite, un vieil iman essaya de guérir un de ses compatriotes qui l'étoit venu trouver pour un mal de tête dont il souffroit beaucoup. Le malade s'assit près de l'iman. Celui-ci plaçant son index et son pouce sur le front du patient, les ferma peu à peu, en pinçant la peau qui formoit des rides à mesure qu'il avançoit, récitant une prière, crachant à terre, et finalement sur la partie malade. Cette opération dura environ un quart d'heure, et le malade se leva, intimement convaincu qu'il seroit bientôt rétabli.

Il paroît que les Égyptiens ont une sorte de respect superstitieux pour cette méthode de guérir : car, à Erment, l'ancienne Hermunthis, une femme âgée, s'adressa à moi, afin d'avoir un remède pour ses yeux. Lui ayant donné des conseils dont elle ne parut pas contente, elle me pria de cracher sur la partie malade. Je le fis; elle s'en alla en me bénissant et bien persuadée de la certitude de sa guérison.

L'aga me dit que sa ville s'étendoit à trois milles; que le gouvernement en étoit partagé,

entre lui et un autre aga indépendant du caschef de Deïr, par un firman du pacha d'Égypte; qu'elle avoit souffert de la fuite des mameluks, et de la chasse que leur donnoient les Turcs. Toute la ville est située au milieu des palmiers, bâtie sans régularité, et porte les marques des ravages de la guerre. Les maisons forment des carrés en terre, et n'ont qu'un rez-de-chaussée; les toits sont en branches de palmier. En la traversant la nuit précédente, je trouvai les habitans couchés cinq à six ensemble sur des nattes, devant leurs portes.

Je remerciai l'aga de son hospitalité bienveillante, et je repris le chemin de Deïr en suivant le bord du Nil. Des rochers très-élevés s'avançoient quelquefois jusque sur les bords du fleuve, quelquefois laissoient un espace pour la culture. Quelques-uns étoient couverts de caractères hiéroglyphiques, bien sculptés, la plupart présentant la figure d'un animal dans le centre au-dessus de l'inscription. J'arrivai le soir à Deïr (1); et, après avoir reçu une visite du petit caschef, je descendis le fleuve pour retourner en Égypte. Le bateau, dépouillé de ses nattes et de ses voiles, marchoit à la rame; les matelots accompagnoient leurs mouvemens d'un chant agreste.

Je débarquai, le 27, à Sebou pour y examiner

(1) Norden n'est pas allé au-delà de Deïr.

les ruines d'un temple. Le sable du désert a couvert presque entièrement le portique et la cour de la façade. Il offre deux massifs pyramidaux faisant face à l'est; ils ne s'élèvent que de trente-six pieds au-dessus du sable; leur façade est longue de quatre-vingt-dix pieds; le portail en a six de largeur et vingt de hauteur. Une corniche et un bourrelet font le tour des massifs, ainsi que de la partie supérieure du portail qui est profond de douze pieds, et donne sur une cour presque toute remplie de sable, devant le portique dont le plafond paroît être formé par le roc. Ce portique est joint aux massifs par une colonnade de trois pilastres de chaque côté, devant lesquels sont des statues en ronde bosse, mutilées et à moitié enterrées dans le sable. L'entablement de cette colonnade est formé d'un pilastre à un autre par une seule pierre, longue de douze pieds, large de quatre, et épaisse de trois. Elles sont, ainsi que les murs, couvertes d'hiéroglyphes, et représentent une divinité qui reçoit des offrandes, sujet très-commun dans les sculptures égyptiennes. Deux rangs de sphinx conduisoient au temple. Le premier étoit placé à cinquante pas environ de la façade; il en reste cinq que le sable n'a pas recouverts: l'on en voit trois dans toute leur longueur au-dessus du sol, et seulement la tête des deux autres; ils sont éloignés de dix-huit pieds l'un de l'autre, et de

trente pieds du rang qui est vis-à-vis; ils ont onze pieds de longueur depuis le nez jusqu'à leur extrémité. Les deux premiers sont très-mutilés, ou bien n'ont jamais été finis; le troisième, qui est le second du rang à gauche, est d'un travail achevé, mais on lui a ôté sa tête qui est à terre à côté du corps. Le travail de la tête du sphinx placé vis-à-vis est de même bien exécuté. Entre les deux premiers sphinx on voit deux figures colossales sculptées en ronde bosse sur des pilastres; elles ont quatorze pieds de haut, et forment l'entrée de l'avenue. Leur jambe gauche est avancée; elles ont un pectoral et un casque pyramidal. Leur largeur est de quatre pieds en travers des épaules. On voit des hiéroglyphes sur le derrière des pilastres, ainsi que sur la partie de devant qui n'est pas couverte par les statues. Il y en avoit des statues semblables vis-à-vis le portail, entre les massifs; elles sont renversées. L'une est enterrée jusqu'à la ceinture, l'on voit toute la longueur de l'autre qui est à moitié couverte de sable. Elles sont toutes de grès dur, de même que les massifs; je ne pus pas découvrir d'inscription grecque.

Ayant navigué la nuit, j'arrivai le 28 à Ouffendouni. On y voit des restes d'architecture, dans le voisinage d'un village considérable. Près du bord du fleuve, il y a un édifice de forme oblongue, dont la longueur est de cinquante-

quatre pieds, et la largeur de trente ; il semble avoir fait partie d'une église chrétienne, et renferme seize colonnes, six de chaque côté du nord et du sud, et deux sur chacun des autres ; elles sont toutes entières, et ont environ deux pieds trois pouces de diamètre. A l'extrémité orientale, une espèce de chœur forme saillie au sud à angle droit avec les colonnes de ce côté, sur lesquelles il y a des sujets de l'Écriture-Sainte peints comme dans les églises des Grecs modernes. Les chapiteaux sont de formes différentes ; il paroît même qu'ils n'ont jamais été finis. Ils soutiennent un dé et un entablement composé d'une seule pierre longue de six pieds d'une colonne à une autre. Les fûts sont proportionnellement petits. Je vis beaucoup d'inscriptions grecques peintes sur la frise de l'intérieur, en petits caractères que j'avois de la peine à distinguer. Toutes commençoient par les mots ΤΟ ΠΡΟΣΚΥΝΗΜΑ. Au milieu de la frise, à l'extrémité occidentale, sur une petite table de pierre, le mot IOHANNI étoit peint en lettres rouges.

Vis-à-vis des colonnes, au sud, il y a plusieurs rangs de pierres posées dans un ordre régulier ; elles semblent avoir fait partie du bâtiment renversé ; elles étoient couvertes d'hiéroglyphes ; l'une offroit des caractères grecs que je ne pus déchiffrer. Un mur uni, près de l'extrémité sud-ouest de cette ruine, présente des figures de

sculpture ordinaire, mais qui ont évidemment rapport à des sujets de l'Écriture.

Au-dessous d'Ouffendouni, nous avons passé devant une caravane de djélabs ou marchands d'esclaves venant de Dongola et allant à Siout. Je remarquai que ces gens-là observoient les pratiques de la religion mahométane avec plus de régularité que les habitans du pays que nous parcourions; je n'avois vu qu'un bien petit nombre de ces derniers s'y conformer.

Le 29 et le 30. — Je continuai à descendre le Nil jusqu'aux cataractes de Galabschi, où je fus tenté de descendre pour dessiner la scène imposante qu'elles m'offroient; mais les habitans nous voyant approcher du bord, accoururent en armes, dansant et hurlant, comme pour s'opposer à notre débarquement; c'est pourquoi je poursuivis mon voyage.

En débarquant à Debou, le 31, pour examiner les ruines du temple dont j'ai déjà parlé, je trouvai que la plus grande partie des habitans de ce village s'étoit réfugiée dans son enceinte pour s'y mettre à l'abri des attaques des habitans d'un district voisin. Ceux-ci, pour venger le meurtre d'un des leurs tué par un habitant de Debou, venoient toutes les nuits dévaster ce village; coupant les jarrets du bétail qu'ils ne pouvoient pas emmener, pillant, égorgeant tous les hommes qu'ils rencontroient. Ces atrocités ne devoient

cesser que lorsqu'ils auroient eu sacrifié à leur vengeance quelqu'un de la famille du meurtrier. Ne sachant pas si leurs ennemis ne reviendroient pas bientôt, je me contentai de prendre une vue générale de ces ruines.

Elles consistent en trois grands portails de massifs pyramidaux ; il ne reste pas de traces de ceux-ci. Ces portails sont l'un devant l'autre, à distances inégales; au-delà du dernier, il y a un portique de quatre colonnes avec l'entablement, la corniche et les murs de côté en très-bon état.

Le premier portail est uni, n'offrant qu'une corniche et un filet au-dessus de l'ouverture qui a seize pieds de hauteur, la maçonnerie a douze pieds d'épaisseur. Il y a au sommet des ouvertures dont la forme diffère de tout ce que j'avois vu dans d'autres temples, et qu'en terme de fortification on appelleroit des tuyaux orgues.

Le second portail est éloigné de vingt-deux pas du premier; la corniche offre le globe ailé : le troisième est à neuf pas. Le portique, qui est à quatorze pas de ce dernier portail, a soixante pieds de largeur. Les colonnes sont unies; les chapiteaux du milieu diffèrent de ceux des côtés; elles sont à moitié engagées dans le mur. Le milieu s'élève pour former un portail. Ce portique a quatorze pieds de profondeur; l'intérieur est orné d'hiéroglyphes. Le plafond étoit, comme à

l'ordinaire, formé de pierres dont une seule s'étendoit depuis le devant jusqu'à la partie postérieure; il en reste trois. Un mur latéral le sépare de plusieurs petites chambres qui semblent n'être que des passages menant au sanctuaire. Les murs de la première sont couverts d'hiéroglyphes. Le sanctuaire renferme deux temples monolithiques d'un seul bloc de granite, très-bien conservés, et très-ornés. Le plus grand est long de douze pieds et large de trois, l'autre est plus petit. Les dernières chambres n'ont pas d'hiéroglyphes; leurs portes n'ont ni corniches ni ornemens. Les plafonds du second appartement et des chambres de côté subsistent encore, celui du sanctuaire est en ruines. La profondeur, depuis la façade du portique jusqu'à l'extrémité, est de soixante pieds. Les colonnes ont quinze pieds de hauteur, trois de diamètre, et sont dépourvues d'ornement.

J'arrivai, le 1.er juin, à Philae, après le coucher du soleil. L'approche de cette ville, du côté du midi, offre un aspect plus magnifique et plus sublime que du côté du septentrion ou de l'occident. Si, comme on le pense généralement, cette ville étoit située sur la limite (1) de l'ancien

(1) M. Quatremère pense que le nom de Philae n'est pas dérivé du grec, mais qu'il vient du mot égyptien *pilakh*, extrémité, dont la signification ne pouvoit être

royaume d'Égypte, et en formoit l'entrée, la vue de tant de grandeur et de magnificence, quand les temples n'avoient encore rien souffert des hommes ni du temps, devoit produire sur l'étranger un sentiment de respect et d'admiration pour le peuple qu'il alloit visiter (1).

Les habitans des rives du Nil, entre Philae et Ibrim, semblent être une race distincte de ceux qui vivent plus au nord. La distance entre ces deux endroits est d'environ cent cinquante milles. D'après le voyage que j'ai fait sur le Nil, je crois qu'elle est de deux cents milles par eau. Quelques voyageurs estiment qu'elle est plus grande. Les Égyptiens appellent les gens de ce pays Goubli, ce qui, en arabe, signifie les gens du Sud. Mon batelier de Boulac leur appliquoit généralement ce nom, mais il nommoit Berber ceux qui habitent au-dessus des cataractes.

Leur couleur est noire; à mesure que l'on va du Caire au Sud, le changement du teint, depuis le blanc jusqu'à la teinte la plus sombre,

mieux appliquée qu'à une ville qui formoit la frontière la plus reculée de l'Egypte. *Mém.*, Tom. I, p. 384.—Quant à l'origine grecque du nom, *voyez* Tillemont, Histoire des Empereurs, Tom. IV.

(1) V. *Voyage dans la haute et basse Egypte*, par M. Denon, p. 134-136, édition in-4.°, et les planches LXX, LXX, LLXXII. On trouve, dans Norden, les figures de plusieurs monumens décrits par M. Light.

est graduel. La figure de ces gens se rapproche de celle des nègres : lèvres épaisses, nez aplati, tête plate, taille courte, les ossemens grêles ; les os des jambes ont l'arqûre que l'on observe dans celles des nègres. Leurs cheveux, crépus et noirs, ne sont cependant pas laineux. On trouve parmi eux des individus dont le teint est plus clair ; ils proviennent probablement de mariages avec les Arabes, ou bien descendent des soldats de Selim II, que ce prince laissa dans ce pays après en avoir fait la conquête. La figure des habitans de Galabschi me parut avoir plus de ressemblance avec celle des nègres que partout ailleurs. Ils avoient les lèvres plus épaisses, les cheveux plus crépus, le caractère plus sauvage.

L'arabe, que j'avois appris dans les livres et de la bouche d'un maître, m'avoit peu servi en Égypte même. Mais ici le dialecte vulgaire de la Basse-Égypte ne put m'être d'aucun usage, même pour la conversation ordinaire, excepté depuis Dekkey jusqu'à Deïr où le nubien se perd, et l'arabe prévaut de nouveau. Cette particularité curieuse, jointe à l'observation que le teint des habitans est plus clair, porte à croire qu'ils sont d'origine arabe. En entendant parler le nubien, je me rappelai ce que j'avois entendu dire du gloussement des hottentots ; cela ressemble à une suite de monosyllables, accompagnées de hauts et de bas dans la voix, qui ne sont pas désagréables.

Quoique le caschef prétende au titre de chef de tout ce pays, son autorité se borne à envoyer des soldats pour exiger la redevance ou l'impôt nommé miri. Le pacha d'Égypte étoit toujours nommé souverain depuis le Caire jusqu'à Assouan. Dans tout le pays que j'ai parcouru au-delà de cette ville, on regardoit le sultan régnant, Mahmoud, comme souverain, quoique l'on craignît bien plus le pouvoir du caschef.

Les habitans, pour réparer le tort qui leur est fait, se vengent eux-mêmes; ce qui, dans les cas d'effusion de sang, étend la vengeance d'une génération à une autre, jusqu'à ce que le sang soit payé par le sang. Par conséquent, ils sont toujours obligés d'être sur leurs gardes et armés. C'est de cette manière qu'ils vaquent à leurs travaux journaliers; même les petits garçons marchent armés.

Ils se disent musulmans; mais, comme je l'ai déjà dit, je ne les vis guère se conformer aux pratiques de cette religion. Ayant un jour essayé de faire comprendre à ces gens combien il étoit plus avantageux d'obéir aux règles de la justice pour la punition des offenses, plutôt que de poursuivre l'offenseur jusqu'à la mort, comme ils faisoient, ils me citèrent le Koran pour justifier leur manière d'agir.

L'habillement des hommes consiste en une chemise de toile, ordinairement brune, avec

une culotte rouge ou de couleur foncée; quelques-uns ont des turbans et des pantoufles. Les femmes portent une robe brune jetée avec grâce par-dessus leur tête et leur corps, laissant à découvert le bras droit et la poitrine, ainsi qu'une partie d'une cuisse et de la jambe. Elles sont bien faites, mais laides : elles ont le cou, les bras, les chevilles ornées de colliers de verroterie ou d'os, et un anneau d'os ou de métal à une des narines, espèce d'ornement qui a toujours été adopté par les femmes de l'Orient (1); elles oignent leurs cheveux d'huile de cassier. Chaque village a une plantation de ces arbres. Les cheveux sont tressés comme ceux des têtes de sphinx et de femmes des statues antiques. Je vis, entre autres, à Eléphantine, une tête que l'on pouvoit regarder comme le modèle de la coiffure adoptée par ces Nubiennes. Les enfans vont nus; les petites filles ont autour de la ceinture un tablier de cordons de cuir non tanné; les petits garçons, une bande de linge.

Leurs armes sont des couteaux ou des poignards attachés derrière les coudes ou autour du corps; des javelines, des massues, des épées de forme romaine, mais plus longues; ils les suspendent derrière leur dos. Quelques-uns ont des

(1) *Isaie*, ch. III, v. 21, et *Ezéchiel*, ch. XVI, v. 12, parlent de ces anneaux qui se portoient au nez.

boucliers ronds en peau de buffle; on voit aussi quelques pistolets et des fusils.

Ils commercent entre eux et avec les étrangers plus par voie d'échange qu'avec de l'argent, dont néanmoins j'appris que l'usage étoit récemment devenu plus commun parmi eux. Les monnoies courantes sont le para que les Nubiens, de même que les Égyptiens, nomment gourschi; il en faut quarante pour une piastre; le machoub de trois piastres, et la piastre espagnole appelée réale ou fransoouy qui vaut sept piastres et demie. Une vache coûte vingt à quarante machoubs; un veau, trois à sept; un mouton, deux à trois. Les dattes et le séné sont les principaux objets de commerce. La poudre à tirer, de fabrique européenne, est le présent le plus agréable que l'on puisse faire à leurs chefs. Ils mettent un grand prix au blé; leur pain est ordinairement fait avec du dourrah (1), il ressemble, pour la

(1) Le *holcus dourra* n'a été introduit en Egypte que dans les temps modernes; on en peut dire autant de la colocase (*arum colocasia*). D'un autre côté, il y a des arbres et des plantes dont parlent les auteurs anciens, et qui sont entièrement inconnus aux habitans actuels du pays. Le *Nymphæa Nelumbo* ou *Faba Ægyptia* des botanistes grecs en est une. Le *Persea* en est probablement une autre, et l'on peut y ajouter une espèce d'Amyris. *Voyez* Abdallatiph, traduit par M. Sylvestre de Sacy, p. 47.

forme, aux gâteaux d'avoine que l'on mange en Écosse, mais il est plus épais.

Ce pays a subi de grands changemens depuis que Norden le visita, en 1737 et 1738. On ne parle plus de plusieurs lieux dont il fait mention, et qui sont peut-être enterrés sous les sables. J'éprouvai dans mon voyage bien moins de difficultés qu'il n'en rencontra; cependant, l'excès de la chaleur m'empêcha de pousser mes recherches plus loin; rien d'ailleurs, dans l'état du pays, ne pouvoit me détourner du dessein de remonter plus haut, si j'en avois eu le projet. L'autorité du pacha me parut suffisamment établie pour permettre à un voyageur, marchant sous sa protection, d'aller jusqu'à Dongola; d'ailleurs, la bonne intelligence qui règne entre ce chef et les officiers anglois avoit engagé les officiers soumis à ses ordres à m'aider en tout; mais, à Dongola, les mamelouks qui occupoient la rive occidentale du fleuve, n'auroient peut-être pas autant respecté une personne munie des ordres du pacha. Cependant j'eus plus d'une fois sujet d'observer que la présence des armées françoises et angloises en Égypte avoit partout inspiré aux habitans plus de considération pour les Francs qu'ils n'en avoient auparavant. Mais, d'un autre côté, je vis aussi qu'ils ne laissoient échapper aucune occasion de me tromper et de

me duper de toutes les manières, chaque fois que nous avions à traiter ensemble, sans en excepter même le scheik d'Assouan.

L'on me dit qu'à Ouaoudi-Elfi, à quatre journées de route au-delà d'Ibrim, par eau, il y avoit des schellaals ou cataractes qui rendoient le Nil impraticable, et qu'entre ce lieu et Dongola, on ne pouvoit se servir de bateaux sur le fleuve; mais je ne pus rien apprendre sur l'état du fleuve au-dessus de cette ville.

On me dit que, dans l'intervalle qui sépare ces deux villes, l'on voyoit des peintures, c'est le nom que ces gens donnent aux hiéroglyphes, sur tous les rochers qui bordent la route, et qu'à Absimbal, sur la rive occidentale, à une journée et demie d'Ibrim, il y a un temple semblable à celui de Sebou, et un autre du même genre à Farras, situé à trois heures de route au-delà. Indépendamment des tables hiéroglyphiques gravées sur les rochers, entre Ibrim et Dongola, les Nubiens me parlèrent d'autres temples que ceux que je viens de citer, dans lesquels il y avoit des peintures tirées de l'Écriture-Sainte. Ces gens appliquoient aux hiéroglyphes le mot sourat ou peinture; ils l'employoient aussi pour les peintures qu'ils comparoient à celles des murs de Dekkey, et qu'ils m'avoient indiquées. Je regrettai de ne pas pouvoir recueillir des renseigne-

mens plus étendus sur ce sujet, parce qu'il me parut que plus haut je remonterois le Nil (1); plus les vestiges des progrès et de l'établissement précoce du christianisme sur ses rives, en allant au sud, devenoient évidens par les inscriptions grecques et d'autres restes d'antiquité.

Quoique les buffles soient très-nombreux au nord d'Assouan, je n'en aperçus aucun entre Philae et Ibrim; les crocodiles y étoient communs, mais je n'y vis pas d'hippopotame. On me dit qu'il en paroissoit, au temps de l'inondation, dans les schellaals, notamment à Galabschi; les Nubiens le nomment farsch-el-bahr (cheval de mer) (2). Mon voyage eut lieu à l'époque où les

(1) Voici les noms des villages sur la rive occidentale du Nil, au-dessus d'Ibrim, tels qu'on me les a donnés: Ouaschebbek, Toschkaï, Armini, Forghent, Faïrey (une journée de route à cheval), Ghester, Andhan, Artinoé, Serrey, Decberrey, Ischkir (à deux journées); Sahabbak, Dabbarosy, Ouaoudi-Elfi, où il y a des schellaals qui empêchent de naviguer sur le Nil (quatre journées par eau); Ouaoudel-Hooudja, Ooukmi, Serkey-Mattou (une journée); Farkey, Ouaoudel-Oualliam, Ghentz, Atab, Amarra, Abbir (deux journées); Tebbel, Artinoé, Koikky, Ibbourdiky, Saouada (trois journées), Erraoou, Oskey-Mattou, Ouaouroey, Koyey-Mattou, Irreou, Saddecfent, Dellikou, Caïbaa, Ouaoudel-Mahas, Noouir, Farrit, d'où il y a deux journées de route jusqu'à Dongola, en tout huit jours depuis Ouaoudi-Elfi.

(2) Forskal nous apprend que l'hippopotame est nommé

eaux du Nil sont le plus basses, circonstance que l'on ne doit pas perdre de vue en lisant mon journal.

par les Egyptiens abou-mner; je soupçonne que ce nom est corrompu. Trad. de la Description de l'Egypte d'Abdallatiph, par M. Sylvestre de Sacy, p. 165. Un passage de Themistius (Orat. x) prouve que, de son temps, l'hippopotame se montroit rarement en Egypte. Ce discours fut prononcé à Constantinople en 369. Brown dit qu'en Egypte il ne vit ni n'entendit parler d'hippopotames, mais on lui raconta qu'ils abondoient en Nubie.

M. Costas a publié, dans la *Description de l'Egypte* (Tom. I), un mémoire sur la Nubie et les Barabras. Ce fut à Philae que ces avant recueillit les renseignemens d'après lesquels il composa son mémoire rempli de détails curieux. Ils sont conformes à ceux qui se trouvent chez le voyageur anglais, sauf quelques traits du caractère des Barabras que les événemens ont modifié. M. Costas donne les nombres jusqu'à dix dans la langue des Barabras; leur comparaison avec ceux de la langue des Berbères prouve la différence des deux idiomes. Il termine par une liste de bourgs situés des deux côtés du Nil, en Nubie, jusqu'à la grande cataracte. On y reconnoît quelques-uns des noms de M. Light. M. Costas observe que les François n'ont pas pénétré assez avant dans le pays, et ne s'y sont pas arrêtés assez pour que l'on soit en état de remplir le vide qui existe dans cette partie de nos connoissances géographiques. La relation de M. Light servira à combler une partie de ce vide.

Der Christliche Ulysses, etc. *L'Ulysse chrétien ou le Cavalier qui a parcouru les pays lointains, représenté dans le Voyage mémorable tant à la Terre-Sainte que dans plusieurs autres provinces, contrées et villes célèbres de l'Orient, fait en* 1598, *avec une curiosité particulière, et acccompagné d'observations judicieuses ;* par Christophe Harant, baron de Polzicz, etc., conseiller et chambellan de S. M. I; écrit d'abord en langue bohême par lui-même; traduit en allemand par son frère George Harant, en. 1638, et enfin publié par Jean-George Harant, son neveu.

Nuremberg, 1678, 1 vol. in-4.°, avec figures.—Traduit de l'allemand. *Histoire littéraire des Voyages.*

Il semble, dit Beckmann, que cette relation n'est pas aussi connue qu'elle méritoit de l'être. Ni Stück, qui a compilé un catalogue général des voyages, ni Lüdeke, auteur d'un voyage en Turquie, qui a donné une liste de tous les écrivains dont les relations concernent les pays soumis au sceptre ottoman, ni Meusel, qui a composé tant d'ouvrages utiles et étendus sur la bibliographie de l'Allemagne, n'ont parlé du livre

de Harant; son nom même ne se trouve dans aucun dictionnaire consacré à conserver la mémoire des hommes qui ont publié des livres. Toutefois Busching l'a nommé parmi les auteurs qu'il a consultés pour sa géographie de l'Asie. Beckmann ajoute que le voyage de Harant se trouve à la bibliothèque de l'université de Göttingen : c'est sur cet exemplaire qu'il a composé son mémoire, et il a tiré des ouvrages de Balbin (1) et de Pelzel (2) les détails suivans sur l'auteur:

Christophe Harant, de l'ancienne famille noble des Harant de Polzicz et de Bedruzicz (3), étoit né vers 1560; il apprit, dans sa jeunesse, le latin, le grec et l'italien, puis étudia les mathématiques et d'autres sciences, et, en 1576, devint page de l'archiduc Ferdinand. Après avoir passé quelques années à la cour de ce prince, il se retira dans son domaine de Peczka, épousa Anne-Françoise de Schœnfeld, et consacra entièrement son temps aux lettres.

(1) Balbini *Bohemia docta*, Tom. II, p. 103. Balbini étoit né à Königsgraets en Bohême en 1611; il entra dans l'ordre des jésuites, et mourut à Prague en 1689.

(2) Pelzel (F. M.). *Portraits de savans et artistes bohêmes et moraves*, Tom. III, p. 86 (en allemand).

(3) La généalogie de cette famille se trouve dans Balbini. (*Miscellaneorum historicorum Bohemiæ Decadis*, Lib. II, tab. 11.)

Néanmoins, en 1591, il prit du service dans la guerre contre les Turcs, et commanda une partie des troupes bohêmes qui combattirent en Hongrie. La guerre terminée, on lui promit une pension de sept cents florins pour récompense de ses services.

Après la mort de sa femme, il conçut le dessein, à l'exemple de plusieurs gentilshommes bohêmes, de faire un voyage en Asie. Il confia ses deux enfans aux soins de la baronne Marquard de Pilsen, et partit de ce lieu, à Pâques de l'année 1598, en compagnie de Hermann Czernin de Chudnitz qui fut ensuite élevé, par l'empereur Ferdinand II, à la dignité de comte d'empire. Harant se fit suivre d'un domestique. Cette petite troupe voyageoit à cheval.

Il parcourut les principales villes de la Lombardie, s'embarqua à Venise, aborda à Candie et à Cypre, et attérit à Jaffa. Étant sur les terres des Turcs, son compagnon et lui craignirent d'être reconnus pour sujets autrichiens, et se firent passer pour des pélerins polonois. En quittant la Palestine, Harant alla par mer en Égypte, puis au mont Sinaï et au couvent de Sainte-Catherine, en Arabie. Il se contenta de voir de loin les pyramides. Il fut de retour à Venise à Noël de la même année, et rentra heureusement à Pilsen au mois d'octobre 1599. L'empereur Rodolphe II, qui s'étoit

réfugié dans cette ville pour échapper aux ravages de la peste, le nomma conseiller intime et chambellan.

Harant se remaria, perdit bientôt sa femme, et épousa, en troisièmes noces, Anne-Salomena Hradistska de Horzowitz qui lui apporta une fortune considérable. Il vécut tranquillement dans ses terres, s'occupa de l'étude, mit en ordre la relation de son voyage, et obtint de l'empereur Mathias la dignité de conseiller aulique d'empire.

Mais il n'y a rien de stable dans ce monde. Cette vie paisible et heureuse fut interrompue et terminée enfin par une catastrophe affreuse. Harant avoit embrassé la religion protestante peu de temps avant la mort de Mathias. Déjà des symptômes inquiétans s'étoient manifestés en Bohême; des troubles y éclatèrent bientôt, et à peine Mathias avoit-il les yeux fermés que les protestans élurent pour roi Frédéric, électeur palatin. Harant se jeta dans leur parti; néanmoins il ne tarda pas à prévoir les suites déplorables de leur démarche, et leur conseilla de faire leur soumission à Ferdinand II. Ses avis ayant été infructueux, il ne put, faute d'argent comptant, s'échapper de Bohême comme beaucoup d'autres, et fut obligé de prendre une part active à la guerre qui déchira sa patrie.

Au siége de Vienne, il dirigea la grosse artil-

lerie : elle fit un feu si vif sur le palais impérial, que les boulets atteignirent la chambre de Ferdinand, et que la vie de ce prince courut les plus grands dangers ; aussi mit-on sur le compte de Harant toute la faute de cette tentative audacieuse.

Après cette campagne il exerça à Prague les fonctions de président de la chambre, auxquelles l'électeur Frédéric l'avoit nommé, et se montra dans cet emploi également bon et équitable pour les protestans et pour les catholiques, suivant le témoignage de ceux-ci.

L'issue malheureuse de la bataille livrée le 8 novembre 1620, sur la montagne blanche, près de Prague, contraignit Harant de s'enfuir dans ses terres. Il y fut arrêté, puis conduit et enfermé à Prague où il eut la tête tranchée le 21 juin 1621, dans la sanglante exécution qui a souillé la mémoire de Ferdinand II et du prince de Lichtenstein (1).

Harant, après avoir entendu sa condamnation, fit exhorter sa femme par le prédicateur à persévérer, avec leurs trois fils, dans la religion protestante ; à traiter doucement ses sujets, et à diminuer leurs corvées. Sa veuve fit rendre les derniers devoirs à sa dépouille mortelle ; mais elle embrassa le catholicisme, et confia l'éduca-

(1) Voyez *Theatrum Europaeum*, Tom. I, p. 483.

tion de ses fils aux jésuites. L'un entra dans l'ordre des Augustins, les deux autres embrassèrent la profession des armes. L'aîné laissa des héritiers; le cadet, parvenu au grade de colonel, fut tué en duel; son adversaire lui avoit reproché le supplice de son père.

De nombreux passages de la relation de Harant prouvent qu'il connoissoit bien l'histoire et les anciens auteurs, et qu'il étoit versé dans plusieurs sciences. Aussi n'est-on pas surpris de le voir fixer son attention sur des objets d'utilité réelle qui, de son temps, occupoient les voyageurs encore moins qu'aujourd'hui. Il faut surtout mettre de ce nombre l'état des arts et des métiers dans les pays qu'il parcourut; néanmoins ce qu'il en dit est bien peu de chose; en revanche il donne fréquemment d'inutiles extraits des ouvrages des anciens.

A Halle, en Tyrol, il visita la monnoie. Dès-lors on y frappoit les grosses pièces avec un balancier mu par l'eau, et les petites avec une presse. Ces détails, confirmés par le témoignage de quelques autres voyageurs du même temps, prouvent que ces inventions sont d'une date plus reculée qu'on ne le croit communément. Elles paroissent être d'origine allemande, et du commencement du seizième siècle.

« En Cypre, dit Harant, on fabrique des camelots avec du poil d'une espèce particulière de chèvres; ces chèvres sont grandes, elles ont des poils doux

comme de la soie, et longs d'un empan, quelquefois davantage; on les tond, ou bien on les peigne; puis on file ce poil, et on en fabrique ces tissus. L'empereur a fait amener en Bohême cette espèce de chèvre, et l'on en élève un grand nombre dans le domaine de Birgleis et ailleurs. »
Ainsi, dès le seizième siècle, on a essayé de transplanter en Europe les chèvres d'Angora dont la laine est si fine et si soyeuse. Aujourd'hui que le luxe a fait plus de progrès, ce sont les chèvres de Cachemire, ou plutôt du Tibet, que l'on va chercher dans le fond de l'Asie.

Notre voyageur se fit conduire à chacun des lieux saints tant à Jérusalem que dans les autres endroits de la Palestine. Il les décrit tous patiemment avec les mêmes détails que l'on trouve dans un grand nombre d'itinéraires anciens et modernes; enfin, il montre une crédulité parfaite et étrangère à toute critique. Ainsi l'on ne trouve sur ces objets que bien peu de chose qui vaille la peine d'être cité.

Il a inséré dans son livre un bon nombre d'hymnes latines que les religieux chantent dans leurs cérémonies, et en a même noté une en musique.

Il raconte la manière dont on reçoit les chevaliers du Saint-Sépulcre, et donne la formule de réception en latin, de même que les statuts de l'ordre, enfin les diplomes en latin que le

Père gardien du Saint-Sépulcre distribue aux chevaliers et aux pélerins (1).

Il rapporta de la Palestine une bouteille d'eau du Jourdain; et, pour preuve qu'elle se conserva pendant plusieurs années, il dit qu'en 1604 il fit baptiser une de ses filles avec cette eau.

La seconde partie de ce livre, qui est la plus intéressante, commence au départ de la Terre-Sainte pour l'Égypte. Harant parle de la poste aux pigeons qu'il vit encore en usage à Damiète et à Alexandrie.

Sa description des monts Oreb et Sinaï, des dangers que l'on court en les gravissant, et du célèbre couvent de Sainte-Catherine est très-détaillée, et accompagnée d'une planche qui représente tous ces sites. Busching, dans sa géographie de l'Asie, compare entre elles la relation de Harant et celles des autres voyageurs.

On ne trouve, au reste, dans Harant, aucune observation relative à la minéralogie. Il se borne à dire qu'il a rencontré des pierres avec des empreintes de plantes, de fleurs, d'arbres et d'animaux.

(1) Ces hymnes, tout ce qui concerne la liturgie des lieux saints et la formule de réception des chevaliers du Saint-Sépulcre, se trouvent dans plusieurs relations de voyageurs françois, tels que REGNAULT, VILLAMONT, CASTELA, GOUJON, etc.

Il donne une attestation de l'archevêque du mont Sinaï, en grec moderne, qui certifie que celui qui en est porteur a gravi les montagnes saintes et visité le couvent. Il assure qu'il a mangé, dans ce monastère, de l'ancienne manne des Israélites, et qu'il en a trouvé dans son voyage dans le désert. « C'est, dit-il, une substance blanche, « en petits grains comme la coriandre, d'un goût « sucré comme le miel. Le mets que nous avons « mangé, ajoute-t-il, étoit de très-bon goût, et « très-doux ; mais comme dans ces temps mo-« dernes toutes choses changent et se détériorent, « la manne s'est changée aussi. »

Selon l'opinion d'Harant, l'Égypte devient de plus en plus infertile, parce que le Nil et ses bras se remplissent chaque jour d'une plus grande quantite de limon; de sorte que plusieurs endroits, qui autrefois étoient extrêmement féconds, sont aujourd'hui arides et déserts.

Les villes de Suès, du Caire et d'Alexandrie sont décrites dans le plus grand détail. A cette époque, les navires qui n'étoient pas sortis du port d'Alexandrie avant le 15 novembre, étoient obligés d'y rester jusqu'au printemps.

Des accidens sans nombre et les mauvais traitemens des Turcs avoient rendu le voyage à la Terre-Sainte si pénible pour Harant, qu'il termine sa relation par ce proverbe : *Non ci ritornaria a pigliar un occhio se gli havesse lasciato.* (Je n'y

retournérois pas pour prendre un de mes yeux si je l'y avois laissé.)

Les figures insérées, les unes dans le texte, les autres imprimées sur des feuilles séparées, offrent les plans du Caire et d'Alexandrie, des costumes, des supplices, des machines; celles qui représentent des animaux et des plantes ne valent rien. On trouve, entre autres, celles de la girafe ou caméléopard, et du baumier, cet arbre n'est pas reconnoissable; Harant ne l'avoit vu que par le trou de la serrure de la porte du jardin. Toutes ces planches paroissent avoir été dessinées par l'auteur; son portrait, ceux du traducteur et de l'éditeur sont placés en tête de la relation.

Harant parle, dans sa préface, de deux de ses compatriotes qui ont fait le même voyage, et en ont publié les relations. Beckmann observe avec raison que, comme on n'en avoit pas encore eu connoissance en Allemagne au moment où il écrivoit, il désespéroit de pouvoir jamais les parcourir. Une de ces relations est celle de Martin Kabateik ou Kabatnik de Leutomysel, comme Balbin le nomme. Elle parut à Prague en 1518, et fut réimprimée en 1691. L'autre est d'Ulric Praefat de Wilkanau ou Wilkanowa, né à Prague en 1523. Il fit son voyage en 1446, et revint l'année suivante. Son livre fut publié la première fois à Prague en 1548, et réimprimé en 1563.

COUP D'OEIL

SUR

LES COLONIES

DE LA RUSSIE MÉRIDIONALE;

PAR UN VOYAGEUR FRANÇAIS QUI LES A VISITÉES EN 1818.

Le voyageur qui nous a remis sur les colonies de la Russie méridionale la notice que nous insérons dans ce cahier de nos Annales est parti de Paris, en octobre 1817, pour se rendre, par l'Autriche et la Galicie, à Odessa.

Après avoir passé une partie de l'hiver dans cette ville, il a visité successivement Nikolaef et Kherson, les deux chantiers de construction de la marine impériale sur la mer Noire; Berislavl, Orécop, les colonies allemandes et tartares; enfin, Taganrog, chef-lieu des colonies grecques.

De Taganrog, où il a séjourné quelques semaines, il a continué sa route sur la rive droite du Don, passant par Rostov (1), entrepôt des munitions navales de la Sibérie, Nakhitchevane, Novo-Tcherkask, Aksaï, Tcherkask ; et, après avoir traversé le Don à Islobanskia, il a suivi la rive gauche de ce fleuve jusqu'à Catchalni, lieu de passage des marchandises qui viennent du Volga, et port de construction pour la marine marchande.

De Catchalni on ne compte que quinze lieues jusqu'à Doubofka sur le Volga, d'où il est parti pour Astrakhan, côtoyant toujours la rive gauche du Volga, en passant par Zaritzin, Sarepta et Tchernoyarsk.

Après avoir séjourné un mois à Astrakhan, il en est parti le 24 mai pour Kizlar, à l'embouchure du Térek, traversant les 110 lieues de désert de sables qui séparent cette ville d'Astrakhan. Dans toute cette route on laisse la mer Caspienne sur la gauche, à une distance de deux à trois lieues. Kizlar n'est qu'à vingt lieues de Derbent, capitale du Daghistan, l'une des provinces de la Perse, nouvellement incorporées à la Russie. La communication entre Kizlar et Astrakhan seroit plus fréquente sans les dangers auxquels sont exposés les convois en traversant le Caucase.

(1) Dimitria Rostofskago Krepost.

De Kizlar le voyageur a suivi la rive gauche du Térek, passant par Naour et Mosdoc, point où aboutit le chemin de Tiflis. De Mosdoc il est allé à Georgiefsk, et aux eaux de Constantinogorsk, dans les montagnes du Caucase; et, rejoignant alors la rive droite du Kouban, il côtoie ce fleuve jusqu'à Fanagori, dans la presqu'île de Taman. A Taman, il s'est embarqué pour traverser le détroit et arriver à Yenikalé, à l'extrémité orientale de la Crimée; il a passé ensuite à Kertch, l'ancienne Panticapée, capitale des états de Mithridate, roi de Pont, à Théodosie, à Starocrim, à Carassoubazar, à Simpheropol, d'où il est parti pour faire le voyage de la côte méridionale de la Crimée; visiter Balaclava et Sevastopol, ports principaux de la flotte impériale russe; et, après être revenu à Simpheropol, en passant par Baktchissaraï, il est sorti de la Crimée par Pérécop pour rentrer à Odessa.

Nous espérons que l'auteur se décidera à publier la relation de ce voyage important, dont il a consenti à extraire ce qui concerne les colonies de la Russie méridionale. Cette notice, jointe à un petit ouvrage de M. Degouroff, sur les Tartares Nogais, que nous insérerons dans notre prochain numéro, complétera les renseignemens qu'on pourroit désirer sur l'état actuel des colonies de la Russie méridionale.

Notice sur les colonies de la Russie méridionale.

Presque tous les états de l'Europe occidentale éprouvent le besoin de la colonisation : l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, dont l'industrie est circonscrite par les lois prohibitives des grandes puissances, et bornée par la foible consommation de leur population. L'Angleterre, elle-même, maîtresse des mers, souveraine de l'Inde, l'Angleterre, si riche en capitaux et en crédit, malgré la taxe des pauvres qui s'élève à une somme énorme, est souvent forcée de ne pas s'opposer à l'émigration, afin de diminuer le danger qui peut résulter de l'inaction de ses manufactures.

Si de ces pays nous portons nos regards sur la France, privée de Saint-Domingue, d'une partie de ses possessions d'Asie, et dont le commerce n'est plus assez étendu pour maintenir l'activité de ses fabriques, sur la France sortie d'un long état de guerres et de révolutions, nous ne pourons nous dissimuler combien la colonisation est nécessaire (1) « à ceux pour qui, ne fût-ce que pour un instant, un ciel nouveau est devenu un besoin, à ceux pour qui la patrie est devenue

(1) Rapport de M. de Talleyrand, lu à l'Institut à l'époque de l'expédition d'Egypte.

inféconde, aux hommes qui ne peuvent se résoudre à placer l'espérance là où ils ont éprouvé le malheur, à cette multitude de malades politiques, à ces caractères inflexibles qu'aucun raisonnement ne ramène, qu'aucun événement ne désenchante, à ceux qui se trouvent toujours resserrés dans leur propre pays, et aux spéculateurs avides et aux spéculateurs aventureux, à ces hommes qui brûlent d'attacher leur nom à des découvertes, à des fondations de villes, à des civilisations, à tel pour qui la France constituée est encore trop agitée, à tel pour qui elle est trop calme, à ceux qui ne peuvent se faire à des égaux, à ceux qui ne peuvent se faire à aucune dépendance. »

Dans le siècle dernier, l'Amérique du Nord servoit presque exclusivement de refuge aux nombreux émigrés de tous les pays. Depuis vingt ans environ un nouvel asile leur a été ouvert sur les bords de la mer Noire, dans ces mêmes contrées d'où sortirent, il y a quinze cents ans, ces essaims de barbares qui inondèrent l'empire romain. Là s'élève, dans le silence, une population nouvelle, mélange des peuples de l'Europe et de ceux de l'Asie. Sur les bords de la mer Noire, ce ne sont pas d'immenses forêts que le laborieux colon est forcé de défricher avant de mettre le terrain en culture, ce sont des

pâturages d'un sol excellent qui ne demandent qu'un seul labour, et qui, sans avoir besoin d'engrais, peuvent, pendant plusieurs années de suite, produire les plus riches moissons. L'on peut s'y procurer des terres à un prix bien inférieur à celui auquel on les obtient aux États-Unis; prix, au surplus, qui n'équivaut pas au montant de nos fermages ordinaires. Si, en Amérique, des fleuves nombreux facilitent le débouché des denrées récoltées dans les contrées les plus éloignées de la mer; dans la Russie méridionale, le Dniestr, le Boug, le Dniépr, le Don et leurs affluens présentent les mêmes ressources; et d'ailleurs, dans toute la Russie, les transports par terre se font à si peu de frais, que les distances sont à peine sensibles. Une guerre maritime peut interrompre les communications de l'Europe avec les États-Unis, et y produire une stagnation totale dans le débouché des denrées. Sur les bords de la mer Noire, elles trouvent, dans le cas d'hostilités ouvertes dans la Méditerranée, un écoulement par la consommation de la Russie même et de la Turquie. Enfin le colon de cette contrée peut toujours communiquer avec l'Europe par la voie de terre, voie que, depuis 1807 jusqu'en 1812, suivoit une grande partie des marchandises de l'Asie destinées pour l'Europe. Ajouterai-je que, tandis que l'Amérique

est une contrée stérile pour l'histoire, une contrée privée de tous souvenirs, la Russie méridionale est une terre véritablement classique.

En côtoyant le Caucase, on aperçoit de loin le mont Stromboulus où la mythologie attache Prométhée. De Georgiefsk on découvre l'Elleborus, couvert de neiges éternelles, où les Arméniens supposent que l'arche s'est arrêtée avant de se fixer sur le mont Ararat.

L'Imiréthi, l'ancienne Colchide, fait aujourd'hui partie des états de la Russie. Dans la Crimée, le monastère Saint-George remplace l'ancien temple de Diane; enfin, sur toute la côte de la mer Noire, on retrouve les ruines des colonies fondées par les habitans de Milet et par ceux d'Héraclée.

La Russie, en devenant, par les traités de 1784 et de 1792, maîtresse de la Crimée et de l'immense pays situé entre la mer Noire, la Volhynie, le Dniestr, l'Ukraine et le Don, n'avoit véritablement pris possession que d'un désert. Ces immenses contrées, habitées autrefois par les Scythes, étoient encore, comme du temps d'Hérodote, occupées par des peuples nomades. A l'approche des armées russes, ils s'enfuirent sur le territoire ottoman avec leurs troupeaux, ne laissant après eux qu'une vaste solitude.

La Crimée seule conserva quelques habitans, parce qu'ils étoient devenus agriculteurs et séden-

taires. D'ailleurs, la population de cette presqu'île se composoit aussi de beaucoup de Grecs descendans de ceux qui, dans le treizième siècle, occupoient le royaume de Trébisonde, ainsi que d'un grand nombre d'Arméniens, et ces deux dernières classes d'habitans voyoient avec plaisir le changement de domination.

C'est donc, à très-peu d'exceptions près, depuis 1784 que se sont établies successivement les colonies qui couvrent aujourd'hui cette partie de la Russie européenne.

A cette époque, le gouvernement russe rappela et confirma dans toute leur étendue les avantages que, par son manifeste du mois de décembre 1762 et son réglement du mois de juillet suivant, il avoit accordés aux colons qui viendroient habiter ses états. Ses premiers établissemens eurent lieu sur les bords du Volga, notamment du côté de Saratoff. On trouve des détails (1) sur ces colonies dans les relations des savans voyageurs; mais quelle différence entre les bords du Volga n'ayant qu'un débouché circonscrit et les riches plaines qui peuvent profiter de la navigation de la mer Noire! Cependant ces plaines si productives et d'une si facile exploita-

(1) *Histoire des découvertes faites par divers savans voyageurs dans plusieurs contrées de la Russie et de la Perse, etc.* Lausanne, 1784, 6 vol. in-8.° ou 3 vol. in-4.°

tion, et placées dans une situation si favorable, furent distribuées avec autant de prodigalité que s'il n'avoit été question que des sables qui bordent le Volga.

La plupart des colons qui déclaroient vouloir se fixer dans ces contrées recevoient une somme suffisante pour faire le voyage, et, en toute propriété, soixante dissétines de terre par famille. Ces colons étoient en outre exempts de toute imposition pendant un certain nombre d'années, fixé ordinairement à dix ans, et souvent à trente. On leur avançoit, sans intérêt, les fonds nécessaires pour former leur établissement, acheter des bestiaux, bâtir des maisons. Le remboursement de ces avances n'étoit exigé qu'au bout de dix ans. Ils jouissent aussi la plupart du droit de police intérieure, et sont exempts de tout service civil et militaire. Enfin, ceux qui veulent quitter le pays en ont la faculté, en versant dans le trésor la cinquième partie de la fortune qu'ils ont acquise, s'ils restent moins de cinq ans, et seulement le dixième, si leur séjour a été plus long. Au reste, cette obligation n'a pas lieu pour ceux qui, se livrant à demander l'hospitalité, préfèrent acheter des terres au vil prix pour lequel on les obtient, plutôt que de se mettre dans aucune dépendance en les obtenant gratuitement.

Tels sont en partie les avantages dont jouissent

les colons dans la Russie méridionale, que des voyageurs remplis de préventions ont dépeinte sous de si fausses couleurs. Qu'il y a loin du tableau tracé par Clarke à l'aveu que la vérité a arraché en 1817 à son compatriote, sir Robert Wilson, dans cet écrit qui avoit pour but de tirer le canon d'alarme contre la puissance sans cesse existante de la Russie. Celui-ci est forcé d'avouer « que la Russie n'impose aucune restriction coloniale aux provinces incorporées; qu'on y jouit de la plus grande liberté religieuse; qu'on n'y trouve aucune proscription politique excitée contre les étrangers; que partout elle respecte la croyance et les coutumes; qu'elle maintient les lois qu'elle trouve établies, si elles ne sont pas contraires à l'humanité; qu'elle ouvre enfin à tous ses nouveaux sujets la carrière des emplois civils et militaires. »

La population nouvelle de la Russie méridionale s'occupe du commerce et de l'agriculture. Les commerçans habitent les villes. Ce sont des Russes, des Arméniens, des Grecs, des Italiens et des François. Les agriculteurs qui occupent ou des villages ou des fermes isolées, sont presque tous Russes, Allemands, Tartares, Grecs, etc.

Passant sous silence les villes comme étrangères à l'objet que je traite, je me bornerai à dire quelques mots sur Odessa qui, sans être le chef-lieu, est cependant la ville la plus im-

portante de toutes les colonies de la Russie méridionale.

Odessa, où j'ai passé l'hiver de 1817 à 1818, est destiné à devenir une ville de commerce de premier ordre : l'emplacement qu'elle occupe n'étoit, en 1792, qu'un misérable village tartare qui, ainsi que sa rade, portoit le nom de Cotchoubey; le nom d'Odessa lui fut donné en souvenir de deux colonies milésiennes dont les historiens anciens font mention, l'une, sur la côte de la mer Noire, au point où se trouve aujourd'hui Varna; l'autre, sur la rive gauche du Dniestr, l'ancien Tyras non loin peut-être de l'Odessa actuel. C'est l'amiral Rybas qui a indiqué l'emplacement de cette ville, et il faut convenir qu'il eût pu être mieux choisi, la rade étant peu sûre, et le pays privé de bois et d'eau. On peut dire, pour excuser l'amiral Rybas, que, frappé de l'insalubrité de Kherson et de Nikolaef pour les nouveaux colons, il se décida pour l'emplacement d'Odessa qui le frappa par sa belle situation à mi-côte et par la salubrité de l'air.

Jusqu'au moment où, en 1804, M. le duc de Richelieu prit le gouvernement d'Odessa, son existence n'a été en quelque sorte que précaire : depuis lors tout y a changé de face. Une population nombreuse y a été attirée, je dirai presque entraînée sous un gouvernement tout paternel : le caractère noble et désintéressé du véritable

fondateur lui avoit valu la confiance et l'amitié de son souverain, il en a fait usage dans l'intérêt de sa gloire et dans celui de la Russie méridionale. Tout ce que le commerce pouvait désirer de facilités et de faveurs il l'a obtenu. Les négocians, pendant la guerre maritime, ont fait presque exclusivement le commerce avec la Turquie : Odessa est devenu l'entrepôt et le lieu de passage des marchandises de l'Asie qui se consomment en Europe ; plus tard la paix générale a ouvert de nouvelles sources de richesses, et les deux mauvaises récoltes de 1816 et 1817 ont donné au commerce de grains une impulsion qui dépasse toute croyance. En 1816 seulement, l'exportation s'est élevée à 49,364,704 roubles (56,769,409 fr.); mais quelle énorme distance sépare encore la prospérité actuelle d'Odessa de celle qui doit résulter de la franchise illimitée qui vient d'être accordée à son port, destiné à devenir l'entrepôt des produits de l'Europe et de l'Asie !

Odessa est bâti sur une échelle sans doute un peu trop grande ; ses rues ont généralement dix-sept toises de largeur, et ses places sont tracées sur ces proportions. Les terrains demandés par les particuliers qui veulent bâtir, ont été donnés avec profusion ; aussi des murs composent-ils la plus grande partie de la façade des rues, mais celles-ci sont bordées d'arbres et présentent en été l'aspect de nos boulevarts neufs ; d'ailleurs, à

mesure que le commerce prendra de l'activité, la population se concentrera, et avec elle les constructions; on s'occupe d'un aquéduc pour amener l'eau qui manque à la ville. Le lazaret ou bâtiment de la quarantaine étoit incommode, on en a projeté un qui réunira toutes les commodités que réclament le bien-être de l'homme et l'intérêt du commerce. La rade étoit peu sûre; un plan est arrêté pour détourner le Dniestr et le conduire dans le Liman tenant à Odessa, qui alors à l'avantage d'avoir un port à l'abri de tous les vents réunira celui de recevoir par cette voie ses approvisionnemens en bois et une partie des grains de la Podolie et de la Volhynie. Enfin les chaussées pavées et les plantations que l'on établit autour de cette ville achèveront de lui donner ce qui lui manque encore en objets d'utilité ou d'agrément. Elle devra tant d'avantages au bonheur rare d'avoir eu successivement pour gouverneurs des hommes tels que MM. le duc de Richelieu et le comte de Langeron, qui tout entiers à leurs devoirs, font, dans toutes les circonstances, abnégation d'eux-mêmes, et sont tels que doivent être des fondateurs de villes.

On ne peut, en parlant d'Odessa, passer sous silence le lycée Richelieu dirigé par M. l'abbé Nicole, un de nos compatriotes. Ce respectable ecclésiastique, sourd à la voix de l'intérêt personnel, a préféré quitter son pays où les honneurs

l'attendoient, pour répandre les bienfaits de la bonne éducation et de l'instruction dans une portion de la Russie où tout étoit à faire sous ce rapport. Son zèle et son activité ont déjà produit les plus heureux effets. Secondé par des hommes de mérite, et dont quelques-uns sont François, il a placé le lycée d'Odessa sur le rang des meilleures écoles que l'on connoisse en Europe. Aucune branche de l'instruction n'y est négligée. Cet établissement avancera la civilisation dans ces contrées éloignées de nous, y fera germer le goût des beaux arts, et sera pour la France un nouveau titre de gloire, puisque ses enfans ont contribué à le fonder et à le rendre florissant (1).

Dans les environs d'Odessa, on trouve des colonies bulgares et des colonies allemandes.

Les premières, composées de Bulgares chrétiens, de la religion grecque, venus de Turquie, peuvent servir de modèles pour une bonne culture. Selon l'usage, on a concédé à chaque famille, en toute propriété, soixante dissétines (2)

(1) On trouve des détails beaucoup plus étendus et très-intéressans sur Odessa dans un petit ouvrage publié il y a quelques années par M. Siccard, négociant de cette ville, aujourd'hui consul de Russie à Livourne.

(2) La dissétine, mesure de surface pour les terres, est de deux espèces : celle du gouvernement est de 30 sagènes sur 80 ou 2400 sagènes carrées; celle des particuliers est de 40 sur 80 ou 3200 sagènes carrées, par conséquent d'un

de terres qui font environ cent cinquante arpens. Le Bulgare, laborieux et économe, s'est livré avec ardeur au travail sur un terrain excellent. La paix de 1814 a ouvert, par la mer Noire, un débouché à ses denrées. La disette éprouvée, en 1816 et 1817, dans l'Europe occidentale, a quadruplé la valeur de ces produits ; tous aujourd'hui sont riches. Les bonnes qualités des cultivateurs bulgares sont malheureusement entachés du vice de l'avarice porté à un point extraordinaire. Lorsqu'ils exportent leurs denrées à Odessa, jamais ils n'y font la moindre dépense ; leur unique bonheur est d'entasser l'or qu'ils ont gagné. Mais on peut croire que cette habitude est une suite de la nécessité où les mettait le gouvernement tyrannique des pachas turcs, de cacher une opulence qui auroit compromis leur existence, ou les auroit au moins exposés à des vexations. Vivant aujourd'hui sous un gouvernement équitable, ils

tiers plus grande que l'autre. La sagène contient trois archines, l'archine 26 pouces de France ; la sagène correspond donc à 6 pieds 6 pouces.

La dissétine du gouvernement équivaut à deux arpens (21,400 pieds carrés), la perche de 20 pieds, et à deux arpens (24,400 pieds), arpent de forêt, la perche de 22 pieds ; la dissétine des particuliers équivaut à trois arpens (35,200 pieds), arpent ordinaire de 20 pieds à la perche, et à deux arpens (38,400 pieds), mesure de forêt en perche de 21 pieds.

renonceront sans doute à un usage qui est sans objet, puisqu'il n'est plus lié à leur sûreté.

Les colonies allemandes, sorties du Würtemberg et de la Souabe, forment par leurs malheurs un contraste frappant avec les colonies bulgares. On leur avoit distribué cependant des terres aussi fertiles, et jouissant des mêmes facilités pour les débouchés; mais il y a souvent une telle différence d'homme à homme, que c'est ici le cas d'appliquer l'ancien adage : *Tant vaut l'homme, tant vaut la terre*.

Les émigrés qui composent les colonies allemandes, étoient généralement des hommes parvenus au dernier degré de la pauvreté, abrutis par la misère, affaissés sous le poids du malheur; ils n'avoient, la plupart, ni la force de corps ni l'énergie de l'ame, sans lesquelles il est impossible d'établir des colonies florissantes. Les délégués qui les avoient précédés étoient eux-mêmes des malheureux, dissipant souvent d'avance les secours que leur accordoit le gouvernement russe pour faire leur voyage et subvenir à leurs premières dépenses. Ils n'avoient pas d'ailleurs l'intelligence nécessaire pour préparer tout ce qui étoit d'une nécessité indispensable à des colons fatigués d'une longue route, et arrivant dans la plus mauvaise saison. Il ne faut donc pas s'étonner si la plupart de ces colons, loin de profiter des concessions et des avantages qui leur avoient

été accordés, ont été, les uns victimes des maladies occasionnées par le froid et la misère, et un grand nombre réduits à se louer comme journaliers dans les fermes, ou à chercher du travail à Odessa. Le gouverneur général visite souvent ces colonies, même dans la saison la plus rigoureuse, pour s'informer de leurs besoins et leur porter des secours.

Après avoir passé le Boug et le Dniepr, et traversé Orécop, centre d'une colonie de petits russes, ou malo-russes, on arrive au grand Tacmak, principal village des colons allemands auxquels le gouvernement russe a concédé des terres le long de la Tacmak. Les Allemands qui vinrent du Mecklenbourg avoient un peu d'aisance en arrivant en Russie ; ils ont en général prospéré. Leurs terres sont bien cultivées, et quelques-uns ont ajouté, à la concession ordinaire de soixante dissétines de terres par famille, d'autres terrains dont ils ont fait l'achat sur le pied de 7 à 8 roubles, environ 3 fr. l'arpent. Les terrains qui sont situés sur les bords des rivières valent 8 à 10 roubles. Un de ces Allemands, maire de quinze villages, avec qui nous nous sommes entretenus sur la culture de ses terres, nous a assuré qu'il semoit un tchetvert de froment par dissétine, et que le produit étoit de dix à douze, et quelquefois de dix-huit pour un. J'ai eu les mêmes rapports pour les terres des environs de Taganrog.

Les mennonites habitaient la Prusse depuis deux cent soixante ans, lorsqu'en 1801 on voulut les assujétir au service militaire que leur interdisent leurs principes religieux. Ils firent des représentations, elles ne furent pas écoutées. Ils s'adressèrent alors à la Russie qui leur accorda un refuge, et ils quittèrent successivement les villes d'Elbing, Marienbourg, Dantzick, Marienwerder, Thorn et Kœnisberg, où ils habitaient; avant de partir, ils vendirent leurs propriétés sur lesquelles ils payèrent au fisc un dixième de leur valeur; et, après s'être arrêtés quelques mois dans le gouvernement d'Ekatherinoslav où il y avait des mennonites déjà établis, ils vinrent occuper, près de la Tacmack et de la Malochnei, l'immense et fertile territoire qui leur avoit été destiné.

Ce territoire comprend 120,000 dissétines, faisant environ 300,000 arpens de France, de terres généralement arrosées par des rivières, et s'étendant jusqu'à la mer d'Azoff. L'ukase qui leur accorde cette concession est du 25 février 1804; il leur laisse la faculté de faire venir successivement d'autres familles de mennonites, jusqu'à ce que chacune ait un lot de soixante dissétines; 65,000 sont déjà distribués entre 3000 habitans environ, il en reste environ 55,000 à distribuer, pour lesquels ils ont consenti à payer une rétribution plutôt que de les voir occuper par d'autres

Allemands qui différeroient de religion et de caractère. On estimoit à 15 ou 20 copecs la location d'une dissétine de terre; ce prix, très-médiocre, peut donner une idée des bénéfices que pourront espérer des cultivateurs actifs et intelligens, lorsque les débouchés par la mer d'Azoff seront plus rapprochés.

Les mennonites, une autre secte allemande nommée les dukabords, et les Allemands du Mecklenbourg, habitent le pays que les Scythes nomades occupoient il y a trois mille ans; la Tacmak, ou plutôt la Malochnei, portoit alors le nom de Gherrus. Hérodote raconte que les rois scythes avoient leurs tombeaux dans cette contrée, et le savant comte Jean Potocki ne doute nullement qu'on ne les trouvât en fouillant ces nombreux gourgans ou tertres, dont tout le pays est couvert. La postérité de ce peuple s'est sans doute fondue au milieu de tant de nations qui successivement ont traversé ces régions pour pénétrer en Europe; n'ayant d'autres habitations que des tentes, ils n'ont pu laisser aucun monument durable de leur existence; ne connoissant d'autre commerce que celui des échanges, ils n'ont eu ni monnoies ni médailles qui leur aient survécu, ce qui explique comment ces peuples, jadis si célèbres, ont si complétement disparu, qu'il n'en reste plus aucune trace.

M. Vins ne borna pas son hospitalité à nous bien traiter; il voulut absolument nous faire accompagner par son fils, pour nous conduire jusqu'au premier village des Tatars-Nogais, situé à quinze verstes de son habitation; nous avions, la veille, fait prévenir de notre arrivée M. le comte Maison, leur commandant, et il avoit lui-même donné les ordres nécessaires pour que partout l'on nous tînt des chevaux prêts. Une demi-lieue en avant du premier relais, nous vîmes venir au-devant de nous cinq à six Tatars qui devoient nous servir de guides jusqu'au lieu où l'on changeroit de chevaux. En entrant dans le village, nous vîmes presque tous les hommes réunis pour nous voir, ils parlaient tous à la fois. Elias-Aga, un de leurs beys, nous invitoit à descendre chez lui : mais les chemins étoient mauvais; et, de peur de ne pouvoir arriver avant la nuit, nous fûmes obligés de le refuser. Au lieu de dix chevaux dont nous avions besoin pour nos deux voitures, on en amena quarante; l'ayoul, ou maire, eut bien de la peine à déterminer ceux dont les chevaux nous étoient inutiles, à s'en retourner. Un grand nombre de Tatars voulut absolument nous accompagner; et, pendant les quarante verstes que nous eûmes à faire pour arriver chez M. le comte Maison, nous fûmes constamment suivis par une cavalcade. La route

directe n'étoit pas si longue, mais le débordement des rivières nous avoit obligé à faire un assez grand détour.

M. le comte Maison, commandant des Tatars-Nogais, depuis le 8 mai 1808, est un émigré françois qui, depuis son arrivée en Russie, a toujours mérité et obtenu l'estime générale. Une grande fermeté de caractère jointe à un sentiment continuel de bienveillance, à un esprit conciliant, et à beaucoup de désintéressement, le rendoit propre à l'œuvre difficile d'accoutumer à la vie agricole et à des demeures fixes un peuple qui de temps immémorial avoit été nomade et guerrier.

M. de Gouroff ayant, dans un mémoire intéressant, rendu compte des moyens adoptés par M. le comte Maison pour vaincre des préventions et une répugnance qu'on auroit crues invincibles, je renvoie à son ouvrage (1), me bornant à citer un fait dont les peuples nomades qui habitent la Russie méridionale offrent plusieurs exemples. « Le 23 novembre 1812, 6,500 Tatars boudjalis, mécontens de leurs voisins, les dukabords, partirent avec 11,418 chevaux, 13,557 bêtes à cornes et environ 3,000 moutons : ils se rendirent en Turquie; mais, victimes du cruel hiver de

(1) On trouvera ce mémoire dans la seconde partie de ce volume des Annales.

1812, une grande partie de ces Tatars périt de froid et de faim, et avec eux les deux tiers de leurs troupeaux.

Les Tatars possèdent aujourd'hui :

45,713 chevaux d'une assez petite espèce, mais vifs, robustes et supportant bien la fatigue. L'espèce en deviendroit très-belle, si on introduisoit dans le pays quelques beaux étalons circassiens;

96,355 bêtes à cornes d'une espèce assez médiocre, et qu'on pourroit améliorer par l'espèce qu'on trouve le long du Kouban, chez les cosaques tchernomorsk;

75,808 moutons, presque tous de la variété nommée chanctouls. C'est la brebis kirguise commune : elle a, au lieu de queue, une espèce de coussinet mobile composé de graisse un peu huileuse. La laine en est assez commune et jarreuse. On en fait usage pour les grandes pièces de feutre et les tapis des pauvres. Au surplus, elle ne vaut sur les lieux que 5 à 6 roubles le poud (33 liv. $\frac{1}{2}$), ce qui l'établit à 30 centimes environ la livre. Ces moutons pèsent jusqu'à 70 liv., et se vendent 10 à 12 roubles. La nature forme, pendant l'hiver, sur les moutons même, une espèce de feutre naturel qu'on arrache au printemps, au lieu de le couper.

En 1817, les Tatars ont récolté 22,716 tchetverts de blé d'hiver, dont plus de 100 mille ont

été expédiés à Taganrog et Théodosie, et y ont été vendus au prix commun de 22 roubles. Ainsi ce seul produit des terres des Nogais leur avoit donné une somme de plus de deux millions de roubles.

Les terres qu'on leur a accordées comprennent 280,000 dissétines, près de 800,000 arpens propres à la culture. Chaque individu mâle paie 2 roubles 65 copecs pour toute imposition.

Leurs soixante-treize villages sont répartis en cinq cercles qui ont chacun un maire (ayoul); chaque village a un élu qui a sous lui des préposés chargés chacun de la surveillance de dix maisons. Il est difficile de trouver une meilleure organisation pour une police responsable.

Depuis long-temps, M. le comte Maison sollicitoit, pour les Tatars, l'autorisation d'établir un port d'embarquement à l'embouchure de la petite rivière d'Oubitchnei : il a enfin obtenu cette faveur par un ukase du 3 octobre 1817. Mais l'établissement de ce port exigeant des arrangemens préalables et la construction de bâtimens pour loger les inspecteurs, les surveillans, gardes-côtes, etc., le tout aux frais des Tatars, ceux-ci n'en jouiront vraisemblablement pas de long-temps; car, en Russie comme en France, il y a loin entre la loi qui stipule une mesure à exécuter et l'exécution de cette mesure.

Ce port ne doit être ouvert qu'aux seules

barques russes. Avant d'y entrer, elles seront obligées de toucher à Taganrog pour y prendre des attestations de l'administration de la quarantaine et des douanes. On trouve quinze pieds d'eau à l'embouchure de l'Oubitchnei, située à trois lieues du chef-lieu qui porte indifféremment le nom de Nogaïsk et celui de la rivière ; mais, à quelque distance, on rencontre une barre ou bas-fond d'un verste et demi de largeur, sur laquelle il n'y a que trois pieds et demi à quatre pieds d'eau ; ce qui, toutefois, est suffisant pour les alléges servant au petit cabotage.

La création de ce port aura pour résultat immédiat d'élever le prix des terres dont les produits ont leur débouché par la mer d'Azoff ; car le tchetvert de blé sera dégrevé de trois à quatre roubles qu'il paie actuellement pour le transport jusqu'à Taganrog, le seul port par lequel les denrées peuvent sortir en ce moment. L'orge et le seigle qui, dans les années d'abondance, ne peuvent supporter le prix des transports, pourront aussi être cultivés dans les terres qui ne sont propres qu'à ces céréales. On peut faire la même observation sur beaucoup d'autres produits qu'on pourra retirer de ces terres, lorsque le débouché en sera plus facile.

Ce nouveau port aura de plus le grand avantage de procurer, aux colons tatars, allemands et autres, les moyens de faire venir à bas prix

tous les objets servant à la construction, tels que bois, fers, clous, tuiles, etc.; ce qui contribuera beaucoup au perfectionnement de l'agriculture. La sûreté des bestiaux y gagnera aussi, parce que l'on pourra plus facilement construire des bergeries et des etables qui serviront de refuge aux animaux pour les mettre à l'abri de ces ouragans accompagnés de neiges qu'on nomme méteils, et auxquels on est souvent exposé dans ces contrées. M. de Gouroff fait la description de ces terribles météores qui, s'ils surprennent des troupeaux en rase campagne, souvent les détruisent totalement. Celui de 1812, un des plus violens qu'on ait ressentis, fit perdre à l'estimable M. Albran, maire de Kherson, le doyen des François établis sur les bords de la mer Noire, pour plus de 30,000 roubles de moutons, de chevaux et de bœufs qui furent engloutis et gelés dans la neige.

La construction des bergeries et des étables est un moyen de mettre les bestiaux en sûreté contre les méteils; mais, lorsque la population de ce pays sera augmentée, que le nombre des villes et des villages s'y sera multiplié, lorsque enfin on se sera occupé des plantations dont le besoin s'y fait si fortement sentir, alors les effets de ces ouragans seront moins désastreux. M. le comte Maison n'a rien négligé pour déterminer les Nogais à planter des arbres; il a donné tous

ses soins à la formation d'une pépinière de plusieurs arpens, et il fournit gratuitement des arbres à tous les Tatars qui lui en demandent. Malheureusement les jeunes plants sont souvent détruits par l'immense quantité de lièvres dont ce pays est infesté.

Les pêcheries des Tatars-Nogais, qui s'étendent sur près de quatorze verstes de côtes, ne sont louées que 2,550 roubles, produit qui prouve que jusqu'ici on n'a pas su en tirer parti.

J'ai vu, chez M. le comte Maison, quelques dents et des ossemens d'éléphans et d'autres animaux plus grands. Les uns ont été trouvés, en 1809, après un grand débordement de la Malochnei, près d'un village nommé Kisilie, à une profondeur de soixante-cinq pieds. Les autres, parmi lesquels s'est trouvée une omoplate de deux pieds de largeur, brisée dans le transport, ont été découverts auprès du village de Bourkout, à trois lieues de la Malochnei, dans une terre pierreuse, et seulement à deux pieds et demi de la surface du sol, au bas d'un ravin profond. J'ai remis à M. Cuvier quelques dents et des ossemens provenant de ces fouilles.

Nous avons passé six jours chez M. le comte Maison, et c'est avec le plus vif regret que nous nous sommes séparés de cet administrateur distingué qui, de même que d'autres François, ho-

nore véritablement sa patrie chez l'étranger. Nous étions partis de chez lui à neuf heures du matin ; et, malgré le zèle des Tatars qui nous conduisoient, la terre étoit tellement couverte d'eau, et le tirage si difficile, que nous ne pûmes arriver qu'à six heures du soir au village de Youtangli. Nous fûmes logés chez Cara-Mourza. La maison de ce noble Tatar, qui nous accueillit avec beaucoup d'affabilité, est construite en terre argilleuse pressée de manière à former une sorte de pisé ; elle est couverte en chaume, et, comme presque toutes les habitations des Nogais, a très-peu d'apparence. Le logement est divisé, selon l'usage des orientaux, en deux parties, l'une consacrée aux femmes et aux enfans, l'autre occupée par le chef de la famille et par l'aîné de ses fils ; celle-ci nous fut immédiatement cédée. Des ottomanes, couvertes de riches tapis, entouroient la chambre ; dans le fond, il y avoit un assez grand nombre de coffres plus ou moins ornés, et renfermant sans doute ce que Cara-Mourza possédoit de plus précieux, comme si, par suite de l'habitude de l'Asie nomade, ces Tatars étoient toujours prêts à partir.

Cara-Mourza va tous les ans à la foire de Makarief, aujourd'hui à Nijneigorod. Il s'occupe beaucoup de commerce. Il m'a prié avec instance de lui procurer un plan pour une maison plus commode et plus belle que celle qu'il occupe. Il ad-

miroit beaucoup les objets servant à notre usage, et surtout nos couvertures de laine et de coton. Lorsque les Tatars auront entièrement oublié la vie nomade, ils prendront les goûts des peuples civilisés, et connoîtront tous leurs besoins. Cara-Mourza est conseiller titulaire en Russie, et se loue infiniment de la bienveillance du gouvernement russe pour les Nogais.

On compte vingt verstes de Youtangli à Novo-povolotska, premier village habité par des colons grecs.

La Russie a depuis long-temps accordé une protection spéciale aux Grecs, qu'elle considère comme d'utiles auxiliaires dans ses guerres contre la Turquie. On se souvient avec quel empressement un grand nombre de Grecs de l'Archipel se joignirent à la flotte russe au moment où elle parut dans la Méditerranée, et combien ils se distinguèrent dans la guerre de 1772 à 1775. Après la paix, la Russie en forma une colonie à laquelle elle réunit une partie des Grecs de la Crimée; elle leur distribua des terres le long de la mer Noire et de la mer d'Azoff, et fit, surtout au fameux Lambro, d'immenses concessions dans les environs de Précop. Cette colonie s'étend depuis les limites des Tatars-Nogais jusqu'au-delà de Taganrog. Le sol en est généralement bon, et entrecoupé d'une infinité de torrens qui, dans la saison où nous voyagions, étoient presque tous

débordés. Aussi, partis à onze heures du matin pour faire, avec les mêmes chevaux, les quarante-trois verstes qui séparent Novopovolotska, le premier village grec, de celui de Mengoutch, nous ne pûmes arriver qu'à neuf heures du soir, après avoir été obligé d'envoyer chercher un renfort de quatorze chevaux pour nous nous aider à sortir des mauvais chemins. Un vieux Grec, chez qui nous nous arrêtâmes, et qui étoit déjà couché, parut d'abord de très-mauvaise humeur du dérangement que nous lui occasionnions; il se remit cependant peu à peu, nous fit faire du feu, nous donna quelques provisions et un emplacement pour nos matelas. Le lendemain, au moment de notre départ, il nous demanda pour toute rétribution 50 copecs (80 cent.), et m'adressa plus de remercîmens pour trois roubles que je lui donnai, que les juifs de la Volhynie et de la Podolie ne nous en faisoient lorsqu'ils exigeoient et recevoient de nous quinze ou vingt roubles pour le même service. De Mengoutch à Mariopol on compte dix-huit verstes. Le pays continue d'offrir une immense steppe sans culture et à peu près inhabitée; aussi apercevions-nous de temps en temps des troupes de loups qui ne s'éloignoient pas à notre approche. Ils trouvent une proie facile dans les troupeaux de bœufs et de moutons qui paissent souvent sans gardien, et parmi les chevaux sauvages qui sont nombreux dans cette contrée. Après avoir

franchi plusieurs collines, on aperçoit en face la mer d'Azoff, et à gauche la petite ville de Mariopol à l'embouchure du Calmious. Cette rivière n'étant pas guéable au moment où nous arrivions, nous fûmes forcés de nous arrêter deux jours à Mariopol, où deux Grecs, venus de la Crimée, MM. Papo, nous offrirent l'hospitalité de la manière la plus cordiale. Par suite de leurs anciennes relations avec les Nogais, ils font une grande partie du commerce de la ville qu'ils habitent. En 1817, ils ont expédié 50,000 tchetverts de blé dur ou arnaut, de la plus belle qualité. Ils se proposoient d'exporter diverses autres denrées et marchandises du pays, et de donner de l'activité à la pêche de la mer d'Azoff qui, jusqu'ici, a été très-négligée. Parmi les poissons qu'on y trouve en abondance, un des meilleurs est le soudogh, qui a la forme d'une petite morue; il pourroit être préparé de même en merluche dont il se fait une si grande consommation en Espagne où on la nomme baccalao.

La culture des terres occupées par les Grecs est généralement peu soignée; leurs bœufs, leurs moutons, leurs chevaux sont de l'espèce la plus commune, et cependant ils ont toutes les facilités pour en améliorer les races. Il semble qu'une grande partie des cultivateurs de ces contrées ignorent encore que la navigation de la mer Noire et ses communications avec la Méditer-

ranée offrent d'immenses débouchés à tous les produits de leurs terres. Aussi est-ce avec beaucoup de raison que l'on peut appliquer à ce pays ces paroles de l'économiste Stuart: « Combien de pays j'ai parcourus où le travail de l'homme se bornoit à ce qu'il lui falloit pour vivre; et, lorsqu'on leur demande pourquoi ils ne travaillent pas davantage, pourquoi ils ne tirent pas davantage parti de leurs terres, ils répondent que c'est parce que le commerce n'est pas dans le pays. Ils parlent du commerce comme d'un homme qui va rôder dans certaines contrées pour les enrichir. Le fait, ajoute Stuart, c'est que ce n'est pas la faute de ces pauvres gens, mais de ceux dont le devoir est de leur indiquer et de leur procurer des débouchés. »

Il est certain que, lorsque le gouvernement de la Russie aura bien étudié l'étendue des ressources et des avantages de la situation de ses provinces méridionales; lorsque, profitant de l'influence qu'il a acquise en Europe, il cherchera, par des traités de commerce, à favoriser l'exportation des produits de son sol; qu'il aura établi son tarif de douane, non par analogie et à l'imitation de ceux des nations toutes manufacturières, mais sur les bases indiquées par l'intérêt véritable d'une grande nation agricole; alors la culture de ces fertiles contrées, ne se bornant pas exclusivement aux récoltes des grains dont la vente est souvent in-

certaine, s'étendra aussi aux matières premières dont l'Europe occidentale a des besoins non moins considérables que constans, deviendra florissante, et s'accroîtra sans cesse.

Le chemin de Mariopol à Taganrog est un des plus pénibles et des plus incommodes que nous ayons rencontrés dans notre voyage, sans même en excepter ceux des bords du Kouban et du Terek (1). Les steppes que l'on traverse sont presque entièrement couvertes de gourgans ou tombeaux scythes. On ne compte que cent verstes (vingt-cinq lieues) entre ces deux villes; il nous fallut plus de deux jours pour les parcourir, à cause des difficultés que nous offrit partout le passage des rivières.

Taganrog, bâtie en 1706 par Pierre-le-Grand, démolie en 1711 après le traité du Pruth, rebâtie en 1769, est située sur la mer d'Azoff, à peu de distance de l'embouchure du Don. Sa population s'élève a 6000 ames, dont une grande partie est composée de Grecs. Autrefois le commerce était tout entier dans leurs mains. Ils y jouissent encore de beaucoup de privilèges, dont le principal est celui d'avoir une municipalité et un tribunal de commerce dont les membres sont tirés de

(1) Les postes occupes par des cosaques n'offrent qu'une chambre de huit pieds de long sur autant de large. Nous nous y sommes trouvés jusqu'à quatorze personnes à la fois.

leur sein. Ils administrent et jugent concurremment avec la municipalité et le tribunal russe. C'est dans cette ville que s'est retiré le grec Varvachi, qui, après s'être distingué sur mer sous le pavillon russe, dans les guerres contre les Turcs, s'étoit retiré à Astrakhan; il y acquit, dans le commerce et dans la pêche, une fortune de plusieurs millions, dont il a fait le plus noble emploi. Il a fondé à Astrakhan un hôpital, et y a fait construire des quais, un pont et d'autres édifices d'utilité publique; à Taganrog, une église et un couvent ont été bâtis à ses dépens. Sa maison est à Astrakhan celle de tous les voyageurs qui lui sont recommandés, et son ami M. Bozo, homme distingué par ses connoissances et son caractère, en fait les honneurs de la manière la plus aimable.

Les terres des environs de Taganrog sont en général de très-bonne qualité; il en est qui rendent jusqu'à dix-huit et vingt pour un. Dans un rayon de trente verstes autour de Taganrog, elles se payent de soixante-dix à cent roubles la dissétine; et, plus loin seulement, quarante à quarante-cinq.

Le commerce de Taganrog est assez considérable, il pourroit néanmoins l'être beaucoup plus. Voici l'état de ses exportations en 1817:

343,218 tchetverts de blé.

275,667 pouds de fer.

19,918 pouds de caviar.

Les autres marchandises sont de peu d'importance. Cette ville a reçu:

199,510 vedros (1) de vins, presque tous de l'Archipel.

29,946 *ditto* d'huile.

27,668 pouds de raisins secs.

5,257 pouds de tabac turc.

Le nombre des bâtimens qu'on y a chargé pour Constantinople et la Méditerranée, s'est élevé à 1391.

La balance en faveur de cette ville a été de 9,301,053 roubles, faisant près de 11,000,000 de francs.

La navigation de la mer d'Azoff n'a lieu que depuis le 1er avril jusqu'au 1er novembre, c'est-à-dire pendant sept mois; le reste de l'année elle est interrompue par les glaces, ou exposée à l'être d'un jour à l'autre. Les bâtimens tirant moins de douze pieds d'eau, sont les seuls qui peuvent naviguer dans cette mer à cause de son peu de profondeur et de ses bas-fonds, et même les bâtimens tirant plus de quatre pieds d'eau doivent être chargés par des alléges.

Un fait qui peut donner une idée de l'aisance dont on jouit à Taganrog, dont la population est de 6,000 ames, c'est qu'on y compte plus de

(1) Le vedro contient environ treize bouteilles; dix-huit vedros et demi forment la barrique de trente veltes.

quatre cents voitures, droskis, calèches, etc.; c'est au surplus moins par luxe que par nécessité que l'on en fait usage; car cette ville, ainsi que toutes celles de la Russie méridionale, n'est pas encore pavée.

Nakhitchévane, petite ville du gouvernement d'Ekatherinoslav, est à 56 verstes (14 lieues) de Taganrog, et à cinq lieues de Rostov. Elle est bâtie sur la rive droite du Don; c'est le chef-lieu d'une colonie d'Arméniens que l'impératrice Catherine fit venir de la Crimée en 1780. Ils possèdent dans les environs de cette ville cinq villages et une grande étendue de terres. On a donné à ces Arméniens, en toute propriété, soixante-cinq dissétines de terre par individu mâle âgé de dix-huit ans et au-delà. Quelques-uns ont ajouté à cette quantité des acquisitions qu'ils ont faites de leurs propres fonds.

On nous avoit remis à Taganrog plusieurs lettres de recommandation pour des négocians de Nakhitchévane. Nous étions attendus chez Vladimir Christorovits de la famille Galadyeff. Il vint au-devant de nous avec son frère nous embrasser en témoignage de l'hospitalité qu'il nous accordoit, et dès-lors nous fûmes considérés et traités comme d'anciens amis. Il nous conduisit ensuite dans ses appartemens où régnoit une propreté recherchée.

Les Arméniens sont remarquables par leur

haute taille et la beauté de leurs traits. Ils sont en général intelligens, actifs, économes, et s'occupent avec beaucoup de succès de l'agriculture et du commerce. Ce sont les Arméniens de Nakhitchévane qui font presque exclusivement le commerce avec les Tatars-Nogais, et surtout avec les Circassiens; quelques-uns se condamnent même à rester en quarantaine à Aouslaban et à Yegorlik sur le Kouban, depuis le 1er avril jusqu'au 15 octobre, pour y échanger des sels, du fer, des farines de seigle, du millet, des draps et quelques quincailleries qu'ils tirent de la foire de Makarief, contre des vaches, des chevaux, des suifs et des ruches. Ce commerce leur offre d'autant plus d'avantage que, dans les échanges, ils vendent des marchandises dont les Circassiens ne peuvent se passer.

Les Arméniens de Nakhitchévane ont aussi des relations avec ceux d'Astrakhan, de Kizlar et de Constantinople. Le commerce des perles et des pierres précieuses est tout entier entre leurs mains, et quelques-uns d'entre eux y ont fait des fortunes de plus d'un million de roubles. L'opinion sur les Arméniens est si peu unanime, les uns en disent tant de bien, les autres tant de mal, qu'il est permis de croire que le mal n'est qu'une exception. En effet, il est difficile de se persuader que, chez un peuple où les mœurs sont pures et simples, où le respect des enfans

pour les vieillards est porté au plus haut degré, où les sentimens religieux sont très-vifs et l'observance du culte très-sévère, il ne se trouve pas autant de vertus que parmi les peuples chez qui ces sentimens sont émoussés ou traités de préjugés. J'ai rencontré, à Nakhitchévane et à Astrakhan, des Arméniens qui jouissoient de l'estime générale, et dont le caractère étoit fait pour inspirer la confiance la plus entière.

Les bazars de Nakhitchévane renferment beaucoup de marchandises de la Perse, de l'Inde et d'autres pays d'Asie. J'y avois acheté quelques paires de souliers turcs, et j'en avois donné le prix qu'on m'avoit demandé; le soir, le maître de la boutique vint me rendre le tiers de la somme que j'avois payée, en me faisant beaucoup d'excuses de ce que son commis avoit abusé de ma qualité d'étranger pour me demander un prix trop élevé, parce qu'il supposoit que je marchanderois.

La colonie arménienne, composée d'hommes aisés, prospère comme celle des Bulgares. Leur agriculture est soignée : ils cultivent toutes les espèces de grains, le chanvre, le lin, le mûrier. J'ai vu un échantillon de leur soie qui est belle et bien filée. Ils ont de nombreux troupeaux de chevaux et de bœufs, mais peu de moutons. Leurs terres sont d'une excellente qualité, et le Don facilite le transport des productions du sol.

Ils ont quelques tanneries ainsi que des fabriques d'eau-de-vie de grains et de raisin sec.

C'est dans leurs bazars que les habitans des bords du Don, ceux de Taganrog, de Rostov et d'autres villes, viennent s'approvisionner des marchandises dont ils ont besoin pour leur consommation.

A l'époque où l'impératrice Catherine II appela les Arméniens de la Crimée pour en former une colonie, ils composoient environ mille familles. Ce nombre est aujourd'hui beaucoup augmenté. L'accroissement de la population n'y est arrêté par aucun obstacle, le commerce et l'agriculture offrant toujours des moyens d'existence pour les enfans.

Nous avons trouvé à Nakhitchévane un médecin vénitien, homme instruit, qui avoit été employé quelque temps à la quarantaine de Taganrog. Il s'est déterminé à venir se fixer parmi les Arméniens, qui lui ont proposé un traitement fixe de trois mille roubles par an, et son logement, pour soigner un certain nombre de familles, et lui laissant d'ailleurs la faculté d'exercer son art chez tous ceux qui l'appelleroient. Ce médecin nous a dit que les maladies les plus communes parmi les Russes et les Arméniens étoient des fièvres intermittentes occasionnées par l'usage immodéré du poisson et par les débordemens du Don. Cet homme, arrivé jeune à Constan-

tinople, s'étoit livré à son art avec une sorte de fanatisme qui lui avoit persuadé qu'il ne pouvoit être atteint par la peste; il visitoit les malades atteints de cette affreuse maladie, avec une confiance et un défaut de précaution dont le souvenir l'effraie aujourd'hui, et dont cependant il n'est jamais résulté rien de fâcheux pour lui. Je lui dois, ainsi qu'à d'autres personnes qui ont demeuré long-temps à Constantinople, des observations intéressantes sur la peste. Je me bornerai à citer à ce sujet un fait qui se lie à une célèbre tentative de colonisation, celle de l'Égypte par les François.

Depuis que l'Égypte et la Turquie sont occupées par les ottomans, ces deux pays s'envoient réciproquement la peste. Cette maladie n'est dangereuse en Égypte que lorsqu'elle y arrive de Constantinople; à Constantinople, que lorsqu'elle vient d'Égypte. Celle qui est communiquée à l'un ou l'autre pays par Smyrne et par la côte de Barbarie, offre si peu de dangers, que les Francs ne prennent même pas de précaution pour s'en préserver. Aussi, au même moment où la peste, par suite des précautions prises par Bonaparte, cessoit en Égypte, elle disparoissoit complétement à Constantinople pour la première fois depuis l'invasion de cette ville par les musulmans. Ainsi l'expédition des François en Égypte, qui pouvoit changer la face de l'Asie et

de l'Afrique, avoit eu pour premier résultat l'extinction du plus grand fléau qui désole l'espèce humaine.

On compte 45 verstes environ de Nakhitchévane à Novo-Tcherkask, capitale actuelle des cosaques du Don. La fondation de cette ville date de 1816 : elle est bâtie en amphithéâtre dans une assez belle position, sur les bords de l'Aksaï, rivière qui communique avec le Don, et qu'on se propose de rendre navigable. Toutefois, dans l'incertitude du succès de ce projet, le plus grand nombre des cosaques auroit désiré qu'on transportât leur capitale sur le Don même au point où se trouve la petite ville d'Aksaï; celle-ci n'est pas, ainsi que le Vieux-Tcherkask, exposée à des débordemens qui ont déterminé l'abandon de cette ancienne capitale : il est cependant douteux que ce vœu des cosaques soit exaucé; car on a bâti dans le Nouveau-Tcherkask de beaux palais, des églises et d'autres édifices. L'air y est d'ailleurs extrêmement salubre.

Le général Platoff, si célèbre dans nos guerres, a fait construire dans cette ville un palais magnifique. Il y étoit mort deux mois avant notre arrivée, laissant une fortune immense. Son fils habite une très-belle terre où l'on compte près de 2,000 bœufs et de 12,000 moutons, la plupart de race améliorée; il a aussi un haras de 1,400 chevaux, parmi lesquels plusieurs étalons arabes,

persans et circassiens. Beaucoup d'autres généraux cosaques possèdent des terres remarquables par la quantité de chevaux et de bestiaux qu'elles nourrissent.

Si je place les cosaques parmi les colonies de la Russie méridionale, c'est que, par leur constitution, ils admettent parmi eux tous les étrangers, n'importe leur pays et leur religion, pourvu qu'ils s'engagent à se soumettre à leurs lois comme ils participent à leurs priviléges. C'est par suite de cette singulière institution qu'un quartier du Nouveau-Tcherkask est habité par cinq cents calmoucks qui font partie des cosaques depuis plus de deux siècles, et marchent avec eux à la guerre.

S'il en faut croire les renseignemens qu'on m'a donnés, les terres concédées aux cosaques du Don comprennent plus de douze millions de dissétines, dont à peine le tiers est cultivé. A l'exception de quelques propriétés particulières appartenant à ceux qui ont voulu établir une culture régulière, ces terres n'ont pas encore été divisées. Chacun laboure les parties qui lui conviennent, et va dans les steppes communes couper les foins qui lui sont nécessaires pour la nourriture de ses chevaux et de ses bestiaux. Presque tous les cosaques ont des troupeaux plus ou moins considérables. Un simple cosaque possède souvent une trentaine de chevaux, cent bœufs, et

quatre cents moutons. Cette masse de richesses territoriales n'est pas difficile à acquérir dans un pays où 33 livres de farine de seigle ne valent que 70 à 75 cent.; la livre de viande, 10 centimes, et où l'industrie peut s'exercer sans aucune sorte d'entrave ni d'obstacle.

On trouve, dans les haras des cosaques, beaucoup de beaux étalons; les béliers mérinos ont été introduits dans la plupart de leurs troupeaux dont le fonds se compose du grand mouton kirguis; enfin, leurs bœufs sont d'une plus belle espèce que ceux que nous avons vus dans les colonies des Tatars et des Mennonites.

Presque toutes les maisons des cosaques sont bâties en bois de sapin; elles sont assez commodes et toutes entourées d'une large galerie couverte. Elles ne leur coûtent que de 1,500 à 2,000 roubles.

On cultive la vigne le long du Don. Le froid excessif qu'on éprouve en hiver dans ces contrées, car le thermomètre y descend souvent jusqu'à 20 et 22 degrés au-dessous de zéro, oblige, à la fin de l'automne, de couvrir la vigne de terre et de foin. En été, le thermomètre monte souvent à 27 ou 28 degrés, et le raisin mûrit. On ne fait pas le vin sur les lieux où se cultive la vigne; presque tout le raisin se transporte à Tsimbiansk, petite ville sur le Don, où se trouvent les pressoirs et dont le vin a pris le nom. Il y en a de

deux sortes, le rouge et le blanc demi-mousseux. Chez l'attaman provisoire nous avons du rouge fait par des Allemands, on l'auroit pris pour du très-bon vin de Médoc.

La vaste étendue et l'extrême fertilité du territoire concédé aux cosaques doit naturellement favoriser l'accroissement de la population dans leur pays; d'ailleurs ils ont l'usage de se marier extrêmement jeunes, c'est-à-dire dès l'âge de quinze à seize ans; usage qui doit son origine à la nécessité de ne pas laisser diminuer la population, et de se conformer en même temps à l'obligation imposée à tous les hommes depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à cinquante, de marcher à la première réquisition. Souvent, lorsqu'ils reviennent de la guerre, après dix ou douze ans d'absence, leurs femmes leur semblent trop âgées; alors ceux qui sont de l'ancienne religion grecque, connue par sa sévérité, et qui, en Russie, est considérée comme schismatique, s'ils n'ont pas été mariés devant l'église, et avec les formalités qui rendent le mariage indissoluble, se séparent de la première femme, en épousent une autre suivant les formes prescrites, et légitiment les enfans du premier lit. Ceux qui sont de la religion grecque dominante se bornent à une séparation de corps, et vivent avec une concubine. Je ne pense pas, au reste, que cet usage soit aussi général qu'on nous l'a dit, ayant été témoin de la

régularité des mœurs d'un grand nombre de familles cosaques chez qui nous avons logé.

Les filles reçoivent ordinairement une dot en se mariant; mais alors elles n'ont plus aucun droit à la succession du père, qui se partage également entre les fils.

Les médecins, et surtout les chirurgiens, sont rares dans le pays occupé par les cosaques; or, si un homme a le malheur de se casser un bras ou une jambe, on se borne à lui faire une ligature, et on le place sur un matelas où on l'enivre pour lui procurer du sommeil et diminuer ses douleurs. Cette pratique cause ordinairement une fièvre inflammatoire au malade qui meurt au bout de quelques jours. Un médecin allemand, que nous avons rencontré dans une des villes situées le long du Don, se plaignoit de ce que les cosaques n'avoient aucune confiance aux gens de l'art ni à leurs remèdes; préférant, dans les cas de maladie, s'adresser à de vieilles femmes ou à des charlatans qui leur indiquent des moyens bizarres de guérison, presque toujours fondés sur la superstition. Aussi ce médecin est-il disposé à abandonner une place de quinze cents roubles qui n'étoit augmentée par aucun casuel, pour en prendre une de quatre cents à Orembourg sur l'Oural, où il comptoit vivre à très-bon marché, et trouver des hommes mieux disposés en faveur des enfans d'Hippocrate.

En remontant le Don, on trouve beaucoup de terres sablonneuses, surtout à mesure qu'on approche du Volga. Ces contrées manquent de bois ; cependant, si l'on en juge par quelques plantations isolées, les arbres y viendroient très-bien.

La navigation du Don est assez active ; elle le seroit beaucoup plus s'il existoit des chemins de hallage le long des bords de ce fleuve. Les bateaux qui le remontent sont ordinairement vingt-cinq jours en route, et seulement quinze s'ils sont favorisés par le vent. Ces bateaux portent ordinairement cent cinquante tonneaux.

C'est à Doubfka, le point le plus rapproché du Volga, qu'on rencontre les premières habitations des calmoucks. Elles se composent presque toujours de cinquante à soixante tentes, autour desquelles sont réunis leurs chameaux et leurs bestiaux. Les calmoucks ont conservé toutes les habitudes de la vie nomade ; quelques-uns cependant se louent pour la garde et l'entretien des chevaux et des moutons ; d'autres travaillent dans des ateliers. Nous en avons vu une douzaine employés dans la manufacture de tabac appartenant à M. Cataneo, à Sarepta. Le propriétaire se louoit de leur assiduité, de leur fidélité, et surtout de leur docilité. Ce peuple est naturellement enclin à l'obéissance, comme d'autres le sont à vivre indépendans ou à dominer. Quand des calmoucks, loués pour travailler dans une

ferme ou dans une manufacture, sont réunis, ils s'informent aussitôt quel est le plus âgé d'entre eux, l'établissent le juge de leurs différends, lui évitent les corvées, et, en voyage, le portent du moment qu'il se trouve fatigué. Un autre trait remarquable du caractère de ce peuple, est sa générosité et l'affection mutuelle des individus, les uns pour les autres. Lorsque nous donnions des provisions, ou même un verre d'eau-de-vie à un calmouck, il appeloit ceux de ses camarades qui étoient à portée, et il partageoit avec eux ce qu'il avoit reçu.

A l'époque de la guerre de 1812, le prince Toumine, un de leurs principaux chefs, que j'ai vu à Astrakhan, voulant donner à la Russie une preuve de dévouement, forma un régiment choisi parmi les calmoucks qui avoient le plus d'aisance; sur les cinq cents hommes qui composaient ce corps, il n'y en avoit aucun qui ne fût propriétaire d'une assez grande quantité de chameaux, de chevaux, de bœufs, etc. Ce régiment se distingua par son courage et sa bonne conduite; il y en eut près de deux cent soixante qui restèrent sur le champ de bataille. Le prince lui-même eut plusieurs chevaux tués sous lui; mais il eut le bonheur de ne pas être blessé. Il a pris à Paris le goût des produits de nos fabriques, et son séjour dans cette ville a opéré un changement notable dans sa manière de vivre. Il est

fort riche et possède 4,000 chevaux, parmi lesquels il y en a de très-beaux; 10,000 bœufs; 40,000 moutons, et une certaine quantité de chameaux.

Une ville de son nom existoit, il y a un siècle, à l'embouchure du Terek sur la mer Caspienne; elle est aujourd'hui couverte par les eaux.

Les Calmoucks qui habitent le gouvernement d'Astrakhan et du Caucase parcourent avec leurs troupeaux les immenses plaines situées entre le Caucase, la mer d'Azoff et la mer Caspienne; ils vivent dans des kibitkes ou tentes, dont dix-sept cent sept sont occupées par des prêtres, dix-sept cent soixante-sept par des veuves et des orphelins; onze mille cent soixante-seize par des familles fournissant des hommes pour la guerre.

En 1806, époque de la publication de la statistique du gouvernement d'Astrakhan, les Calmoucks possédoient:

57,463 chameaux;
231,106 chevaux;
157,562 bœufs;
734,254 moutons ou chèvres.

Les Calmoucks savent presque tous deux langues, la mongole qui est la langue sacrée, et la tongouse qui est leur langue usuelle. Un grand nombre de familles calmouckes habitent aussi les steppes entre l'Iaïk et le Volga. Ils professent

le lamisme et reconnoissent le grand Lama du Tibet pour leur chef spirituel suprême.

Leur défaut le plus commun est la passion du jeu ; ils jouent leurs chevaux, leurs troupeaux, et jusqu'à leurs tentes, et finissent par devenir serviteurs de quelques Russes, ou par s'engager pour un temps déterminé à quelque autre calmouck. Le costume des femmes diffère si peu de celui des hommes, qu'il est très-difficile de les distinguer lorsqu'elles sont réunies avec de jeunes garçons.

Les habitans de Zaritzin et de Tchernoyarsk, sur le Volga, font presque exclusivement le commerce avec les Tatars et les Calmoucks qui vivent en nomades dans les contrées situées entre l'Iaïk, le Volga et la mer d'Azoff. Aussi les habitans de ces deux villes parlent le tatar et le tongouse.

Les Tatars, qui sont tous mahométans, parcourent aussi avec leurs nombreux troupeaux les plaines où habitent les Calmoucks. Ils s'occupent de commerce, et sont presque exclusivement chargés du roulage de toutes les marchandises qui s'expédient de Kizlar à Astrakhan, et de cette dernière ville dans l'intérieur de la Russie. On leur confie sans aucune crainte les objets les plus précieux. Ils élèvent aussi beaucoup de chevaux et de bestiaux. Leurs liaisons avec les Circassiennes ont graduellement modifié et embelli leurs traits.

Quelques-uns de ces Tatars ont abandonné la vie nomade, et occupent, dans un des faubourgs d'Astrakhan, des maisons de bois d'assez chétive apparence.

En allant d'Astrakhan à Kizlar, nous avons rencontré, à peu de distance de cette dernière ville, une horde de Tatars composée d'à peu près cent cinquante personnes, menant avec eux un assez grand nombre de chevaux et de bestiaux. Ayant occupé ce cantonnement pendant deux à trois semaines, ils l'abandonnoient pour en chercher un autre. Les tentes étoient déjà placées sur les chariots et renfermoient les femmes avec les petits enfans. Les serviteurs et les enfans de neuf à dix ans rassembloient les animaux pour se mettre en marche. A peine les Tatars aperçurent-ils nos voitures, que plusieurs accoururent à cheval pour nous saluer. Ils nous accompagnèrent pendant plus d'une lieue, en nous prodiguant des signes de satisfaction et de félicitation. Ces déserts, ces nombreux troupeaux, ces esclaves si obéissans, ces enfans si respectueux, l'hospitalité des chefs, tout nous retraçoit les mœurs et la manière de vivre des anciens patriarches.

La Russie a fait une opération sage, lorsqu'elle a forcé les Tatars-Nogais d'adopter la vie sédentaire, et de se fixer dans les fertiles plaines qui bordent la mer d'Azoff et l'Oubitchnei; mais si

quelques Circassiens, des Boukhariens et des Georgiens.

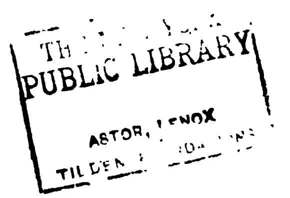
Il n'existe pas un pays au monde où l'on puisse vivre à meilleur marché que le long du Caucase. A Aouslaban et dans quelques autres endroits, la livre de pain ne valoit que trois copeks, la livre de viande cinq à six; une poule, huit à dix, le reste à proportion.

Sur les bords du Kouban, et jusqu'à la presqu'île de Taman, on trouve les Cosaques-Tchernomorsks qui s'occupent beaucoup de l'éducation des bestiaux et des chevaux, et un peu de la culture des terres et de la pêche; ils sont généralement riches.

Tant que la Russie ne sera pas entièrement rassurée contre les incursions des habitans du Caucase, ces contrées parviendront difficilement à un état florissant. On trouve la preuve de cette observation en voyant Stavropol, ville plus éloignée du Terek, et à l'abri des incursions, qui est parvenue en peu d'années à une grande prospérité. A Taman, nous nous sommes embarqués pour traverser le détroit, et nous rendre à Yénikalé, à l'extrémité de la Crimée. Nous avons retrouvé des colonies grecques sur le territoire de cette ville, ainsi qu'à Kertch, l'ancienne Penticapée. Ces colonies sont bien pauvres, dénuées de toute émulation, et ne savent tirer aucun parti ni de leurs terres, ni de leur pêche, ni de la



8
25
25
Sable
25 ½
26
26
26 ½
24 ½
24
24
24
24 ½
ECHELLES
Sagènes
500
Lieue de 25 au degré
...ées en pieds anglais.
Dessiné et Gravé à Paris par Ambroise Tardieu, r...



position avantageuse de la baie sur laquelle Kertch est située. Malheureusement, cette ville, si bien placée pour le commerce, ne jouit pas de l'avantage d'un établissement de quarantaine.

Depuis quelques années il est question de fermer la mer d'Azoff aux bâtimens venant de la Méditerranée, et de n'y admettre que les navires russes. Des hommes très-éclairés en Russie sont persuadés qu'une pareille mesure serait favorable au commerce du Don et du Volga et à celui de toute la contrée environnante, parce que Kertch, qui a une belle rade, devenant l'entrepôt général tant des marchandises de la Méditerranée, destinées pour l'intérieur de la Russie, que des produits de la Russie qui descendent par le Don et sont destinés pour l'Europe, la navigation serait plus prompte, plus active et emploieroit de plus gros bâtimens que ceux qui se rendent actuellement dans la mer d'Azof; cette mer, d'ailleurs, comme on l'a vu plus haut, n'est ouverte que pendant sept mois. Ce seroit m'écarter du but de cette notice que d'exposer les raisons pour et contre ce projet, qui inquiète également les habitans de Théodosie et ceux de Taganrog.

La position de Kertch est tellement importante que j'ai cru devoir donner le plan de sa baie. Un coup d'œil jeté sur ce plan fera voir que, dès les temps les plus reculés, on a cherché à tirer parti des avantages naturels offerts par sa situation, et

qu'avec quelques dépenses on y établiroit un port aussi vaste que sûr. A cette carte j'ai joint la vue de Kertch, prise de l'autre côté de la baie, sur un point où l'on trouve des constructions cyclopéennes. J'ai mis sous les yeux de l'Institut le résultat des fouilles de Penticapée effectuées en 1814 et dans les années suivantes, sous la direction d'un françois, M. le chevalier de Brus, et d'après les ordres de M. le comte de Langeron. Ces fouilles ont produit des vases de la plus grande beauté, des vases lacrymatoires, de petites statues de gypse, enfin des objets faisant partie de l'habillement et de l'armure des peuples anciens qui habitoient ces contrées. Les vases sont évidemment d'un travail grec, et la pâte en est aussi fine que celle des plus belles poteries connues sous le nom de vases étrusques.

On y a trouvé aussi des ossemens d'hommes et de chevaux; ils se réduisoient en poudre au premier contact de l'air; la forme et la distribution intérieure de ces tombeaux est entièrement conforme à celle que décrit Hérodote, en parlant des tombeaux des rois scythes qui habitoient ce pays et les bords de la Tacmack (1). L'empereur Alexandre, dans le voyage qu'il fit en Crimée en 1817, vit le résultat de ces fouilles et donna l'ordre de les continuer. Elles doivent inspirer

(1) Liv. IV, chap. 71-72.

d'autant plus d'intérêt, qu'elles contribueront sans doute à éclaircir l'histoire des Scythes, celle des colonies grecques, enfin celle des rois de Bosphore. M. Petit-Radel a lu à l'académie royale des inscriptions et belles lettres un rapport très-intéressant sur ces fouilles.

On trouve dans la Crimée des colons allemands, des François et quelques cultivateurs anglois. Parmi ces derniers est le fils du fameux Arthur Yong, qui habite une terre près de Stara-Crim. La plus grande partie des terres de cette presqu'île est entre les mains des Tatars, des Russes, des Grecs, des Juifs-Caraïtes et des Arméniens. Je n'entre dans aucun détail sur la Crimée, les voyages de Pallas ayant donné sur ce pays tous les renseignemens qu'on peut désirer. L'établissement des colonies qui, depuis trente ans environ, se sont successivement formées dans les provinces de la Russie méridionale, prouve que le gouvernement russe, représenté par tant d'écrivains ignorans ou passionnés, comme arbitraire et oppresseur, a offert aux malheureux et aux opprimés de tous les pays un asile où ils ont trouvé la paix et la sûreté. Des hordes entières ont quitté les provinces de la Chine pour lui demander un asile; d'autres, sorties de la Boukharie, de la Perse, de l'Arménie, sont venues et viennent journellement sur son territoire pour s'y mettre à l'abri des vexations dont elles sont les

victimes. Aussi, sir Robert Wilson, dont j'ai déjà cité l'écrit, n'a-t-il pu s'empêcher d'y reconnoître que, si la Russie prétend jamais à étendre ses conquêtes en Asie, elle y sera secondée par l'intervention des peuples qui y gémissent sous la plus épouvantable oppression. Toutefois, sans vouloir préjuger l'avenir, il est juste de redresser quelques faits, sur lesquels sir Robert Wilson a été évidemment induit en erreur. Il assure que le croissant ne flotte plus sur les batteries du Kouban, et que l'étendart de Mahomet a été chassé au-delà du Phase. Cependant la Russie, qui avoit le plus grand intérêt à éloigner les Turcs de la frontière du Caucase, agissant avec une bonne foi dont n'eût point été capable une nation qui, avant tout, eût considéré son avantage personnel et sa sûreté, a rendu à l'empire ottoman la pointe d'Anapa, située près de l'embouchure du Kouban, et d'où un pacha remuant peut fournir aux peuplades de la Circassie les armes et les munitions de guerre qui servent à les maintenir en hostilité continuelle contre la Russie : par conséquent, les Circassiens, loin de faire partie de l'empire russe ou de fortifier sa puissance, le mettent dans la nécessité d'entretenir sur la ligne du Kouban et du Terek une force armée considérable, qui pourtant ne suffit pas pour préserver ses frontières des incursions de ces barbares. Enfin le Daghestan, le Chirvan, la Georgie, l'Imirethi et la Mingrélie, pro-

vinces si fertiles et si bien situées pour le commerce, ne sont d'aucune valeur dans les mains de la Russie. Il faut que le peu de convois qui traversent le Caucase pour se rendre de Tiflis à Mosdok par Vladi-Caucase, soient escortés par 1000 à 1200 hommes de troupes et deux pièces de canon.

En Perse, ce ne sont point des François, comme le dit aussi sir Wilson, mais des officiers anglois qui exercent les troupes; eux seuls y font un immense commerce par le golfe persique, eux seuls ont de l'influence sur la politique de cette puissance qui doit craindre à la fois les conquérans de l'empire du Mogol et les possesseurs de la côte occidentale de la mer Caspienne.

On ne peut se dissimuler cependant que si jamais la Perse devenoit le théâtre où dût se décider le sort de l'Asie, l'issue n'en pourroit être douteuse.

D'un côté, quelques milliers d'Européens et une armée d'indigènes, dont on doit craindre la révolte du moment qu'ils espéreront un changement de situation; de l'autre, une armée innombrable composée d'hommes aguerris dont une partie est déjà placée sur les frontières même de l'Asie; armée qui a la facilité de se renforcer, au premier commandement, de 120,000 hommes, d'une cavalerie parfaite. Dans cet état de choses, lorsqu'on se rappelle qu'en 1767, lord Clive, gouverneur du Bengale, proposoit de s'engager, en-

vers la compagnie des Indes, à faire la conquête de la Chine, si on vouloit lui donner 15,000 hommes de troupes européennes, il est permis de croire que la modération seule de l'empereur Alexandre peut l'empêcher de devenir, quand il le voudra, possesseur des bords du Sindh, et même de ceux du Gange.

Cette perspective est certainement peu rassurante pour les dominateurs de l'Inde. Ces craintes eussent été partagées par la France, au temps des Dupleix et des Suffren; mais elles n'existent plus pour elle, depuis qu'une fausse politique et des vues de commerce étroites et mesquines l'ont privée de l'île de France, et lui ont ôté toute influence en Asie.

Si, dans une notice sur les colonies de la Russie méridionale, j'ai parlé du commerce de ce pays; si j'ai même fixé l'attention sur la situation de la Russie, vis-à-vis de la Perse, c'est qu'il importoit de faire connoître combien de débouchés sont ouverts aux productions de ces fertiles contrées. Ce n'est que depuis quarante ans que les relations entre la Méditerranée et la mer Noire sont ouvertes, et le commerce ne s'est encore étendu qu'aux objets dont le besoin s'est fait le plus immédiatement sentir. Le cabotage ne fait que de naître dans la mer Noire. Les côtes de Sinope, de Trébisonde et des Abazes sont à peine connues.

Odessa doit graduellement donner une plus grande activité au commerce de la mer Noire, et répandre la vie sur toutes les côtes des pays que le gouvernement turc frappoit d'inertie. Une suite de ces heureux résultats sera de faire parvenir les provinces agricoles de la Russie méridionale au plus haut degré de prospérité.

Mineure. Ce nom désignoit alors la Cilicie. « *Les gentils-* « *hommes de cette province*, dit une vieille traduction « françoise manuscrite, *étoient jadis braves et preud'homes,* « *mais onc ne ont nulle bonté, for qu'ils sunt bons beu-* « *vers.* » Aussi les Turcs d'Iconium, les Mongols et les sultans d'Egypte envahissoient tour à tour ce malheureux pays. Le roi « qui tenoit son royaume en bonne justice » résidoit, du temps de Marc-Paul, à *Sébastoz*, ville à peu près inconnue, car personne ne s'avisera de la confondre avec Siwas ou Sébaste de Cappadoce, nommée plus loin comme une ville des Turcs. M. Marsden croit que ce pourroit être *Sis*, capitale du royaume fondé par Léon I.er; il conjecture que cette ville a pu succéder à la *Sébaste* de Ptolémée, et même que ce dernier nom, équivalant à *Augusta*, n'a été qu'une dénomination honorifique de la cité de *Mopsuestia*, qui étoit quelquefois nommée *Mes-sis*, d'où, par abréviation, on a pu faire *Sis*. Cette note nous paroît confondre trois ou quatre objets distincts. Cedrenus et Guillaume de Tyr connoissent *Sis* ou *Sisium*, et distinguent parfaitement cette ville, bâtie dans les montagnes, d'avec Messis ou l'ancienne Mopsuestia, située dans la grande plaine. Le géographe turc dit expressément : « *Sis*, résidence des rois de l'Arménie, est à vingt-quatre milles de *Messisha* (1). » Il n'y a pas non plus le moindre rapport entre Sis, ville située dans les montagnes, et Sébaste, ville maritime.

Il nous semble que le *Sébastoz* de Marc-Paul, résidence probablement temporaire des rois de la Petite-Arménie, après que le sultan Bibacs-Bundokdari eut dévasté la ville de Sis, a dû être identique avec la Sébaste de Ptolémée.

(1) *Hadgi Khalfah*, p. 1724 de la trad. manusc. *Schultens*, Index geogr. in Vit. Saladini.

Cette ville fût bâtie par Archelaüs, roi de Cappadoce, à qui Auguste avoit donné la Cilicie-Trachée, dans une petite île nommée *Eléousa* ou plus exactement *Elaiousa* (1), c'est-à-dire île aux oliviers. Il y avoit construit un palais, et l'avoit nommée *Sébaste* ou Augusta, en honneur de l'empereur (2). Cette ville est encore mentionnée dans le septième siècle (3); mais, plus tard, son nom disparoît. La ville fut-elle détruite ou changea-t-elle seulement de nom ? Nous croyons qu'il y a de fortes raisons pour adopter cette dernière opinion, et pour regarder Sébaste dans l'île Elaiousa comme identique avec *Corycus* ou *Corycium*, ville si célèbre du temps des croisades sous le nom de *Curco*, de *Gorigo* et autres. Voici nos raisons: Ptolémée place Sébaste sur le continent, soit qu'elle s'y fût étendue en s'agrandissant, soit que l'île eût été jointe par une digue à la Terre-Ferme. Pline, qui nomme Corycus comme un bourg près le promontoire du même nom, passe entièrement Elaiousa ou Sébaste dans l'énumération des villes maritimes (4). D'un autre côté, Strabon, qui nomme Elaiousa, ne marque pas directement Corycus comme une ville. Pomponius Méla ne parle que de Corycus ; « ce bourg, dit-il, environné d'un côté par la mer, de l'autre par le port, n'est uni au continent que par une langue de terre étroite (5) ». Dans la table de Peutinger, le nom de Sébaste manque ; mais, à vingt milles à l'est de Corycus, on voit des tours, indi-

(1) *Plin.* V. 31. *Stephan.* in voce.

(2) *Strabon*, XIV, p. 987. XII, 811, Almelov. *Josephe*, Antiq. Jud., XVI, 4.

(3) *Hiérocl.*, p. 704.

(4) *Plin.*, V. 27. Il nomme plus loin *Eleusa* comme un endroit situé dans l'intérieur des terres.

(5) « Angusto tergore continenti adnexum. » *Mela*, I. 13.

quant une ville; toutefois Ptolémee n'éloigne Sébaste du promontoire Corycus que de la moitié de cette distance.

N'est-il pas permis de conclure que la ville de Corycus étoit la même que Sébaste de Ptolémée, et Sébastoz de Marc-Paul?

Sans cela, notre voyageur n'auroit-il pas fait mention de la ville de Curco, si fameuse dans son siècle, et qui étoit, selon Haïthon, le refuge ordinaire des princes de l'Arménie-Mineure?

Nous ignorons si cette hypothèse a été proposée, et nous la livrons au jugement des savans. Peut-être sera-t-elle jugée inutile par quelques-uns, car la phrase entière où *Sébastoz* est nommée manque entièrement dans cinq manuscrits de la bibliothèque royale (1); mais il paroît que

(1) Nous dirons ici deux mots sur ces manuscrits que nous allons quelquefois citer dans le cours de notre analyse, en les désignant par les lettres que nous leur avons données dans cette note.

A. Le manuscrit n.° 7367 contient la traduction, en vieux françois, de la relation de Marc-Paul, divisée en 233 chapitres. La diction et l'écriture remontent au treizième ou quatorzième siècle. Il y a vers la fin de longs morceaux inédits très-curieux, que M. Langlès va publier. Nous sommes tentés de croire que ce précieux manuscrit est une des copies que Théobald de Cepoy tira de la copie que Marc-Paul le chargea de porter à Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel, en 1307. V. *Sinner*, cat. bib. Bern. II. 455-456.

B. Le manuscrit n.° 1616 paroît être de l'an 1428, et contient, parmi d'autres écrits, la traduction latine de Marc-Paul, par *Pepinus de Bononia*. L'orthographe des noms propres est *vénitienne*, au lieu que celle du manuscrit précédent, bien plus ancien, est *italienne vulgaire*. Par ex. *Zorzania* pour *Giorgiania*, *Serasi* pour *Ceraci*, qu'on prononce *Tcheratchi*.

C. Le manuscrit n.° 5195, d'une assez mauvaise écriture du quinzième siècle, à ce que pensent plusieurs paléographes, contient, entre autres, une traduction barbaro-latine de Marc-Paul, évidemment faite sur un texte italien ou vieux françois, puisqu'elle copie

Ramusio et Muller l'ont trouvée dans les manuscrits qu'ils consultoient.

Poissons de carême, chap. 5.

La navigation des Génois sur la mer de Bakou, c'est-à-dire la mer Caspienne, et leur commerce avec la Perse, sont au nombre des faits intéressans que ce chapitre renferme. M. Marsden s'est trouvé embarrassé avec le lac *Gelukhalat*. C'est, selon Marc-Paul, un lac d'eau salée, de quatre journées de tour; les moines d'un couvent, situé sur les bords de ce lac, racontoient que les poissons y étoient absens pendant neuf mois de l'année; ils se montrent le premier jour du carême, et disparoissent le jour de Pâque. M. Marsden fait observer que cette description ne sauroit convenir au lac d'Erivan qui a les eaux d'une douceur remarquable; il conjecture donc que ce pourroit être le lac de Van, sur les bords duquel est située la ville de *Khalat*, et qui, d'après Abulféda, nourrit une espèce particulière de sardines. La conjecture est juste, mais il

servilement les formes et les termes de ces langues. Elle contient, vers la fin, quatre pages inédites qui répondent à une partie du manuscrit *A*. Ce manuscrit, qui nous paroît d'une grande authenticité, est malheureusement peu lisible, et même mutilé en quelques endroits.

D. Le manuscrit n.° 6244 *A* contient, dans un bel état de conservation, la traduction latine de Marc-Paul, par *Pepin de Bologne*. Il ne diffère guère du n.° 1616, si ce n'est par des vénétianismes, comme par ex. *Siaza* pour *Giaza*. Il porte la date de la neuvième année du pontificat d'Eugène IV.

E. Le *Livre des Merveilles du duc de Bourgogne*, manuscrit d'une grande magnificence, présente un texte françois de Marc-Paul, traduit probablement sur la traduction de Pepin, peu correcte et de peu de valeur pour la critique. Les dessins coloriés sont de pure fantaisie. Cependant, dans l'intitulé du chapitre du Vieux de la Montagne, se trouve la variante remarquable *hasisinis* au lieu d'*assasinis*.

auroit fallu l'appuyer par un passage de Tavernier, qui éclaircit tout le mystère de ces poissons de carême, pour ne pas dire d'avril. « Les sardines, dit ce voyageur (1), remontent au mois de mars, du fond du lac dans la rivière de Bendmahi, dont elles emplissent le lit; au moment où, après avoir frayé, elles veulent redescendre vers le lac, les habitans leur barrent le chemin par une digue, et en prennent une grande quantité. »

Les deux syllabes *ghelu* répondent au mot turc et tatare *gheul* ou *ghiel* qui signifie lac. Le couvent étoit sous l'invocation de saint Léonard (2).

Montagne qui marche, chap. 8.

Les chrétiens de Bagdad, vivement menacés par l'intolérance du khalife Mostassem, avoient enfin reçu la réponse décisive « qu'il leur seroit permis de conserver leur foi s'ils pouvoient, par leurs prières, obtenir qu'une montagne qu'on leur désignoit se mettroit à marcher; sinon il falloit choisir entre la mort ou la conversion au mahométisme. » Les chrétiens désespérés se préparoient à la mort, lorsqu'un cordonnier, qui avoit une haute réputation de sainteté, leur promit de les tirer d'affaire. Après *dix jours de préparatifs*, passés dans les jeûnes et les prières, les chrétiens s'avancent en procession dans la plaine où étoit la montagne; le khalife s'y trouva avec un grand cortége. Le saint cordonnier, après avoir invoqué l'assistance divine, s'écria: « Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, ô montagne! je t'ordonne de te mouvoir. »

(1) TAVERNIER, *Voyage en Perse*, Liv. III, chap. 3.

(2) *B* et *D* lisent *Ghelu-Kelas*.

(3) *A. C. D.* Saint Léonard. *E.* Saint Liénard. Les éditions ont *San Lunardo*.

Aussitôt *la montagne s'émeut;* en même temps *la terre tremble d'une manière particulière;* les musulmans effrayés se convertirent en assez grand nombre.

Voilà sans doute une histoire bien merveilleuse; toutefois, si l'on s'attache à trois circonstances particulières, les dix jours de préparatifs, la montagne qui *s'émeut,* mais qui n'avance pas, et le tremblement de terre, ne seroit-on pas tenté de supposer que la poudre à canon, ou le feu grégeois, ou un gaz expansible quelconque, introduit secrètement au sein de la colline, ait causé l'explosion? Les musulmans, effrayés, oublièrent de faire la réflexion que le saint auteur de ce miracle venoit de faire *plus* et *moins* que le khalife ne lui avoit demandé. S'il n'étoit pas question d'un saint et d'un miracle, on parieroit à coup sûr pour la poudre à canon; cette composition, connue depuis un temps immémorial en Chine, pouvoit bien l'être à Bagdad, sous le khalife Mostassem.

La Perse, chap. 11.

Le voyageur vénitien traite du Kerman dans les chapitres 13 et 14, de Yezd dans le 12.ᵉ, de Tauris dans le 10.ᵉ. Il paroît donc que, sous le nom de Perse, il entend *le Farsistan* propre, en y comprenant la plus grande partie de l'*Irak.* En ne pas perdant de vue ce principe, nous reconnoîtrons peut-être les huit provinces de la Perse, énumérées par Marc-Paul.

« La première, dit-il, qu'on rencontre en entrant dans « le royaume, est *Kasibin.* » C'est *Kazvyn* ou *Casbin* (1).

« La seconde, située vers le sud, est *Kurdistan.* »

(1) *C.* Causu. *E.* Chasam. Ces variantes indiqueroient *Cachan*, ville de l'Irak Adjemi. Mais l'accord des meilleurs manuscrits est en faveur de Casbin. *A.* Casuin. *B.* Casvin. *D.* Casuin.

M. Marsden veut corriger le texte et lire *Khuristan*, nom que les orientaux donnent souvent au *Khouzistan*, et qui, dans l'écriture arabe, ne diffère de celui-ci que d'un seul *point*. La province de Khousistan, ou l'ancienne Susiane, est, il est vrai, située au sud de la Perse, mais le texte nous paroît seulement dire au sud de Kazvyn; ce qui convient très-bien au Kurdistan oriental (1).

« La troisième est *Lor.* » C'est le *Louristan*, qui suit immédiatement le Kurdistan. Les mots suivans: *vers le nord*, ne s'appliquent pas au Louristan, d'après la ponctuation même de M. Marsden.

« Vers le nord, la quatrième est *Suolistan.* » Ce nom paroît très-embarrassant à M. Marsden, mais est-il authentique? Nous trouvons dans quatre manuscrits (2) *Cielstan*, et le savant éditeur anglois convient que les versions italiennes portent également *Cielstan* et *Ciliestan;* nous adopterons cette variante, et nous y verrons une contraction du mot *Djebelistan*, traduction ou imitation persane du nom arabe *Belad-al-Djebel* qui désigne l'Irak-Adjemi; or cette province est précisément dans la situation géographique exigée par le texte.

Cette explication nous paroît plus naturelle que celle que propose M. Wahl, qui voudroit considérer *Cielstan* comme répondant à *Kheïstan* (3), forme rarement usitée de *Kohistan*, province voisine de l'Irak. Mais cette province n'étant qu'un désert, auroit-elle trouvé place dans l'énumération

(1) Nos manuscrits sont contraires au changement proposé par M. Marsden. *A.* Cardistam. (Les Kurdes sont nommés *Cardou* en syriaque.) *B. C. D.* Curdistam. *E.* comme *A.*

(2) *A. B. D. E.*

(3) *Wahl*, Persien, I. p. 542 La variante *Chielstan*, prononcée Kielstan (M S. *C.*), favoriseroit l'hypothèse de M. Wahl.

des huit *royaumes* de Perse? M. Marsden adopte une variante peu authentique d'un épitome italien ; et, lisant *Ciestan*, il y entrevoit la province de Segistan, nommée aussi *Siyestan* (1), mais c'est étendre la Perse plus loin que Marc-Paul ne le fait.

« La cinquième province est *Spaan* (Ispahan); la sixième est *Siras* (Chyraz) (2). Voilà deux provinces qui se suivent parfaitement dans l'ordre naturel que nous avons adopté. Marc-Paul va du nord au sud et de l'ouest à l'est; mais il va maintenant chercher vers l'est et le nord les deux provinces restantes.

« La septième est *Soncara.* » Ici la critique est en défaut. « On lit, dit M. Marsden, *Soncara*, dans le manuscrit de Berlin et dans le texte de Ramusio; *Sontara*, dans l'ancienne édition latine; *Socham*, dans l'édition de Bâle; *Concara*, dans le manuscrit du muséum britannique; *Corcata*, dans les épitomes italiens, et *Corchata*, dans les anciennes versions angloises (3). » M. Marsden croit que c'est le *Korkan* des orientaux, l'Hyrcanie des anciens; nous sommes encore obligés de nous éloigner de ce savant éditeur, car Marc-Paul dit expressément « que les provinces de la Perse sont situées vers le sud, *excepté* Timochain qui est situé vers le nord. » Or l'Hyrcanie est plus au nord que Timochayn ou Damegan; elle étoit donc hors de la Perse, dans le sens de Marc-Paul. Mais qu'est-ce donc que *Soncara ?* M. Wahl, qui préfère la variante *Socham*, voudroit en faire le Segistan, ou, comme il écrit,

(1) Texeira écrit *Sistan*, et Juan de Persia *Cistan.*

(2) Voici nos variantes pour ces deux noms : *A. E. Isfant. B. Isfahmt. C. Hosfaynez. D. Ystahmt.* — *A. Ceraci. C. Cechaa. B. D. E. Serasi.*

(3) Voici nos variantes : *A. Soncara. B. C. D. Sonchara. E. Souscara.*

le Segkistân; mais pourquoi se fier à cette variante, contraire à toutes les autres qui s'accordent pour les deux dernières syllabes *cara?* D'après l'ensemble des autres provinces, il nous paroîtroit naturel de chercher ici le célèbre district d'Istakhar. Or ce nom se trouve écrit *Stachar* et *Astachar* chez les auteurs portugais du 16.ᵉ siècle (1). Nous sommes donc disposés à croire que Marc-Paul a écrit: *Stachar* ou *Stacara.*

« La huitième province est *Timocayn*, vers l'extrémité de la Perse, du côté du nord, près le lieu nommé *Arbor Secco.* » C'est le district et la ville de *Dameghan* ou *Demgaun*, voisin du Khorasan, où abondent les arbres nommés *tchinar* dont probablement l'*arbor secco* est une variété particulière. M. Marsden, en s'appuyant entre autres sur une remarque du célèbre orientaliste, M. le baron Silvestre de Sacy, nous paroît avoir parfaitement démontré ce point important dans la géographie de Marc-Paul. Il reste toutefois incertain si le canton de Dameghân comprenoit alors une partie du Khorasan et du Masenderan, ou s'il étoit resserré dans ses limites actuelles; vraisemblablement cette ville, à cause du voisinage des défilés du Masenderan, étoit un poste militaire des Tartares et le siége d'un gouvernement; aujourd'hui elle est réduite à peu de chose (2).

Les Karaunas, chap. 14.

Le district de *Reobarle*, avec la ville de *Camandu*, doit être situé dans le Moghistan, entre la ville de Kerman et

(1) *Texeira*, etc., etc. *Voyez*, pour l'étendue du *Kouréh* ou de la province d'Istakhar, le mémoire sur Persépolis, par M. *Langlès*, Collect. post. des Voyages, III, p. 214.

(2) *Forster*, Voyage du Bengale à Pétersbourg, II, p. 267. Trad. de M. *Langlès*.

celle d'Ormuz; on ne sauroit en douter si on compare attentivement tous les détails donnés par Marc-Paul sur les routes de Kerman à Ormuz. C'est donc avec raison que M. Marsden regarde les *Karaunas*, brigands nomades qui infestoient le district de Reobarle, comme les habitans de la partie occidentale du Mekran. Il explique leur nom du mot persan *karana*, rivage; mais Marc-Paul dit expressément que ce nom signifie race mêlée, et qu'il a rapport à leur origine; or, quelle fut cette origine? Des Tartares, venus des environs de Badakshan, avoient fait une invasion dans l'Indostan, s'étoient emparés de Dehly, et y avoient fondé un royaume. Les descendans de ces Tartares avec les femmes indiennes sont les Caraunas. Or, nous trouvons parmi les Rohillahs, descendans des Patanes ou Afghans, une tribu nommée *Kéranys*. Les Rohillahs, Patanes ou Afghans, voisins de Badakshan, sont de la même race que les Béloutchis, ou les habitans du Mékran. D'un autre côté, les Patanes ont long-temps régné à Dehly; est-ce que leur invasion dans l'Inde remonteroit au-delà du temps de Marc-Paul?

Brouillard magique, ibid.

Les *Karaunas* avoient appris dans l'Inde des arts magiques et diaboliques moyennant lesquels ils produisoient des brouillards qui obscurcissoient la clarté du jour et empêchoient les gens de se reconnoître même à très-peu de distance. Ils employoient ce moyen pour envelopper les caravanes d'Ormuz; et Marc-Paul lui-même, s'étant trouvé un jour surpris par un brouillard semblable, n'échappa qu'à peine des mains des Karaunas.

M. Marsden explique ce récit singulier par les effets du mirage, si connus aux François depuis l'expédition d'É-

gypte. Il cite un passage de la relation de Kaboul par M. Mountstuart Elphinstone, qui peint ces images aériennes des lacs et des bosquets par lesquelles il s'est souvent vu si cruellement trompé dans les plaines de la Perse orientale (1). Le voyageur imprudent, qui poursuit ces fantômes, peut facilement tomber entre les mains des brigands indigènes qui guettent ses pas errans. Alors ce qui n'est qu'un accident, est considéré comme effet d'un art surnaturel.

Mais les effets du mirage ont lieu par le temps même le plus clair et le plus serein; ils sont dus au jeu de la lumière sur des masses de vapeurs imperceptibles, suspendues en forme vésiculaire dans les régions inférieures de l'atmosphère; où trouvons-nous ici la moindre trace de cette obscurité, de ces ténèbres épaisses dont Marc-Paul parle en témoin oculaire?

Il paroît bien plus facile de s'expliquer le récit de Marc-Paul par les descriptions que des voyageurs modernes nous offrent de ces tourbillons de sable dont ils ont failli être victimes dans les grands déserts de la Perse (2). Les vents impétueux soulèvent, comme en Afrique, des nuages immenses d'un sable très-fin qui dérobe aux voyageurs la clarté du jour et menace souvent de les ensevelir. Ces tourbillons doivent être fréquens dans le Mékran ou l'ancienne Gédrosie; l'armée d'Alexandre y rencontra des collines de sable mouvant, semblables aux flots d'une mer (3). On conçoit que les Karaunas, accoutumés à ces phénomènes, pouvoient en tirer parti pour surprendre et piller les caravanes.

(1) Account of Caubul, p. 16.
(2) *Otter*, Voyage en Perse, I, p. 217. *Herbert*, p. 267. *Pottinger*, I, p. 257.
(3) *Strab.*, Lib. XV.

Plaine de Pamer, chap. 28.

Marc-Paul se rend d'Ormuz, par Kermân, Kobinam, Timochayn, Sopurgan, etc., à *Balk* qu'il appelle *Bulach*; il passe par le Badakshan jusque dans le Cachemyre, d'où il paroît être retourné dans le Badakshan, ayant sans doute rencontré des obstacles pour continuer sa route par le Tibet. Sa courte relation des mœurs des Cachemyriens est importante; elle montre qu'ils étoient alors plutôt Tibétains que Hindous, ou du moins que le bhouddisme dominoit parmi eux, car notre voyageur décrit exactement, et à ne pas les méconnoître, les *gellongs* ou moines tibétains; il fait remarquer leur chasteté, leur abstinence de toute jouissance sensuelle, et la ressemblance qui existe entre leurs rites et ceux des chrétiens; mais nous passerons pour cette fois sur ces parties de son voyage pour arriver à la plaine de Pamer.

En partant de Badakshan (1) par le pays de Vokhan (2) pour se rendre à Caschgar, notre voyageur franchit une montagne après l'autre jusqu'à ce qu'il parvint à une plaine qui lui parut être la plus élevée du monde, et qui s'appelle

(1) M. Marsden dit avec raison que le pays de *Bascia*, par où Marc-Paul passa pour se rendre de Badakshan à Cachemyre, ne sauroit être la province de *Vash*, mais bien le district de *Peyshaouer*, sur l'Indus. Cette observation est confirmée par notre manuscrit *A* qui offre la variante *Pasciar*. Jusqu'à présent on concluoit de l'ensemble des positions que *Balascia* de Marc-Paul est notre Badakshan; mais voici deux variantes de nos manuscrits qui confirment ce raisonnement. *A*. *Badasian*. *C*. *Bandascam*. On devroit adopter la première dans les éditions futures.

(2) Le manuscrit *C* offre très-distinctement *Maocham*, mais on n'y doit voir qu'une faute de copiste.

Pamir ou *Pamer*. Entre deux chaînes de montagnes, on voit ici un large lac d'où il sort une jolie rivière qui poursuit son cours à travers une plaine très-étendue et couverte de la verdure la plus belle. Telle est l'excellence du pâturage, que les bestiaux les plus maigres y engraissent en peu de jours. On y voit quantité de *moutons* ou de *chèvres* à grandes cornes de trois pieds et même de six palmes de long. On marche pendant douze jours dans cette plaine où il n'y a aucune habitation. L'élévation du sol est si grande, que le feu, à cause de la subtilité de l'air, donne moins de chaleur que dans les régions plus basses et ne produit pas le même effet sur les alimens.

Cette description de la plaine de Pamer est, pour ce qui concerne les détails physiques, conforme à tous les renseignemens recueillis par MM. Elphinstone, Mac-Kinneir et autres. Mais combien d'incertitudes sous le rapport géographique! M. Wahl, dans sa savante carte de la Perse, place la plaine de Pamer à l'occident des monts Belour, et considère le Syrr-Daria comme le fleuve indiqué par Marc-Paul. Kaschgar, Pamer et *Wakan* se trouveroient alors exactement dans la direction respective où Marc-Paul les a placés. Mais, selon les itinéraires recueillis par les Anglois, la plaine Pamer feroit partie du versant méridional des monts Belour et du bassin de l'Indus. Dans cette supposition, il faudroit reconnoître plusieurs erreurs dans les directions et les distances indiquées par Marc-Paul. Ces itinéraires modernes toutefois ne s'accordent pas entre eux; car, selon l'un, le plateau élevé et froid entre Yarkend et Ladak est de trois journées (1); selon l'autre, il est de douze (2). La dernière

(1) Account of Caubul, p. 113, note.

(2) *Idem*, appendix, p. 646.

version, qui coïncide parfaitement avec la carte d'Asie de notre savant D'Anville, peut aussi se concilier avec le récit de Marc-Paul. Cet accord mérite quelque attention. Il nous paroît probable qu'on reviendra à la carte de D'Anville et qu'on séparera Caschgar de Badakshan par un plateau bien plus étendu en longueur et en largeur que celui des cartes de M. Elphinstone.

Mais quel seroit le beau fleuve qui naît d'un lac, situé sur le plateau de Pamer? D'après les dernières relations, ce seroit le *Chauyock*, branche septentrionale de l'Indus; n'auroit-on pas représenté cette branche sous des dimensions beaucoup trop petites? Ne faudroit-il pas lui donner beaucoup plus de longueur, en reportant sa source entre le Vokan et le Caschgar? Pourquoi, sur la carte de M. Elphinstone, ne communique-t-il pas avec le lac qui occupe une partie de la plaine Pamer? Quoi qu'il en soit, il est démontré par ces observations que les cartes actuelles sont bien loin d'offrir la moindre certitude à l'égard de tout ce qui existe entre Caschgar, Yarkend, Vokan, Badakshan, Ladak, Cachemyre et Kuttore.

Vie des hordes nomades de l'Asie-Centrale.

Marc-Paul est un des auteurs les plus riches en observations curieuses et instructives sur les mœurs et la manière de vivre des nations asiatiques. Ce voyageur, plein de sagacité, dès qu'il entre dans la *Turcomanie* (la Karamanie actuelle), saisit une des causes des grandes révolutions de l'Asie pendant le moyen âge, cause qui existe encore en grande partie; c'est la séparation tranchante et totale des hordes nomades, belliqueuses et grossières, d'avec les citadins industrieux, serviles, amollis, corrompus. La supériorité morale et physique des Turco-

mans sur les Grecs et les Arméniens n'est pourtant pas reconnue par notre voyageur; il étoit encore trop plein de ses idées européennes, il n'aperçoit dans ces nomades victorieux que les dehors grossiers et l'apparence de stupidité. Mais, à mesure qu'il avance, il pénètre dans le véritable esprit des nomades, il apprécie les grandes forces morales que cette indépendance un peu sauvage donne à l'homme.

Les relations trop courtes que les auteurs grecs et romains nous ont laissées de la *Sérique* ou du Tibet et de la *Scythie*, ou du Turkhestan, présentent déjà ces contrées comme peuplées de deux classes de nations distinctes; l'une vouée à la vie paisible, agricole et commerciale; l'autre à la destinée errante et orageuse des pasteurs, des chasseurs, des guerriers. L'une de ces classes occupoit les villes, clair-semées dans les *oasis* fertiles; l'autre parcouroit les déserts où se hasardoit de temps à autre une caravane grecque de la Bactriane. Tel étoit, du temps de Ptolémée, le tableau général du plateau de l'Asie; tel aussi il parut à Marc-Paul. Ce voyageur distingue constamment les peuplades civilisées de la masse des hordes nomades. *Caschgar* est, selon lui, un royaume peuplé d'une nation « industrieuse, commerçante, mais sordide, avaricieuse et lâche(1). » *Kartan* ou *Yarkand* est habité par des artisans habiles(2). Les habitans du *Kotan* possèdent aussi des manufactures et du commerce; mais ils sont mauvais soldats(3). Ne croiroit-on pas lire le portrait des *Buchariens* ou *Sarti* actuels? Les peuples de *Tangut* et de *Tebanthu* vivoient, comme ceux de *Hamil*, dans une mollesse

(1) *Marco-Polo*, Liv. I, chap. 29.

(2) *Idem*, chap. 31.

(3) *Idem*, chap. 32.

paisible. Nous ne citerons pas le pays encore inconnu d'*Égrigaya;* mais Rubruquis, presque contemporain de Marc-Paul, indique les *Iughures*, c'est-à-dire les *Oïgours*, comme une nation très-distincte des hordes voisines par ses mœurs et son alphabet particulier. Opposons maintenant à ces peuples pacifiques la race belliqueuse des Tatars et des Mongols. « Ils n'ont point de demeure fixe ; pendant l'hiver ils descendent dans les plaines plus tempérées pour trouver des pâturages ; pendant l'été ils s'en retournent aux régions montagneuses et fraîches, où il y a de l'eau et de la verdure, et où les taons et les autres insectes ne tourmentent pas leurs bestiaux (1). » Ils emportent sur des charrettes leurs tentes de feutre. Le palais du grand khan à *Ciunga-Nor*, décrit par Marc-Paul, ne présente d'autres attraits que de vastes lacs couverts de cygnes, et des plaines peuplées de perdrix. Il ne daigne pas parler des bâtimens (2). La fameuse ville de *Karakorum*, décrite en six lignes par Marc-Paul, ne valoit pas, selon Rubruquis, celle de Saint-Denis. Les sujets du grand khan pillent les pâles et misérables habitans du *Pays des Ténèbres*, c'est-à-dire les Samoyèdes et les Toungouses, pour leur enlever leurs pelleteries (3); ils dévastent encore les provinces même qui paroissent comprises dans l'empire de leur maître. « Quand l'armée traverse la province de *Charchan*, en amie, elle consomme les bestiaux, si elle vient en ennemie, elle détruit tous les biens des habitans; ceux-ci se cachent alors dans le désert voisin, près de quelque source; ils déposent leurs récoltes dans des cavernes, connues

(1) *Marco-Polo*, Liv. I, chap. 46.

(2) *Idem*, chap. 56.

(3) *Idem*, Liv. III, chap. 45.

d'eux seuls (1). C'est le portrait des *orta's* des Kalmouks et des *iliat* de la Perse.

On conçoit qu'un homme de génie, parvenu à rallier sous ses ordres la majorité de ces tribus nómades et guerrières, doit soumettre facilement, et dans un clin d'œil, les nations foibles et demi-civilisées qui habitent au milieu d'elles. Ces nations, depuis le quatrième siècle, et jusqu'au dixième, avoient reçu des colonies de chrétiens nestoriens qui y avoient apporté quelques arts, et qui même y avoient fondé le petit royaume du *Prétre-Jean*. C'est en réunissant ces élémens que les Djenghis-Khan et les Tamerlan ont pu créer une puissance très-formidable pour les états mal organisés et désunis qui les environnent.

Nous pensons qu'encore aujourd'hui, un prince belliqueux et politique, maître des Kalmoucks et des Mongols, ainsi que de la Petite-Bucharie, du Tibet et du Tangut, seroit un potentat assez redoutable. Il balanceroit certainement Mohamed-Schah, roi de Caboul; il pourroit se mesurer avec Feth-Ali-Schah, qui n'est lui-même qu'un chef des hordes turcomanes, répandues sur le sol de la Perse.

Les détails sur la levée des troupes, sur l'extrême frugalité des soldats tartares, et sur la discipline qu'ils observoient entre eux, expliquent la possibilité de ces réunions de grandes armées qui nous étonnent dans l'histoire des conquérans mongols.

Qu'on cesse donc de se demander comment les déserts de la Tartarie ont pu inonder à la fois de leurs belliqueux essaims la Chine et la Russie, l'Inde et l'Asie-Mineure. Frappés de ces conquêtes immenses, mais éphémères, les historiens ont souvent été tentés de croire que les hordes

(1) *Marco-Polo*, Liv. I, chap. 34.

tartares d'alors possédoient les avantages d'une civilisation supérieure à celle que les observateurs modernes leur accordent. La relation de Marc-Paul, écrite avec une bienveillance marquée pour les Tartares, avec une vive reconnoissance et une sincère admiration pour le grand *Khan* Koublaï, nous a montré les peuples de l'Asie aussi peu avancés en civilisation qu'ils le sont de nos jours, et qu'ils l'étoient du temps de Ptolémée.

Divinités mongoles.

Il paroît que, du temps de Marc-Paul, les Mongols, désignés par lui sous le nom de Tartares, n'avoient pas entièrement adopté les croyances et les rites du lamisme. Ils suivoient une religion naturelle dans laquelle, ainsi que nous allons le prouver, *le culte des ancêtres* jouoit un grand rôle. « Ils révèrent, dit Marc-Paul, un grand Être céleste et divin; mais ils adorent surtout les *natchigay* (1) dont chacun a le sien dans sa maison. L'image du *natchigay* est vêtue de feutre, de draps ou d'étoffes d'or, selon la fortune de chacun. On offre à cette idole les prémices des mêts et des liqueurs. Ils croient que le *natchigay* protège leur famille et leurs troupeaux. »

Le nom de ces divinités domestiques, de ces dieux lares est facile à retrouver dans les idiomes mongols. Les Kalmoucks disent *atschigay*, père; quelques-unes de leurs tribus ont la forme *atagay*. Les Buriaites disent *ietzegué*; c'est probablement d'eux que Plano Carpini a pris son *itoga*. Tous ces mots tiennent par un long enchaînement à l'*atta* des Turcs et des Tatars.

(1) Tous nos manuscrits et celui de Berne lisent *nacigay* qui, d'après la prononciation italienne, fait *natchigay*. Les éditions latines lisent *natagay*.

Il nous semble que l'on ne peut pas hésiter de reconnoître, dans les *natchigay* de Marc-Paul, les ancêtres divinisés dont le culte simple et touchant a précédé le lamisme.

Vierges du Tibet. Liv. II, chap. 37.

Plusieurs nations ont eu l'idée bizarre d'obliger les jeunes filles à immoler, en honneur d'une divinité et par une sorte de prostitution sacrée, ce trésor de la virginité qui, aux yeux des Européens et de la plupart des peuples, constitue la dot la plus précieuse.

Les Babyloniennes, les plus riches comme les plus pauvres, se livroient, par devoir religieux, aux étrangers, dans le temple de Mylitta. Les Phéniciens paroissent avoir eu des fêtes religieuses, desquelles la prostitution des femmes de tout rang faisait partie. A Hiérapolis, la déesse Atargate recevoit, jusqu'au temps de Constantin, ce genre de culte, dont il reste même de nos jours des traces dans l'usage adopté dans quelques villages, de supplier les voyageurs de jouir des filles et des femmes de l'endroit. Chez les Arméniens, les familles les plus distinguées livroient leurs filles à ce même culte dans le temple d'Anaïtis, et c'étoit même un moyen de les marier honorablement (1). Il est probable que les nations modernes, chez qui la virginité est proscrite par les lois et les mœurs, attachent à cette idée quelques superstitions inconnues. Si les habitans des îles Philippines ont des fonctionnaires publics chargés de déflorer les vierges avant le mariage; et s'il est vrai qu'au Brésil et sur la Côte-d'Or il existe également un usage de ne jamais marier une fille vierge,

(1) *Voyez* l'Extrait d'une Dissertation de M. *Heyne*, dans les *Annales des Voyages*, XI, 361 et suiv.

peut-on chercher la cause de ces singulières coïncidences ailleurs que dans l'idée d'un sacrifice agréable à quelque divinité? Il est prouvé à l'égard des Otaïtiens qu'ils faisoient de l'union de deux sexes l'objet d'une cérémonie publique, dont la description égaie les voyages du capitaine Cook.

C'est donc une chose assez intéressante pour l'Histoire des mœurs et des croyances, que de trouver dans Marc-Paul une description naïve et détaillée de ce même usage singulier chez les Tibétains, description qui confirme et éclaircit admirablement les rapports d'Hérodote, vainement révoqués en doute par Voltaire.

« Une coutume honteuse, dit-il, règne parmi les ha-
« bitans de cette contrée; ils ne veulent pas pour tout au
« monde épouser une fille vierge, mais ils exigent qu'elles
« aient auparavant eu commerce avec l'autre sexe; *ce qui*
« *est*, disent-ils, *agréable à leurs divinités* (1). En consé-
« quence, lorsqu'il arrive une caravane de marchands, les
« vieilles femmes, tant des châteaux que des cabanes,
« conduisent leurs filles dans les rues et sous les tentes des
« marchands, et les font coucher dans le lit de ces voya-
« geurs; elles se disputent la préférence, et chacune sup-
« plie le voyageur d'agréer sa fille et de la garder avec lui

(1) Nous devons à la bonne foi de dire que les manuscrits *A* et *C* n'ont pas la phrase soulignée. Le premier dit :

« *Et hia un tiel costume de marier fames qe vos dirai. Il est voir*
« *qe nul homes ne prenneroit une pucele à fame por rien dou monde*
« *et dient qele na vaillent rien se elle ne sunt uses et costumes co-*
« *maint homes.* »

Le manuscrit *C* dit :

« *Gens illius contractæ habet malam consuetudinem, quia habent*
« *tales mores maritandi feminas, quia nullus potest accipere ali-*
« *quam virginem in uxorem pro toto mundo, et dicunt quod nihil valet*
« *nisi sit consueta stare cum multis hominibus.* »

« aussi long-temps qu'il reste dans le pays..... Lors de leur « départ, ils les rendent à leurs mères et n'osent jamais les « emmener avec eux; mais ils leur donnent quelques légers « présens ou joujoux (1), que la jeune fille rapporte chez « elle. Celles qui dans la suite sont destinées au mariage « portent ces joujoux autour du cou, et celle qui en pos- « sède le plus grand nombre est considérée comme ayant « paru la plus aimable; par conséquent, elle est la plus « estimée par les jeunes gens qui cherchent des épouses. « Elle ne peut apporter à son mari une dot plus agréable « qu'une quantité de semblables présens. Lors de ses noces, » elle les déploie aux yeux de l'assemblée, et il (le mari) » les regarde comme une preuve que *leurs idoles* ont rendu « sa femme aimable aux yeux des hommes. Mais à l'avenir « personne n'ose avoir commerce avec elle, puisqu'elle « est femme mariée, et cette règle n'est jamais violée. »

Nous sommes surpris que ce récit ait pu laisser des doutes dans l'esprit du savant éditeur anglois; il veut absolument que cette coutume ait pris son origine dans une sordide spéculation, et le texte qu'il a suivi dit pourtant expressément et à deux reprises que c'est une coutume fondée sur la religion, et que les présens, donnés en simples souvenirs, étoient de petits objets qu'on pouvoit suspendre au cou (2).

(1) Le manuscrit *A* dit : « *Et puis quant les homes ont faict à lor* « *volunté deles et il se velent partir adonc avient que done à cele* « *fame a cui il a ieu aucune* IOIE *ou aucun* SEIGN *por ce le que* « *puisse monstrer quant ele se vient à marier qele a eu amant.* »

Plus loin, les présens donnés par les marchands sont appelés *signaus*.

Le manuscrit *C* dit : « *Et quando mercator jam fecit factum* « *suum opportet quod det is aliquid* GAUDIOLUM *sive* JOCALE *ad hoc* « *ut possit ostendere quod aliquis habuit facere secum.* »

Les traductions par *Pepinus di Bononia* emploient également les mots *gaudiola* et *jocalia*.

(2) *Gaudium*, selon Ducange, signifie un grain de chapelet, *globulus rosariorum*. Il est vrai que Ducange traduit généralement *jocale*

Nous pensons donc, malgré l'autorité de M. Marsden, que l'intérêt n'étoit pour rien dans cette coutume bizarre, et qu'elle étoit du moins originairement fondée sur quelque superstition aujourd'hui inconnue.

Nous proposerons une conjecture à ce sujet : les caravanes de voyageurs dont parle ici Marc-Paul n'étoient peut-être que des troupes de *gosseins*, ou pénitens indiens, et les présens qu'ils laissoient à leurs compagnes tibétaines n'étoient que des amulettes, des talismans, des grains de chapelet. Encore aujourd'hui les femmes hindoues se livrent à des superstitions de ce genre.

Femmes mariées, cédées aux voyageurs.

M. Marsden paroîtroit sans doute mieux fondé en regardant l'intérêt comme le motif de la bizarre hospitalité de quelques Tartares qui cédoient leurs femmes et leurs maisons, pour un court espace de temps, à des étrangers qui passoient par une ville. Cependant nous inclinons encore à y voir quelque mélange de superstition. Que le lecteur en juge. Voici les paroles de Marc-Paul :

Liv. I, ch. 37. « Les habitans de *Kamul* (Hamil) vivent dans les plaisirs et les amusemens. Quand un étranger arrive chez eux, ils le reçoivent de la manière la plus gracieuse; ils ordonnent à leurs femmes, filles et sœurs de prévenir tous leurs vœux; puis ils quittent la maison et se logent en ville, abandonnant à leurs hôtes

par *joyau*, *bijou*; mais il cite des exemples où ce mot signifie *joujou*, entre autres *Théodoric. Vita S. Elisabeth Ungar.* 7. et *Glossæ Isonis Magistri ad Prudentium.* M. Marsden paroît avoir lu *pocale* au lieu de *jocale*; mais comment pourroit-on suspendre au cou des bocaux ?

« la jouissance de tous leurs droits; ils leur envoient aussi
« tout ce qui leur est nécessaire, mais contre paiement. Ils
« ne rentrent dans leurs maisons que lorsque les étrangers
« en sont sortis. Cette manière d'abandonner leurs femmes
« aux étrangers, qui, après les périls du voyage, ont be-
« soin de récréation, passe pour être *agréable à leurs di-*
« *vinités* et propre à leur assurer du bonheur dans toutes
« leurs entreprises, ainsi qu'à attirer sur leur famille l'a-
« bondance et la richesse. Les femmes qui sont fort jolies
« et très-voluptueuses, obéissent avec joie aux commande-
« mens de leurs maris. »

Liv. II, ch. 38. « Les habitans de *Kaindou* ont la honteuse
« coutume de ne pas regarder comme un outrage les liai-
« sons que les étrangers, en passant chez eux, peuvent
« avoir avec leurs femmes et filles. Au contraire, tous les
« maîtres de maison vont au-devant des étrangers, les con-
« duisent chez eux et leur abandonnent toutes les per-
« sonnes du sexe dans leur maison, où ils les laissent en-
« tièrement les maîtres et d'où eux-mêmes s'éloignent.
« Aussitôt la femme place au-dessus de la porte un signal,
« qui n'est enlevé qu'après le départ de l'étranger; alors
« le mari a le droit de rentrer. Ils font cela *en l'honneur*
« *de leurs idoles*, croyant, par ces actes d'hospitalité, ob-
« tenir les bénédictions du ciel et d'abondantes récoltes
« des biens de la terre. »

Il nous paroît très-probable que l'origine de ce genre d'hospitalité a été dû à des superstitions, quoiqu'il soit vraisemblable que dans la suite un intérêt sordide ait contribué à en maintenir l'usage. Il seroit superflu de recueillir les exemples des usages semblables, rapportés dans les relations de voyages qui sont entre les mains de tout lecteur instruit.

L'étendue de cet extrait surpasse déjà les bornes d'une analyse ordinaire; nous sommes donc forcés d'en remettre la suite à la seconde partie de ce volume.

M. B.

Lettres sur l'authenticité des inscriptions de Fourmont, par M. Raoul-Rochette, *membre de l'académie des inscriptions et des belles-lettres, etc., etc.*

Ces lettres, adressées à lord Aberdeen, présentent sous la forme épistolaire un mémoire très-important, et qui, par la profondeur des recherches neuves et difficiles, ajoute à la réputation de M. Raoul-Rochette, comme helléniste, en même temps qu'il nous le fait connoître en qualité d'habile antiquaire, et justifie ainsi le choix que le gouvernement a fait de lui pour conservateur du cabinet des médailles et des antiques. Quelque intéressantes que soient ces *lettres*, même pour l'Histoire des voyages, nous devons nous borner à donner une idée de leur objet et de leur contenu.

M. Fourmont, membre de l'ancienne académie des inscriptions et belles-lettres, avoit été envoyé en Grèce par le gouvernement françois pour recueillir des inscriptions anciennes. Au bout de trois ans, il revint avec un immense recueil d'inscriptions, dont plusieurs, d'après les noms qui s'y trouvoient et d'après le caractère de l'écriture, paroissoient appartenir à une antiquité très-reculée. Quelques-unes, recueillies à Amyclès, dans la Laconie, semblent même remonter aux temps antérieurs à la guerre de Troye. Des savans, tels qu'un Barthélemy, un Caylus, un Lanzi, se sont occupés de quelques-unes de ces inscriptions, très-difficiles à lire et à expliquer. On craignoit que Fourmont, homme peu versé dans la langue grecque,

la destruction dont ils pourroient être menacés par les imitateurs d'un « *mylord françois* » qui jadis faisoit effacer à coups de hache les inscriptions qu'on lui avoit montrées. Et à l'appui de ce discours, il fit voir à M. Dodwell plusieurs restes d'inscriptions mutilées par ordre du « *mylord françois* »; c'est la dénomination sous laquelle Fourmont est désigné par les habitans de la Laconie.

En discutant l'authenticité des inscriptions de Fourmont, M. Raoul-Rochette entre dans l'examen d'un grand nombre de questions de haute érudition; par exemple, s'il existoit un alphabet des Pelasges, antérieur à celui de Cadmus? si cet alphabet fut porté en Italie et devint la souche de celui des Latins? si les tables eugubiennes nous offrent cet alphabet primitif, ou seulement des caractères étrusques d'un âge postérieur? nous n'avons ni le loisir ni les connoissances nécessaires pour examiner tous les points en litige entre M. Raoul-Rochette et M. Knight. Voici seulement une ou deux observations:

Un temple, ou plutôt une petite chapelle rustique, dédiée à Minerve, nommée *Oga* ou *Onga* dans la langue des Pelasges et des Eoliens, portoit, selon Fourmont, l'inscription suivante:

ΟΓΑΙ ΙΚΕΤΕΡΚΕΡΑΤΕΕΣ.

Le critique anglois tonne contre la prétendue charlatanerie de Fourmont qui auroit pris dans Meursius le nom d'*Ikteucrates*, faussement considéré comme une ancienne dénomination des Lacédémoniens, avant le règne du roi Lacédémon, mais qui ne provient que de deux mots mal lus dans Hesychius. M. Raoul-Rochette fait voir que Fourmont, en copiant un mot, en apparence aussi barbare que *Iketerkeratées*, a fait preuve de bonne foi; s'il eût voulu tromper, il n'eût eu qu'à substituer simplement à

ce mot celui que donne Meursius. Mais que veut dire cette baroque accumulation des syllabes, et quels sont ces *Iketerkeratées* ? M. Raoul-Rochette se met dans de grands frais d'érudition pour prouver qu'il a demeuré dans la Laconie une branche des Cariens, nommés *Eteocares*, et que ce peuple adoroit Minerve sous le nom d'Onga ou Oga. Il démontre sans doute cette thèse, et c'est un service rendu à la géographie ancienne; toutefois, il nous semble que le nom d'*Eteocares* n'ayant eu tout que dix lettres, ne sauroit, dans une inscription si courte, être substitué à un mot de quinze lettres. Il n'y a même que cinq lettres sur dix qui coïncident avec celle de l'inscription. Nous croyons qu'on expliqueroit bien mieux cette mystérieuse inscription en séparant seulement les syllabes de la manière suivante :

ΟΓΑΙ ΙΚΕΤΕΡ ΚΕΡΑΤΕΕΣ.

Minervæ supplex Crates.

Ce seroit simplement le nom de celui qui aura consacré à Minerve cette chapelle rustique. Il est superflu de prouver que les mots *ικετερ* au lieu de *ικετης*, ainsi que *κερατεες* au lieu de *κρατης*, sont conformes au dialecte particulier des Lacédémoniens et à l'orthographe des plus anciens monumens. Mais si on aime mieux y trouver une sentence religieuse, on peut, moyennant une légère correction, retrouver dans le dernier mot l'impératif de *κρατηθιζειν*, et alors l'incription signifieroit :

Minervæ supplex liba.

Ce sens conviendroit surtout si les recherches des voyageurs futurs nous apprenoient que cette chapelle fût voisine d'une fontaine. Nous soumettons ces conjectures au jugement de M. Raoul-Rochette.

Ce savant cite quelques mots du dialecte laconien et *italiote*, qu'il veut ramener au dialecte commun, en supprimant la première lettre, comme représentant le *digamma* éolien. De ce nombre sont Βαγος et Βαννας, roi. Mais ces mots ne seroient-ils pas plutôt des restes précieux du pelasgique, de cette langue éolienne primitive qui très-probablement offroit encore plus de traces que les autres dialectes, de la parenté qui a existé entre les nations grecques et slavonnes. *Bogas* en cappadocien, et *Bog* ou *Boh*, dans les divers idiomes slavons, signifie *dieu*, *divin*, élevé. Les Lacédémoniens donnoient à Diane le nom de *Boa ;* ce mot désigneroit, en slavon, la déesse. Le mot *ban* ou *pan* signifie, dans tous les dialectes slavons, *chef*, *seigneur*. Il est remarquable que le féminin de ce mot revient encore dans le dialecte éolien ; car Βανα, femme, ressemble certainement plus à *pana*, dame, en polonois, qu'à γυνη, en grec commun. Les Lacédémoniens disoient *Ghekaton* au lieu de *Hekaton*, comme les Russes disent *Ghomère* au lieu d'Homère. Les Eoliens, en général, changeoient *th* en *ph*, comme le font encore les Russes. C'est une simple indication qui doit seulement attirer l'attention des savans qui s'occupent de l'histoire des langues sur les recherches relatives aux anciens monumens de la Laconie.

M. Raoul-Rochette se propose de publier les inscriptions inédites de Fourmont. En même temps l'académie de Berlin va les faire publier par M. Bockh, auteur d'un ouvrage profond sur l'économie *politique des Athéniens*. Ce savant a énoncé sur les monumens en question une opinion hardie, mais ingénieuse; il les croit fabriqués du temps d'Auguste par les Lacédémoniens eux-mêmes, qui étoient jaloux d'appuyer sur des témoignages visibles la haute antiquité de leur nation. Il faut voir comment M. Bockh soutiendra cette hypothèse; mais en tout cas

l'honneur de Fourmont est sauvé, et le nom de ce voyageur françois ne grossira pas la liste des fameux imposteurs.

M. B.

Voyage en Allemagne, dans le Tyrol et en Italie, pendant les années 1804, 1805 et 1806; *par madame* DE LA RECKE, née comtesse DE MÉDEM, traduit de l'allemand par madame la baronne DE MONTOLIEU. 4 vol. in-8°. Prix, pour Paris, 20 fr.; par la poste, 25 fr.— A Paris, chez *Arthus Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n.° 23.

Les changemens que l'Italie a éprouvés dans son état intérieur, depuis la fin du dix-huitième siècle, ont nécessairement dû altérer sa physionomie. Cette considération seule suffiroit pour donner de l'intérêt à un voyage entrepris dans cette contrée depuis l'époque de ces bouleversemens. Mais la relation que nous annonçons se recommande à beaucoup d'autres titres. Douée d'une imagination vive, d'un esprit fin et d'un coup d'œil sûr et perçant, madame de la Recke peint avec des couleurs brillantes, mais vraies, les choses qui la frappent; raconte avec agrément les faits dont elle a été témoin ou qu'elle a appris, ne présente au lecteur que les objets qui méritent de fixer son attention. Née dans les hautes classes de la société, elle a fréquenté, dans tous les endroits qu'elle a visités, les personnes qui y tenoient un rang distingué ou se recommandoient par leurs talens et leurs connoissances On peut présumer en conséquence que les renseignemens renfermés dans son livre viennent de la meilleure source, et ne ressemblent pas à ces résultats

« agréable. Ses cheveux sont noirs, un peu lisses, et ne « portent encore aucune trace de vieillesse, malgré son « âge avancé ; sur son visage alongé, de couleur assez « brune, est répandue une expression frappante de bonté « et de bienveillance qui se prononce aussi dans ses yeux « noirs et vifs, et qui inspire, dès la première vue, de la « confiance et de l'affection ; un beau nez romain et un « menton un peu avancé, donnent à ses traits une sorte « d'énergie, adoucie par une bouche gracieuse et agréable « et un sourire qui annonce le caractère le plus humain. « Il règne dans tous ses mouvemens de l'aisance et de la « dignité. Une douceur naturelle part du fond de son « cœur : rien n'est apprêté ni calculé, il se montre tel « qu'il est. On reconnoît d'abord qu'il ne cherche point « à en imposer par une force d'ame affectée, mais que « c'est sa confiance illimitée en Dieu qui donne à cet « homme vraiment pieux la force de voir arriver le temps « des épreuves avec fermeté et sans se laisser troubler : « cet avenir s'approche et s'annonce de jour en jour d'une « manière plus effrayante, mais il l'attend et se soumet « d'avance à la volonté du Tout-puissant.

« La conversation roula d'abord sur la différence de « nos patries respectives ; il fit des réflexions très-spiri- « tuelles sur le contraste que présente la ville la plus an- « cienne avec la plus nouvelle du monde européen.—Le « Saint-Père attribuoit la faute des événemens désas- « treux qui menaçoient de renverser les rapports existans « entre les différentes nations, à ce que la religion étoit « négligée dans tous les pays, et principalement en Fran- « conie. De cette cause étoit sortie une corruption d'es- « prit et de mœurs qui, de proche en proche, avoit saisi « toutes les nations et amené l'égoïsme qui distingue « notre siècle ; je ne pus admettre tout-à-fait la généralité

« de cette inculpation; j'avois rencontré trop d'honnêtes « gens daus toutes les classes et dans tous les pays pour « être convaincue d'une corruption de mœurs aussi totale. « L'excellent pontife convint alors de bonne foi qu'il « s'étoit exprimé trop fortement, et il avoua que, même « en France, il avoit été surpris de trouver bien plus « d'esprit religieux qu'il ne s'y étoit attendu, après tant « de scènes d'horreur. Il passa légèrement sur les scènes « des derniers temps et sur les prétentions extravagantes « du conquérant françois; il pensoit qu'il falloit encore « subir de fortes épreuves pour ramener les peuples à de « saines réflexions et les forcer d'embrasser avec une nou- « velle énergie des sentimens pieux sacrifiés à l'égoïsme. « Les chrétiens, continua-t-il, sont, à la vérité, désunis « entre eux par des formes dogmatiques; mais si la foi « en général se ranime dans tous les esprits, il ne faut pas « perdre l'espérance d'un meilleur ordre de choses, quoi- « qu'elle soit encore enveloppée de sombres nuages. C'est « ainsi, en suivant le sage précepte d'une tolérance rai- « sonnable, que s'exprimoit le bon et respectable pontife; « et, quoique réformée, je me sentais pénétrée de véné- « ration et d'amour pour le digne chef de l'église catho- « lique romaine.

Ce que nous avons cité du livre de madame de la Recke ne peut qu'en donner une idée favorable. Passionnée pour tout ce qui est beau et grand, elle communique les sensations que lui font éprouver, tantôt la vue des scènes imposantes de la nature, tantôt celle des monumens de l'antiquité. Elle ne parle que très-peu des événemens récens, et en général les juge avec impartialité. Elle en prévoit d'autres qui sont effectivement arrivés; ce qui prouve qu'elle avoit considéré les choses sous leur véritable point de vue.

Le choix que madame de Montolieu a fait de cet ouvrage, pour le rendre dans notre langue, étoit déjà d'un augure favorable pour la relation de madame de la Recke. L'une et l'autre doivent se féliciter; la première, d'avoir eu à exercer son talent sur une production aussi intéressante; la seconde, d'avoir trouvé un interprète qui a parfaitement exprimé toutes ses idées.

Cérémonies usitées au Japon pour les mariages et les funérailles, suivies de détails sur la poudre Dosia et sur Kobou Daysi qui en fit la découverte, accompagnées de la traduction du livre de Kokjo, sur la piété filiale, par Confoutsée; par feu M. Titsingh, chef supérieur de la compagnie angloise à Nangasaki, ambassadeur en Chine, etc. Paris, 1819, un vol. in-8.° avec un atlas oblong (1).

Les Annales des Voyages ont donné quelques morceaux intéressans sur le Japon, extraits du porte-feuille de M. Titsingh qui, par son long séjour à Nangasaki, avoit été à même de recueillir des renseignemens exacts et nombreux sur ce pays si peu connu. Le livre que nous annonçons est un de ceux qui composoient sa collection. « Cédant, dit-il, aux instances des directeurs de la société des sciences de Batavia, j'ai fait les recherches les « plus exactes sur les mariages des Japonais. Comme il « seroit impossible d'en donner une juste idée par le « simple récit qu'en peut faire un écrivain étranger, j'ai « mieux aimé traduire un des ouvrages sur ce sujet,

(1) Chez Nepveu, libraire, passage des Ponoramas, n.° 26. Prix, 12 fr.; planches coloriées, 24 fr.

« imprimé dans le pays même, et y ajouter, entre pa-« renthèses, les éclaircissemens nécessaires. » M. Titsingh a donné une marque de son excellent jugement, en agissant ainsi; car la meilleure manière de faire connoître les usages d'un pays est de rapporter ce qu'en disent les habitans. Le livre qu'il a traduit n'offre pas une description de coutumes qui peuvent changer, c'est un traité qui prescrit les cérémonies que l'on doit observer dans l'acte le plus important de la vie civile. Les Japonais ne laissent pas au choix des particuliers la pratique de différentes choses que nous croyons peu susceptibles d'être soumises à des réglemens. Chez eux tout est ordonné et fixé par des lois invariables. M. Titsingh avoit voulu décrire, dans le plus grand détail, les cérémonies qui accompagnent les mariages des personnes de qualité; mais le temps lui manqua pour effectuer ce projet. Il fut obligé de se borner à faire connoître celles qui sont en usage parmi les fermiers, les artisans et les marchands. C'en est assez pour piquer la curiosité, tant il y a de différence avec ce qui se pratique en Europe.

On remarque parmi les personnages les plus essentiels de la noce deux jeunes filles désignées chacune par le nom de papillon. Voilà qui est bien contraire à nos idées. Les papillons sont chez nous le symbole de l'inconstance : au Japon, ils sont un des emblèmes de la fidélité conjugale, parce qu'on les voit toujours deux à deux dans les campagnes. Convenons que si un de nos poètes érotiques se conformoit à l'opinion des Japonais, il scandaliseroit grandement ses confrères, habitués, depuis Anacréon, à nous présenter toujours les mêmes idées.

Parmi les présens que le futur envoie à sa fiancée, on remarque du fil, des aiguilles, enfin tout ce qu'il faut pour coudre. Il est vrai que M. Titsingh ne nous parle que des

mariages des petits bourgeois. Sans doute chez les gens du bel air, les choses ressemblent un peu plus à ce que l'on voit chez nous.

Enfin, la bibliothèque de la jeune mariée n'est pas oubliée : elle contient le traité des cerémonies du mariage dont ces citations sont extraites, des poëmes moraux, des contes, des récits d'aventures; il y en a pour tous les goûts.

Les funérailles ne sont pas soumises à moins de réglemens d'étiquette que les mariages. La cérémonie préalable est de changer de vêtemens et d'en prendre de propres, ce qui est peu conforme aux usages des peuples plus rapprochés de nous. Il faut ensuite jeûner pendant trois jours, puis observer un régime déterminé. Il est vrai que l'on fait des exceptions pour les personnes qui ne peuvent se conformer à cette règle, autrement la plupart des survivans ne tarderoient pas à aller joindre les défunts. Au bout de trois ans, on fait les sacrifices funéraires, que l'on renouvelle quatre fois par an.

Les planches qui accompagnent cet ouvrage ont été gravées d'après les dessins apportés du Japon par M. Titsingh, et représentent, avec une exactitude scrupuleuse, les cortéges des deux cérémonies. Chaque personnage est peint dans l'attitude et le costume qui lui conviennent.

Cette première publication des manuscrits de M. Titsingh est de nature à prévenir en faveur de ses autres ouvrages, que le même éditeur se propose de mettre au jour, et dont quelques-uns paroîtront sous peu.

On trouve, à la suite de l'avertissement de l'éditeur, une notice des livres et des manuscrits japonais, françois, anglois et hollandois, ainsi que des peintures, gravures, cartes, rouleaux, dessins et monnoies du Japon, réunis par feu M. Titsingh. Cette collection est, on peut le dire,

unique en son genre ; jamais peut-être on n'en a vu d'aussi curieuse. On doit souhaiter que le gouvernement en fasse l'acquisition pour un établissement public, afin d'éviter qu'étant morcelée, elle ne perde de son prix.

Voyage de l'Inde en Angleterre, par la Perse, la Georgie, la Russie, la Pologue et la Prusse, fait en 1817 par le lieutenant-colonel Johnson.—Traduit de l'anglois(1).

La traversée par mer pour aller des Indes orientales en Angleterre étant, comme tous les Voyages de ce genre, soumise à beaucoup de chances, les personnes qui désirent en courir le moins possible ont pris le parti de revenir en Europe sans faire le tour de l'Afrique. Autrefois on s'embarquoit à Bombai, et l'on alloit débarquer dans le golfe Persique. Puis on prenoit la route du Grand-Désert, ou celle de la Mésopotamie, et l'on arrivoit, par l'Asie-Mineure, à Constantinople, d'où l'on gagnoit l'Europe chrétienne, ou bien l'on s'embarquoit à Alexandrette, et l'on traversoit la Méditerranée pour aborder en Italie ou en France. Mais cette route est sujette à de nombreux inconvéniens. Indépendamment de ceux qui résultent de la nature du pays, il y en a d'autres inhérens à l'ordre actuel des choses dans la Turquie asiatique. Les pachas méconnoissent souvent l'autorité du sultan, se mettent en révolte ouverte contre lui, ou bien se font la guerre entre eux, et les voyageurs sont exposés à des dangers continuels.

Les relations que la Perse a formées avec l'Europe occidentale, depuis une douzaine d'années, et les conquêtes

(1) Deux vol. in-8.° avec figures. Paris, Gide fils, rue Saint-Marc, n.° 20. Prix 24 fr.

de la Russie au sud du Caucase, ont ouvert une route plus commode et plus sûre. C'est celle qu'a prise M. Johnson pour revenir dans sa patrie. On part de Bombai; on débarque à Bouschir, sur la côte orientale du golfe Persique; puis on traverse la Perse, la Georgie, le Caucase et la Russie. M. Johnson observe avec raison que le choix ne peut être douteux, parce que, en allant par cette route, on passe en général par des pays civilisés; on ne rencontre pas de déserts, et l'on n'a pas à craindre la peste.

Parti de Bombay le 15 février 1817, M. Johnson débarqua, le 7 septembre, dans le port d'Harwich. Sa relation, écrite sans prétention, quoique d'une manière piquante, offre beaucoup de particularités faites pour intéresser. On est tristement affecté en voyant l'état de décadence de la Perse; ce malheureux pays gémit sous la plus dure oppression, et se dépeuple chaque jour. Les environs des villes même les plus considérables ressemblent à des déserts; l'on n'y aperçoit ni maisons, ni arbres, quelquefois même aucun signe de culture. Des symptômes inquiétans se manifestent; plusieurs petits chefs de tribus qui habitent les montagnes, parlent hautement de leur indépendance. Au reste, il est très-remarquable que les villes se dépeuplent des vrais Persans qui se retirent dans la partie orientale du royaume, et que les tribus à peu près nomades, dont se compose une partie de la population, s'accroissent sans cesse. Celles-ci sont à l'abri des vexations qui pèsent sur les habitans de ville; elles ne sont soumises qu'à l'obligation de fournir un certain nombre de cavaliers pour le service de l'état. La vie qu'elles mènent les met au-dessus de la sujétion et de la crainte. Dans les villes, l'on est assailli par les mendians; la pauvreté et le mécontentement font même tenir à leurs malheureux habitans des propos qui ne

peuvent jamais avoir lieu dans un pays où le gouvernement remplit le premier de ses devoirs, celui de veiller aux intérêts du plus grand nombre de ses sujets.

M. Johnson nous apprend que les portraits du roi ou châh de Perse, que nous avons vus en Europe, lui ressemblent, excepté qu'il n'a pas la barbe si longue. Une salle du palais du roi offre une cinquantaine de portraits de différentes personnes qui font honneur au talent des peintres. Voilà, il faut en convenir, une grande innovation dans les usages de l'Asie.

A peine a-t-on passé les frontières de la Perse pour entrer sur le territoire russe, que tout annonce un meilleur gouvernement. Les peuples, qui se trouvent mieux de leur changement de condition, le disent sans doute à leurs voisins, car ceux-ci laissent quelquefois échapper des vœux indiscrets et téméraires.

Notre voyageur anglois et son camarade ne savoient pas un mot de russe; il falloit pourtant se faire entendre. Ce fut la langue françoise qui servit d'intermédiaire. On la parle dans toute l'Europe, dit M. Johnson, et l'on trouve même à Tiflis des domestiques qui savent un peu de françois et d'anglois.

Ce n'est qu'en entrant sur l'ancien territoire polonais que l'on se croit réellement en Europe; tout ce que l'on voit jusque-là porte une certaine teinte asiatique. L'aspect de la Pologne est plus agréable que celui de la Russie, et l'on y rencontre moins d'ivrognes.

La lecture de ce voyage, qui est fort amusante, ne laisse pas que d'offrir aussi des choses neuves et instructives. Par exemple, la description de Mascate et celle des cavernes voisines des ruines de Schapour. La traduction écrite avec aisance pourroit quelquefois être moins négligée. Pourquoi le traducteur écrit-il *dollard* toutes les fois qu'il trouve ce

mot dans l'original anglois? Il n'a cette signification en françois que lorsqu'il désigne la monnoie des Etat-Unis d'Amérique. Dans tous les autres cas, il doit être rendu par piastre.

II.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Poliorcétique de M. DUREAU DE LA MALLE.

Le premier volume de ce grand et savant travail est complétement imprimé, et paroîtra probablement peu de jours après la publication de ce cahier de nos *Annales*. L'auteur y trace l'histoire de l'art de la fortification, de l'attaque et de la défense des places chez les Égyptiens et chez les Hébreux.

Dans la première section du volume présent, l'auteur croit avoir établi, d'après des témoignages tirés de la patrie bien connue de certains arbres et animaux figurés sur les bas-reliefs égyptiens, que les anciens rois de Thèbes ont porté leurs armes dans la Colchide et la Bactriane; enfin, chez les nations de la chaîne du Caucase et du Paropamisus, et que les monumens sont sur ce point tout-à-fait d'accord avec l'histoire;

2.° Que les nations de l'Asie-Mineure et de la Haute-Asie avoient déjà des forteresses carrées ou circulaires, quelquefois à plusieurs enceintes, entourées ou dépourvues de fossés, et faisoient déjà usage de la cavalerie qu'on ne voit point employée au siége de Troie par les Grecs ni par les Troyens;

3.° Qu'à une époque antérieure à la sortie des Juifs de l'Égypte, les Égyptiens avoient poussé très-loin l'art de

fortifier les places, savoient les couvrir par des inondations, et que leurs temples étoient de véritables citadelles;

4.° Que, plus de vingt siècles avant l'ère chrétienne, les Égyptiens avoient des armées de terre et de mer régulières, disciplinées, et pourvues d'armures offensives et défensives très-perfectionnées;

5.° Que les monumens de Karnak, du Memnonium, de Louqsor, et de Médinet Abou, dont la construction a été fixée par les travaux de MM. Fourier et Girard, vers l'époque de deux mille cinq cents à deux mille ans avant notre ère, nous offrent des gabions, des machines pour l'escalade, des tortues, et même l'emploi de la tortue double ou surmontée dans l'attaque des places.

On voit que les Égyptiens avoient précédé, dans cet art, les Grecs, les Perses, les Assyriens et même les Hébreux.

Dans la seconde section du volume, M. Dureau de la Malle pense avoir prouvé les faits suivans:

1.° Que, plus de vingt siècles avant Jésus-Christ, des villes fermées étoient bâties en Chaldée, en Égypte et en Judée;

2.° Qu'au temps de Jacob, la mine ou la sape étoient employées;

3.° Que, du temps de Moïse, l'usage des circonvallations, des machines d'attaque étoit connu;

4.° Que, sous Abimelech, treize siècles avant l'ère chrétienne, les villes étoient munies de tours, de créneaux, de portes solides, et de plus avoient déjà des citadelles;

5.° Que, sous David, onze siècles avant Jésus-Christ, on connoissoit l'art d'emporter de force des places défendues par de nombreux ouvrages et de braves garnisons;

6.° Que, sous Ozias, huit cent dix ans avant notre ère, les machines de traits, balistes, catapultes, sont décrites

M. Adelung a rendu un service éminent au monde savant en soumettant à un examen critique approfondi les circonstances de la vie et des voyages de cet homme célèbre, ainsi que tout ce qui regarde les éditions et les traductions de ses principaux ouvrages, surtout ses *Commentarii rerum moscoviticarum*. Dans le cours de ses recherches étendues et solides, M. Adelung a éclairci en passant plusieurs points de l'Histoire de la géographie de Russie.

Le défaut d'espace nous empêche d'entrer dans une analyse de cet ouvrage; mais nous y reviendrons.

Lois inédites d'Ivan Vasiliévitch.

Les lois données à la Russie par le grand Ivan, le premier fondateur de la puissance russe, n'étoient connues que par de vagues traditions et par quelques fragmens, que Herberstein avoit cités dans ses fameux *Commentarii rerum moscoviticarum*. C'étoit une lacune déplorable dans l'histoire de cet empire; mais elle vient enfin d'être remplie. On a découvert dans un couvent, à *Volokalamsk*, dans le gouvernement de Moscou, un manuscrit contenant une grande partie de ces lois. Ce manuscrit précieux fait maintenant partie de la magnifique collection de M. le comte Romanzof, chancelier de l'empire, et va être imprimé aux frais de ce mécène moderne.

Relations inédites de voyages en Russie.

Le zèle généreux de M. le comte Romanzof, chancelier de l'empire de Russie, auquel nous avons si souvent occasion de rendre de justes hommages, va procurer au monde savant la connoissance de deux relations inédites de voyages en Russie.

L'une est du célèbre *Kæmpfer*, qui visita la Russie en 1683. Le manuscrit se trouve dans le *Muséum britan-*

nique, n.° 2923 des manuscrits de Sloane; le journal du voyage qui s'étend jusqu'à Astrakhan, est suivi de notices fragmentaires sur la Russie; mais une carte manuscrite, annoncée dans le texte, ne s'y est pas trouvée. M. le comte Romanzof en a obtenu une copie exacte par la bienveillante intervention de sir Joseph Banks; il a chargé M. le conseiller d'état Adelung de le publier.

L'autre relation est d'un voyageur italien anonyme du 16.° siècle, et porte le titre : *Relatione degli grandissimi stati, etc., etc., del potentissimo imperatore et gran duca di Moscovia*. L'auteur a visité la Russie en 1554 sous Ivan Vasiliévitch : il se proposait de restituer à Venise, sa patrie, le commerce des épiceries et des Indes-Occidentales qu'elle venait de perdre par suite des découvertes des Espagnols et des Portugais. Sa relation est riche en observations politiques et historiques. Il en existe deux manuscrits dans le *Muséum britannique*, dont M. le comte Romanzof s'est procuré une copie. Mais le manuscrit le plus complet est celui qui se trouve au Vatican, et dont le roi de Pologne, Stanislas-Auguste, s'était procuré une copie, insérée dans la précieuse collection, intitulée : *Extraits de la bibliothèque du Vatican, contenant les manuscrits qui regardent l'histoire de Russie depuis l'an* 1075 *jusqu'à l'an* 1672, *tirés en* 1790 *pour le roi de Pologne par M. l'abbé Albertrandi, aujourd'hui évêque de Posen et de Varsovie*. On trouve dans ce recueil soixante-douze pièces officielles en latin, italien et polonais. Ce recueil appartient à M. le conseiller d'état, chevalier de Trugeneff, qui va le faire imprimer sous les auspices de M. de Romanzof. La copie du manuscrit du Vatican sera soigneusement consultée pour l'édition particulière de la *Relation* que M. Adelung est également chargé de publier.

Sur les volcans de l'Islande, par M. le comte Vargas-Bedemar. *Copenhague*, 1817.

Le descendant d'une illustre famille espagnole et sarde, aujourd'hui établi en Danemark, nous donne, dans ce petit écrit, une foule d'aperçus neufs sur plusieurs produits des volcans de l'Islande, récemment apportés à Copenhague, ainsi que sur les causes de l'activité des volcans et sur le mode de formation des substances volcaniques.. L'analyse de cet écrit savant et intéressant appartient en grande partie aux journaux de physique, mais nous pouvons en extraire quelques aperçus faits pour plaire à ceux de nos lecteurs qui aiment la géographie physique.

L'Islande paraît avoir de grands rapports avec l'Auvergne; ce sont, dans l'un et l'autre pays, des cônes qui ont été élevés du bas en haut par les gaz auxquels leurs cratères servent de cheminées. L'Auvergne était peut-être jadis une île comme l'Islande; celle-ci sera peut-être un jour une contrée méditerranée comme l'Auvergne, dont les volcans éteints ne présentent que des amas de basalte. Alors les *Neptunistes* (s'il y en a encore) essaieront en vain à y appliquer leurs théories de formation aquatique

Le développement des gaz souterrains, une des causes les plus puissantes des phénomènes volcaniques, est extrêmement considérable en Islande. et produit des effets prodigieux. Un Islandais fut tué, il y a quelques années, en plein champ, par un rayon d'air probablement électrique, tandis que quatre autres individus, marchant à ses côtés, n'en éprouvèrent pas la moindre impression.

A la dernière éruption de Katleghia, on vit une matière, semblable à la foudre, sortir en torrens du cratère, et tuer tous les êtres vivans avec lesquels elle se trouva en contact.

Une pierre du poids de quatorze livres et demie, avec quelques autres moins considérables, fut lancée par le Katleghia à une distance de quatre milles danois (plus de huit lieues de 25 au degré). C'est le fait le plus étonnant de ce genre qui soit authentiquement prouvé.

Le *surturbrand* est, comme on sait, une substance qui a des rapports, tant avec la houille qu'avec le bois fossile, et qui se trouve en Islande jusqu'à une élévation de trois cents pieds au-dessus du niveau actuel de la mer. M. de Vargas-Bedemar pense que c'est une couche de bois qui, amassée par les courans d'eau dans les temps primitifs, pénétrée de vapeurs âcres et oxygéniques, mais hors de toutes les circonstances particulières qui produisirent la véritable houille, fut carbonisée sous une couverture d'autres substances. De grandes couches de pierres recouvrent ordinairement le *surturbrand*. La forme aplatie et comprimée des feuillets dans lesquels cependant on reconnaît parfaitement les filamens du bois, prouve qu'une puissante pression a été exercée sur une matière ramollie. Les couches les plus basses consistent souvent en une matière fine et dissouté, contenant de petites substances combustibles et des fragmens de grès ferrugineux.

Trésor des origines et Dictionnaire grammatical raisonné de la langue françoise, par M. Pougens, membre de l'académie des inscriptions, etc. *Spécimen.*

L'histoire des langues est la véritable base de l'histoire des peuples, et même une des sources les plus pures de la Géographie comparée. Il est donc de notre devoir d'appeler l'attention de nos lecteurs sur l'important travail dont M. Pougens publie aujourd'hui un *spécimen*. Ce savant philologue n'adopte aucun système étymologique exclusif;

il compare impartialement toutes les hypothèses qu'on sauroit imaginer sur l'origine d'un mot; il développe avec une immense érudition les raisons pour et contre; il trace, pour ainsi dire, les voyages que les mots radicaux ont faits d'une langue dans l'autre, ensuite il choisit avec modestie l'opinion qui lui paroît la plus vraisemblable, sans condamner les autres. Il y a quarante ans que M. Pougens se livre à ce travail avec une assiduité d'autant plus admirable que la privation de la vue lui en rend l'exécution plus pénible. Le *Trésor des origines*, qui nous intéresse plus particulièrement, formera six volumes in-folio. Nous en examinerons le *spécimen* dans un de nos prochains *Bulletins*, mais nous devons dire d'avance que depuis long-temps il n'a paru un ouvrage plus digne de la protection spéciale du gouvernement.

Ambassade au royaume d'Aschantie, an 1817; par T. E. Bowdich. — Londres, 1819. 1 vol. in-4°.

L'Aschantie est un puissant royaume nègre, au nord de la Côte-d'Or. Coumassie, sa capitale, est à neuf journées de route de la mer, et renferme cent mille habitans; il y a peu d'années encore, on ne connoissoit que le nom de cet état. Quelques démêlés de son souverain avec d'autres rois nègres, vivans le long de la côte sous la protection des Anglois, donnèrent lieu à l'ambassade que le gouverneur du Cap-Corse fit partir pour Coumassie.

M. Bowdich, chef de l'ambassade, a rendu un grand service à la géographie en rendant compte de sa mission. Il nous introduit dans un monde absolument nouveau. Il seroit difficile, en Europe, de se faire une idée de la pompe barbare et de la magnificence dont il a été témoin à la cour du roi d'Aschantie; on ne se figureroit pas non plus la puis-

sance, la richesse, l'état politique de ce royaume. C'est une espèce d'aristocratie à la tête de laquelle est un roi. L'autorité de celui-ci, bien loin d'être absolue, est quelquefois forcée de plier devant celle des grands. On conçoit que cet état de choses rendit la négociation de M. Bowdich extrêmement difficile. Par un heureux mélange d'adresse, de douceur et de fermeté, il parvint à faire signer à sa majesté noire un traité tel qu'il le désirait.

La relation de son ambassade est suivie de notions intéressantes sur la géographie de l'intérieur de l'Afrique. M. Bowdich a cherché à recueillir de la bouche des Mores et des Nègres les renseignemens les plus détaillés sur cet objet intéressant: Il a pesé et comparé tous les témoignages avec une exactitude qni fait honneur à son jugement; mais, malgré ses efforts, il n'a pas pu soulever le voile qui couvre encore plusieurs points obscurs, tels, par exemple, que le cours du Niger ou Joliba, à quelque distance au-delà de Haoussa.

La description du royaume d'Aschantie, de la religion, des mœurs, usages et coutumes des habitans, du climat et des productions du pays, termine le volume. Nous ne donnons pas un extrait analytique de ce livre, parce que nous savons qu'il a été traduit en françois. Il est sous presse, et ne tardera pas à paroître.

Un fait assez remarquable, c'est que, tandis que les philanthropes se réjouissent de l'abolition de la traite des Nègres, les habitans de la Nigritie en gémissent. A chaque instant, M. Bowdich étoit assailli de demandes par des gens qui demandoient qu'elle fût rétablie, et le roi d'Aschantie le chargea de dire à son frère, le roi d'Angleterre, que s'il prenoit le parti de renouveler le commerce, il lui feroit un sensible plaisir.

Voyage de découvertes à la baie de Baffin, en 1818, par M. Ross, capitaine de la marine royale d'Angleterre. — Londres, 1819. 1 vol. in-4°. avec cartes et figures.

Dans cette expédition, dont le résultat attendu avec impatience n'a pas répondu aux vœux de ceux qui en avoient conçu l'idée, le capitaine Ross a vérifié toutes les découvertes de Baffin. Il a reconnu l'impossibilité de trouver un passage par aucune des ouvertures qui se trouvent le long de la côte de la baie, ou plutôt du golfe désigné par le nom du hardi navigateur qui en fit la découverte. La relation de M. Ross est très-bien rédigée, et écrite avec une clarté qui ne laisse rien à désirer. Ses assertions sur la non existence d'un détroit au nord de l'entrée de la baie de Baffin, ont trouvé des contradicteurs en Angleterre. Un anonyme a fait imprimer la relation d'un officier employé dans l'expédition. Celui-ci prétend que le capitaine Ross n'a pas visité avec assez de soin quelques-unes des ouvertures que présente la côte. Le capitaine Ross a, de son côté, publié ses observations sur cette relation. La nouvelle expédition envoyée par l'Angleterre dans la baie de Baffin, décidera probablement la difficulté.

En attendant cette solution, nous nous proposons de donner dans la seconde partie de ce volume une analyse étendue et raisonnée du livre du capitaine Ross. Nous y joindrons la carte, qui est très-intéressante, et corrige sur plusieurs points la position donnée jusqu'ici à la côte occidentale du Groënland. A ce sujet, nous prévenons nos lecteurs de ne pas confondre cette carte avec un croquis maigre et informe qui a paru en Angleterre, et que certaines personnes veulent faire passer pour la carte publiée par l'autorisation de l'amirauté britannique. C'est celle-ci que nous faisons graver.

Divers ouvrages anglois.

Sir *Richard Phillips* publie un *Journal de nouveaux Voyages*, qui paroît tous les mois. Le premier numéro contient une relation du voyage du vaisseau d'Alexandre dans la baie de Baffin. L'auteur ne nous apprend que vaguement les résultats de ce voyage; sa relation est insignifiante à côté de celle du capitaine Ross, et sa carte n'est qu'un petit bout d'esquisse. Le second numéro du *Journal des Voyages* est mieux rempli; il contient le *Voyage original dans les mers de l'Inde*, par *J. Prior*. Nous y reviendrons.

Le lieutenant *Fitzclarence* a fait paroître un *Voyage de l'Inde en Europe*, par la route d'Égypte. Il y donne de nouveaux dessins des célèbres sculptures d'Elloe, et quelques éclaircissemens sur les dernières découvertes faites dans la Thébaïde.

Le lieutenant *Heud* a aussi publié un *Voyage de l'Inde en Europe*, par la route du golfe Persique, de Bagdad, le Kurdistan et l'Arménie. Il croit avoir retrouvé le *Jardin d'Eden*.

Le docteur *W. Macmichael* a publié un *Voyage de Moscou à Constantinople*, avec continuation de la route jusqu'à Jérusalem, la mer Morte, Damas et Palmyre, fait dans les années 1817 et 1818. Il s'y trouve des chapitres intéressans, mais aussi beaucoup de redites.

M. *Scoresby*, le jeune, dont nous avons parlé dans notre premier volume, avec toute l'estime que méritent son courage, son savoir et son zèle, va faire paroître un *Tableau des régions arctiques*, en deux volumes. Il y réunira les résultats de ses propres observations, faites pendant dix-sept voyages, à ceux des meilleures relations anciennes et modernes, après les avoir passés au creuset d'une saine cri-

tique. Cet ouvrage doit être distingué des produits ordinaires de la *manufacture des voyages* établie à Londres.

Cartes nouvelles.

Le gouverneur de l'*Ile-de-France*, M. Farquhar, a fait publier une *carte hydrographique* des îles situées au nord de Madagascar et de l'Ile-de-France, dressée, d'après ses ordres, par M. l'*Islet-Geoffroy*. Cette nouvelle, que nous tirons d'un journal anglois, doit exciter les regrets de l'administration coloniale françoise; elle auroit dû engager à son service l'habile ingénieur hydrographe dont le nom est déjà avantageusement connu aux lecteurs des *Annales des Voyages* par une description de la baie Sainte-Luce. Peut-être aussi la nouvelle est-elle inexacte.

Nous avons sous les yeux une *Grecia antica*, publiée à Rome d'après les observations de M. *Gell*. Les courses de cet infatigable topographe y sont marquées par une ligne de points; mais cet immense itinéraire devra être soumis à des observations astronomiques : alors on pourra en tirer une carte nouvelle de la Grèce ancienne qui rendra inutiles toutes les précédentes. Les défilés des Thermopyles, la vallée de Delphes, les montagnes de la Mégaride, celles de l'Isthme, le plateau de l'Arcadie, diffèrent sensiblement de ce que nous en connoissions.

Le général *Vaudoncourt* a fait paroître à Munich une *carte de la Turquie d'Europe au midi du Danube*, enrichie de toutes les observations nouvelles. Le général Vaudoncourt a fait un séjour d'une année dans les possessions d'Ali-Pacha, et il a parcouru plusieurs autres provinces de la Turquie. La carte de la Morée par M. Barbier-du-Bocage lui parut parfaite, sauf quelques petits détails que les observateurs topographes, tels que MM. Gell, Dodwell, etc., pourront y ajouter. La carte de la Servie

par Riedl est excellente pour la richesse des détails, mais les positions géographiques ne sont pas sûres. M. le général Vaudoncourt a assujéti le tracé des côtes maritimes aux meilleures observations astronomiques, mais il ne garantit pas lui-même les positions de l'intérieur. Cette carte est *lithographiée*; c'est la première carte de ce genre qui se présente avec la netteté convenable.

M. *Lapie*, chef d'escadron au corps des ingénieurs géographes, vient de publier une *carte de l'Europe centrale*, comprenant l'Allemagne, l'Autriche, la Prusse, le Danemark, le midi de la Suède, la Pologne, et la Russie jusqu'à Moscou. On y trouve toutes les divisions politiques nouvelles, telles que les gouvernemens de la Prusse, les cercles de la Bavière et des autres états d'Allemagne, qui n'avoient été données sur aucune carte françoise. Non seulement M. Lapie a consulté les grandes cartes publiées par l'état-major autrichien, par les ingénieurs géographes bavarois, par MM. Lecoq, Nordenanker, etc.; mais il s'est servi de matériaux manuscrits pour la Franconie, la Wettéravie, le cours du Rhin et plusieurs autres parties. Le cours du Mein a subi des corrections importantes.

Les *Éphémérides géographiques*, journal très-instructif, publié par M. Bertuch à Weymar, fait observer que la carte intitulée : *Italia*, par Guillaume Méger, publiée à Rome et dédiée à S. S. le pape régnant, est au-dessous des éloges qu'on en a faits. On y remarque un assez grand nombre de négligences et d'omissions.

Le capitaine *Képhaia*, plein d'un noble zèle pour répandre l'instruction parmi ses compatriotes, a fait graver à Paris une *Méditerranée* et quelques autres cartes hydrographiques écrites en grec moderne.

La grande *carte manuscrite du Bosphore*, dressée sous

les auspices de M. le comte Choiseul-Gouffier, est passée, à la vente de cet illustre voyageur, entre les mains d'un jeune Anglois, ami éclairé des sciences.

III.

ENTREPRISES ET DÉCOUVERTES.

Nouveaux détails sur le voyage de M. Mollien dans l'intérieur de l'Afrique.

Désirant prévenir l'effet des récits inexacts qu'on a faits sur son voyage, M. Mollien nous a communiqué quelques aperçus que le public recevra sans doute avec plaisir, en attendant la relation détaillée que cet intéressant voyageur prépare.

M. Gaspard Mollien s'étoit embarqué en 1816 sur la frégate *la Méduse*, si tristement fameuse par son naufrage. M. Mollien eut le bonheur de ne pas faire partie du fatal radeau; il se mit dans un des canots qui débarquèrent sur la côte du Sahara, il la suivit avec ses compagnons d'infortune jusqu'au Sénégal. Les malheurs qu'il venoit d'essuyer, loin de le détourner du projet qu'il avoit conçu dès son enfance, de parcourir les contrées de l'Afiique encore inconnues, ne firent que l'habituer aux dangers, et l'exciter à en braver de plus grands encore.

Diverses circonstances le retinrent long-temps dans la colonie. En 1818, M. de Fleuriau fut nommé gouverneur du Sénégal par intérim. Plein de zèle pour tout ce qui pouvoit être utile à son pays ou aux sciences, ce chef éclairé donna à M. Mollien une mission pour entre-

prendre un voyage dans l'intérieur, et faire des découvertes.

Conformément à ses instructions, M. Mollien partit le 29 janvier 1818 de *Diedde*, village proche de *Saint-Louis*, appartenant au Damel, traversa son royaume et entra dans celui des Iolofs. Les dangers que lui fit entrevoir le chef de cette nation, s'il suivoit la route du Woulli, l'engagèrent à prendre celle du Fouta-Toro. Il avoit prévu les obstacles que les Poules opposeroient à son passage, aussi ce ne fut qu'en déguisant le motif de son expédition qu'il y obtint de leur chef ou almamy la permission de continuer sa route. Vingt fois cette nation cruelle demanda sa tête, ou au moins le pillage de son bagage; mais la haute protection que lui avoit accordée le roi, fournit à M. Mollien le moyen d'arriver dans le *Bondou* sans aucun accident. Ayant alors un guide sûr, il lui communiqua le but de la mission dont il étoit chargé. Le nègre lui déclara que jamais il ne pourroit réussir en allant à *Ségo;* que c'étoit en pénétrant dans le sud qu'il feroit les découvertes qui étoient le but de sa mission. M. Mollien suivit les conseils de cet homme; et, après avoir traversé un désert de trois jours qui sépare le Bondou des pays situés au-delà de la Gambie, il se trouva sur les bords de ce fleuve; il le passa à un endroit où une chaîne de roches, en formant un gué, oppose un obstacle à la navigation.

Les renseignemens que M. Mollien a recueillis sur la communication qui existe entre le Sénégal et la Gambie sont extrêmement intéressans; il les réserve pour sa relation.

La veille du jour où il traversa la Gambie, il avoit aperçu dans le sud-est de hautes montagnes. Les Poules avec lesquels il voyageoit lui avoient assuré qu'il ne

pourroit jamais gravir les rochers dont elles étoient hérissées.

En entrant dans le Niokolo, pays montagneux, habité par des Poules et des Dialonnès qui mènent une vie presque sauvage, M. Mollien put prévoir les fatigues qu'il auroit à surmonter. Les rochers du Bondou et les solitudes du Dentilia avoient tellement harassé son cheval, né dans les sables du pays de Cayor, que depuis long-temps il lui étoit devenu inutile. Qu'étoient cependant les fatigues qu'il avoit éprouvées auprès de celles qui l'attendoient encore! Il arrive au pied de la montagne de Tangué; il commence à la monter à cinq heures du matin, et ne parvient à son sommet qu'à deux heures après midi. Le pays que l'œil pouvoit découvrir de ce point sembloit uni, et néanmoins il est couvert de montagnes très-élevées. Le froid qu'il éprouva sur le Tangué fut si vif qu'il chercha les rayons du soleil pour réchauffer ses membres glacés. Ce ne fut qu'en s'attachant aux branches des arbres qu'il put, avec son guide, avancer dans un chemin presque impraticable pour des hommes. Leurs montures furent blessées.

M. Mollien entra ensuite dans le pays de Bandéia; il se reposa quelques jours dans le village de ce nom pour réparer ses forces épuisées par les privations de tous genres qu'il avoit souffertes dans les pays presque stériles où il avoit passé; il laissa son cheval à Bandéia, prit un nouveau guide; et, ayant escaladé encore des hauteurs presque inaccessibles, il se trouva dans le Fouta-Dyallon : il s'approchoit des sources de *la Gambie* et du *Rio-Grande*. Alors il ne cacha plus ses desseins à son jeune guide. Celui-ci balança long-temps à le suivre; car la mort les environnoit de tous côtés, les Poules de ces contrées n'étant pas moins cruels que ceux du Fouta-Toro. M. Mol-

lien prit son fusil pour passer comme chasseur ; et, descendant par des chemins détournés du haut des rochers ferrugineux sur le sommet desquels il se trouvoit, il traversa une plaine d'une grande fertilité. Il étoit aux sources de la Gambie et du Rio-Grande, situées à douze cents pas l'une de l'autre ; il pénétra dans les bois antiques et sacrés qui les ombragent ; et, malgré les coups de fusils que les Poules se préparoient peut-être prêts à lui tirer, il se désaltéra aux sources de ces deux fleuves ; trois grains d'ambre satisfirent son guide.

Peu de jours après, le même guide conduisit M. Mollien à la source de la Falémé que, dans le pays, on nomme Théné.

Il fut long-temps à déterminer son guide à le mener à Timbou, ville principale du Fouta-Dyallon. Almamy, lui disoit le guide, me fera périr pour avoir conduit un blanc dans sa capitale. M. Mollien parvint cependant à dissiper les craintes de ce noir ; et, le 20 avril, il entra dans Timbou. La saison des pluies commença le jour même. L'absence d'Almamy et du plus grand nombre des habitans partis pour Sangarary lui permit de sortir, au bout de trois jours, d'une ville où, sans cette circonstance, il seroit peut-être resté prisonnier pendant une année ; un de ses fusils et vingt grains d'ambre lui en ouvrirent les portes, et les habitans lui firent présent d'une certaine quantité de riz pour continuer sa route.

L'étendue du Timbou annonce que cette ville est la plus considérable du Fouta-Dyallon. Plusieurs forts la protègent contre des attaques imprévues ; mais les ennemis des Poules sont peu redoutables. Les cases du roi sont entourées d'une muraille en terre, de trois pieds d'épaisseur sur quinze de hauteur. Les cases sont bâties avec un soin qui fait juger que la nation des Poules ne manque pas

d'industrie : les intervalles qui les séparent sont ombragés par des bananiers et des papayers.

Sous prétèxte d'aller acheter, pour sa provision, du sel à Sumbalako, village peu éloigné de Timbou, M. Mollien se rendit aux sources du Sénégal qui en sont voisines; dans le pays, on nomme ce fleuve Baléo Bafing ou Foura; mots qui signifient également fleuve noir. M. Mollien éprouva une joie bien vive d'avoir, pour prix de ses fatigues, fait une découverte aussi importante : car, bien qu'il n'ait pas eu les moyens de faire des observations astronomiques, il paroît que ses aperçus rapprochent les trois sources du Sénégal, de la *Gambie* et du Rio-Grande beaucoup plus que ne le font même les cartes les plus récentes. Nous désirons que M. Mollien, en publiant lui-même les détails qu'il s'est réservés, appuie ses assértions sur une bonne analyse de ses itinéraires, sans quoi elles laisseroient encore matière à des discussions. On a vu, malgré l'autorité de Mungo Park, quelques personnes douter encore si le Niger et le Sénégal n'avoient pas une source commune. D'après M. Mollien, *onze journées de marche* séparent ces deux fleuves à leur origine.

Il ne restoit plus à notre voyageur qu'à voir la source du Niger; le succès lui paroissoit infaillible; les fatigues que trois mois de marche presque continuelle lui avoient fait éprouver ne l'avoient pas découragé : l'espoir d'arriver au but principal de son voyage lui donnoit une ardeur telle, qu'il avoit oublié tous les dangers qui l'attendoient encore. Mais les pluies qui tomboient sans relâche, les fleuves qui grossissoient à chaque instant, la rareté des vivres, sembloient accumuler les obstacles devant lui. Cependant il offrit à plusieurs guides des présens capables de les tenter, à l'un son fusil, à l'autre cent grains d'ambre,

à un troisième un esclave, à un quatrième son cheval; tous refusèrent de le conduire. Almamy occupoit avec son armée toutes les routes du Kouranko et du Soliman, où sont les sources du Niger (et non pas à Sankaré, comme le marquent les cartes angloises). Son projet, après avoir reconnu le Niger à sa source, étoit de se rendre en pirogue dans le Kankan (ou pays de Kong), pour y rester jusqu'à la fin de la saison pluvieuse. Il avoit donné l'ordre à Boukari, son fidèle marabout, d'aller, avec ses montures et son bagage, l'attendre dans le Bondou ou à Galam. Les pluies passées, il alloit à Bourré visiter les riches mines d'or qui s'y trouvent, il s'embarquoit de nouveau sur le Niger, et le descendoit jusqu'à Ségo pour y prendre diverses informations sur son embouchure; le sort mit un terme à ses projets.

De retour à Bandéia, les pluies lui donnèrent la fièvre et la dysenterie, et, étendu sur la paille pendant six semaines, il attendoit à chaque instant une mort, qui lui sembloit presque certaine. Un habitant du village chercha par le poison à hâter sa fin. Le bruit de ses découvertes vint aux oreilles de plusieurs Poules des villages voisins; l'on chercha les moyens de lui donner la mort, pour enlever ses marchandises, et surtout ses journaux. Se voyant exposé à des dangers si imminens, il recueillit toutes ses forces; et, abandonnant son cheval qui étoit blessé, il s'enfuit sur son âne à travers les montagnes; bientôt on l'eut atteint. Plusieurs chefs vouloient se défaire de lui; d'autres prirent son parti; enfin, au moyen de quelques présens, il put échapper à ce nouveau péril. Il est impossible de se figurer toutes les fatigues qu'il éprouva au milieu des hautes montagnes qui sont situées à l'est du Fouta-Dyallon. Obligé, malgré les maladies dont il étoit attaqué, de marcher sous un soleil brûlant, de traverser des rivières grossies par les

pluies, il demandoit au ciel une mort mille fois plus douce que la vie misérable qu'il traînoit; il pénétra cependant, après des peines infinies, dans le Tanda-Maié, pays misérable, en proie à la famine, où, pendant trois jours, il éprouva les horreurs de la faim, et où il ne put se procurer un peu de grain qu'en vendant la tunique de son marabout, Boukari.

Arrivé sur les bords du Rio-Grande, que les Mandingues nomment Kabout, il traversa, il est vrai, un pays plus plat, plus riche, mais où il n'échappa encore au pillage et à la mort que par une fuite précipitée.

Le 18 juillet, il entra dans Geba, premier établissement portugais; il n'y trouva ni médicamens, ni aucun vivre d'Europe. Il alla, le 3 août, à Bissao, principal comptoir de cette nation. Il est difficile de décrire l'accueil obligeant que lui fit le gouverneur; il avoit rencontré en lui un François; tout lui fut prodigué, mais Bissao est aussi sans médecin, sans médicamens; malgré tous les soins dont M. Mollien fut l'objet, la maladie continuait à l'accabler.

Enfin, le 1.er novembre, il revint à Géba; et, quoiqu'il n'eût pu y trouver de chevaux, il résolut de se mettre en route pour la Gambie; le jour même où il était prêt à partir, on vint lui annoncer l'arrivée d'une goëlette françoise à Bissao; il crut plus prudent de retourner dans un port, que d'entreprendre un nouveau voyage par terre, dont le succès lui paroissoit très-douteux.

Le 7 janvier 1819, il descendit à Gorée, et se rendit par terre à Saint-Louis, où il arriva le 15 du même mois. Il y rentra après une année d'absence.

Si M. Mollien n'a pu arriver jusqu'aux bords du Niger, ce n'est pas faute de zèle ni de courage, mais parce qu'il s'étoit engagé dans une route bien plus difficile que celle de Mungo Park, puisqu'il entreprenoit de gravir à pied les

hauteurs qui hérissent le Fouta-Dyallon et tous les pays situés sous les mêmes parallèles. « Les Nègres, nous dit « M. Mollien, emploient six mois à se rendre de Timbou à « Saint-Louis; il n'en faut pas davantage pour aller, de « Ségo sur le Niger, à cet établissement françois; ce qui « feroit supposer que la distance de ces deux villes à « notre comptoir est la même. » Cette conclusion est sans doute trop rigoureuse; il faut déduire quelque chose pour les difficultés de la route, peut-être aussi pour les sinuosités plus grandes dans un pays de montagnes; mais, ces déductions faites, il resteroit encore des motifs pour conclure, ou que la position de Timbou est beaucoup trop occidentale sur nos cartes, ou que celle de Ségo est beaucoup trop orientale.

M. Mollien nous a encore communiqué quelques détails sur les pays qu'il a visités.

Cayor est riche en troupeaux, en chevaux, et surtout en miel et en coton. Les habitans y sont à l'aise, quoique vivant sous le poids du despotisme.

Les troupeaux sont moins nombreux chez les Iolofs; mais les richesses qu'ils pourraient retirer de l'exploitation de leurs gommes qu'ils abandonnent aux Maures, des ébéniers qui remplissent leurs forêts, du coton et du miel qui croissent en abondance, devroient engager les Européens à former des relations plus directes avec ce peuple humain et hospitalier.

De toutes les contrées que M. Mollien a parcourues, le Fouta-Toro est sans contredit le plus riche; deux moissons par an le mettent en état d'approvisionner beaucoup de pays dont il est le grenier. Une multitude infinie de bœufs et de moutons enrichit encore cette nation, qui va les vendre jusque dans le Fouta-Dyallon. Chaque village cul-

tive avec soin une quantité immense de coton et d'indigo. L'abondance a rendu innombrable la population du Fouta-Toro, et l'industrie de ses habitans mérite encore plus de fixer l'attention des voyageurs, car elle annonce que la nation des Poules n'a besoin que de guides pour faire des progrès rapides dans la civilisation; mais son fanatisme et sa perfidie nécessitent de la part des Européens des mesures énergiques. Ce n'est pas par la douceur qu'il faut instruire un peuple qui a pour eux le plus profond mépris.

Le Bondou n'est qu'une forêt immense où l'on aperçoit de distance en distance des défrichemens; mais quelles richesses à recueillir en coton et en indigo! la finesse de la première de ces productions lui donne une grande supériorité sur celle des autres pays de l'Afrique. L'or que la Falémé y roule rend ce royaume un des plus riches de ce continent.

Que pourroit recueillir l'habitant du Fouta-Dyallon dans les rochers qui couvrent ses montagnes? l'indigo et le coton y sont en si petite quantité qu'on tire ces marchandises du Bondou. C'est dans la chance des combats que le Poule de ce pays a cherché des richesses. Animé par le fanatisme, et surtout par l'espoir du butin, il a étendu ses conquêtes depuis l'océan jusqu'aux bornes du Kankan, et depuis la Gambie jusqu'au Rio-Nunez tout lui est soumis. Les peuples entiers qu'il a arrachés à ces contrées, renfermés dans des villages particuliers, dans l'intérieur du Fouta-Dyallon, cultivent le sol ingrat de leurs maîtres. « Je « doute, dit M. Mollien, que l'agriculture dans nos colo- « nies soit plus accablante pour le nègre qu'elle ne l'est « dans ce pays. »

M. Mollien a entendu tous les Nègres, tous les marabous, parler du Niger comme s'il étoit identique avec le Nil

Mais le mot *Nil* est pris dans tant d'acceptions, qu'il ne faut peut-être pas trop donner de l'importance à cette manière de parler des Nègres.

Nouvelles expéditions dans les mers polaires et dans les terres adjacentes. (Extrait d'une lettre particulière.)

. . . Les doutes que des personnes, ou peu instruites, ou bien partiales, avoient élevés sur les recherches faites par le capitaine Ross dans la baie de Baffin, n'ont pu se soutenir contre le Journal de voyages, publié par cet habile navigateur. L'amirauté ne croit certainement pas à l'existence d'un passage au fond de l'Entrée Lancaster ; mais il paroît que l'on désire compléter la reconnoissance des côtes de l'Amérique, situées entre la baie de Baffin et la baie d'Hudson; cet amas de terres, probablement insulaires, pourroit bien cacher un détroit ou un golfe inconnu; ni le *détroit de Cumberland*, ni celui qui est connu sous le nom de *Fox's Farthest* ou le *nec plus ultra de Fox*, n'ont été explorés jusqu'à leurs extrémités septentrionale et occidentale. On n'a pas non plus suivi les côtes du continent au nord de la *baie Repulse*. Il est possible que, dans cet espace, à peu près inconnu, il existe un détroit, communiquant avec une grande baie ou même avec une mer méditerranée au nord-ouest de la baie d'Hudson, et dont les étendues d'eau, vues par Mackenzie et Hearne, peuvent faire partie.

Le lieutenant Parry, qui va commander en chef la nouvelle expédition de découvertes, paroît avoir eu carte blanche pour donner à ses recherches la direction que, selon les circonstances locales, il jugera la plus convenable.

Une expédition terrestre (ainsi que vous l'avez proposée dans les *Annales*) a été jugée nécessaire pour assurer un

succès complet. Cette expédition est déjà décidée ; elle doit se composer de quelques militaires anglois, accompagnés d'Indiens des environs de la baie d'Hudson, et partir de la factorerie la plus septentrionale de la compagnie d'Hudson, pour marcher droit au nord, vers les rivages *supposés* de la mer polaire, et les suivre aussi loin qu'il sera possible. Mais personne n'est encore désigné pour faire partie de cette expédition; il seroit a désirer qu'elle fût placée sous les ordres du commandant de l'expédition navale.

Quant à la tentative d'aller au détroit de Behring, par le nord de la Nouvelle-Zemble, elle ne paroît pas entrer dans les plans de l'amirauté pour cette année.

Projet d'établir une communication entre l'Angleterre et Tombouctou.

Les grands avantages que peuvent procurer des relations commerciales directes entre l'Europe et Tombouctou n'ont pas échappé aux Anglois. Toutes leurs tentatives pour acquérir des notions certaines sur l'intérieur de l'Afrique, ou pour y pénétrer, ont ce grand objet pour but. Parmi plusieurs plans qui ont été proposés; il en est un dont plusieurs journaux ont donné connoissance, et que nous croyons digne de fixer l'attention de nos compatriotes.

L'auteur de ce projet pense qu'il convient de former une compagnie d'Afrique sur le modèle de la compagnie des Indes. Elle seroit, dit-il, plus utile que celle-ci au commerce de notre pays; les Indous n'ont besoin d'aucune production de notre industrie; les Africains, au contraire, les recherchent, parce qu'elles leur sont nécessaires, et les payent fort cher.

Selon le rapport d'un auteur (1) qui a donné d'excellens

(1) JACKSON, *Relation de l'empire de Maroc.*

détails sur Tombouctou et les pays voisins, une pièce de platille y vaut 50 piastres ou 20 mizam d'or, dont chacun équivaut à 2 ½ piastres. — Une pièce de toile d'Irlande ordinaire de 25 aunes vaut 75 piastres; un quintal de sucre en pains, 100 piastres.

On sait avec quelle économie les Arabes voyagent dans le désert : le transport de Fez à Tombouctou est de quarante shillings par quintal, quoique la distance entre ces deux villes soit de 1500 milles; par conséquent, un quintal de sucre en pains, transporté de Londres à Tombouctou, revient à 6 liv. sterl. le quintal.

Sucre raffiné acheté à Londres et rendu à bord.	70 s.	»
Droit d'entrée à Tetouan ou dans tout autre port de l'empire de Maroc, 10 pour cent..	7	»
Fret, etc., 5 pour cent..................	3	6
Transport par terre à Tombouctou........	40	»
T. sh.	120	6

Or, si le sucre en pain qui revient à 120 sh. 6 d. le quintal rendu à Tombouctou s'y vend 100 piastres ou 4 sh. 6 d. chaque pain, il y a un bénéfice de 270 pour cent net.

Le gain que l'on fait sur les marchandises de prix et moins pesantes, telles que les toiles, etc., est encore plus considérable, parce qu'elles ne sont pas sujettes à des droits si forts ni à un transport si dispendieux. L'immense quantité d'or en barres et de poudre d'or que l'on rapporteroit de Tombouctou, d'Ouangara et de Gana, en échange de nos marchandises, seroit incalculable, et pourtant les Européens n'y ont peut-être jamais pensé.

Comme, en suivant la route que l'on vient d'indiquer, les marchandises passent par les territoires de rois nègres toujours en guerre les uns avec les autres, il vaudroit mieux songer à faire parvenir les marchandises à Tom-

bouctou par une partie du désert plus commode et moins sujette aux inconvéniens. La côte du Sahara est plus rapprochée de cette dernière ville; mais les personnes qui ont fait le commerce de la gomme à Portendik représentent les habitans du Sahara comme une race d'hommes grossiers, farouches, intraitables, et incapables d'être civilisés par le commerce ou par tout autre moyen. On peut croire néanmoins que si des Européens qui entendroient leur langue établissoient un comptoir sur leurs côtes, et leur faisoient bien connoître les avantages que leur procureroit un commerce tel que celui dont il vient d'être question, et dont ils effectueroient les transports, leur férocité céderoit au sentiment de l'hospitalité, vertus qu'ils exercent d'une manière si admirable. Alors l'alliance qu'ils formeroient seroit inviolable. La personne qui a proposé ce plan l'a formé sur la base de l'expérience personnelle. Ce projet offre le grand avantage de n'avoir affaire qu'avec une seule tribu, chez laquelle on voyageroit en toute sûreté, de n'être sujet à aucun droit de douanes ni même au droit d'entrée qu'on paye à l'arrivée à Tombouctou, parce que les marchandises entreroient par la porte du Sahara (Bab-Sahara), ce qui exempte de toute taxe.

On ne peut douter que la civilisation de l'intérieur de l'Afrique ne fût le résultat de ce commerce; celui des esclaves diminueroit graduellement, en même temps que le nouveau négoce prendroit de l'accroissement; mais surtout quelle satisfaction pour le chrétien et pour le philanthrope de voir convertir à la foi et ramener à la civilisation des millions de créatures humaines douées de raison!

Nouveaux établissemens sur le Missouri et la Pierre-Jaune dans l'Amérique septentrionale.

Depuis quelques années, les marchands de pelleteries du Canada se sont emparés du commerce avec les tribus indiennes sur le Haut-Missouri. Ces tribus habitent le territoire des États-Unis, ou du moins un territoire que cette république regarde comme lui appartenant. Comme les agens des États-Unis d'Amérique avoient des difficultés continuelles avec ces commerçans, on a pris des mesures efficaces pour les prévenir.

Le 30 octobre 1818, trois cents tirailleurs s'embarquèrent à Bellefontaine pour remonter le Missouri jusqu'à la Pierre-Jaune. L'expédition passera l'hiver au confluent du Kanzas, et continuera sa route au printemps; de sorte que l'été prochain elle arrivera au lieu de sa destination.

La rivière de la Pierre-Jaune se jette dans le Missouri par 48° de latitude nord et 27° de longitude à l'ouest de Washington. Les États-Unis ont le projet de former un établissement à son embouchure; ainsi, ils auront un poste militaire situé à 600 lieues à l'ouest du Mississipi, et à 35 lieues plus au nord que Québec. Le commandant emporte du grain et diverses semences qui pourront, à ce que l'on espère, réussir sous ce climat.

Cet établissement doit faire époque dans l'histoire de l'Amérique occidentale, puisqu'il étend la puissance des États-Unis jusque dans ces parties reculées du continent. Jusqu'à présent elles avoient été exclusivement occupées par les Compagnies angloises du nord-ouest et de la baie d'Hudson; c'étoit le vrai point d'appui de l'influence des Anglois sur les Indiens.

La rivière de la Roche-Jaune étoit bien peu connue, quoique très-considérable; elle ne cède pas à l'Ohio. Le

Big-Horn, un de ses affluens qui sort d'un lac près du Rio del Norte, sur les confins du Nouveau-Mexique, est navigable à une distance de plusieurs milles en remontant. La Roche-Jaune est profonde, rapide; le capitaine Clarke l'a remontée jusqu'à 850 milles. Au-dessus de son confluent avec le Big-Horn, elle a généralement 1500 à 2500 pieds de largeur, et, en plusieurs endroits, un mille.

Voyage au pic d'Adam dans l'île de Ceylan; par M. Davy.

J'arrive du pic d'Adam; c'est une bien haute montagne; elle s'élève au-dessus de toutes celles qui l'entourent. Le chemin pour arriver au sommet est escarpé, difficile, dangereux même dans quelques endroits; il passe par de belles forêts ou des bois impénétrables, par dessus d'énormes masses de rochers, sur le bord de précipices, et à travers des torrens. Dans les endroits les plus dangereux, des échelles grossières faites en branches d'arbres, des marches taillées dans le roc, et de fortes chaînes de fer facilitent la marche. Le chemin, tel qu'il existe, est l'ouvrage des hommes; il a été fait pour les pélerins. Ce n'est pas, comme on le prétend ordinairement, le lit d'un torrent. Sa direction, le sable, le gravier, l'argile dont il est recouvert en plusieurs endroits, ne peuvent s'accorder avec cette opinion. La cime de la montagne forme un plateau long de soixante-douze pieds, large de cinquante-quatre. C'est un lieu saint où l'on prétend que l'on voit l'empreinte du pied de Bouddah. Il est consacré à la dévotion, entouré d'un mur peu élevé, et ombragé par un bois d'arbres sacrés qui sont extrêmement vieux, et appartiennent à une espèce de rosage (rhododendron) encore inconnue. Leur feuillage, toujours vert, est d'une teinte sombre. Leurs fleurs sont d'un rouge

éclatant, grandes, magnifiques. Les insulaires ont une vénération extrême pour ces arbres. Personne n'ose y toucher, encore moins en cueillir des fleurs. Ils ont, suivant la tradition, été plantés par le dieu de la montagne, quand Bouddah abandonna la terre et quitta ce lieu. S'il faut en croire la tradition, on ne les trouve que dans l'île de Ceylan. La prétendue empreinte du pied de Bouddah est sur un rocher au milieu de l'espace entouré, mais sa ressemblance avec les vestiges des pas de l'homme est bien informe. On aperçoit une figure allongée longue de cinq pieds quatre pouces et large de deux pieds sept pouces dans sa plus grande largeur près des orteils; ceux-ci sont au nombre de cinq, tous de longueur égale. Cette empreinte est entourée d'une balustrade en cuivre, ornée de quelques gemmes communes; ce sont la plupart des cristaux de roche et des rubis, ou simplement des cristaux de roches montés sur une feuille de couleur, afin de leur donner l'apparence de pierres précieuses. Le sanctuaire est couvert par un petit bâtiment en bois; comme nous l'avons visité à l'époque du pélerinage, nous l'avons trouvé orné de fleurs et de banderolles.

L'empreinte sacrée à laquelle la montagne est redevable de sa célébrité chez les Indous, doit son existence au travail des hommes; j'ai de bonnes raisons pour le croire, en ayant aperçu des traces à sa surface; d'ailleurs les divisions entre les orteils qui semblent être semblables au rocher consistent en un mélange de chaux et de sable, comme je m'en suis convaincu par un examen attentif. L'innombrable quantité de pélerins qui gravissent tous les ans cette montagne âpre et escarpée, prouve quelle influence la religion exerce sur l'esprit des insulaires; il y arrive certainement des milliers de dévots. Nous en avons vu au moins près de trois cents de toutes les classes de la

société et de tous les âges ; des pères portoient leurs enfans sur le dos ; des hommes faits donnoient la main aux vieillards qui avoient de la peine à se soutenir. Les offrandes que ces pèlerins apportent, consistent en fruits : on prie d'abord pour ses parens, ensuite pour la prospérité du sanctuaire, ensuite pour soi-même. Avant que l'on descende, une scène touchante a lieu. Les pèlerins échangent entre eux leur feuille de betel, ce qui est un signe de paix ; les femmes témoignent, par des saluts profonds, leur respect et leur amour pour leurs époux, les enfans pour leurs parens, les amis pour leurs amis. C'est ainsi que les liens de la parenté se resserrent, que les amitiés se renforcent, que les inimitiés s'appaisent. Enfin le prêtre donne sa bénédiction aux fidèles, puis les invite à retourner chez eux, et à tenir une conduite vertueuse.

Le pays compris entre le pied de la montagne et Colombo est ravissant pour les étrangers. C'est un paysage montagneux qui rappelle les sites les plus beaux des pays de montagnes de l'Europe. Les vallées offrent des prairies aussi vertes qu'en Angleterre. Presque tout ce canton est couvert de forêts, ce qui donne un air d'uniformité aux ravins les plus profonds.

Le sol est si favorable à la végétation, qui d'ailleurs est puissamment aidée par la chaleur et l'humidité, que partout où une plante peut prendre racine, elle prospère. Il ne manque à ce beau pays que l'activité, l'esprit d'entreprise, la connoissance de l'agriculture, et surtout la suppression de l'antique régime féodal pour changer ce territoire sauvage, mais charmant, en un jardin ; alors il mériteroit le nom de paradis qu'il porte, mais bien à tort depuis un temps immémorial.

Nouveaux détails sur la mort de Mungo-Park.

Un more, établi à Coumassie, capitale de l'Aschantie, et nommé Baba, présenta un jour un de ses compatriotes à M. Bowdich, chef de l'ambassade angloise dans ce pays, en lui disant que c'étoit un homme très-savant, et qui arrivoit de Tombouctou. « Ce nouveau venu ne témoigna aucune surprise en me voyant, dit M. Bowdich, et Baba me dit que c'étoit parce qu'il avoit déjà vu trois hommes blancs à Boussa, au sud-est de Tombouctou. Je m'empressai de demander des détails sur le sujet, et Baba qui me servoit d'interprète me les rendit de la manière suivante : « Il y a quelques années, un bâtiment ayant des mâts, parut tout-à-coup sur le Quolla ou Niger, près de Boussa ; il y avoit à bord trois hommes blancs et des nègres. Les habitans du pays, sur la demande de ces étrangers, leur portèrent des provisions, en furent bien payés, et en outre reçurent des présens. Il paroît que le bâtiment avoit jeté l'ancre. Le lendemain les habitans voyant qu'il continuoit sa marche, le suivirent en courant, parce qu'ils vouloient, suivant l'assertion du more, l'empêcher d'aller se briser contre les rochers cachés sous l'eau, et qui sont très-commun dans le Quolla. Les blancs se méprirent sur le motif de la conduite des nègres, et, croyant qu'on les poursuivoit dans de mauvais desseins, les menacèrent. Bientôt le bâtiment toucha, les hommes sautèrent dans l'eau, et cherchèrent à se sauver à la nage ; mais le courant les emporta, et ils se noyèrent. » Ce more croyoit qu'il y avoit encore de leurs vêtemens à Ouaouâ, mais il ne pensoit pas qu'il s'y trouvât des livres et des papiers. Ce récit simple et non préparé produisit une vive impression sur mon esprit. Je revis ce more plusieurs fois ; il avoit les manières très-douces ; jamais il ne me demanda rien. Un

autre more me raconta le fait de la même manière, mais il n'en avoit pas été témoin oculaire. » M. Bowdich reçut ensuite d'un de ses compatriotes qu'il avoit laissé à Conmassie un petit écrit en arabe qui contient le même fait avec des circonstances un peu différentes; mais le résultat définitif est que les hommes blancs se noyèrent dans le fleuve.

Ces détails, que l'on peut regarder comme authentiques, ne permettent pas d'espérer raisonnablement que Mungo-Park vive encore. Des journaux ont accueilli des bruits d'après lesquels ce voyageur intrépide est retenu prisonnier par un roi nègre. Nous craignons bien que ces nouvelles ne soient apocryphes; elles prouvent le vif intérêt que l'on prend au sort de Mungo-Park; mais on feroit mieux de ne pas les donner au public, qu'il est ensuite pénible et pourtant nécessaire de désabuser.

Nouvelles des Voyageurs.

Lord Belmore est arrivé à Naples, après avoir terminé son voyage en Égypte, en Palestine, en Syrie, dans les plaines de Troyes, etc. Il a remonté le Nil, en Nubie, jusqu'à la seconde cataracte. Il a passé six semaines au milieu des ruines de Thèbes. Il payoit tous les jours cent Arabes pour faire des fouilles, qui ont produit une quantité surprenante de morceaux curieux. La relation de son voyage sera d'autant plus importante pour la géographie, que partout il a déterminé les latitudes et les longitudes, à l'aide d'excellens instrumens d'astronomie.

M. F. G. Siéber, jeune homme natif de Bohême, et brûlant de zèle pour l'histoire naturelle, est allé parcourir le Levant. Il a déjà écrit de Candie et de Jérusalem. Le firman turc, dont il est porteur, lui a donné la facilité de voyager sûrement en Égypte et en Palestine. Le comman-

dant de Jaffa lui donna une lettre en arabe, adressée à tous les cheiks bedouins, dont il devoit parcourir le territoire. Il a reçu l'accueil le plus amical des religieux du Saint-Sépulcre, à Jérusalem. Accompagné d'un jardinier, il espéroit faire une ample récolte de plantes, pour composer une flore de la Palestine. Il a le projet de se rendre au cap de Bonne-Espérance, ensuite d'aller dans l'Inde.

D'après des nouvelles de Bagdad, du mois de novembre 1818, sir Robert Ker Porter, distingué par ses connoissances historiques et son habileté comme peintre de paysages, venoit d'arriver dans cette ville après avoir terminé son voyage en Perse. Il rapporte de très-beaux dessins des antiquités de la Perse, dont quelques-unes n'ont été copiées qu'imparfaitement et à la hâte. Il doit, dans l'été de 1819, retourner à Saint-Pétersbourg, où il est attaché à l'ambassade angloise, et mettre la main à son Voyage pittoresque en Perse.

M. Raske, savant Danois, professeur à l'Université de Copenhague, est parti pour parcourir le Caucase. Son voyage, entrepris aux frais du roi de Danemark, a pour but de chercher les traces de l'origine des langues du nord de l'Europe parmi les peuples de l'Asie. En passant à Saint-Pétersbourg, M. Raske a recueilli avec soin tous les renseignemens qui pouvaient le guider dans ses recherches, et a déjà obtenu des résultats importans. Il a en même temps donné une plus grande extension au plan de son voyage; il attend, à Saint-Pétersbourg, que son gouvernement adopte le nouveau projet qu'il lui a soumis, et qui entraîne de plus grandes dépenses, pour se vouer à son exécution avec le zèle et l'activité qui lui sont propres. Ce nouveau plan consiste à franchir le Caucase, traverser la Perse, puis l'Inde jusqu'à Ava, dans la presqu'île au-delà du Gange. M. Raske se propose, dans ce long voyage,

d'apprendre l'ancienne langue bali, presque inconnue jusqu'à présent, et, muni de toutes les connoissances qu'il acquerra dans ses courses, de faire connaître en Europe les livres sacrés du bouddhisme. Cette étude répandra sans doute un nouveau jour sur les religions de l'Orient, et offrira peut-être de nouvelles lumières aux recherches qui concernent la mythologie scandinave.

Le voyage dans les montagnes du Caucase étant accompagné de beaucoup de dangers, on ne peut prévoir d'avance si les circonstances n'opposeront pas des obstacles invincibles au projet de M. Raske. Dans ce cas, ce savant est décidé à aller aux Indes par mer; s'il peut gagner cette contrée par terre, il espère que son entreprise sera entièrement terminée en 1822. On doit d'autant plus espérer un résultat avantageux pour les sciences, du dessein hardi de M. Raske, qu'au zèle et à l'enthousiasme d'Anquetil du Péron, qui s'est rendu immortel pour avoir apporté en Europe les livres sacrés des anciens Perses, il joint des connoissances beaucoup plus étendues dans les langues. Durant son séjour en Suède et en Russie, M. Raske a appris à fond le lapon, le finois et plusieurs idomes de l'Asie septentrionale. A Pétersbourg, il a perfectionné la méthode sanscrite, qui diffère considérablement de celles que l'on a jusqu'à présent publiées en Angleterre et dans l'Inde.

M. Georges Cartwright, auteur du *Journal tenu pendant un séjour de dix-sept années, sur la côte de Labrador*, vient de mourir, à l'âge de quatre-vingt-un ans. C'était, nous le pensons, le Nestor des voyagenrs modernes. Son journal est estimé à cause de l'exactitude et de l'étendue des détails; nous ne croyons pas qu'il ait été traduit.

IV.

MÉLANGES GÉOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES.

Tolérance religieuse en Russie.

Les discussions qui ont occupé nos chambres, relativement à l'égale protection que la Charte promet à tous les cultes, ont fait rechercher quel étoit le degré de tolérance ou de liberté religieuse admis dans quelques autres états de l'Europe. Le vaste empire de Russie offre, entre autres, l'exemple d'un état où tous les cultes sont exercés; mais, pour connoître d'une manière positive les bornes et les conditions de cette liberté, il faut consulter un ouvrage allemand intitulé: *Observation sur la liberté du culte pour les étrangers dans l'empire russe*, par M. Grot, pasteur luthérien à Pétersbourg. Nous en avons extrait les passages suivans:

Les empereurs de Russie ont, depuis trois siècles, accordé aux étrangers une parfaite jouissance de l'exercice de leur culte. Cette liberté a surtout été consolidée sous Catherine II. Le clergé ne s'y est point opposé, et n'a pas cherché à faire des prosélytes. Pendant la guerre contre les Turcs, en 1789, il mourut à l'armée un ministre luthérien. Un prêtre catholique fut prié de faire ses obsèques; il s'y refusa. On s'adressa alors à un Russe, qui ne fit pas de difficulté.

Pour parvenir aux dignités de l'état, pour remplir les emplois civils, il n'est point nécessaire de professer la religion dominante. En 1794, les deux médecins de l'impératrice étoient protestans, ainsi que les cinq médecins et tous les chirurgiens de la cour. On trouve des protestans et des catholiques parmi les chambellans, les chevaliers des ordres, les amiraux, les généraux en chef, les gouverneurs

des provinces et les chefs des tribunaux. A Pétersbourg du moins ces principes de tolérance sont répandus jusque dans les classes inférieures. Pierre-le-Grand avoit interdit l'entrée de ses états aux juifs; la défense a été révoquée.

Il est permis au sectateur d'un culte étranger d'y renoncer pour un autre; mais il n'est point permis aux Russes d'apostasier, et il est interdit aux ecclésiastiques étrangers d'en recevoir dans le sein de leurs églises. Un étranger même, qui a adopté le culte russe, ne peut plus changer, et les enfans des sectateurs d'une religion étrangère qui, faute d'un ministre de leur religion, ont été baptisés par un ecclésiastique russe, demeurent membres de l'église de Russie.

Le culte religieux est exercé, à Pétersbourg, en neuf différentes langues étrangères, en allemand, finlandois, suédois, islandois, françois, italien, anglois, hollandois et arménien. Les luthériens sont les plus nombreux; viennent ensuite les catholiques. M. Grot a consigné ici un fait intéressant pour l'histoire des langues. Les Estoniens furent d'abord du district de l'église finandoise, parce que la langue de l'Estonie a beaucoup de rapport avec celle de la Finlande; mais comme les Estoniens avaient cependant beaucoup de peine à comprendre les prédicateurs finlandois, il fallut établir une église estonienne: elle existe depuis 1787.

Il est à remarquer que, quelque grande que fût la liberté que Pierre I accorda à tous les étrangers pour s'établir dans ses états, sa tolérance ne s'étendit pas jusqu'aux jésuites, auxquels il défendit sévèrement l'entrée de son empire; ils en devinrent sujets par le premier partage de la Pologne; ils sont principalement établis dans la Russie-Blanche. De tout le clergé catholique, Pierre I n'admit que les capucins, et en leur interdisant la faculté de faire des prosélytes.

Les jésuites étaient parvenus, sous Paul I, à obtenir la permission d'établir un collége à Pétersbourg; mais leurs tentatives pour faire des prosélytes les en a fait chasser il y a trois ans.

Il leur a été sévèrement interdit de faire des conversions, et ce n'est que dans la *Russie-Blanche* qu'ils sont admis aux fonctions ecclésiastiques. Ils sont soumis à l'inspection de l'archevêque, qui n'est point de leur ordre. Ils sont d'ailleurs astreints à se conformer aux règles générales établies pour la direction des écoles, et ne peuvent faire usage que des livres élémentaires prescrits pour tout l'empire. Outre les jésuites, on trouve dans la *Russie-Blanche* des dominicains, des franciscains, des bernardins, des trinitaires, et des carmes, etc. Ces ordres occupent trente-huit couvens. Parmi les religieuses, on distingue principalement les sœurs de la charité.

On assure, au moment où nous écrivons, que les jésuites, sur la demande du clergé catholique lui-même, ont été chassés de toute la Russie.

Les Arméniens ont un culte qui tient du catholique et du grec. La religion catholique proscrit le célibat des prêtres; la religion grecque ne permet pas aux pasteurs de se remarier; celle des Arméniens exige qu'ils soient mariés. L'observation des jeûnes est très-rigoureuse, et il y en a beaucoup. On n'y reconnoît point la suprématie du pape, mais l'intercession des saints y est reconnue, et on observe plusieurs rits juifs. Les Arméniens établis en Russie dépendent d'un archevêque arménien. Sa résidence étoit à Astrakhan; mais, depuis 1780, il l'a fixée dans la nouvelle ville de Nakhitschevan, gouvernement de Catherinoslav. Il se transporte cependant dans d'autres villes russes où il se trouve des individus de sa religion, et fait de fréquens voyages. Étant à Pétersbourg, en 1792, il fut nommé

membre de la *société libre économique*; ainsi que le moufti de la Tauride, Mehemet Dschan Gheffrin, qui se trouvoit également dans cette capitale. L'église arménienne de Pétersbourg ne compte qu'environ cent cinquante individus.

Le séjour principal des frères moraves est à Sarepta dans le gouvernement de Saratoff, près du fleuve Sarpa; ils y ont porté leur industrie ordinaire. Il n'y a que treize individus de ce culte à Pétersbourg.

Non loin de Moscou, il s'étoit formé, au commencement de ce siècle, une petite colonie luthérienne composée d'artisans qui s'y étoient rendus pour travailler le fer. Ces gens-là oublièrent leur langue, et on a vu très-récemment le pasteur allemand, Heideck, de Moscou, les catéchiser, leur prêcher en langue russe, et en 1796 les recevoir au sein de son église. Plusieurs Russes assistèrent à cette cérémonie.

Deux faits assez récens prouvent combien la religion dominante est loin de se départir facilement de ses prérogatives. M. de Rosenkranz, envoyé de Danemark, qui épousa la princesse de Wasemsky, fille du procureur général, ne put pas obtenir la permission d'être marié par un prêtre luthérien; il fallut employer un ecclésiastique russe. Le ministre luthérien présent, en qualité de témoin, ne fit qu'enregistrer, dans le livre de son église, la bénédiction nuptiale. Le ministre de Naples, duc de Serra Capriola, qui épousa la sœur de madame de Rosenkranz, fut également obligé de se faire marier par un prêtre russe avant de l'être par un prêtre catholique; et, sauf des dispenses très-rares et très-difficiles à obtenir, les enfans d'un individu russe et d'un individu d'un culte étranger sont astreints à suivre la religion dominante de l'empire.

Toutes les églises de Pétersbourg consacrées à des cultes étrangers, à l'exception de la finlandoise, sont

chauffées pendant l'hiver au moyen de deux ou même de quatre poêles. Ces édifices étant vastes et élevés, et n'étant chauffés que trois jours à l'avance, tandis que les autres le sont continuellement, n'offrent pas une température aussi douce que les appartemens, mais on y remédie par des fourrures. Les poêles ont plusieurs étages, afin que la fumée montant graduellement contribue à répandre partout la chaleur; elle ne se dissipe que lorsqu'elle est refroidie. Dans le reste du nord, même en Suède et en Norvège, on ne chauffe pas les églises malgré l'âpreté des frimas et la longueur du service divin. On y fait néanmoins assister les enfans dès le plus bas âge.

Beaucoup d'habitans de Pétersbourg, surtout les membres de l'église russe, mettent une trop grande célérité à enterrer leurs morts; ils exigent également que les cadavres des individus des autres cultes décédés dans leurs maisons soient enterrés le jour même de leur mort ou de leur prétendu trépas, abus qui contraste si fort avec l'usage des modernes allemands, qui, sur les instances réitérées de plusieurs médecins philanthropes, et spécialement du célèbre Hufeland, ont déjà établi en quelques endroits des maisons pour déposer les cadavres et s'assurer de la mort avant de procéder à l'inhumation.

Long-temps même avant qu'on abolît dans une partie de l'Allemagne la funeste coutume d'enterrer les morts dans les églises et dans les cimetières, on avoit déjà séparé à Pétersbourg le domicile des vivans de l'asile des morts.

D'après les calculs de probabilité, on peut présumer qu'il y a à Pétersbourg, parmi les sectateurs des religions étrangères, 20,522 luthériens, 1,736 réformés, 5,195 catholiques; total, 25,544.

Les pasteurs étrangers jouissent d'une certaine considération sociale, non seulement chez les personnes de leur

culte, mais même chez les russes de toutes les classes, ainsi que chez le haut et bas clergé. Les prélats aiment à les réunir à leur table, tant dans les gouvernemens qu'à Pétersbourg. Feu M. Pamphiloff, aumônier de l'impératrice Catherine II, avoit coutume de célébrer la fête des rois dans un banquet, où il admettoit les prêtres de toutes les religions, des membres du synode, des archevêques russes et grecs, des abbés et des protopopes. On accueille surtout les ministres protestans avec une considération distinguée.

La ville de Parga.

Sur les côtes de l'Albanie, vis-à-vis l'île ionienne de Paxo, s'élève une montagne qui s'avance en péninsule, et qui possède un assez bon port. C'est là que la petite ville de Parga, peuplée de 5000 habitans, maintenait son indépendance contre le puissant Ali-Pacha. Dans les divers traités qui ont été conclus entre la Porte, la France, la Russie et l'Angleterre, relativement aux îles ioniennes, les places de Terre-Ferme, en Albanie, et en Epire, ont été abandonnées aux Turcs; mais, revenant sur ces dispositions, les divers commandans militaires françois, anglois et russes, ont essayé de soutenir sous main les Parganiotes contre le pacha. Il résulte des éclaircissemens donnés au parlement, par lord Castlereagh, que l'Angleterre n'a pris aucun engagement pour défendre Parga, mais qu'elle négocie avec la Porte pour obtenir l'exécution d'une espèce de convention subsidiaire, autorisant d'admettre les habitans de Parga dans quelque partie des îles ioniennes, s'ils étoient résolus à quitter leur pays natal plutôt que de vivre sous le gouvernement ottoman. Dans le cas où les habitans se retireroient, le pacha devoit

leur payer pour leurs maisons et leurs terres une somme de 500,000 livres sterling (12 millions de francs). Ils devoient recevoir des possessions territoriales dans les îles ioniennes. Le général Maitland avoit cependant consenti à diminuer cette somme.

Une lettre récente de Corfou apprend que les troupes d'Ali-Pacha ont occupé Parga par surprise. La plupart des habitans se sont enfuis. Le pacha refuse à présent de payer une indemnité quelconque.

Voyage aérostatique d'Irlande en Angleterre.

Le 22 juillet 1817, à une heure 20 minutes après midi, M. Windham Sadler monta dans une nacelle suspendue à un ballon de dimension peu considérable. Le dessein de l'aéronaute étoit de traverser le canal Saint-George en ligne aussi directe et en aussi peu de temps qu'il seroit possible; en conséquence, il résolut de rester autant qu'il le pourroit dans la région inférieure de l'air, afin d'éviter la perte de temps qui résulteroit de monter et de descendre, et en outre la déperdition du gaz. L'ascension fut très-belle. Le vent souffloit légèrement de l'ouest-sud-ouest. M. Sadler s'éleva en quelques minutes à une hauteur de laquelle il pouvoit apercevoir distinctement une vaste étendue de pays jusqu'au-delà des montagnes de Wicklow, au sud de Dublin; mais cette scène magnifique disparut bientôt; une masse de nuées vaporeuses enveloppa le voyageur, le déroba à tous les yeux, et cacha aux siens tout ce qui étoit sur la terre.

Le froid qu'il éprouva en entrant dans les nuages, lui fit endosser des vêtemens par-dessus ceux qui le couvroient déjà. La dilatation de son ballon lui donnant lieu de conjecturer qu'il se trouvoit plus haut qu'il ne l'avoit pro-

jeté, il laissa échapper du gaz, et jeta de petits morceaux de papier qui, en s'éloignant, semblèrent indiquer qu'il continuoit à monter. Il fut bientôt au-dessus du nuage dans une atmosphère claire. Le ballon parut stationnaire pendant quelques minutes. De temps en temps M. Sadler apercevoit la terre à travers les flots de vapeurs qui rouloient au-dessous de lui. Il entendit le bruit de canons; et le ballon descendant aussi rapidement qu'il s'étoit élevé, il se trouva au-dessus de la colline de Howth à deux heures et quelques minutes; ainsi il n'avoit pas parcouru un espace considérable depuis quarante-cinq minutes qu'il étoit en l'air, Howth n'étant qu'à dix milles à l'E. N. E. de Dublin.

M. Sadler ne se découragea pas; il jeta environ quarante livres de lest, s'éleva de nouveau, se dirigeant à l'est. A deux heures vingt-cinq minutes, il atteignit un second courant d'air venant de l'ouest nord-ouest qui l'éloigna de terre. Il étoit alors à deux milles et demi d'élévation, le thermomètre à 38° (2°,66); tout-à-coup un nuage neigeux l'enveloppa; les rayons du soleil frappant les particules de neige, il en résultoit un effet dont l'éclat ne se peut décrire. Le temps ne tarda pas à s'éclaircir de nouveau; M. Sadler aperçut la côte d'Irlande avec toutes ses hachures, depuis Drogheda et Newry au nord de Dublin, jusqu'à Bray-Head du côté de Wexford.

Enfin, à trois heures cinq minutes, M. Sadler aperçut les montagnes du pays de Galles. Quoiqu'il ne fût pas à une très-grande élévation, il remarqua un phénomène qu'il n'avoit pas encore aperçu, et qui le fit singulièrement souffrir. Les parties de son corps exposées immédiatement à l'action du soleil qui donnoit en plein sur la nacelle, étoient chaudes; il y éprouvoit même de l'oppression, tandis que ses extrémités souffroient toutes les rigueurs du

froid : le thermomètre à l'ombre étoit à 37° (2°,22), et au soleil à 75 (19°,09).

Le soin principal de M. Sadler fut de tenir constamment le ballon dans le courant d'air qui le poussoit rapidement vers la côte du pays de Galles au sud de Holyhead. Voyant qu'il se maintenoit à une hauteur uniforme, et s'avançoit en ligne directe vers le point auquel il tendoit, il put jouir à son aise du spectacle ravissant qui se déployoit au-dessous de lui. La mer, doucement agitée, étoit sillonnée en ce moment par une vingtaine de bâtimens qui faisoient route au nord; l'île de Man dans toute son étendue, d'un côté les côtes d'Irlande, de l'autre celles du pays de Galles, formaient un ensemble dont on peut difficilement concevoir la grandeur et la beauté.

A quatre heures dix minutes, M. Sadler put voir distinctement l'ombre du ballon qui s'étendoit en glissant sur la surface de l'eau.

A quatre heures et demie, il aperçut la lune telle qu'on la voit de la terre dans un jour serein. Dix minutes après, il distinguoit encore le phare situé sur la pointe de Howth. Une heure plus tard, il vit distinctement les clôtures qui séparent les terrains de l'île de Holyhead, et quelques instans après la jetée de la ville.

Etant très-près de terre, il fit ses dispositions pour descendre. Pour connoître la hauteur à laquelle il se trouvoit, il jeta hors de la nacelle trois œufs; l'un se brisa en mille morceaux avant d'arriver à la mer, l'autre fut vingt-neuf minutes à descendre. Cet intervalle de temps fit conclure à M. Sadler qu'il n'étoit pas très-élevé, et qu'il avoit réussi à se maintenir à une hauteur donnée, ainsi que dans la ligne droite.

A sept heures un quart, il étoit un peu au sud du phare de Holyhead; voyant un endroit convenable pour

descendre, il ouvrit le soupirail; le ballon s'abaissa, le grappin le fixa près du lieu désigné, et l'arrêta à douze pieds de terre. La soirée étoit extrêmement calme. Beaucoup de personnes accoururent, et aidèrent M. Sadler à mettre pied à terre à sept heures cinq minutes. Il avoit parcouru 72 milles en cinq heures quarante-cinq minutes.

Cette tentative, couronnée par le succès, fournit une preuve convaincante de la possibilité de diriger les ballons aérostatiques, au moins jusqu'à un certain degré vers un point donné. Il s'agit de trouver, en montant et en descendant, le courant d'air favorable. Il est évident que si l'on pouvoit imprimer à la machine un mouvement de côté, on auroit une chance de plus, et on pourroit même, en profitant de courans opposés, aller en louvoyant, comme les navires sur mer. L'art des aéronautes est encore dans l'enfance. Son utilité pour les sciences peut être si grande, que les efforts des hommes qui le cultivent méritent d'être encouragés, quand ce ne seroit que pour les dédommager des périls imminens auxquels ils sont exposés.

Extrait de la correspondance d'un voyageur qui parcourt l'intérieur du Brésil.

Après une course de six jours qui n'offrit rien de remarquable, nous entrâmes dans le gouvernement de Minas-Geraès si fameux par ses mines d'or et de diamans, et bientôt nous nous trouvâmes dans sa capitale, à laquelle la richesse des mines des environs a fait donner le nom de *Villa-Rica*. Mais ces mines si vantées en Europe n'offrent que l'image de la destruction, et forment un contraste désagréable avec les plantations de cannes à sucre et de cafiers. Toutefois le travail pénible qu'exige l'exploitation des mines d'or, fixe l'attention d'un Européen.

On creuse d'abord une tranchée de quinze à vingt pieds de profondeur, ensuite l'on porte la terre que l'on a retirée de cette fouille dans des réservoirs en bois qui sont en forme d'entonnoir, et remplis d'eau que l'on agite sans relâche; ou on verse sans cesse de nouvelle. L'or qui se trouve dans la terre tombe au fond du réservoir, où il se dépose en petites particules feuilletées et fines comme du sable. Cette besogne fatigante est exécutée par des Nègres; ils travaillent sous l'inspection d'un blanc qui souvent est le premier à commettre des larcins; car ici, comme en beaucoup d'autres endroits, les petits voleurs pâtissent pour les grands.

Mais revenons à Richeville (Villa-Rica), qui est bien le trou le plus misérable que l'on puisse imaginer. Elle consiste en une seule rue longue d'une demi-lieue, bâtie le long de la route qui mène aux mines, et, de même que la plupart des autres villes de ce pays, contient à peu près autant d'églises que de maisons. Le palais du gouverneur se distingue par son extérieur: il ressemble à un petit fort flanqué de tours, et peut être défendu par quinze canons et une garde nombreuse. Les jours de fête, le petit potentat se place sur son trône, et donne sa main à baiser. Ses fonctions durent quatre ans. Chaque renouvellement de gouverneur engendre des altercations parmi les premières familles de la ville, chacune briguant l'honneur de lui présenter ses filles pour maîtresses. Celle qui est choisie devient l'objet de l'envie de celles qui sont exclues.

Le café en grains coûte cinq francs les trente-deux livres; ainsi l'on peut prendre sa tasse à bon marché. Les commerçans de Villa-Rica sont peu nombreux, mais plus ou moins riches; ils vivent comme des brutes, étrangers à toute idée de sociabilité. Les femmes sont très-jolies, mais

inabordables ; de leurs chambres, elles peuvent, sans être aperçues, voir tout ce qui se passe.

Après un séjour d'une semaine à Villa-Rica, nous avons continué notre voyage, et nous nous sommes arrêtés à Cataselto, bourg consistant en huttes bâties en terre ; il y a néanmoins une très-belle église. Enfin, après avoir parcouru, depuis Rio-Janeiro, une distance de cent vingt-six lieues, nous sommes arrivés à Villa-do-Principe, où l'on rencontre l'hospitalité patriarchale. Le vicaire de cette ville, homme très-riche, nous fit l'accueil le plus gracieux et nous donna des chevaux pour continuer notre voyage. L'on nous permit de visiter, en passant à Tejuco, *le* célèbre district des Diamans, et nous sommes les premiers négocians regardés comme françois qui ayons obtenu cette faveur.

Les mines de diamans s'exploitent à peu près de la même manière que les mines d'or, mais les surveillans y sont bien plus sévères. Les ouvriers nègres travaillent à peu près nus. Celui qui trouve un diamant se redresse, frappe trois fois des mains, et le remet à l'inspecteur. Quelquefois un diamant est avalé à la dérobée, et volé. L'exploitation des diamans est un monopole du gouvernement (1). L'intendant de la province a une autorité très-étendue ; il peut expulser quiconque lui est suspect. Aussitôt après notre arrivée, nous avons reçu des visites de plusieurs des principaux habitans ; il y a ici quelques sociabilités, et l'on peut parler aux dames. J'aurois dû, me disoit-on, épouser une très-jolie fille, que sa mère m'avoit proposée ; on taxa mon refus de cruauté.

(1) *Voyez*, sur les mines d'or et de diamant de ce pays, l'ouvrage suivant : *Voyage dans l'intérieur du Brésil*, fait en 1809 et 1810, par Mawe. Paris, Gide fils. 2 vol. in-8°.

Les habitans indigènes du pays sont entièrement sauvages, ils passent pour anthropophages. Ils marchent en troupes de trente à quarante individus. Leurs oreilles et leurs lèvres sont percées de trous dans lesquels ils passent de gros morceaux de bois. Ils sont ennemis jurés des Portugais, se nourrissent de la chasse, et vivent en nomades. Ils abandonnent leurs parens parvenus à la vieillesse, ou bien les tuent. Ils sont d'une grande adresse. Je les ai vus attraper une espèce d'hirondelle au vol. Leurs flèches, longues de six pieds, sont faites d'un roseau léger, dont l'extrémité est garnie d'une pointe en os.

Opinion nouvelle sur les îles Cassitérides.

M. H. Boase, membre de la société minéralogique de Cournouaille, a lu, dans la séance annuelle de 1818, un mémoire dans lequel il se livre à de savantes recherches sur la connoissance que les anciens avoient de la Grande-Bretagne; il annonce à ce sujet une opinion qui sera regardée au moins comme bien hasardée. Il soutient que jamais les Phéniciens n'ont visité le Cornouaille, et que s'il a existé réellement des îles Cassitérides, elles ne formoient certainement aucune partie de la Grande-Bretagne actuelle.

Caractère moral des Écossois.

Un voyageur anglois, qui a parcouru l'Écosse dans l'intention charitable d'examiner l'état des prisons de ce pays, a été frappé du petit nombre de criminels qu'il a vus dans les comtés qu'il a visités. Il en attribue la cause « à l'éducation religieuse des classes inférieures et à l'habitude « qu'elles ont de lire l'écriture sainte. Combien cet exemple, ajoute-t-il, ne doit-il pas encourager les travaux « de ces sociétés chrétiennes qui, dans la Grande-Bretagne « et dans d'autres pays, dirigent tous leurs efforts vers l'ac-

« complissement d'un objet dont l'importance est inappré-
« ciable. »

Accroissement de population dû à la vaccine.

Un calcul effectué d'après les tableaux de décès annuels porte le nombre des personnes mortes de la petite vérole, à Copenhague, de 1749 à 1758; par conséquent, dans un intervalle de cinquante ans, à 12,231. Or, la population de la capitale formant le dix-huitième de celle du Danemark, ce royaume a, dans l'espace de temps cité plus haut, perdu 2,101,158 habitans seulement par la petite vérole. Mais, depuis l'introduction de la vaccine en Danemark, en 1802, les choses y ont totalement changé, de même que dans tous les pays où cette pratique a été adoptée. Ainsi, pendant les dix-sept ans qui se sont écoulés depuis cette époque, 73,000 individus ont été sauvés par la vaccine, en calculant d'après les bases données pour les relevés des décès de 1749 à 1798.

Opales découvertes dans les îles Feroër.

M. Holm, pasteur d'une des îles Feroër, a découvert, dans les montagnes, des calcédoines, de belles zéolithes, des onyx, et enfin de véritables opales nobles. Jusqu'à présent, il n'en a trouvé que de très-petites; mais, comme celles de Hongrie, elles sont bien chatoyantes. M. Holm a envoyé toutes ces gemmes au muséum de Copenhague. Il a aussi rencontré dans ses fouilles l'opale de feu qui est de même très-rare. MM. de Humboldt et Sonnenschmidt l'avoient découverte près de Zimopan dans le Mexique.

Nouvelle expédition pour le Pôle.

L'*Hécla*, commandé par le lieutenant Beechy, et le *Griper*, par le lieutenant Hoppner, sont partis de Sheerness, le 8 mai, pour l'expédition de la baie de Baffin ou détroit de Davis.

DE LA CIVILISATION

DES

TATARS-NOGAIS

DANS LE MIDI

DE LA

RUSSIE EUROPÉENNE;

PAR M. DE GOUROFF,

Professeur à l'université de Kharkoff (1).

Observations préliminaires.

L'ÉTAT actuel des provinces méridionales de la Russie européenne est très-peu connu, et cependant il est digne d'attirer les regards de l'observateur. On sait qu'après le mouvement militaire qui eut lieu en 1783 et les traités de 1784 et 1792

(1) Ce mémoire a été publié en janvier 1816.

qui complétèrent au midi notre système de navigation et de commerce, le gouvernement avoit tout à créer pour tirer parti des avantages que venoient de lui procurer la force de ses armes et la sagesse de sa politique (1).

Les pays qu'il avoit acquis étoient les mêmes où Hérodote, qui écrivoit il y a près de vingt-trois siècles, dit qu'erroient les Scythes nomades. Toujours habités depuis cette époque par des peuples pasteurs, ils l'étoient dans ces derniers temps par des Tatars-Nogais qui, comme les Scythes, s'y promenoient sans cesse avec leurs tentes et leurs troupeaux. Mais lorsque ces contrées furent envahies par les armées russes, les Nogais allèrent chercher de nouvelles terres sous la protection de l'empereur turc; et, comme des pasteurs qui émigrent ne laissent rien après eux, le désert régna, sans aucun vestige de société, dans toute l'étendue des provinces conquises.

(1) C'est le prince Potemkin qui a chassé les Tatars de la Krimée et donné à la Russie ses limites naturelles au midi. On sait qu'il mourut près de Yassi, et que sa dépouille mortelle fut transportée à Kerson. J'ai cherché en vain, dans l'église où elle fut déposée, l'endroit de sa sépulture....! Lorsque la tombe a dévoré pendant vingt-cinq ans les restes d'un grand ministre, il est temps de graver sur la pierre qui les couvre au moins une modeste inscription. Le lieu même où sera celle de Potemkin fera assez son éloge.

La nouvelle Servie même, qui étoit limitrophe, inquiétée, appauvrie par les incursions d'un peuple qui se faisoit un jeu du pillage, de l'incendie et du massacre, n'avoit qu'une population très-rare, et ne présentoit de loin en loin que de misérables villages.

Ainsi, la Russie méridionale actuelle, au moment où elle devint partie intégrante de l'empire russe, n'offroit aux yeux qu'une immense solitude.

La seule presqu'île avoit conservé une partie de ses habitans, parce qu'ils n'étoient point nomades, et que l'intérêt de la propriété plus fort chez beaucoup d'individus que les haines religieuses et l'aversion d'un joug étranger, avoit empêché leur émigration totale.

Vingt-trois ans se sont à peine écoulés depuis que cette révolution a été consommée, et déjà ces pays, ranimés par une population nouvelle, ont entièrement changé de face. Nikolaëff, Voznécensk, Kerson, Ekatérinoslaf, Sévastopol, Odessa, trente à quarante autres villes et des milliers de villages s'y sont élevés comme par enchantement. On n'y a pas seulement formé les établissemens nécessaires à l'administration, mais on y a aussi créé des gymnases, des écoles, des pensionnats (1); on a commencé des collections

(1) Le duc de Richelieu a établi à Odessa deux instituts,

d'antiquités (1), des cabinets d'histoire naturelle, des bibliothèques (2) : on n'a rien oublié, en un mot, de ce qui est essentiel au développement des facultés intellectuelles de l'homme, rien de ce qui caractérise un peuple éminemment civilisé.

l'un pour les jeunes gens, l'autre pour les demoiselles. L'éducation qu'on reçoit dans l'un et dans l'autre, grâce à la surveillance du gouverneur général et au bon choix du directeur et des maîtres, est telle que ces établissemens, qui sont sans dotation, se soutiennent par eux-mêmes sur le pied le plus respectable. Le directeur actuel est M. Flouky, Grec de naissance, François d'origine, au service de la Russie depuis trente-quatre ans. C'est un père de famille aussi instruit qu'honnête, et digne, sous tous les rapports, de la confiance publique.

(1) On rassemble à Théodosie les monumens antiques de la Krimée ; et, parmi ceux qu'on y a déjà recueillis, il y a quelques morceaux curieux. Les ruines génoises présentent encore plusieurs inscriptions très-bien conservées. Mais, si on ne s'empresse pas de les mettre sous la sauvegarde publique, elles passeront bientôt dans le cabinet de quelques amateurs.

(1) L'ancien et respectable amiral Mardvinof a joint à l'hôtel de la marine, à Nikolaëf, une bibliothèque, un cabinet d'histoire naturelle et un muséum d'antiquités. Quelques pièces de celui-ci ont été gravées ; mais les dessins ont été si mal faits qu'ils donnent une idée fausse et du sujet et de l'art ; par exemple, la fig. 5 de la pl. 43 du *Voyage de Pallas dans les pays méridionaux de l'empire*.

Ces établissemens ne peuvent pas sans doute être comparés à ceux du même genre qu'on voit dans les pays qui ont eu par leur position l'avantage d'arriver plusieurs siècles avant nous à l'état social. S'en étonneroit-on? ils ne font que de naître. Ce qui doit surprendre, c'est qu'ils existent. Au reste, tout contribue à donner la vie à nos provinces méridionales. Indépendamment des moyens d'instruction que le gouvernement y a multipliés, que ne doit-on pas attendre de la navigation de la mer Noire qui n'a pu prendre, à cause des guerres continuelles, le développement dont elle est susceptible? Elle ne fera pas certainement abandonner au commerce la route qu'il suit; mais, combinée avec les relations que nous donne la mer Caspienne, elle peut, sans établir de rivalité entre nous et les autres nations, puisqu'aucune ne se rencontrera avec nous sur la même voie, faire passer par nos mains les richesses de la Perse et du nord de l'Indostan: elle met à notre disposition les moyens de civiliser les peuples barbares de l'ancienne Colchide et des côtes voisines (1): elle procure à nos

(1) Le duc de Richelieu a fait acheter chez ces peuples, en 1814, des chênes pour les chantiers de la marine établis à Sévastopol. Ils sont revenus au gouvernement, le chargement fait, à 40 kopeks le poud au lieu de 85 kopeks que coûtent ceux de la Pologne, rendus à Kerson. Mais le trajet de cette dernière ville à Sévastopol est plus

produits agricoles et industriels un écoulement aussi prompt qu'avantageux : elle appelle enfin dans le midi de l'empire la population et les arts.

Quoique les ports d'Odessa, de Kerson, de Taganrok, de Théodosie et d'Eupatorie aient beaucoup souffert des prohibitions que la politique a cru devoir prononcer, le peu de commerce qu'ils ont fait a néanmoins donné à l'agriculture des encouragemens qui élèvent nos espérances au plus haut degré pour des temps plus tranquilles.

Ce seroit un tableau bien intéressant que celui des efforts du gouvernement pour rendre la vie à ces immenses contrées qui étoient dans un état absolu de mort lorsqu'elles sont tombées en son pouvoir. Leur résultat, exposé avec toute la sincérité qu'on doit mettre dans un pareil travail,

difficile et plus long que celui du port des Abazes où l'on charge pour Sévastopol. En outre, la qualité des chênes qui croissent sur la côte des Abazes est supérieure à celle des chênes de Pologne. Le duc de Richelieu a employé dans cette négociation un homme très-intelligent, et qui avoit voyagé plusieurs fois chez ces peuples pour raisons de commerce. M. de Scassi m'a dit que jamais il n'avoit eu à se plaindre de mauvaise foi de leur part. Le comptoir qu'il a établi est à 60 verstes de Gelengek et à deux verstes du bord de la mer sur la rivière de Pchade. Si l'on continue un commerce régulier avec ces peuples, ils ne tarderont pas à être civilisés.

seroit une réponse éloquente aux déclamations des politiques occidentaux. Ils n'ont sur ce pays que des observations, ou fausses, ou inexactes, ou incomplètes, et ils ne nous en donnent pas moins, très-charitablement sans doute, le conseil de peupler nos déserts. Qu'ils apprennent que là, toute comparaison gardée, se sont formés, dans un très-court période, peut-être plus de villes et de villages que dans les États-Unis même, dans un espace de temps égal.

Je regrette que l'inspection temporaire des établissemens d'instruction publique, qui m'a procuré l'occasion de voir deux fois une partie de ces provinces, ne m'ait pas laissé le loisir nécessaire pour tracer ce tableau.

Ces contrées se sont peuplées, sur tous les points, d'étrangers de nations et de religions différentes. Tous ceux que la tyrannie du gouvernement dans certains pays, l'absence de toute protection civile dans d'autres, ailleurs des moyens trop foibles d'existence, et partout des guerres continuelles forçoient, pendant ces dernières années, de fuir loin de leur patrie, pouvoient trouver en Russie un asile protecteur. D'un côté, la Moldavie, la Valachie, la Servie, la Bosnie, les îles de la Grèce et même la Circassie ; de l'autre, les pays autrichiens, l'Allemagne, Dantzig, la Prusse et quelques cantons de la Pologne, ont versé, dans les gouvernemens

de Kerson, d'Ekaterinoslaf et de la Tauride, soit par masses, soit par des émigrations isolées, une population considérable.

Toutes ces colonies, jointes à celles des Russes de diverses sectes, groupées dans le même tableau, présenteroient des contrastes non moins intéressans pour l'homme d'état que pour le philosophe.

Il ne m'a été possible de recueillir des renseignemens certains et assez étendus que sur la colonie des Tatars-Nogaïs, et c'est sur elle seule que j'oserai écrire quelques lignes.

De la civilisation des Tatars-Nogaïs dans le midi de la Russie européenne.

Les Tatars-Nogaïs, qui habitoient hors de la presqu'île de Krimée, occupoient, sous les Khans, toutes les côtes septentrionales de la mer Noire, depuis le Danube jusqu'au Kouban. On aura une idée de leur population par celle des deux hordes du Boudjak et du Jedsan. La première, qui habitoit la Bessarabie, avoit pu autrefois, selon Cantemir, mettre sur pied trente à quarante mille hommes. La seconde, qui erroit entre le Dniester, le Boristène et le Boug où elle s'étoit établie en 1728, pouvoit fournir, suivant

le témoignage de Peyssonel (1), quatre-vingt mille hommes de cavalerie. Dans le cours de la guerre commencée en 1708, et qu'on peut dire n'avoir fini réellement qu'en 1792, toutes les hordes désertèrent le pays. Une partie passa le Dniester, et on laissa l'autre aller s'établir sous la protection de la Russie, dans les steppes qui se prolongent jusqu'au Kouban. Mais, accoutumées à un état continuel de rapines, et même à ne souffrir aucun voisin, elles avoient sans cesse des démêlés avec les kalmouks, les kosaques et les troupes de la ligne du Kaukase. Le gouvernement prit enfin la résolution, en 1783, d'envoyer des troupes pour les réduire et les transplanter dans les plaines de l'Oural (2). Le général Souvarof, sous les ordres de qui s'étoit faite l'émigration des chrétiens de Krimée en 1778, fut aussi chargé de forcer celle des Nogais. Mais il avoit à traiter avec un peuple différent des Arméniens et des Grecs par son caractère, sa religion, son état social surtout et sa situation politique : il échoua complétement. Les Nogais passèrent au-delà du Kouban et s'enfuirent en

(1) *Traité sur le commerce de la mer Noire*, Tom. II, p. 341.

(2) Pallas dit que ce fut en 1779, pour les transplanter de nouveau sur les bords du Dnieper. Mais je suis le rapport présenté à S. M. I. par les ministres.

masse au Kaukase, non sans perdre une multitude des leurs.

Les malheurs qu'ils éprouvèrent chez les peuples non policés qui les reçurent, et qui étoient cependant de la même religion, durent bientôt leur faire regretter la domination à laquelle ils s'étoient soustraits. Pillés chaque jour par les Tcherkesses, enlevés, vendus, faits esclaves, souffrant les plus cruelles vexations, ils voyoient le corps entier de leur nation dispersé et au moment d'être anéanti.

Dans cette situation, un de leurs chefs, Bajazet-bey, leur persuada facilement de se soumettre à la Russie. Ainsi les trois hordes du Jedissan, de Djambouilouk et de Jedichkul, revinrent en 1791 dans leurs cantonnemens antérieurs, et de là dans les plaines fertiles que le gouvernement leur assigna entre la Malochné, le Djouchanlé, le Berda et la mer d'Asof. Mais ces Nogais n'étoient plus alors qu'au nombre de seize mille, hommes et femmes.

Ce peuple n'a donc pas été seulement effacé de la carte politique de l'Europe, mais exterminé presque tout entier dans le court espace de vingt ans, par le fer, par les fatigues, par les privations, par les maladies. Quel sentiment de sympathie a parlé en sa faveur! Quels regrets a-t-il excités? Il n'avoit rien fait pour la civilisation ni pour la gloire : . . ; il est passé inaperçu.

D'autres restes, il est vrai, mais en très-petit nombre, subsistent encone dispersés dans les montagnes du Kaukase, ou errans sur les bords de la mer Caspienne, ou disséminés dans l'empire de Turquie, mais près de s'éteindre. D'autres encore, mieux dirigés ou plus heureux, sont venus depuis ce temps au milieu de leurs frères, jouir de la protection du gouvernement russe, ou tombés en son pouvoir par le sort de la guerre, ont été aussi réunis aux autres Nogais. Telle est l'histoire du nouvel établissement de ce peuple, en 1791, dans des terres qu'il avoit déjà habitées.

Pallas, qui le visita deux ans après, dit que, *jadis nomades, ils étoient convertis en laborieux cultivateurs, et qu'on les ameneroit bientôt à se construire des villages* (1). Une pareille métamorphose, dans un si court espace de temps, seroit bien extraordinaire. Mais si ce petit peuple n'avoit point d'habitations fixes, s'il erroit tout l'été faisant paître ses troupeaux, il n'était donc pas *cultivateur laborieux*, mais toujours nomade, et c'est en effet ce qu'il est resté jusqu'en l'année 1812. On peut dire plus : sa répugnance à se fixer étoit si grande, qu'elle ne laissoit aucune espérance de succès. Lorsque M. de Rosenberg,

(1) *Voyage dans les gouvernemens méridionaux*, Tom. II, p. 292.

gouverneur général de la Tauride, fit, en 1805, un rapport au gouvernement sur l'état des Nogais, il dit qu'on comptoit dans leur territoire quatre-vingt-deux maisons et trente-cinq petites cahutes. Mais, en 1808, il n'y avoit plus que cinq maisons en totalité. Les Nogais s'opposoient donc constamment à tous les efforts qu'on faisoit pour les civiliser.

Au reste, on ne voit pas, en comparant la description que Peyssonnel fait des Nogais, dans un mémoire composé en 1755, avec celle de Pallas, en 1793, que, dans cet intervalle de trente-huit ans, ce peuple eût fait le moindre progrès dans la civilisation. Si on remonte à des temps antérieurs de plusieurs siècles, on retrouve, chez les Nogais de cette époque reculée, les mêmes mœurs et les mêmes usages que nous remarquons chez les Nogais d'aujourd'hui. Un peuple pasteur, environné de solitudes et ne voyant toujours que ses troupeaux et la nudité monotone des déserts, pourroit-il acquérir des idées nouvelles et se créer de nouveaux besoins? Les Arabes du désert qui sont uniquement occupés de la vie pastorale, comme l'étoient les Nogais, depuis quarante siècles n'ont point changé d'usages.

L'industrie agricole des Nogais se bornoit à tracer quelques sillons avec une charrue grossière dans les lieux fréquentés du steppe, à y

semer du millet et à herser avec un fagot de plantes sauvages ou un vieil essieu. L'année suivante, sans aucun préparatif, on jetoit du froment sur cette même terre, et on labouroit pour enterrer le grain. La très-petite étendue de champs ainsi cultivés étoit abandonnée ensuite à des jachères éternelles.

Les hordes avoient chacune leur territoire propre qu'elles partageoient entre les divers *aouls* ou villages mobiles. Mais les familles qui formoient ceux-ci n'avoient aucun terrain déterminé : elles erroient librement et à volonté dans tout le district, ayant soin cependant de ne changer de campement qu'après avoir épuisé les pâturages du lieu où elles se trouvoient.

Point de contestations entre les hordes, point de querelles entre les familles. Les hordes vivoient loin les unes des autres, séparées par de grands fleuves. Des familles qui n'auroient pas pu s'accorder ne campoient pas dans le même voisinage.

Leur division actuelle est à peu près la même qu'autrefois, à l'exception qu'un village qui n'occupe maintenant qu'une demi-verste, couvroit, comme *aoul*, tous les bords d'un ruisseau dans une étendue de huit à dix verstes.

Pour se transporter dans d'autres pâturages, les Nogais plaçoient leurs tentes, sans les démonter, sur des chariots à deux roues, avec leurs femmes, leurs enfans et les ustensiles de ménage.

Les troupeaux étoient poussés en avant ; les hommes suivoient à cheval. Dix à douze verstes étoient à peu près la distance d'une station à l'autre. Ils en changeoient trois ou quatre fois dans l'été. Les nomades qui vivent sur les bords de la mer Caspienne, où l'herbe est rare, ne restent pas sur une même place plus de deux ou trois jours.

Ces tentes d'environ quatre arschines de diamètre, formées de cercles à une certaine distance les uns des autres, et couvertes de nattes, de feutre ou de drap avec un trou circulaire au haut qui s'ouvroit et se fermoit à volonté à l'aide d'une soupape pour le passage de la fumée, étoient le seul domicile des Nogais dans toutes les saisons. Celles que j'ai vues ressembloient absolument à la description qu'en a donnée le Vénitien Barbaro qui voyageoit dans la Petite-Tartarie en 1446 et vécut seize ans parmi les hordes.

A la fin de l'automne, les Nogais revenoient passer l'hiver dans les mêmes lieux d'où ils étoient partis au printemps. Ils y avoient ramassé quelques meules de foin, coupé en mottes ; et empilé, pour le faire sécher, tout le fumier de leurs bestiaux. C'étoit, comme aujourd'hui, le seul combustible ; et c'est même celui de la plupart des villes et des villages du midi de l'empire.

Tel est l'état nomade où vivoit ce peuple avant l'année 1812.

On avoit nommé président du collége chargé de son administration ce même Bajazet-bey qui les avoit reconduits en Russie. C'étoit certainement l'homme le moins propre à changer leurs habitudes sauvages et à les civiliser. La première pensée qu'il eut fut d'augmenter son importance politique, en donnant à ces pasteurs un caractère guerrier. Il obtint un oukaze qui créoit deux régimens nogais de 500 hommes chacun dont le service devoit être entièrement assimilé à celui des Kosaques. Mais le danger de cette mesure militaire dans le voisinage de la Turquie, et même en quelque sorte son inutilité, puisqu'on ne pouvoit, à cause de la conformité de religion, employer cette troupe dans une guerre contre cette puissance, la firent révoquer avant même qu'elle eût eu son entière exécution. Les officiers déjà nommés eurent la faculté de se retirer où il leur plairoit, ou d'entrer dans les troupes irrégulières.

Bajazet-bey perdit son commandement, mais obtint pour pension tous les appointemens de sa place, et fut libre, après avoir rendu compte de son administration qui avoit excité, sous le rapport des finances, beaucoup de plaintes de la part des Nogais, d'aller s'établir parmi les Kosaques du Don.

Ce fut le gouverneur général de la Tauride, M. de Rosenberg, qui, en 1805, s'apercevant

de l'influence pernicieuse de ce chef sur ses compatriotes, fit sentir au gouvernement la nécessité de le remplacer, de donner aux Nogais une autre organisation, et de les faire renoncer, par degrés, à leur vie errante et vagabonde. Il représenta qu'étant sans occupations, sans travail, abandonnés à eux-mêmes, au milieu des steppes immenses où l'autorité publique ne pouvoit ni les suivre ni les surveiller, ils commettoient impunément, dans les contrées voisines de la leur, des vols nombreux et des assassinats. Découvrir les coupables et les arrêter étoit très-difficile; trouver des témoins pour les convaincre, impossible. Avec ce régime, on auroit été bientôt forcé de repousser les Nogais loin des frontières de l'empire, où ils se seroient mêlés de nouveau à ces peuplades barbares dont elles sont sans cesse infestées. Leur civilisation étoit donc le meilleur plan qu'on pût former et pour eux-mêmes et pour l'état. Il fut présenté à l'empereur Alexandre, le 13 mai 1805, par les ministres de l'intérieur et de la guerre, le comte de Kotchoubey et M. de Viazmitinof.

Si l'on veut introduire parmi des hommes oisifs et sans frein, a dit Rumford, l'esprit d'ordre et d'industrie, il faut non seulement se garder des mauvais traitemens qui ne feroient que les irriter, mais encore encourager, par des récompenses, leur changement de vie. Voilà le

principe vraiment moral et philanthropique qui guida ces ministres dans leur projet de loi.

Ils proposèrent à Sa Majesté impériale, en suivant en partie les idées de M. de Rosenberg, de donner aux Nogais un chef indépendant de la police du district, et qui correspondît avec le gouverneur de la province. « Il retiendroit ce peuple dans l'ordre et la soumission aux lois, dirigeroit peu à peu ses inclinations vers la vie sociale, lui feroit prendre insensiblement les habitudes qui conviennent à des hommes livrés à la culture de la terre ; mais il n'emploieroit, pour opérer cette révolution, que des voies de douceur, l'empire de la raison et l'exemple des Tatars de Kasan et d'Astrakan. Son devoir, en outre, seroit de protéger les Nogais dans leur religion et dans leurs propriétés.

« Les Nogais s'étoient plaints qu'on leur avoit ôté onze mille désatines de terre ; on leur en rendroit le double, si l'on ne pouvoit pas les leur donner contiguës à leur territoire.

« On leur abandonneroit à perpétuité, pour servir à des dépenses d'utilité commune ; par exemple creuser des puits, payer les contributions des pauvres, établir des écoles, etc., tous les revenus de leurs pêcheries.

Le lac salé de Berdanskaya, d'une demi-verste de circonférence, à l'embouchure du Berda, ne rapportoit que très-peu de revenus à la couronne ;

mais il étoit d'une grande importance pour un peuple qui entretient beaucoup de bestiaux : on leur en laisseroit la propriété.

« Depuis l'année 1800, ils payoient, par ame, soit d'obrok, soit d'impôt territorial et personnel, une somme équivalente, d'après le cours d'aujourd'hui, à environ huit roubles ; ils seroient exempts de ces impositions.

« Ils conserveroient l'usage de la loi mahométane dans tout ce qui a rapport à la religion et aux affaires civiles.... Ils auroient le droit de choisir leurs maires et les employés de la police dans chaque village.... Les affaires de peu d'importance seroient terminées par le commandant; les affaires graves portées en justice ; mais, dans ce cas, les Nogais enverroient un député chargé de veiller sur leurs droits et leurs intérêts.

« Les Tatars de la presqu'île de Krimée étoient exempts de fournir des recrues et de payer les taxes sur les capitaux auxquels sont assujétis les marchands ; on feroit jouir les Nogais des mêmes priviléges.

« Enfin, des récompenses seroient accordées à ceux qui donneroient le plus de soins à l'agriculture, et renonceroient les premiers à la vie nomade. »

Tel fut, en peu de mots, le plan présenté à l'empereur par les ministres de l'intérieur et de la guerre. Il étoit trop sage, trop généreux, trop

humain, pour que Sa Majesté n'y donnât pas son approbation. Ainsi, c'est d'après ces principes que fut organisée l'administration des Nogais. Il n'y eut plus de collége pour régler leurs affaires, mais un commandant.

Il faut avouer que l'histoire ne nous offre point d'exemple de peuple subjugué, traité avec tant de douceur et de complaisance. Dans quel pays jamais le vaincu fut-il exempt des impôts payés par le vainqueur? Nos temps ont vu beaucoup d'états soumis pendant quelques années à l'empire d'un peuple célèbre. Quel étoit le sort de ces états? Cependant c'est l'occident qui se dit civilisé!.... et qui nous traite..... de barbares!.....

Après tant de bienfaits, il semble que les Nogais, protégés, tranquilles et heureux, devoient avancer à grands pas vers la civilisation. Mais tout dépend des chefs, comme on ne cesse de le répéter; et les deux premiers qu'on leur donna n'avoient point, à ce qu'il paroît, les talens nécessaires pour les conduire à ce but.

Vers le même temps, le duc de Richelieu fut nommé gouverneur militaire des provinces d'Ekatérinoslav, de Kerson et de la Tauride. Il s'occupa des Nogais. Il pensa que la loi de Mahomet, commandant en despote à l'esprit de ses sectateurs, des *metchets* fixes, où les moullahs appelleroient cinq fois le jour les croyans à la

prière, enchaîneroient en quelque sorte ceux-ci à ces lieux sacrés et les forceroient à la vie sédentaire. Dans cette intention, il engagea le gouvernement à faire aux Nogais l'avance d'une modique somme de 35,000 roubles environ, valeur actuelle, pour bâtir une *metchet* dans chaque arrondissement, avec une maison pour l'effendi, où l'on réserveroit une chambre qui serviroit d'école.

Cette mesure étoit certainement bonne, puisqu'elle intéressoit la religion de ces peuples à leur civilisation; mais, n'étant pas secondée par d'autres mesures accessoires qu'il appartenoit au commandant seul de prendre, comme connaissant les localités, elle n'eut d'abord aucun succès. Habitués jusqu'alors, dans leurs courses vagabondes, à être suivis de leurs prêtres et à pratiquer leur culte au milieu des déserts, les Nogais ne pouvoient être forcés par des *metchets* fixes à se fixer eux-mêmes. Ils continuoient, au printemps, à se répandre dans les steppes; et les moullahs, accoutumés à cette même vie errante, couroient de campemens en campemens, autant sans doute par intérêt que par zèle religieux.

Ainsi tout alloit suivant les anciennes habitudes, lorsque M. de Borozdine, gouverneur civil de la Tauride, nomma, en 1808, le comte de Maison, commandant des Nogais.

Le nouveau commandant se rendit à son poste

le 8 mai de la même année, et reçut, comme ses prédécesseurs, l'ordre positif de travailler à la civilisation du peuple dont le gouvernement lui étoit confié. Mais il attendit, avant d'agir, qu'il l'eût bien observé, bien étudié, et qu'il connût parfaitement sa manière d'être. Voici alors les moyens qu'il prit pour arriver au but.

Des marchands arméniens et des juifs karaïtes s'attachoient aux pas des hordes errantes pour trafiquer avec elles au moyen d'échanges, les Nogais faisant très-peu d'usage de la monnoie. Ils leur fournissoient des étoffes de la Natolie et quelques autres marchandises turques qu'admettoit la simplicité de l'habillement de ce peuple. Cependant des tromperies et des vexations excitoient de temps à autre les plaintes des Nogais. Le comte Maison prit ce prétexte pour défendre à ces marchands ou colporteurs de suivre les hordes, et leur ordonna, s'ils vouloient continuer leur commerce avec elles, de se retirer dans le lieu de sa résidence (1). Ils y vinrent camper..... Si les Nogais avoient pu prévoir cette défense, ils auroient certainement retenu leurs plaintes. Ne pouvoir se procurer, au milieu de leurs déserts, les marchandises communes qui

(1) Cette résidence est au milieu des steppes. Il n'y avoit alors absolument d'autres maisons que celles de la chancellerie et des employés. Sa situation sera indiquée plus bas.

étoient pour eux de première nécessité, étoit une grande privation; mais elle tendoit à les dégoûter de leur genre de vie, et M. de Maison sut en profiter.

Les vieillards, dans tous les pays, tiennent fortement aux anciennes habitudes, et il est bien rare que les idées nouvelles les trouvent accessibles. Chefs des familles chez les Nogais, ils étoient entourés d'égards, de considération, de respect. Leur existence paroissoit même si belle que les hommes de quarante ans se laissoient croître la barbe pour se donner déjà des airs de vieillesse. Tout se faisoit par leurs conseils; et, réunis d'intérêt avec les moullahs et les mourzas, ils ne cessoient d'encourager ce peuple à vivre comme ils avoient toujours vécu : ils paralysoient l'autorité des maires et des autres préposés. Le commandant résolut de leur ôter cette prépondérance qu'on peut regarder peut-être comme la cause principale de la perpétuité des mœurs nogaises; il leur refusa le titre d'*honorable* auquel ils prétendoient, en leur déclarant que l'homme en place mérite seul ce titre comme distinction, et que, pour l'avoir, l'avantage de peser depuis long-temps sur la terre étoit loin de suffire.

En même temps toute l'attention du commandant se porta sur les élections des chefs d'arrondissement et de ceux des villages; les premiers

appelés *maires*, les seconds *élus*. On avoit eu jusqu'alors beaucoup de peine à trouver des sujets pour ces places. L'opinion publique les frappoit de mépris; l'intérêt les releva. Usant de toute son autorité, le commandant fit consentir les communes à donner au maire dix kopeks par ame et vingt-cinq kopeks à l'élu, jusqu'à ce que les villages fussent entièrement établis et organisés (1). Cette résolution prise, on se disputa les places qu'auparavant on affectoit de rejeter. Mais il importoit de n'y laisser arriver que des hommes actifs et capables de seconder le commandant. Tous les mourzas, sans exception, étoient, comme les vieillards, opposés à la réforme; ils furent exclus du droit d'élection. La timidité naturelle à l'homme pauvre l'empêche de s'opposer aux entreprises du riche, et le retient dans les habitudes et les préjugés de son enfance; le pauvre ne peut prétendre aux nouveaux honneurs. Partout on ne nomma que les plébéiens qui avoient le plus de fortune, et qui étoient dans l'âge viril.

Bientôt après, le duc de Richelieu prit une

(1) Cette foible contribution ne se perçoit plus. Le C. M. avoit promis de la supprimer lorsque les villages seroient bâtis, et il a tenu parole. Aujourd'hui les *golova* ne reçoivent plus d'autres appointemens que les vingt roubles fixés par la loi. Les *vibornys* ne reçoivent rien.

mesure hardie, mais décisive : il défendit aux *aouls* de changer de place. C'étoit, en d'autres termes, leur ordonner de se bâtir des maisons. Le pasteur, qui se transporte continuellement d'un lieu à un autre, prendroit-il la peine de se construire une habitation fixe et solide? mais, forcé de vivre dans le même endroit, tout l'invite, l'oblige même à le faire.

Sur l'ordre du gouverneur militaire, le commandant indiqua à chaque village le lieu qu'il devoit occuper, et son zèle le porta à tracer lui-même leur plan au cordeau (1). Il fit plus, il assigna à chaque quibik une place particulière, la fit entourer d'un fossé, et défendit de transporter ailleurs, soit les chariots, soit les tentes.

Alors on commença à bâtir; et les récompenses promises, jointes aux éloges donnés par le commandant à ceux qui mettoient le plus d'activité ou qui montroient le plus de goût dans leurs constructions, excitèrent entre les Nogais une émulation qui fit accélérer les travaux.

(1) Le comte Maison avoit déjà tracé le plan de vingt-huit villages, lorsqu'il fut entraîné, renversé, écrasé par ses chevaux qui prirent le mors aux dents. Plusieurs infirmités lui sont restées de ce malheur. Il se cassa une main, les reins, une hanche, une cuisse et un genou; il perdit la vue d'un œil et l'ouïe d'une oreille. Le comte Maison n'en continue pas moins son service avec le même zèle.

Le seul *aoul* de Chuyut-Jurett s'obstinait à ne point bâtir. Il n'avoit pas encore élevé une chaumière en 1810, et cet exemple auroit pu être contagieux. Dans ses tournées d'inspection, le commandant passe par cet *aoul*, change de chevaux et ne s'arrête point. Il y passe une seconde, une troisième fois de la même manière, ordonnant des relais le plus promptement possible pour continuer sa route. A la fin, les Nogais se rassemblent, se pressent autour de lui, demandent pourquoi il ne s'arrête plus chez eux, pourquoi il ne s'informe plus de leur situation, suivant son usage? *Je ne veux plus être votre commandant*, leur répondit-il; *vous ne bâtissez point votre village; vous m'exposez à déplaire à l'empereur, puisque vous ne faites pas ce que je vous ai recommandé par ses ordres.* Et ces bonnes gens, de prier, de solliciter le comte de rester au milieu d'eux et de ne pas les abandonner. L'année suivante, ils eurent des habitations fixes.

Ce fait est bien peu de chose; mais il peint la simplicité et la bonté du caractère nogais, et je n'ai pas dû l'omettre.

Lorsque le commandant vit que partout on avoit commencé à bâtir, il défendit de réparer les vieux quibiks et d'en faire de neufs. Un peu plus tard, il ordonna de les briser. On obéit, quoique tous ses ordres fussent verbaux. La ré-

volution étant faite, il falloit bien l'affermir et empêcher qu'elle ne rétrogradât.

Ainsi, à la fin de 1812, le seul peuple nomade qu'il y eût dans le midi de l'Europe a fait le pas le plus difficile vers la civilisation : il a renoncé à l'indépendance de la vie pastorale, au repos et au calme qu'elle procure pour se former en société régulière. Ce doit être pour lui le commencement d'une ère absolument nouvelle, puisqu'il s'est fait dans son existence une révolution à laquelle s'opposoient des préjugés invétérés et des habitudes aussi anciennes que lui-même. Avec moins de complaisance, il est probable qu'elle n'auroit pas eu lieu : avec plus de rigueur, ce peuple auroit poussé ses troupeaux en avant, et se seroit transplanté pour la dernière fois hors des limites de l'empire; car l'oppression, ou ce qu'il prend pour elle, le fatigue et l'irrite au point que, pour s'y soustraire, il n'y a pas de sacrifices qui lui coûtent. On peut en juger par ce qui arriva cette même année 1812.

Cinq ans auparavant, la guerre avec les Turcs avait chassé de la Bessarabie la hordè des Boudjaks. Une partie s'étoit portée en Russie où elle fut inscrite au nombre de 4089 individus de tout âge et de tout sexe. En 1811, le comte Maison la fixa dans trente-trois villages où elle commençait à se bâtir, et donnoit l'exemple d'une cul-

ture plus étendue et meilleure que celle des autres hordes. Elle avoit amené avec elle environ soixante esclaves, achetés pour la plupart, et parmi lesquels se trouvoient beaucoup de Nègres. Fondé sur la loi qui déclare qu'aucun étranger ne peut être esclave dans l'empire de Russie, le directoire du gouvernement de la Tauride proclama la liberté de tous ces individus. Fort peu d'entre eux en profitèrent : leurs maîtres les traitoient avec douceur. Cependant, quelques mourzas n'ayant plus de bras pour faire travailler leurs terres ni garder leurs troupeaux, repassèrent dès ce temps-là en Turquie, laissant après eux des germes de mécontentement qui ne firent que s'accroître.

Placés au milieu des steppes immenses, accoutumés à laisser paître leurs troupeaux presque au hasard, les Nogais n'attachoient pas une idée de justice rigoureuse à l'obligation de rester dans leurs limites, et peut-être même ils ne les connoissoient pas. Ainsi, le territoire de leurs voisins, les *Doukabors*, étoit quelquefois envahi par quelque portion de leurs troupeaux. De là des procès, dans lesquels la simplicité de ce peuple ne sachant pas trouver, ne soupçonnant même pas les moyens de défense et de protection convenables au pays, le laissoit livré aux poursuites de ses adversaires qui usoient contre lui de tous les avantages que leur donnoient la

connoissance de la langue et des usages, et celle de la loi. S'il devenoit lui-même plaignant, il obtenoit des indemnités qu'il jugeoit insuffisantes; et, s'imaginant ainsi qu'il étoit lésé par la justice toutes les fois qu'il paroissoit devant elle, soit pour se défendre, soit pour se plaindre, son existence en Russie lui devint insupportable. L'article VII du traité de paix avec la Turquie lui laissoit la liberté de repasser sous la domination du sultan : il en profita.

Le 23 novembre 1812, six mille cinq cents Boudjaks, sans que le gouvernement eût donné l'ordre de les faire partir, et malgré les instances réitérées du commandant qui les engageoit à attendre au moins une saison plus favorable, abandonnèrent les demeures qu'ils avoient en partie construites et leurs champs ensemencés, pour aller commencer un nouvel établissement à *Ka-pa-sou*, vers l'embouchure du Danube. Ils emmenèrent avec eux 11,418 chevaux, 13,551 bêtes à cornes et 3,050 moutons, restes de ce qu'ils n'avoient pu vendre ou réaliser en argent. Mais l'hiver de l'année 1812 ne fut pas moins rigoureux au midi de l'empire qu'au nord, et la plupart des calamités dont il accabla les armées étrangères qui étoient venues pour nous envahir affligèrent la horde émigrante. Il seroit difficile de peindre toutes les souffrances que les Boudjaks endurèrent avant d'être rendus à leur desti-

nation. Traversant des déserts où ils ne trouvoient ni abri ni secours, un très-grand nombre périt. Ils perdirent aussi les deux tiers de leurs troupeaux. Cependant ils n'avoient ni combats à livrer ni ennemis à repousser ; ils sortoient de la Russie comme des voyageurs, librement et sans obstacles.

Néanmoins la vie tranquille et heureuse que menoient les autres hordes, avait attiré, en 1810 et 1811, plus de deux mille Nogais d'au-delà le Kouban. Ils appartenoient à la horde de Jédischkul. Une partie resta entre le Térek et le Korsou, le long de la mer Caspienne, où d'autres Tatars-Nogais faisoient paître de nombreux troupeaux ; l'autre, au nombre d'environ huit cents, vint rejoindre la colonie de Jédischkul qui leur donna pendant deux ans tous les secours dont ils avoient besoin. Aujourd'hui ils forment quatre villages. Le chef qui les conduisit fut Saaded-Gerée que le gouvernement récompensa avec générosité, ainsi que ses deux neveux.

Vers le même temps cent cinquante Nogais, hommes et femmes, établis sur la propriété d'un mourza, près de Théodosie, mécontens de leur sort, demandèrent d'être placés sur des terres de la couronne. On leur accorda provisoirement le territoire d'Azberdi. Mais l'incertitude d'y rester les avoit empêchés de se bâtir des

maisons. Il étoit question de les tranplanter, avec la dernière colonie du Kouban, dans le district du Dnieper.

Toutes ces colonies nogaises font ensemble une population de trente-deux mille habitans des deux sexes, et sont répandues dans soixante-treize villages. Le nombre total des familles ou maisons, car le Nogais se sépare aussitôt qu'il est marié, est de cinq mille six cent soixante-seize.

J'ai déjà dit qu'ils étoient exempts de la capitation; mais ils payent les redevances locales pour les appointemens des juges, l'entretien de la poste et le chauffage des troupes. Ces diverses contributions ont fait, en 1813, quarante mille deux cent quarante roubles qui, répartis entre 15,315 individus payans, font, pour chacun, à peu près deux roubles soixante-deux kopeks. Les moullahs et les mourzas sont exempts d'impôts, de quelque nature qu'ils soient.

En 1813, lorsque tous les ordres de l'état couroient au-devant des sacrifices pour repousser une injuste agression et mettre l'ennemi dans l'impossibilité d'insulter à l'avenir nos frontières et de troubler la paix de l'intérieur, il ne convenoit pas que les Tatars-Nogaïs restassent en arrière, et jouissent de la protection généreuse du gouvernement sans rien faire pour sa défense ni pour sa sûreté. Mais quelques mésentendus dans ce

moment-là, et l'envoi auprès d'eux, en qualité de commissaire, d'un Tatar de Krimée en qui ils n'avoient aucune confiance, donnèrent d'abord des inquiétudes. On fit même marcher quelques troupes contre eux. Mais les Nogais, tranquilles et sans armes, quoique rassemblés, ne firent aucune difficulté, après quelques explications, de fournir les trois cents hommes équipés et montés qu'on leur demandoit. Jouissant, comme il a été dit plus haut, des mêmes priviléges que les Tatars de Krimée dont ils sont jaloux et qu'ils n'aiment nullement, ils s'étoient imaginé que ceux-ci n'avoient éprouvé aucune réquisition, et ils demandoient tumultuairement qu'on leur laissât la même immunité. Tout s'appaisa ; et même bientôt après, lorsqu'on leur proposa de faire une offrande patriotique, ils remirent, dans l'espace de huit jours, à leur commandant, sept cent cinquante chevaux sellés et bridés à la manière tatare. Le gouvernement les refusa, et demanda en remplacement une contribution de cinq roubles par ame : elle fut versée trois jours après entre les mains du comte Maison.

Mais la fixation de ce peuple a déjà rapporté des avantages plus précieux, plus difficiles à obtenir que des tributs pécuniaires. On sait combien de vols, de pillages, d'assassinats se commettoient dans les environs des hordes sans qu'on pût découvrir les auteurs de ces crimes. Aujour-

d'hui, leur perfectionnement moral a tout changé à cet égard. Les faits suivans le démontrent.

En 1809, la guerre avec la Turquie fit prendre la précaution de désarmer les Tatars de Krimée, et de leur enlever, pour un temps, leurs chevaux. Dix mille chevaux furent ainsi conduits chez les Nogais, et distribués par le commandant, suivant les facultés de chaque village. Ils y restèrent six mois, furent renvoyés au bout de ce temps à leurs anciens propriétaires, et *pas un ne fut ni perdu ni volé.*

En 1811, on assassina trois mennonites et un colon. Les meurtriers ne purent être découverts qu'en 1814.

En 1811, un Arménien fut aussi assassiné; mais le coupable fut arrêté la même année.

En 1813, un Arménien encore périt de la même manière. Le Nogais qu'on accusa étoit innocent, et il fut prouvé que le meurtre n'avoit été commis par personne de cette nation.

En 1814 et 1815, aucun crime atroce n'a souillé le territoire nogais.

A l'égard des vols, il étoit impossible autrefois d'en découvrir les auteurs. Aujourd'hui, les Nogais les arrêtent eux-mêmes. Il est vrai que l'organisation de la police, pour le maintien de l'ordre, leur en fait une nécessité.

Les soixante-treize villages qu'ils occupent sont divisés en cinq cercles qui ont chacun un maire,

et chaque village a un élu ou chef particulier, ayant sous ses ordres un préposé par chaque dix maisons. Ces derniers sont surveillans de ce qui se passe dans ces dix maisons; et si quelqu'un y commet le moindre délit, ils doivent en avertir sur-le-champ *l'élu* qui fait arrêter les prévenus et en rend compte sans différer au maire. S'il néglige ce devoir, il est puni par un emprisonnement ou par un travail forcé; par exemple, on le condamne à creuser un fossé, à faire une certaine quantité de briques, etc. Le commandant reçoit des maires de promptes informations sur tout ce qui se passe.

Avec une telle surveillance, il seroit difficile que les vols fussent fréquens. Il ne s'en commet pas la vingtième partie de ceux qui se commettoient presque toujours impunément, lorsque ce peuple n'étoit point fixé. Mais extirper entièrement ce vice de la génération actuelle, est presque impossible; il tient trop à ses anciennes habitudes; il favorise beaucoup trop la vie oisive, bonheur le plus grand dont puisse jouir un Nogais. Pendant les nuits longues et obscures, il lui est facile d'enlever, chez les Mennonites ou les Doukabors, un cheval ou un bœuf, et d'aller les vendre, comme sa propriété, dans un village peu éloigné. Ce sont là les genres de vols qui lui plaisent, et dont quelques individus se font un jeu. Cependant, je le répète, il y a une amélio-

ration sensible dans l'existence civile et morale du Nogais. Il n'a besoin que de prendre plus de goût pour la culture de la terre, et de cesser d'envisager le travail régulier qu'elle demande comme un supplice, pour devenir un peuple meilleur même que ses voisins. Dans sa simplicité naturelle, il n'a pas contracté les vices familiers aux grandes sociétés policées, et il a conservé la franchise, l'hospitalité et la bonne foi, vertus qui y sont si peu communes.

Au reste, depuis deux ou trois ans que les Nogais se sont fixés, la nécessité les a forcés de soumettre à la charrue de plus grands terrains. Ne pouvant en effet parcourir sans cesse de nouveaux pâturages, ils n'ont pas le moyen de nourrir un si grand nombre de bestiaux, et ils compensent, par une culture moins limitée, la diminution qu'ils éprouvent sur leurs anciens revenus.

Ainsi, ils ont commencé à semer l'avoine et le seigle, et à planter la pomme de terre. Nomades, ils ne cultivoient que l'*arnout*, le millet et l'orge. Ces deux derniers grains servoient à leur nourriture; et le premier, dont ils ne récoltoient au reste qu'extrêmement peu, étoit transporté à Taganrok, à Eupatorie, à Théodosie et à Golapristagne, port qui est au-dessous de Kerson, sur la rive gauche du Dnieper. Leurs exportations actuelles sont beaucoup plus considérables,

et ne se font que par Taganrok et Eupatorie, mais de préférence par ce dernier port. Situé dans le même gouvernement, ils ont plus de facilité pour s'y rendre; et d'ailleurs les juifs karaïtes, qui en font à eux seuls presque tout le commerce, sont toujours prêts à acheter et à payer au comptant les transports de blé. S'il étoit possible de se fier aux déclarations des Nogais, ils ne récoltèrent, en 1813, que dix mille cinq tchetverts d'arnout, et ils en réservaient, pour l'ensemencement de l'année suivante, quatre mille trois cent quatre-vingt-quinze.

Un raffinement de luxe, si on peut parler ainsi, dont ce peuple auparavant n'a jamais donné et ne pouvoit donner d'exemple, doit être rapporté. Trois d'entre eux ont fait des jardins; ils y ont planté des cerisiers et des pommiers; mais un seul y a semé des carottes, des betteraves, des choux et quelques autres légumes. Sans doute que son exemple aura eu cette année des imitateurs.

La pêche répugne à un peuple pasteur. Mais le premier filet vient d'être acheté, et le premier Nogais qui a hasardé cette dépense en a été promptement dédommagé.

Oublierois-je les femmes, dans ce petit tableau de la civilisation nogaise? elles ont aussi augmenté la sphère de leur industrie, mais de bien peu de chose. Auparavant elles filoient au fuseau,

met le grain peu à peu pour le monder. Jusqu'à présent, c'est le même mécanisme qui est en usage dans la Petite-Russie, pour faire les gruaux; mais il diffère chez les Nogais par la manière de s'en servir. Cette solive, ou plutôt le manche de ce maillet, est percé vers le milieu d'un gros trou de tarière. Deux piquets, plantés en terre parallèlement et l'un contre l'autre, servent à le soutenir et à le fixer à l'aide d'une cheville de bois dur qui les traverse et qui sert de point d'appui. Le tout ainsi disposé, une femme, aidée d'un gros bâton qu'elle tient à la main, pose alternativement, tantôt un pied, tantôt l'autre, en avant et en arrière du point d'appui, soulevant ou abaissant de cette manière le maillet, et continuant ce manége avec une dextérité étonnante jusqu'à la fin de son travail. Chez les petits Russes, cette manœuvre est moins leste: toujours le même pied pèse sur le devant du marteau.

Ce sont encore les femmes qui préparent avec du lait aigri les peaux de moutons destinées à faire des pelisses. Les hommes ne se chargent d'apprêter que les cuirs pour leurs selles. Quatre heures après qu'un animal est tué, sa peau fournit des courroies. On la coupe en lanières de la largeur de la main; on les fait passer sur un couteau bien affilé pour en enlever le poil; on les frotte bien sur un morceau de feutre appliqué

sur le genou, et on les fait ensuite sécher au soleil. La dernière opération est de tirer les lanières fortement et à plusieurs reprises, du haut en bas, avec un bâton fendu, et de les enduire ensuite avec un peu de suif ou de graisse.

Les hommes partagent avec les femmes le travail de la fabrication des cordes de crins qui servent de longe pour les chevaux. Il faut cinq personnes pour faire une corde.

Le seul goût prédominant chez les Nogais est l'équitation ; ils y excellent. Leur adresse et leur agilité les font employer, de temps immémorial, dans les grands haras sur les bords du Don, et dans la conduite des chevaux aux foires. On trouveroit parmi eux, avec facilité, trois cents individus qui se consacreroient, moyennant un modique salaire, à ces occupations, tandis qu'il n'y en a presque pas qui veuillent se louer pour cultiver la terre (1). Mais le genre de vie qu'ils ont coutume de mener chez les propriétaires de haras, les rend voleurs et leur fait perdre entiè-

(1) Un Nogais gagne 150 roubles par an, s'il a soin des chevaux; 100 roubles au moins dans six mois, s'il est laboureur; outre cela, dans les deux cas, il est très-bien nourri et bien habillé. Les mourzas cependant ont beaucoup de peine à en trouver pour la culture des champs. La difficulté du langage les empêche de prendre des Russes à leur service.

rement le goût de la vie sédentaire. Aussi le comte Maison, qui s'en est aperçu, est-il difficile à leur accorder des passe-ports pour aller au Don.

On sait quelle est la nourriture des Nogais; du millet mondé qu'ils font griller à sec dans une marmite de fonte, et qu'ils mangent dans cet état, ou en le mouillant d'un peu d'eau; d'autres fois aussi en le faisant cuire dans du lait. Ce mets s'appelle *soka*. Peu de viande en été, le laitage y supplée, mais beaucoup en hiver; du mouton frais ou salé et séché au soleil, et qu'on appelle alors *pastrama;* du bœuf frais et du cheval presque toujours fumé, et qu'on nomme *kalebass;* toutes les espèces de volailles que nous connaissons. Les Nogais vivent mieux qu'aucun de nos paysans.

Pour boisson, ils délayent dans de l'eau du lait caillé, ou une espèce de fromage très-aigre appelé *kourdè;* autrement, ils font une liqueur fermentée avec le millet; mais ils n'en tirent jamais d'eau-de-vie, respectant encore la loi de Mahomet, malgré toutes les séductions dont les fermiers les entourent pour les engager à la violer. Pendant les mois du printemps et au commencement de l'été, ils se régalent du lait de leurs jumens convertis en *koumiss*, liqueur dont il faut être sobre, parce qu'elle est très-capiteuse, mais salutaire dans certaines maladies chroniques;

dans les maladies de foiblesse, et surtout dans la phthisie. Le comte Maison m'a dit devoir à cette boisson le rétablissement de sa santé.

Que dire de la vie domestique des Nogais? Les femmes, comme on a vu, sont occupées dans leur ménage à tous les travaux que leur imposent d'ordinaire les devoirs de leur sexe et la rudesse des mœurs nationales; elles vivent très-retirées. Les hommes, s'ils ne sont pas aux champs, passent leur temps dans une inaction absolue, ou à se rendre des visites mutuelles, car la nonchalance forme le principal trait de leur caractère; mais il est la conséquence nécessaire du genre de vie qu'ils menoient auparavant, et même de leur religion.

Un riche Nogais voit son haras de 130 chevaux dispersé par une tempête d'hiver : il ne fait aucune recherche pour les retrouver. Au bout de quatre mois, on lui indique des Tatars chez qui on a vu quelques-uns de ces chevaux : il va les reprendre en payant une indemnité pour les soins qu'on leur a donnés. Mais il n'en avoit recouvré que trente; les autres se trouvoient dans des villages russes. On lui dit qu'il doit les réclamer par la voie du tribunal de district. Le commandant qu'il va consulter lui donne le même conseil, et lui promet son appui. *Non*, répondit-il, *il faudra payer de l'argent au tribunal et avoir de la peine; mais Dieu m'a donné*

mes chevaux sans peine et me les rendra de même, s'il l'a résolu.

Un autre Nogais, d'une fortune médiocre, n'avoit que onze chevaux; il les perd et n'y pense plus. Trois mois écoulés, on lui dit qu'on les a vus dans les steppes sur le bord de la mer. Il y va tranquillement et les ramène chez lui..... O influence des dogmes religieux!......

Suivant les dispositions du Koran, les garçons partagent, par égale portion, la fortune de leur père. La femme n'apporte point de dot au mari; c'est le mari qui en apporte au père et à la mère : elle consiste, pour ceux qui ne sont pas riches, au moins en dix ou douze vaches et deux chevaux. Aussi le Nogais qui n'a rien sert-il long-temps avant d'obtenir celle qu'il aime. Cet usage de faire payer la dot par le gendre, n'aura-t-il pas été introduit pour restreindre la polygamie?

Une femme qui n'a pas eu d'enfant n'ose point adresser la parole à son mari; mais, si la stérilité est punie en elle par cette marque de mépris, elle l'est dans l'homme par la séparation d'avec sa femme. Pour cela, les cadis et effendis ordonnent l'épreuve. Les deux époux entrent dans un quibik; les moullhas se promènent autour.... Un délai d'une année peut ensuite être accordé au mari pour recommencer la même épreuve. Au bout de ce terme, s'il ne sort pas triomphant,

le divorce est prononcé....... Le mari a aussi le droit de répudier sa femme.

Dans toutes les affaires du ressort de la religion ou de la loi civile, le cadi vient, les effendis sont rassemblés, ainsi que les moullhas, et les décisions sont rendues en présence du commandant.

Tout le territoire nogais est divisé en cinq cantons qui ont chacun un cadi; onze *metchets* ou paroisses, avec chacune un *effendi*, un *iman* et un *mazine*, et soixante-treize villages qui ont tous un *iman* ou un *mazine*.

Le *moufti* qui réside à Simphéropol est le chef de tous.

L'entretien de ces ministres du culte de Mahomet provient de *la dîme des fruits de la terre*. En outre, à la fête du *Kourgam-Baïram*, chaque famille tue plusieurs moutons ou une bête à cornes, et les peaux appartiennent aux serviteurs des *metchets*.

Les distinctions sociales entre les Nogais, quoique simples, sont cependant très-marquées. Un mourza ne se marie qu'à une fille noble ou à une orpheline non noble, mais étrangère, c'est-à-dire Kalmouke, etc. Quoiqu'ils n'aient aucun titre écrit, l'usurpation de la noblesse est impossible chez eux. Un individu de la classe commune auroit beau employer l'argent ou tout autre moyen de corruption pour se faire honorer du titre de *mourza*, il n'y réussiroit point.

Les preuves de noblesse ne sont autres chez eux que la notoriété publique, et on peut s'en rapporter à cet égard à leur témoignage. Ils dédaignent même les précautions que nous prenons pour assurer la légitimité de nos titres. On donna l'ordre, il y a quatre ou cinq ans, à tous les *mourzas* de se présenter à Simphéropol, afin de se faire reconnoître comme gentilshommes, et d'être enregistrés dans le livre de la noblesse. *Pas un ne se présenta*. Mais une des causes de ce refus ou de cette négligence ne seroit-elle pas aussi le défaut d'affection pour nous, et le peu de cas qu'ils font de nos institutions? Comment en seroit-il autrement? Ils ont perdu leur influence et leur autorité, et ensuite la vanité et l'estime exclusive de soi-même sont toujours en raison de l'ignorance.

Mais quelles lumières pouvoient exister chez un peuple pasteur, uniquement occupé de son existence animale? Il avoit l'écriture, il est vrai, mais point de livres, point d'enseignement. Encore n'y avoit-il guère que les moullhas et quelques autres individus qui apprissent à lire et à écrire, et c'est même le *maximum* de l'instruction que leurs pédagogues sont capables de donner. Au reste, les difficultés des caractères arabes qui sont en usage chez eux, et dont les voyelles se placent hors de ligne, tantôt dessus, tantôt dessous les consonnes, et souvent même se sup-

priment, paroissent presque autant faites pour arrêter l'essor de la pensée que pour aider son développement.

Les Nogais occupent, suivant le rapport des ministres, deux cent quatre-vingt mille *désatines* de terres labourables, et six mille sept cent soixante *désatines* qui ne sont pas susceptibles de culture. Tout ce terrain est découvert. On y trouve seulement en quelques endroits un peu de fustet (*rhus cotinus*). La grande nudité de ces contrées qui ne sont abritées ni contre les vents du nord ni contre ceux qui viennent du Caucase, par aucune chaîne de montagnes, les expose à des froids subits et à des ouragans violens. Le 10 octobre 1814, on éprouva dans ces plaines un froid inattendu et un de ces vents impétueux. Le surlendemain, je vis venir chez le commandant plusieurs Tatars qui annoncèrent avoir perdu leurs troupeaux de moutons dans la mer. C'est un phénomène qui se renouvelle chaque hiver. Surpris par un vent du nord accompagné de neige, les animaux de toute espèce tournent le dos au vent. Bientôt, chassés par lui, ils courent avec impétuosité vers le sud, où ils ne trouvent que la mer d'Azof ou la mer Noire, et ils s'y précipitent comme à l'envi les uns des autres, sans que leurs gardiens puissent les en empêcher ni les retenir un instant. Pendant l'hiver de l'année 1812, un ouragan de quatre jours fit en-

de 500 à 800 sagènes, et même plus. L'espèce de poisson qui est la plus abondante dans ces parages, est du genre des *Cyprins* (1). On les met tremper pendant cinq jours dans de la saumure, ensuite on les enfile par les ouïes et on les suspend au soleil pour les faire sécher.

Ces pêcheries, affermées à un marchand de Bakmout, ont rapporté, en 1813, mille cent seize roubles. Elles emploient environ cent cinquante individus, la plupart Russes, les Nogais ne se louant jamais pour ce travail.

D'autres revenus sont possédés en commun par les Nogais ; ils dérivent du passage des moutons étrangers sur leurs terres. En vertu d'un oukase du sénat dirigeant, on paye, pour une nuit, un mouton sur mille ; ce qui a produit, dans la même année 1813, deux mille cinq cent cinquante-cinq roubles. Ces revenus n'entrent point dans le trésor impérial : ils sont employés, avec l'autorisation spéciale du gouverneur civil de la Tauride, et, je crois aussi, avec celle du ministre des finances, à des objets d'utilité commune pour les Nogais.

Si on demande maintenant ce que coûte à l'état l'administration de ce peuple, c'est-à-dire d'une population de 32,000 habitans, on sera

(1) Le *cyprinus brama* et le *cyprinus cultratus*. Leur nom vulgaire est Tarane.

étonné de la modicité de la somme : dix-huit cent soixante roubles seulement! Il est vrai que l'état des dépenses a été fait dans un temps où les assignations avoient une valeur quadruple de celle d'aujourd'hui, et que, pour mettre les employés dans le cas de vivre décemment, ce ne seroit pas trop d'élever leurs appointemens à la valeur réelle et intrinsèque qu'ils avoient il y a huit ans. . . . .

On a vu, par tout ce que j'ai dit, que l'industrie nogaise est loin d'être active ou recherchée. Je n'ai rien omis d'essentiel de ce qui pouvoit la faire connoître. Mais elle aura bientôt un centre d'activité qui la forcera à prendre plus de développement. La résidence du commandant est au milieu des *steppes* sur l'*Obitochney*, au confluent du Térendolga, ruisseau qui est à sec pendant les trois quarts et demi de l'année. Avant 1812, il n'y avoit là d'autres bâtimens qu'une église arménienne et les maisons, ou plutôt les baraques de la couronne qui servoient à l'administration et au très-petit nombre d'employés qu'elle occupe. Depuis ce temps, on voit s'élever une ville dans cet endroit. Le comte Maison en a tracé le plan, a aligné toutes les rues au cordeau, et a permis à tous ceux qui vouloient bâtir de le faire. La certitude de n'éprouver de sa part que protection et bienveillance, jointe à la perspective d'un commerce lucratif, ont déjà attiré dans ce

lieu un grand nombre de marchands. Soixante-cinq boutiques et cinq maisons particulières étoient construites lorsque j'y passai dans le mois d'octobre 1814, et l'on bâtissoit à force. Il y avoit déjà une auberge avec une chambre destinée spécialement aux voyageurs, un café turc, deux traiteurs, etc. En voilà plus que ne nous offrent la plupart du temps nos villes de district.

Obitochney ou *Nogaïsk*, comme le commandant désireroit qu'on la nommât, peut devenir une ville considérable. A dix verstes seulement du port qui est à l'embouchure de la rivière du même nom, elle est bien placée pour les arrivages et les exportations. Eupatorie et Taganrok sont, l'une au sud-ouest, l'autre à l'est du territoire nogais, et en sont éloignées toutes les deux de trois ou quatre cents verstes au moins. Il n'y a que l'amour des déserts et le goût de la vie errante qui puissent engager à voiturer par terre des blés à cette distance. L'écoulement naturel des produits nogais doit être par la partie de la mer d'Azof qui les confine au midi. J'ignore si le port d'Obitochney présente des difficultés ; mais il me semble que, dans tous les cas, il seroit facile de le rendre praticable pour des alléges ou d'autres petits bâtimens qui transporteroient les marchandises jusqu'à Kertch ou Théodosie. Lorsque la culture chez les Tatars-Nogais se sera un peu étendue, le charriage jusqu'aux ports

d'Eupatorie et de Taganrok ne pourra suffire aux besoins, et sera trop cher pour les marchandises communes. Mais qu'on laisse faire le commerce, qu'il ne soit point entravé, il saura ouvrir le port d'Obitochney, lorsque son intérêt le commandera.

En attendant, quelles mesures pourroit-on prendre pour hâter et faciliter l'entière civilisation des Nogais? Après avoir vu les étrangers qui peuplent le midi de l'empire, Grecs, Arméniens, Juifs, Tatars, Allemands, etc., je crois avoir reconnu la nécessité de les rapprocher de nous par l'instruction, c'est-à-dire en introduisant dans les écoles qu'ils ont établies pour leurs enfans l'étude de la langue nationale. Il m'a semblé que c'étoit le moyen le plus sûr d'user insensiblement leurs préjugés politiques et religieux, et de modifier leur caractère suivant nos institutions. Tant que ces peuples ne comprendront pas notre langue, ils ne pourront pas avoir nos idées. Élevés sans communication avec nous, ayant leur territoire, leur langue, leur religion et leurs coutumes à part, ils continueront à former un état dans l'état, et leur fusion dans le corps social ne pourra être que l'ouvrage des siècles. Mais, en désirant qu'on applique aux écoles étrangères les lois existantes, je me garderai bien de proposer des mesures coërcitives; la violence

perdroit tout. Lorsqu'il y aura des maîtres dans ces écoles pour enseigner le russe, le goût pour cette langue viendra naturellement; et on peut au reste l'exciter par des moyens que la modération, la prudence et la politique approuveront.

Il y a long-temps que le cômte Maison a senti lui-même que ce n'étoit que par une instruction convenable qu'on pouvoit inspirer aux Nogais un meilleur esprit. Suivant cette idée, et pour les préparer en même temps à un changement bien désirable de croyance, il se proposoit de faire faire par le cadi un extrait des maximes du Koran qui sont conformes à celles de l'ÉVANGILE : il vouloit remettre ce petit livret imprimé aux moullhas pour être distribué dans leurs écoles : il désiroit aussi dans celles-ci un maître de langue russe et d'arithmétique; et c'est, on peut le dire, à ces objets que doit se borner l'instruction chez un peuple qui commence pour ainsi dire l'état de société. Ces divers projets du comte Maison ont été présentés au gouverneur de la Tauride; mais sans doute que les circonstances l'ont empêché d'en ordonner l'exécution. Il appartient au reste à l'université impériale de Karkof de mettre en vigueur l'oukase de S. M. sur l'enseignement de la langue nationale. Peut-être que les Nogais, lorsqu'ils verront avec quelle facilité on écrit le russe, appliqueront nos caractères à

l'écriture de leur langue, et ce seroit déjà une grande victoire remportée sur la barbarie et l'ignorance.

J'ai fini tout ce que j'avois à dire sur les Tatars-Nogais; mais je ferai connoître en très-peu de mots les autres colonies dont ils sont voisins.

Les Mennonites sont établis entre le Tokmak et le Djouchanley où sont les meilleurs pâturages de ces contrées et le sol le plus propre à la culture. Ils sont venus des bords de la Vistule et du Nogat, où Frédéric-le-Grand les avoit établis, et leur avoit cédé des terres fertiles. Chaque famille y possédoit un domaine depuis cent jusqu'à six cents arpens de Prusse, et payoit, pour chaque arpent (1), un impôt annuel d'*un thaler huit gros*. Laborieux, réglés dans leur genre de vie, les Mennonites avoient prospéré, et la fortune de plusieurs étoit même très-considérable. En 1805, le gouvernement prussien, qui se préparoit à faire la guerre à la France, voulut les assujétir à l'enrôlement militaire dont ils avoient été exempts jusqu'alors, parce qu'il est contraire à leurs principes religieux; ils refusèrent. On leur insinua que s'ils ne vouloient pas laisser leurs enfans concourir à la défense commune, ils n'avoient qu'à

(1) Il faut quatre arpens et demi de Prusse pour faire une désatine. Un thaler huit gros vaut, suivant le cours actuel, environ cinq roubles trente-cinq kopeks.

vendre leurs propriétés, payer dix pour cent du capital, et quitter le royaume. Sur ces entrefaites, la Russie ayant offert un asile aux Mennonites, ils vendirent ce qu'ils ne purent emporter, et vinrent en masse s'établir dans le district de Mélitopol, conduisant avec eux un nombre considérable de bestiaux d'une très-belle race (1). Ces colons, paisibles et honnêtes, sont au nombre d'environ deux mille quatre cents des deux sexes.

Les Doukabors, sectaires qui ne sont sous aucun rapport de civilisation, au-dessus des autres paysans de l'empire, mais qu'il a plu à quelques personnes de distinguer du nom de *quakers* de la Russie, sont placés sur la rive droite de la Molochné. Leur population est de 1,153 ames distribuées dans huit villages, et l'étendue de leurs terres est de 37,114 désatines, sans compter l'*île des Loups* qui peut avoir encore un millier de désatines, et qui fournit de bons pâturages en hiver. Pendant l'été, les bestiaux y seroient dévorés par les insectes qui y pullulent. Les Doukabors, très-paisibles maintenant, quoiqu'ils cherchent à se faire des prosélytes, appel-

(1) Ils en ont perdu beaucoup par les épizooties, et en sont eux-mêmes cause jusqu'à un certain point. Ils ne séparent pas les bestiaux malades de ceux qui sont bien portans, et on ne peut leur faire entendre raison à cet égard.

lent leur colonie *Don de Dieu*. On se rappelle que l'empereur Alexandre, toujours humain et généreux, les y plaça au commencement de son règne, pour les dédommager en quelque sorte des épreuves rigoureuses auxquelles les avoit soumis l'empereur Paul, dans l'intention de les faire renoncer au système d'égalité qu'ils professent (1).

Des Autrichiens, des Prussiens, des Allemands, des Italiens forment dans le même district plusieurs villages dont la population mâle est de 1694 individus. Les élémens de ces colonies étant mal choisis, elles sont loin de prospérer.

Quelques gentilshommes qui ont obtenu du gouvernement des concessions de terrain, ont aussi établi plusieurs villages dans la même con-

(1) On a permis aux Doukabors, d'après leur demande, de placer à Orékoff une famille de leur secte, afin qu'ils eussent une auberge à eux. Le père de cette famille est leur agent auprès du tribunal de district, veille sur leurs intérêts et les informe de tout ce qu'il leur est important de savoir. Il envoyoit son fils à l'école paroissiale, mais il avoit demandé auparavant qu'on ne lui fît point faire *le signe de la croix*. L'inspecteur, M. Choubiakof, vieillard respectable, le lui promit, et les maîtres tinrent parole. Mais un mauvais plaisant vint dire, au bout de quelques jours, à ce Doukabor, qu'on avoit forcé son fils de faire *un signe de croix*. Il n'en fallut pas davantage pour que cet homme retirât son enfant de l'école.

trée. La totalité des paysans qu'ils y possèdent est de 3194 ou environ 6400 individus des deux sexes. La comtesse Litta, le général Popof, et le comte Orlof-Dénisof sont les propriétaires les plus marquans. La terre de ce dernier est en partie sur l'Obitochney, et le cap qui pourroit porter le même nom, mais qui s'appelle Vicennoria, lui appartient. Elle a onze mille désatines : ce sont celles que les Nogais se plaignoient qu'on leur eût ôtées, comme je l'ai dit plus haut.

Mais les villages les plus considérables appartiennent à la couronne. Ce seroient de petites villes, si on y trouvoit les arts et la civilisation qui doivent distinguer toutes les grandes sociétés humaines. Le village de Tokmak compte à lui seul plus de 5,000 habitans ; et les douze autres n'en ont pas moins de 36,000 ou 37,000 entre eux tous.

De ce nombre sont trois mille individus environ, venus il y a six ou sept ans de la Petite-Russie, et qu'on a placés près des Nogais. Je ne les ai point visités, mais on me les a dépeints comme étant dans une situation très-misérable. Les principales causes de leur indigence, suivant ce qu'on m'a raconté, sont d'être arrivés, presque sans aucun moyens, sur des terres où il falloit qu'ils fissent tous les frais d'un nouvel établissement, d'avoir eu à payer les impôts extraordi-

naires que les circonstances ont exigés, et de n'avoir reçu qu'*une quantité de terrain insuffisante* pour l'entretien de leurs familles.

A cette occasion, qu'il me soit permis d'exprimer un vœu : c'est que les colons russes jouissent de la protection particulière accordée aux colons étrangers, et d'une partie de leurs priviléges. Ils ne viennent pas, il est vrai, comme ceux-ci, chercher une nouvelle patrie et se soumettre à des lois étrangères. Mais, transplantés du nord au midi, ou d'une province dans une autre, parce qu'ils ne pouvoient plus subsister dans le lieu où ils étoient, ils ont nécessairement besoin de secours extraordinaires. Je sais qu'ils jouissent, pendant deux ou trois ans, de certaines exemptions. Mais pourquoi ne leur feroit-on pas des avances en bestiaux, en instrumens aratoires, en argent pour se bâtir des chaumières?.... Ils les rembourseroient certainement avec non moins d'exactitude que les Italiens, les Allemands et les Juifs. Pourquoi encore ne les placeroit-on pas, et c'est l'essentiel, sous l'administration du bureau des colonies? Les soustraire pendant cinq ans, par exemple, à l'autorité des capitaines de district et à certaines contributions qu'il seroit inutile de nommer, seroit déjà un grand bienfait. Ces familles, dans ce laps de temps, pourroient se remettre, et le gouvernement alors les trouveroit prêtes à acquitter les

modiques impôts qu'il ordonne, et à rembourser, d'année en année, les petites avances qu'il leur auroit faites. Je ne veux pas dire que l'administration des colonies soit parfaite : quelle est l'institution humaine qui soit exempte des défauts inhérens à notre nature? Pour nous, le moins mal est toujours le meilleur; et je suis persuadé que nos colons russes se trouveroient très-bien, s'ils étoient placés sous le bureau d'administration des colonies étrangères. Ailleurs, les lois d'exception à l'autorité ordinaire créent des abus : en Russie, elles sont la plupart du temps une sauve-garde contre eux.

MÉMOIRE

SUR

L'INDE SEPTENTRIONALE

D'HÉRODOTE ET DE CTÉSIAS,

COMPARÉE AU PETIT-TIBET DES MODERNES;

PAR M. MALTE-BRUN.

LES Grecs n'ont eu des notions vraiment géographiques sur l'Inde que par l'expédition d'Alexandre-le-Grand; les traditions qui auparavant leur avoient été transmises par les Perses, n'offroient aucune indication précise des localités et des rapports de situation; mais ces traditions vagues s'étendoient néanmoins bien plus *au nord* que les observations plus positives des compagnons et des successeurs du conquérant macédonien, Les Perses avoient connu et peut-être dominé ces mêmes régions du *Petit-Tibet*, de *Kaschkaur*, d'*Oun-Dès*, que les derniers voyages des An-

glois viennent de nous faire voir sous un jour nouveau. Nous allons démontrer que c'est dans ces régions, long-temps inconnues, qu'on doit chercher une partie de l'Inde d'Hérodote et de Ctésias. Nous essaierons ainsi de rattacher les plus anciennes traditions de la géographie à des découvertes les plus récentes.

Ces recherches sont d'un grand intérêt pour l'histoire; elles touchent à des questions célèbres et importantes. L'Inde étoit-elle civilisée du temps d'Hérodote? Possédoit-elle, au cinquième siècle, avant l'ère vulgaire, des cités populeuses, des temples magnifiques, des arts, des lois et un système religieux? Cette civilisation est-elle descendue des montagnes du Cachemyr vers la péninsule? N'est-elle pas plutôt remontée de la péninsule vers les montagnes? Si nous écoutons Hérodote, les Indiens étoient des sauvages ou tout au plus des barbares. Si nous méditons Ctésias, écrivain qui ne lui est postérieur que de trente à quarante ans, les Indiens possédoient des arts, des richesses et d'autres avantages d'une civilisation avancée. Ces contradictions s'expliqueront, si nous pouvons établir une distinction claire et nette entre les notions d'Hérodote et celles de Ctésias, trop généralement confondues par les critiques et par les géographes.

Mais la fable enveloppe ces extrémités du monde ancien dans les brillans nuages du lan-

gage allégorique, si cher à l'Orient : c'est ici que les griffons gardent une source où l'on puise l'or liquide à pleins seaux ; c'est encore ici que l'or, ramassé par des fourmis de taille gigantesque, leur est quelquefois enlevé par l'audace de l'homme : les airs, les eaux, les bois, tout est ici peuplé de merveilles. Les deux auteurs qui d'ailleurs nous servent de sources, vivoient avant la naissance de la géographie mathématique ; ils s'exprimoient conformément aux idées poétiques et populaires dont se composoit la géographie primitive des Grecs. Le compas ne peut donc pas nous guider ; il faut appeler à notre secours les ressources de la critique historique et philologique.

Exposé des connoissances modernes sur les pays voisins des sources de l'Indus.

Avant d'entrer dans aucune discussion sur les relations que les anciens nous ont laissées, il est nécessaire de tracer le tableau de ces régions d'après les rapports les plus modernes (1).

(1) C'est principalement sur les cartes jointes à l'excellente *Relation de* CABOUL, par M. MOUNTSTUART-ELPHINSTONE, qu'on doit suivre cette description.

Le volume du *Précis de la Géographie universelle*, qui traite de l'Asie, avoit paru avant Elphinstone, Mackinneir, etc., etc. Nous ne pouvions donc décrire ces pays que d'une manière bien imparfaite.

Plaçons-nous à *Attok*, ce célèbre passage de l'Indus ou Sindh. Devant nous est l'immense noyau montagneux de l'Asie centrale; derrière nous, la plaine de l'Inde, dont nous sommes cependant séparés par deux degrés ou marches; savoir, tout près d'Attok la chaîne des monts *Kheiber*, qui viennent des environs de Caboul, et, en resserrant la vallée de l'Indus, recommencent à l'est de ce fleuve pour aller joindre les montagnes méridionales de Cachemyr; plus, au sud, après un plateau où habite la tribu des Ghakers, terminé par les *Monts salés* (*Salt-Range*), qui s'étendent à l'ouest dans la direction de Ghizné, et à l'est entre le Pendjab et le Cachemyr. Nous avons au midi les territoires des *Seihks*, et plus particulièrement les *Ghakris;* à l'est, les petits Radjahs mahométans indépendans, de *Rajour*, de *Chinnaun*, de *Kistewar;* au nord-est, la fameuse vallée de Cachemyr, et, derrière ce paradis terrestre, le pays d'*Oun-Dès* (1) et le royaume de *Ladak* ou le *Petit-Tibet* proprement dit; droit au nord, les *Eusofzis* ou Afghans orientaux; au-dessus d'eux le *Kafiristan*, le pays des tribus indigènes, rebelles au joug du mahométisme, les *Siah-Pousches* des anciennes cartes; plus loin encore, le *Kauschkhaur*

(1) Voyez la *Carte d'Oun-Dès* dans le premier volume des *Nouvelles Annales des Voyages*.

ou le Caschgar méridional, différent du Caschgar de la Petite-Boukharie, et la plaine de *Pamer;* au nord-est, encore le Kafiristan, particulièrement le district de *Kuttore*, et plus loin le *Badakschan;* à l'ouest, le Caboul et les tribus orientales des Afghans, notamment les *Besdoraunis*.

Nous étant ainsi orientés, parcourons les grandes chaînes de montagnes qui ceignent ou traversent ces diverses contrées.

L'*Himalaya*, venant des sources du Gange et de la Djemna, enveloppe le Cachemyr qu'il sépare du Petit-Tibet, traverse le cours de l'Indus, et prend dès-lors le nom de *Hindou-Kosch* ou Caucase indien, borde le Kafiristan, et, après avoir séparé le Caboul de la Grande-Boukharie, s'abaisse sous le nom de *Parpanischa* ou *Paropamisus* vers le plateau de la Perse.

L'Himalaya est, sans contredit, le pied méridional du grand plateau de l'Asie centrale (1); mais, lorsqu'un rapport des voyageurs indiens affirme qu'au nord de l'Himalaya il n'y a ni rivières ni vallées, mais seulement de vastes plaines désertes (2), il ne faut pas prendre cette donnée dans un sens trop général; ces voyageurs n'ont voulu parler que d'une portion du Petit-Tibet, au

(1) Elphinstone, *Caboul*, p. 86. Raper, *Asiatic Researches*, Tom. XI, p. 530.

(2) Webb, *Asiat. Res.*, Tom. XI, p. 442.

nord-est de Cachemyr. Il faut bien, d'après l'ensemble de toutes nos notions, admettre une seconde grande chaîne, un second degré du grand plateau central.

C'est le *Kentaïsse* des cartes chinoises qui borde le lac Manasarovar au nord, sépare le Petit-Tibet des parties inconnues du Grand-Tibet, et vient, sous le nom de *Mous-Tagh*, se diriger au nord-ouest entre les deux Boukharies. Le Père Georgi affirme qu'au nord des monts Kentaïsse s'étendent de vastes plateaux : les dernières relations des voyageurs indigènes à Caboul, recueillies par Elphinstone, attestent aussi que le Mous-Tagh borde les plateaux de la Petite-Boukharie ; mais on n'a que des détails vagues sur les monts *Karakourrean*, qui, selon Elphinstone, doivent lier le Kentaïsse et le Mous-Tagh. C'est très-vraisemblablement le *Karangoutak* de Schereffeddyn. Un défilé conduit à travers la chaîne du Mous-Tagh de la plaine Pamer à Yarkend et à Caschgar. Au nord-ouest de ce défilé, la chaîne mieux connue s'unit aux montagnes de la Songarie.

C'est entre ces deux grandes chaînes que les cartes d'Elphinstone tracent un chaînon dirigé du sud-sud-ouest au nord-nord-est, et qui lie l'Hindou-Kosch au Mous-Tagh. Elphinstone lui donne le nom de *Belour-Tagh*, et croit que c'est le *Belor* de Marc-Paul et d'autres voyageurs an-

ciens (1); mais il résulte du récit de Marc-Paul, que l'on n'entroit dans le pays de Belor qu'*après* avoir traversé la plaine Pamer; ce nom paroît donc désigner le Mous-Tagh, et il semble qu'on devrait donner à la chaîne intermédiaire, entre l'Indou-Kosch et le Mous-Tagh, le nom de monts Pamériens, à moins qu'on veuille leur assigner celui de *Div-Saran*, montagnes des génies noirs que les Persans paroissent lui avoir donné (2), et qui rappelle évidemment les Siah-Pouches ou peuples aux vêtemens noirs habitans de la partie méridionale de cette chaîne.

C'est dans le triangle formé par l'Himalaya, le Mous-Tagh et les monts Pamériens, que l'Indus a ses sources.

Le fleuve venant de Ladak et celui qui vient de Gortope (3) sont les deux sources les plus orientales de l'Indus que l'on connoisse. Le premier reçoit encore du nord-ouest une rivière tributaire nommée *Chauyock*. Le fleuve formé de la réunion de ces rivières franchit, à un endroit nommé Moullah, la chaîne de l'Himalaya, et, à partir de ce point, le nom de *Sindh* ou d'Indus ne lui est plus contesté (4).

(1) *Account of Caboul*, 87, 638.

(2) Wahl, *Vorder-und-Mittel-Asien*, Tom. I, p. 753.

(3) *Voyez* la Carte de l'Oun-Dès, dans notre volume précédent.

(4) Elphinstone, *Caboul*, p. 110. Macartney, *Appendice*, p. 652-656.

Mais laquelle des trois rivières-mères est la principale ? La carte du voyage de Moorcroft donne exclusivement le nom de Sindh au fleuve de Gortope ; parmi les relations recueillies par Elphinstone, les unes font la rivière de Ladak plus grande (1), les autres plus petite (2) que celle de Gortope. Dans ce conflit, ne serait-il pas permis de renouveler une ancienne opinion, celle du père Montserrat, qui, en 1581, accompagna l'empereur Acbar dans son expédition contre Caboul ? Ce missionnaire affirma que le véritable Indus sort du lac Manasarovar. Or, nous savons qu'il sort du lac Rawan-Rhad, voisin de celui de Manasarovar, une rivière nommée Setledge ou Scherouder par les indigènes ; M. Arrowsmith a considéré ce fleuve comme la source du Setledge (du Pendjab) ; mais plusieurs raisons s'opposent à cette conjecture ; d'abord, est-il probable que la chaîne de l'Himalaya soit percée à l'est de Cachemyr, dans une de ses parties les plus élevées ? Si le Setledge recevoit une rivière venue de si loin, comment Forster, qui l'a passée à Bellaspour (3), a-t-il pu dire que c'étoit en cet endroit une petite rivière ? Enfin, la rivière née

(1) Elphinstone, p. 109 ; et la Carte d'Arrowsmith.

(2) Macartney, *Append.*, p. 652.

(3) Forster, *Voyage du Bengale à Pétersbourg*, Tom. I, p. 174. Trad. de M. Langlès.

du lac Ravan-Rhad porte, dans la carte de Thiefenthaler, le nom de *Latschou* qui rappelle plutôt Ladak que Setledge(1). Enfin, le nom de *Schedroud* paroît être une des nombreuses dénominations du Gange, et a pu être appliqué au fleuve du lac Ravan-Rhad d'après l'erreur populaire qui faisoit sortir le Gange de ce lac. Si, d'après ces argumens, on regarde avec nous l'identité du Setledge (du Pendjab) avec la rivière du lac Ravan-Rhad comme dénuée de toute preuve et de toute probabilité, ne faut-il pas y voir la source principale de l'Indus lui-même (2) ?

M. Rennel a long-temps cru que le véritable Indus venoit du nord, des monts Karangoutak, et plusieurs voyageurs russes modernes prétendent que le Chauyock est en effet la plus considérable des trois rivières-mères.

L'Indus, quelle que soit son origine, arrive aux environs d'Attok comme un fleuve large et rapide. Parmi les affluens qui le grossissent, un seul mérite toute notre attention, c'est le *Caboul*,

(1) Wahl, *Indien*, II, 389.

(2) Un savant académicien nous a fait remarquer dans Diodore le fleuve *Sillas* qui est absorbé dans un abîme. Il pense que le Setledje du pays d'Oun-Dès pourroit se perdre dans un petit lac comme le *Desaguadero* du lac Titicaca, ce seroit alors le *Sillas*.

connu aussi sous les noms de *Kaméh* et de *Jellali*, même sous celui de *Nylab* appliqué plus généralement au grand Indus. La rivière de Caboul, moins large, mais plus impétueuse que l'Indus, se forme par la réunion de deux embranchemens que nous allons indiquer. Le *Kaméh* ou le *Kauschkaur* (nom que nous prions le lecteur de remarquer), né dans les monts Paméricns, non loin de la source de l'Oxus, coule, du nord au sud, l'espace de 380 milles, à travers le pays de Kauschkaur, et reçoit à l'est le *Schescha*; arrivé à la ville de Kaméh, il se réunit au Caboul proprement dit, et, quoique le plus large et le plus profond, il perd son nom. Le *Caboul*, formé dans les montagnes voisines du pays de Gaur, de la réunion de trois rivières, savoir, le *Punischer*, au nord, le *Ghorband*, à l'ouest, et le *Caboul* proprement dit, au sud, coule vers l'est à travers des précipices, et de cataracte en cataracte (1), jusqu'à ce qu'il rencontre le Kaméh; devenu moins fougueux, il se dirige encore à l'est, puis un peu au nord-est, puis au sud-est; et, après avoir reçu du nord le *Lundye* ou le *Swad*, formé lui-même du *Lundye* et du *Pendjore*, il se jette dans l'Indus, près Attok.

Telle est la portion du système *potamogra-*

(1) Elphinstone, *Account*, p. 100. Rennel, *Mémoire*, dans l'*Account of Ganges*, etc., etc., p. 153.

phique de l'Indus qui nous concerne dans cette recherche.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les nations qui habitent ce coin de l'Asie.

L'*Oun-Dès* a été décrit dans le premier volume de ces *Nouvelles Annales*. Au nord et au nord-ouest de l'Oun-Dès s'étend la principauté de *Ladak* ou *Leh*, communément désignée sous le nom de *Petit-Tibet*, envahi en 1628 par une armée indo-mongole, sous Zouffer-Kan, mais qui ne fut visité par des Européens que dans l'an 1715. Le père Desideri, un des intrépides jésuites qui y pénétra, lui donne aussi le nom de *Baltistan* (1). Entouré de rochers d'une affreuse nudité, des vallées, ou plutôt des ravins presque toujours couverts de neige, y produisent à peine un peu d'orge. Le voyageur passe avec effroi les torrens écumeux sur des ponts fragiles et flottans, formés de branches d'arbre entrelacées. Mais Ladak, petite ville de 800 maisons, attire, grâce à l'absence des douanes, le commerce de l'Indus, du Cachemyr et de la Boukharie; c'est le grand entrepôt des laines, ou plutôt du duvet à schâl (2). De grands moutons apportent ce produit des chè-

(1) *Lettres édifiantes*, Tom. XV, p. 189. *Biographie universelle*, Tom. XI, p. 189.

(2) Macartney, *Append.*, p. 652.

vres d'Oun-Dès. Les habitans paroissent principalement suivre le culte lamique.

Le *Khauschkaur* ou Kaschgar méridional est encore très-peu connu. Les habitans s'appellent *Kobi*, vivent la plupart sous des tentes, et obéissent à quelques petits seigneurs ou despotes dont les états se nomment *Chittraul*, *Mastouch*, *Drousch*, etc., etc. Quoi qu'en pense un savant géographe(1), ce pays ne sauroit être le *Kacheguer* du médecin Bernier ; la caravane que Bernier vit à Cachemyr venoit évidemment de plus loin, et sans contredit du véritable Caschgar dans la Petite-Boukharie. Mais le Khauschkaur des relations modernes pourroit bien être le *Kakares* ou *Kokares* de Thevenot et d'autres anciens voyageurs. Ce nom, d'après le père Georgi, signifie *Têtes-Blanches*, et indique ainsi une race différente des Hindous. Les limites du *Kakares*, au nord, ont toujours paru très-incertaines aux meilleurs géographes (2).

Au sud du Khauschkaur ou Kakares demeurent les intéressantes tribus des *Siah-Pousches*, nommées *Kafirs* ou mécréans par les Afghans. Leurs vallées pittoresques, arrosées par de nom-

(1) Ritter, *Géographie physique*, I, p. 603.

(2) Wahl, *Indien*, II, p. 181. D'Anville nomme ce pays *Kakaner*.

breux et rapides courans d'eau, dominées par des monts sourcilleux et des glaces éternelles, jouissent du plus beau climat, et produisent en abondance les fruits des zones tempérées à côté de quelques-uns de la zone torride. La vigne, comme au siècle d'Alexandre, s'enlace encore autour des arbres majestueux, et les habitans en tirent de bon vin. De superbes troupeaux de bœufs, de moutons, de chèvres errent dans les gras pâturages qu'offrent les flancs des montagnes. Les villâges, suspendus en amphithéâtre sur les rochers, sont le séjour du bonheur et de l'hospitalité; mais si l'ambitieux Afghan essaie d'y pénétrer, tout devient soldat pour sauver la patrie. Un *Siah-Pousch* ne peut se marier qu'après avoir abattu la tête d'un Afghan. Quoique distinguée des Indous par des formes plus mâles, par une haute stature et par un teint frais, cette nation parle un langage qu'on dit semblable, à quelques égards, aux dialectes nés du sanscrit. Les Siah-Pousches adorent beaucoup d'idoles, et entre autres les images de leurs ancêtres. Les vêtemens du peuple sont faits en peaux de chèvres (1). Ce sont des traits qui, dans la suite, nous serviront de points de comparaison.

Dans les vallées plus méridionales, plus ou-

(1) Elphinstone, *Caboul*, *Append.*, p. 618-625. Schereffedin, trad. par Lacroix, Tom. III, ch. 3.

vertes, plus riches en terrain labourable, les belliqueuses et féroces tribus des Afghans orientaux ou *Eusofzies* exercent leur empire tyrannique. Les richesses du sol ne sont que foiblement exploitées par ces peuples ; la discorde intestine agite continuellement leur trente cantons indépendans. C'est d'ici que partent ces hordes qui envahissent l'Indoustan sous le nom de *Patanes*, que nous devons prier nos lecteurs de remarquer, de même que ceux des tribus des *Dourds*, des *Torkhanis* et du pays de *Swad* ou *Souad*.

Le paradis de Cachemyr est trop connu pour que nous en disions rien, et nos recherches ultérieures n'exigent pas que nous nous y arrêtions. Il en est de même du Pendjab et du Caboul.

Passons à la géographie ancienne.

Examen des notions géographiques d'Hérodote sur l'Inde septentrionale.

Si les recherches de savans aussi respectables qu'un Rennel, un Mannert, un Heeren n'ont jeté que peu de clarté sur l'Inde d'Hérodote, si à peu près toutes les questions restent encore à résoudre, on doit en chercher la cause principale dans le défaut de bons renseignemens sur l'état moderne de ces contrées ; mais on a aussi eu quelques torts, en ne traduisant pas avec fidélité le

texte de l'historien grec, en confondant ses notions avec celles de Ctésias, écrivain postérieur de quarante ans, et en négligeant des circonstances historiques et physiques, ainsi que des passages d'autres écrivains anciens. Il faut marcher avec précaution dans ces sentiers où tant de nos devanciers ont trébuché.

Traduisons d'abord la partie géographique du fameux passage de la *Thalie* d'Hérodote, qui est le plus ancien document authentique sur les connoissances relatives à l'Inde.

« Les Indiens, dit-il, sont le peuple le plus » oriental de l'Asie; ils habitent entre les deux « levers du soleil; plus loin à l'est s'étend un désert « de sable. Il y a beaucoup de nations indiennes; « les unes livrées aux soins des bestiaux, les autres « à d'autres occupations. Il y en a qui vivent dans « les marécages, le long du fleuve (Indus), et qui « se nourrissent des poissons; ils vont à la pêche « dans des bateaux faits de roseaux; chaque ba- « teau est fait d'une partie de roseau, comprise « entre deux nœuds; ils s'habillent de joncs qu'ils « fauchent dans le fleuve .... A *l'est* de ces « ichtyophages, demeurent des Indiens pasteurs « qui mangent de la viande crue, et dévorent les « malades de leur propre nation; ils se nomment « les Padéens..... D'*autres* Indiens suivent d'au- « tres usages; ils ne mangent rien de ce qui a vie, « ils vivent d'herbes et d'une espèce de millet.

« Tombés malades, ils vont mourir *dans le dé-
« sert. Tous ces Indiens* se livrent en public au
« commerce des deux sexes, à l'instar des ani-
« maux; ils ont le teint noir comme les Ethio-
« piens; ils demeurent loin des Perses, *sous le
« vent du midi* et n'obéissent pas à Darius ......
« Les *autres* Indiens, voisins de la ville de Kas-
« patyros et de la terre Paktyïké, vivent *sous
« l'ourse* et *sous le vent Borée*. Ceux-ci mènent
« une vie semblable à celle des Bactriens, ils sont
« belliqueux et envoient des gens chercher l'or
« *dans les vastes déserts sablonneux* qui sont en
« leur voisinage (1). »

En examinant ce passage, sans le dessein prémédité d'y faire entrer nos connoissances modernes, on saisit failement l'application des relations persanes, transmises à Hérodote, et que celui-ci a légèrement modifiées d'après les idées reçues parmi les Grecs. L'Indus, selon ces idées, couloit à l'est (2), à l'extrémité orientale du cercle des terres connues, de l'*orbis terrarum;* donc, aux yeux d'Hérodote, le grand désert, voisin des embouchures de ce fleuve, terminoit cette extrémité du monde connu. Mais, d'un autre côté, les Indiens, voisins des Bactriens et de la *Paktyïké*, étoient aussi rapprochés d'un grand désert. Or,

(1) Hérod. III, cap. 98, 99, 100.

(2) Hérod. IV. 44.

comme ces Indiens étoient très-différens des Indiens ichtyophages et pasteurs, comme ils n'étoient pas du teint des Éthiopiens, comme ils ne vivoient pas d'une espèce de millet, c'est-à-dire de *holcus dourra*, comme ils ne naviguoient pas dans des bateaux, faits de bambous (tout cela se conclut du texte d'Hérodote), ils ont dû demeurer *au nord* du Pendjab; car, dans cette contrée, les habitans ont encore le teint foncé, le *dourra* y est abondant, et les bambous y deviennent assez gros pour en faire des bateaux. Donc, si ces Indiens cherchoient l'or, ce n'étoit pas dans le désert de Sindhy, d'Adgimere et de Beykanir, où d'ailleurs l'on ne connoît pas de mines; donc le désert, où ils alloient ramasser ce métal précieux, faisoit partie du Petit-Tibet ou de la Petite-Boukharie. C'est aussi dans ces contrées que les voyageurs modernes ont retrouvé des mines, ou plutôt des lavages d'or très-abondans (1).

Nous verrons dans la suite de ces recherches que la même tradition fabuleuse qui plaçoit dans un desert, voisin de l'Inde, des *fourmis*, ramassant des sables d'or, y plaçoit aussi les *gryphons*, autre animal fabuleux, gardien de l'or des mines. Or, Hérodote ne nomme pas les gryphons dans ses divers passages sur l'Inde, mais il les place à

(1) *Voyez* la Carte du *Voyage au pays d'Oun-Dès*, dans le volume précédent de ces Annales.

côté des *Arimaspes* et des *Hyperboréens* (1) ; ces nations sont les plus reculées d'une longue série des tribus scythiques, indiquées par notre historien au nord-est de la Palus-Méotide et de la mer Caspienne ; par conséquent, l'Inde d'Hérodote devoit se rapprocher des contrées montueuses et métallifères au nord-est de la mer Caspienne.

Les mœurs et la manière de vivre de quelques tribus indiennes chez Hérodote nous ramènent également aux pays montagneux, voisins des sources de l'Indus.

Les Indiens septentrionaux avoient la même manière de vivre que les Bactriens ; donc ils ont probablement dû vivre dans un pays où il tomboit de la neige, ce qui a lieu dans le Cachemyr (2); ils ont dû habiter une contrée où l'on pouvoit avoir besoin de porter les habits en *peaux de chèvres*, nommées σισυρα, et que portoient les Bactriens ainsi que les habitans de la Pactyique (3), tandis que les Indiens, proprement dits, portoient des vêtemens de lin, ou plutot de coton. Or, nous

(1) Hérod., III, 116. IV. 13.

(2) Fosrter, *Voyage du Bengale à Saint-Pétersbourg*, I, p. 284. trad. de M. Langlès.

(3) Hérod., III, 67-85. Un scoliaste d'Aristophane établit la distinction entre σισυρα, habit fait de peaux de chèvres, ayant encore leurs poils, σισυρνα, habit de peaux de moutons, et σισυς, vêtement épais et grossier en général.

avons vu que les Siaho-Pouches, les Ounyas et d'autres tribus montagnardes portent encore des vêtemens en peaux de chèvres.

Même les Indiens méridionaux d'Hérodote n'ont pas dû habiter plus au sud que le Pendjab. Car si les Indiens pêcheurs eussent été voisins de la mer ou seulement du delta de l'Indus, une circonstance aussi remarquable n'eût pas été passée entièrement sous silence. Comment auroient-ils pu naviguer dans leurs petites auges, faites d'un seul bambou, sur le large lit de l'Indus, aux endroits où il éprouve l'effet de ces marées qui effrayèrent les guerriers d'Alexandre? Hérodote distingue expressément de ces ichtyophages, d'autres Indiens, plus méridionaux encore, qui vivoient *sous le vent du midi*, υπο νοτου ανεμου, et dont la nourriture purement végétale rappelle une tribu de véritables Indous, tandis que la plupart des nations sur le Haut-Indus, plus particulièrement connues d'Hérodote, ne paroissent pas encore, quatre cents ans avant J.-C., avoir reçu les lois et les croyances des Bramines.

Du côté de l'est, nous restreindrons également les limites de l'Inde hérodotienne. Deux tribus nous sont indiquées dans cette direction : les *Padæi* qui demeurent *à l'est des Ichtyophagess*, et les *Kallantiæ* que, d'après l'identité des mœurs et des usages, on doit croire limitrophes des Padéens.

Nous ne saurions placer les Padéens sur les bords lointains de la rivière Paddar, quoi qu'en aient pensé deux savans d'un grand mérite, MM. Gosselin et Heeren (1); car ces Indiens auroient alors habité *au-delà* du désert sablonneux qu'Hérodote marque expressément comme limite des terres habitées connues. « Το προς την ηω ἐρεμία εςὶ δια την ψαμμον. » Ce texte positif n'admet pas deux interprétations. Il faut, conformément à toutes nos observations précédentes, placer les Padéens dans les montagnes du Haut-Pendjab, au sud de Cachemyr. On pourroit tout au plus les porter, avec M. Mannert (2), dans le district de *Parestan*, dont *Pader* est le chef-lieu, et que Le Gentil met à l'est-sud-est de Cachemyr (3). La ressemblance des noms n'est pas à dédaigner; mais ces clartés si souvent trompeuses de l'étymologie ne sauroient rien décider à elles seules.

N'a-t-on pas vu le savant M. Rennel (4) placer

(1) Gossellin, *Recherches sur la géographie des anciens*, III, p. 170. Heern, *Ideen*, etc., etc., II, p. 326.

(2) Mannert, *Géographie des Grecs et des Romains*, V, part. II, p. 3.

(3) Carte de Cachemyr, par Le Gentil, dans le Voyage de Forster. *Ayen Akberi*, II, p. 152. *Tiefenthaler*, I, p. 50. M. Arrowsmith, dans sa dernière carte de l'Inde en six feuilles, marque *Pahder* et *Bahdarwall* à 30 minutes sud et sud-est de Kistewar.

(4) Rennel, *Geographical system of Herodotus*, p. 310.

ces peuples sur le Gange, appelé *Padda* en sanscrit, et *Padus* dans la cosmographie d'Æthicus? Cependant, si Hérodote eût eu la moindre connoissance sur les régions fertiles du Gange, auroit-il pu dire que l'Inde se terminoit à l'est par un désert? D'autres, avec plus de vraisemblance, ont expliqué le nom de ces peuples du mot sanscrit *padda*, pied, parce qu'ils occupoient les pâturages aux pieds des montagnes; ou bien de *vada*, sauvage, d'où vient le nom des *Waddahs* dans l'île de Ceylan. L'une et l'autre de ces explications est simple et naturelle, mais arbitraire. La conjecture de Saumaise (1), qui vouloit lire *Pandæi*, et qui regardoit ce peuple comme identique avec les *Pandæ* de Pline et d'Arrien (2), ouvriroit, il est vrai, une vaste carrière à des étymologies plus brillantes, puisque la dynastie des Pandawans ou de Pandis joue un si grand rôle dans l'histoire semi-mythique de l'Inde; mais deux vers d'un poète élégiaque renversent cette hypothèse; et, puisque Tibulle a lu *Padæi* dans Hérodote, il est probable que cet historien n'a pas écrit autrement ce nom (3).

(1) Salmas, *Exercitat. Plinianæ*, p. 700.

(2) Plin., VI, cap. 20. Arrian, *Ind.*, cap. 8.

(3) Impia nec sævis celebrans convivia mensis
Ultima vicinus Phœbo tenet arva *Padæus*.

Tibul. IV. Élég. 1, v. 144.

Outre les raisons géographiques pour placer les Padéens dans les montagnes du Pendjab oriental, leurs mœurs paroissent les rapprocher des Mèdes et des Scythes. L'usage de dévorer les parens et les amis au moment où leur mort paroissoit prochaine, n'étoit certainement pas le résultat de la disette d'alimens, mais l'effet d'une superstition religieuse; car, lorsque Darius demanda aux Kallantiens, voisins des Padéens, et qui demeuroient peut-être dans le district de Kallanor, combien ils vouloient d'argent pour cesser de manger leurs parens et adopter l'usage de les brûler, ces Indiens, « élevant un cri d'hor« reur, prièrent le roi de dire des choses de meil« leur augure (1) ευφημειν »; ce qui est, comme on sait, le mot opposé à βλασφημειν, blasphémer. Le motif des Callantiens étoit donc évidemment une terreur religieuse très-forte. Or, où retrouvons-nous des traces de la même superstition? D'abord, chez les Issedons, nation scythique, voisine, ou même, selon quelques opinions, habitante du Petit-Tibet. Dès qu'un père de famille mouroit chez ce peuple, le fils faisoit amener des moutons et des bœufs; on les coupoit en morceaux, ainsi que le cadavre; on mêloit ensemble ces chairs, et on les mangeoit dans un festin. La tête seule étoit conservée; on la faisoit

(1) Hérod., III, 97.

dorer, et elle étoit honorée comme une idole (1). Les Massagètes, autre peuple scythique, sentant approcher leur dernière heure, se faisoient hacher en morceaux avec plusieurs moutons; cet horrible régal étoit dévoré par les survivans. L'homme qui mouroit de maladie étoit censé impur, et ses restes étoient jetés aux chiens (2). Les Mèdes enfin, dit-on, livroient à de gros chiens le malade qui étoit à l'agonie, tant ils avoient honte de mourir de maladie ou d'être déposés en terre (3).

L'enchaînement de ces usages superstitieux paroît donc rattacher les Padéens et les Kallantiens, les peuples les plus reculés à l'est que connoissoit Hérodote, à la race des Scythes d'Asie. Les Indiens véritables nous paroissent avoir toujours préféré le bûcher à tout autre mode d'enterrement.

Navigation de Scylax sur l'Indus.

Si toutes les connoissances d'Hérodote étoient bornées à quelques parties du Petit-Tibet et du Pendjab, les Perses en possédoient sans doute de plus étendues sur le cours de l'Indus, puis-

(1) Hérod., IV. 26.

(2) Strab., XI, p. 353. Edit. Atrebat. Hérod., II.

(3) Bardesanes, cité par Eusèbe, *præpar. evangel.* VI.

qu'une expédition, faite par ordre de Darius, l'avoit exploré depuis les environs de la Bactriane jusqu'à son embouchure dans la mer. Hérodote, qui, d'après l'opinion d'un habile orientaliste (1), ne savoit pas le perse, n'avoit pu apprendre que bien peu de chose sur cette expédition; et le peu de mots qu'il en dit n'a pas été traduit exactement, soit par M. Larcher, soit par le guide de M. Rennel. Voici ce passage rendu avec fidélité:

« Darius, jaloux de connoître où le fleuve Indus « se jette dans la mer, envoya sur des vaisseaux « plusieurs personnes, desquelles il espéroit une « relation fidèle, et entre autres Scylax de Ca- « ryande. Ayant pris leur point de départ de la « ville de *Kaspatyros* et de la terre *Paktyique*, « ils naviguèrent en descendant le fleuve Indus, « vers l'aurore et les levers du soleil jusques à la « mer. Ensuite, naviguant sur la mer vers l'ouest, « ils arrivèrent dans le trentième mois aux lieux « d'où le roi d'Égypte avoit envoyé les Phéni- « ciens pour faire le tour de la Libye (2). »

Faisons d'abord deux observations de critique verbale sur la traduction de ce passage.

1. Ὁρμηθέντες ne signifie pas nécessairement *s'étant embarqué* ou *cum ex portu soluerunt*,

(1) M. Wahl.

(2) Hérod., IV. 44.

ainsi que Henri Etienne et, après lui, MM. Larcher et Rennel l'ont rendu. Ce participe d'aoriste d'ορμαομαι est employé fréquemment dans le sens de partir d'un point de terre-ferme pour aller vers un autre. Lorsque les Cimbres et les Teutons inondèrent le midi, personne, dit Plutarque, ne sut quelles gens c'étoient, ni *d'où ils étoient partis*, pour tomber comme un nuage sur la Gaule et l'Italie : ποθεν ορμηθεντες ωσπερ νεφος εμπεσοιεν τῃ Γαλατιᾳ και Ιταλιᾳ (1). En parlant d'une manœuvre militaire de Sertorius, le même auteur emploie encore le même terme. « Il laissa six mille « hommes dans son premier camp, d'où *il s'é-* « *toit mis en marche* pour occuper la colline. » οθεν ορμηθεις κατειληφει τον λοφον (2). Il seroit inutile d'accumuler tous les passages semblables; mais il faut observer que la ressemblance entre ορμη, mouvement, essor, et ορμος, port, station, produit également une ressemblance entre les verbes qui en dérivent, et que cette circonstance paroît avoir produit chez les traducteurs une sorte de confusion d'idées. Parce que ορμεω signifie : je suis à l'ancre ou je jette l'ancre, et ορμεομαι, je me mets en route, ils n'ont pu séparer de l'aoriste ορμηθεντες l'idée d'un vaisseau qui sort du port, qui met à la voile; idée qui n'a aucun fondement

(1) Plut., *Vita Marii*, 411. C. edit. Francof. 1599.

(2) Idem, ibid., *Vita Sertorii*, 577. E.

dans le sens propre du mot. Ces mots peuvent donc indiquer que les hommes envoyés par Darius se réunirent dans la ville de Kaspatyros, traversèrent la terre Paktyique, et s'embarquèrent sur l'Indus pour descendre ce fleuve. Rien du moins dans ce texte ne nous oblige à dire, avec tant de nos devanciers, que la ville de Kaspatyros étoit située sur l'Indus.

2. « Προς ηω τε και ἡλιου ανατολας » est, comme M. Dureau de la Malle l'a déjà observé, une expression très-vague (1); elle ne signifie pas nécessairement et rigoureusement *vers l'est;* il faut y chercher le sens que les contemporains d'Hérodote y attachoient. Il paroît, par plusieurs passages de Strabon, que, selon l'interprétation la plus généralement reçue, Homère comprenoit le midi et l'orient sous le terme προς ηω ηλιον τε, comme il comprenoit le nord et l'ouest sous celui προς ζοφον (2). Denys le Périégète, accoutumé au langage des poètes épiques, prend encore ηω dans le sens du midi (3). Il est donc peu probable qu'un écrivain aussi ancien qu'Hérodote ait voulu

(1) Dureau de la Malle, *Géographie physique de la mer Noire*, p. 67.

(2) Strab., *Géog.*, I, p. 34, édit. de 1620. Voss, *alte weltkunde*, p. 13.

(3) Dion. Périég., v. 243, 332. Le dernier vers est surtout concluant.

désigner, avec une exactitude scrupuleuse, les aires de vent, surtout à l'égard d'un voyage dont il ne fait qu'une mention passagère. Le pluriel ανατολας, qui comprend également le nord-ouest et le sud-est, indique assez qu'Hérodote, suivant les idées de ses contemporains, concevoit l'Inde comme étant située à l'extrémité orientale du continent, entre le nord-est et le sud-est; le fleuve Indus étoit censé traverser le milieu de cet espace.

Comment aussi Hérodote auroit-il pu savoir quelque chose de plus positif sur cette navigation? Le rapport de Scylax devoit être déposé dans les archives de l'empire, à Persépolis, où Hérodote ne vint jamais. Les notions répandues à Babylone, ou dans les autres villes d'Asie, provenoient des marchands ou des militaires qui avoient été dans la partie de l'Inde soumise par Darius; or, cette partie avoit, d'après Hérodote lui-même, des limites très-étroites. « Les Indiens méridionaux, « c'est-à-dire les habitans des plaines du Pen- « djab, sur les bords du Désert, n'obéissent point « aux Perses. »

Ces observations admises, nous expliquerons la navigation de Scylax de la manière suivante: Il a descendu (comme MM. Gatterer, Heeren et autres l'ont déjà dit) une ou plusieurs des rivières tributaires de l'Indus, venant de l'ouest, et coulant généralement vers le sud et l'est. Cette navi-

gation paroît bien s'être faite, en partie du moins, sur le Caboul; mais Scylax n'a pas dû s'embarquer près la ville de ce nom, il n'a pu commencer sa navigation qu'au-dessus des cataractes de Djellalabad. Arrivé au véritable Indus, il a navigué au sud jusqu'au passage de Kallabagh. Voyageant dans la saison des pluies, il a pris les grandes inondations de ce fleuve dans le Moultan et le Sindhy pour un bras de l'Océan; il a dès-lors pu dire qu'il naviguoit à l'ouest sur la mer.

Recherches sur la Terre Paktyiké et la ville de Kaspatyros.

Le seul moyen de préciser davantage la navigation de Scylax, ou du moins son point de départ, ce seroit de retrouver la position géographique de la *Terre Paktyiké* et de la ville *Kaspatyros*. Ce problème a fait naître bien des conjectures arbitraires : on a cherché des ressemblances de son entre *Caspira*, *Cachemyr*, *Caboul*, *Kutwer* et *Kaspatyros* entre *Badakschan*, *Pekhely*, *Peucelaotis* et *Paktyiké*; mais les auteurs même de ces hypothèses ont reconnu l'extrême foiblesse des argumens sur lesquels ils s'appuyoient. Nous essaierons de frayer ici une route nouvelle, sur laquelle nous espérons faire sortir la vérité, précisément du point qui paroissoit le plus obscur.

Hérodote nomme, outre la Paktyiké, voisine des Bactriens (1) et des Indiens (2), une autre Paktyiké, voisine de l'Arménie, et formant avec elle une satrapie (3). Les savans ont cru se débarrasser de cette contradiction fâcheuse, en soutenant que, dans la distribution des satrapies, les Perses, dédaignant un ordre géographique rigoureux, ont pu réunir deux provinces séparées par plus de la moitié de la largeur de l'empire. L'énumération des satrapies, dit-on, offre bien d'autres exemples de cette bizarrerie. Nous commençons par nier ces exemples; la liste des satrapies, bien expliquée, n'en offre aucun. Une courte discussion de cette matière, si importante pour l'histoire politique de la Perse, devient indispensable pour retrouver les *deux* PAKTYIKÉ de notre auteur; mais on doit sentir que nous ne pouvons ici présenter tous les développemens dont cette discussion seroit susceptible.

Les vingt satrapies, chez Hérodote, ne sont pas rangées dans un ordre géographique complet; mais elles suivent l'ordre des conquêtes faites par les Perses; elles indiquent les anciens royaumes, empires et fédérations de nations, successivement incorporées au grand empire. Les provinces,

(1) HÉROD., VII, cap. 67, 68, 85

(2) *Idem*, III, cap. 102; IV, cap. 44.

(3) *Idem*, III, cap. 93.

composant chaque satrapie, étoient limitrophes, ou du moins très-rapprochées, et liées ensemble par des rapports intimes. Celles qui paroissent présenter des difficultés sous le rapport géographique, étoient habitées par des peuples nomades, semblables aux tribus guerrières de la Perse actuelle. Appliquons ces principes généraux :

La première satrapie comprenoit les *Éoliens*, les *Magnésiens* d'Asie, les *Ioniens*, les *Cariens*, les *Lyciens*, les *Pamphyliens* et les *Milyens*; c'étoient les ci-devant parties maritimes méridionales de l'empire de Crésus ; c'étoient des conquêtes anciennes des rois de Lydie, provinces vassales plutôt que sujettes.

La seconde satrapie embrassoit la *Lydie*, la *Mysie*, les *Halizones* (sur le fleuve Halys), les *Cabali* (dans la Lycie), les *Hygenei* (dans la Carie). C'étoit le noyau de l'ancien empire de Lydie.

La troisième satrapie contenoit les *Hellespontiens*, les *Phrygiens*, les *Thraces* d'Asie (c'est-à-dire les Bithyniens), les *Paphlagons*, les *Mariandynes* et les *Syriens* (c'est-à-dire les Cappadociens, nommés *Syriens blancs*). C'étoit probablement l'ancien royaume de Phrygie, conquis d'abord par les Lydiens, et ensuite tombé, avec la Lydie, sous le sceptre persan.

Ainsi, les Perses laissoient chaque masse de

conquêtes ensemble, et y conservoient l'ancienne assiette d'impôts, avec une grande partie des anciennes institutions.

La quatrième satrapie étoit formée de l'ancien royaume de *Cilicie*. La cinquième embrassoit la *Syrie*, et les petits états vassaux ou tributaires de *Palestine*, de *Phénicie* et de *Chypre*. La sixième comprenoit l'*Égypte*. Ces six *gouvernemens extérieurs* étoient nommés par les Perses, les pays *au-delà de l'eau*, c'est-à-dire au-delà de l'Euphrate.

Maintenant Hérodote saute tout-à-coup aux *gouvernemens de l'intérieur ;* il se place, en pensée, dans la *Perse propre*, qui ne payoit aucun tribut, et qui, de son temps, n'étoit pas soumise à un satrape : il part de ce point central pour énumérer les gouvernemens restans, dans un ordre qui peut nous paroître arbitraire, mais qui, sans doute, étoit fondé, soit sur des rapports géographiques qui nous échappent, soit sur des dates d'incorporation que nous ignorons. Essayons d'en démêler quelques parties.

La septième satrapie, la plus embarrassante de toutes, paroît avoir compris des tribus nomades ou des peuplades montagnardes à l'est et au nord de la Perse. Les *Gandarii* s'étendoient jusqu'aux lieux où il faut chercher la *Paktyiké orientale*, ainsi que nous le verrons dans la suite. Les *Dadicæ* nous paroissent être les

Dahes qui ont habité les pays voisins de la Bactriane, avant de s'établir sur la mer *Caspienne* (1). Les *Aparytæ* sont probablement les *Paryetæ* de Ptolémée. Toutes ces tribus, avec les *Sattagydæ* qui sont inconnus, formoient sans doute une lisière de petites provinces à travers les monts Paropamisus.

La huitième satrapie embrasse la *Susiane* avec les *Cissiens*; la neuvième, la *Babylonie* avec l'*Assyrie*; la dixième, la *Médie* avec les tribus peu connues des *Paricani* et des *Ortocorybantès*. Les premiers sont très-probablement les *Parætaces*, nation montagnarde, au sud de la Médie, et qui, encore du temps de Strabon, vivoit de brigandage et dans un état sauvage (2). Pline semble placer d'autres *Paricani* dans la Sogdiane (3) où les historiens d'Alexandre connoissent une contrée *Paritacène* (4). C'étoit donc une tribu disséminée dans plusieurs provinces. On voit que pour ces trois gouvernemens l'auteur suit un ordre géographique du sud au nord, en faisant un détour à l'ouest; il continue à monter au

(1) Arrian., III, 28.

(2) Strab., XVI, 1071. Almel.

(3) Plin., VI, 16.

(4) Voyez la *Carte de l'empire d'Alexandre*, par M. Barbié du Boccage. Ce savant géographe a déjà indiqué plusieurs détails sur la dissémination des anciennes tribus de Perse.

nord, et renferme, dans la onzième satrapie, les *Caspiens*, au sud-ouest de la mer Caspienne; et les *Darites*, placés par Ptolémée dans le sud de la Médie. Il faut croire que cette nation, probablement nomade, habitoit alors plus près des portes Caspiennes. Les *Pausicæ*, vraisemblablement les *Scythes Pasicæ*, et les *Pauthimatæ* qui sont peut-être identiques avec les *Panthelæi* (1), ont dû demeurer dans le voisinage.

La douzième satrapie renferme les *Bactriens* jusqu'aux *Egles*, peuple inconnu. Cette excursion de l'auteur au nord-est seroit sans doute difficile à expliquer, s'il avoit voyagé dans ces régions; mais il ne faisoit que copier un document perse, ou noter ce que les Perses lui disoient.

La treizième satrapie embrasse la *Paktyiké*, *l'Arménie* et les pays limitrophes, jusqu'aux rivages du Pont-Euxin. En lisant ces mots, dans l'ensemble de cette liste, peut-on s'empêcher de penser que les provinces de cette satrapie étoient voisines l'une de l'autre? Comment un gouverneur de l'Arménie leveroit-il le tribut de la *Paktyiké orientale*, située aux bords de l'Indus? Il y avoit

(1) Ortelius remarque avec raison qu'Étienne de Byzance paroît avoir lu dans Hérodote *Penthiadæ* dans le passage où nous lisons aujourd'hui *Panthelæi*. Or, il y a peu de différence entre *Penthiadæ* et *Panthimatæ*. Nous inclinons pourtant à croire que le véritable nom étoit *Parthi-Médæ*, c'est-à-dire Parthes mêlés de Mèdes.

donc une province occidentale de ce nom, limitrophe de l'Arménie. Or, l'espace qu'occupoient la onzième, la dix-huitième et la dix-neuvième satrapie ne nous laisse d'autre position libre pour cette Paktyiké occidentale que les pays Caucasiens, habituellement dépendans du royaume d'Arménie.

Le nom de *Pakti* est d'ailleurs donné par un auteur qui affectoit le langage antique (1), à une nation belliqueuse, voisine du prétendu *détroit* par lequel on passoit de la Palus Méotide dans l'Océan oriental. Pourquoi donc nous refuserions-nous à reconnoître dans Hérodote une *Paktyiké* située aux confins de l'Arménie?

La bonne foi exige que nous continuions l'énumération des satrapies. La quatorzième comprenait les *Sagartiens*, tribu nomade de la Perse propre, les *Sarangæ*, évidemment les *Zarangæ* de Pline et d'Arrien, les *Drangæ* de Strabon, dans la province actuelle de Sedgistan; les *Thamanæi*, selon nous les habitans de la Carmanie; les *Utii*, sans doute une petite branche pacifique et soumise de la tribu indomptée des *Uxii*, dans les montagnes entre la Perse et la Susiane (2), les *Mykæ*, peut-être dans le Moghistan moderne (3);

(1) Orpheus, *Argon.*, v. 1071.

(2) Arrien parle des *Uxii* agricoles et soumis., III, 17.

(3) On trouve dans le manuscrit Μεκων et Μυκων; mais Etienne de Byzance paroît avoir eu sous les yeux la der-

enfin, les habitans des îles de la mer Erythée ou du golfe persique. Ce gouvernement, d'après notre explication, étoit sans doute très-étendu, aussi est-il porté dans la liste pour un tribut très-considérable.

Ici, nous le pensons, finit l'énumération des satrapies, conquises et organisées par Cyrus, dans l'intérieur de l'Asie. Hérodote indique maintenant les gouvernemens d'une création plus récente.

La quinzième satrapie renferme les *Saces* et les *Caspiens*. Comme ce dernier nom se trouve déjà plus haut (onzième satrapie), nous croyons qu'il faut entendre ici les habitans du Caucase indien, voisin du pays des Saces. Le mot *Kasp* paroît générique en persan comme Alpes en Europe. Ces Caspiens, comme nous le verrons, ne vivoient pas loin de la ville de Kaspátyros.

La seizième satrapie nous présente un vaste développement, puisqu'elle réunit les *Parthes*, les *Chorasmiens*, les *Sogdiens* aux *Ariens* qui, sans doute, en constituoient le noyau primitif. Il est des indices d'après lesquelles on peut croire que les Chorasmiens et les Sogdiens avoient leurs princes particuliers, vassaux du satrape de l'Arie,

nière variante. Peut-être est-ce le même nom écrit de diverses manières. On connoît les *Macæ* qui habitoient en Arabie, vis-à-vis d'Ormouz. Etienne de Byzance place aussi des *Macæ* entre la Carmanie et l'Arabie; veut-il parler de la contrée des *Arabites*, dans le Mekran?

et ensuite de celui de Bactres. Les provinces enfin sont limitrophes, conformément au principe général.

La dix-septième satrapie comprenoit les *Paricani* et les *Éthiopiens d'Asie*. Cette dernière dénomination désigne incontestablement des peuples d'un teint noirâtre; or, les Indiens étant nommés plus loin, il ne peut être question ici que des habitans de la Gédrosie, ou du Mekran. Les *Paricani* sont déjà nommés à la dixième satrapie, et leur réapparition ici nous étonneroit, si nous n'avions pas vu une troisième branche de cette nation au nord de la Sogdiane. Non seulement les tribus de l'ancienne Perse vivoient disséminées, à de grandes distances, mais souvent les rois en formoient des colonies militaires à un grand éloignement de leur contrée natale.

La dix-huitième satrapie étoit située au centre même de l'empire; mais les peuples qu'elle renfermoit, avoient peut-être long-temps résisté aux armes du roi de Perse. C'étoient les *Mantieni* ou *Matieni*, habitans du bassin où est situé le lac d'Ourmiah, et les *Saspires*, nation qu'Hérodote lui-même nous fait connoître, en d'autres passages, comme habitans entre la Colchide et la Médie, aux environs de la ville actuelle d'Erivan (1). Si d'autres

(1) Hérod., I, c. 104, 110. IV, 37.

les rapprochent du Pont-Euxin (1) ; si, huit cents ans après, les historiens romains et byzantins les connoissent comme habitans du Caucase (2), cela prouve seulement que cette tribu, si remarquable par le surnom d'*Huns* qu'elle porte, a changé de demeure et de limites.

La dix-neuvième satrapie embrassoit les petites nations sauvages dans les montagnes entre le Pont, l'Arménie et la Colchide. Il n'est pas douteux que les *Moschi*, les *Mosynæci*, les *Tibareni* et les *Macrones* habitoient, les uns à côté des autres, dans cette chaîne de montagnes qui, partant du Caucase, borde la partie sud-est de la mer Caspienne ; mais, dit-on, les *Mardes* n'en étoient-ils pas fort éloignés? Nullement ; car une des nombreuses tribus qui portoient ce nom demeuroit dans les montagnes occidentales du Caucase (3), et une autre dans l'Arménie (4). Il est vrai, ce sont des auteurs postérieurs de cinq cents ans à Hérodote qui les fait connaître, mais une tribu montagnarde reste souvent ignorée pendant des siècles.

Enfin, la vingtième satrapie embrassoit les *Indiens* «peuple extrêmement nombreux,» ce qui

(1) Apoll., *Argon.*, II, 396. Orph., *Argon.*, v. 753.

(2) *Priscus, Procopius, Théophylacta, Cedrenus*, etc., etc. (Nous traiterons de ce peuple dans une autre occasion.)

(3) Plin., VI, 5.

(4) Tacit., *Hist.*, XIV, 23.

ne veut pas dire que le gouvernement perse ou les conquêtes de Darius s'étendoient très-loin dans l'Inde. La population de Peyshaouer, de Cachemyr, de Pekhely, etc. a toujours dû offrir une nombreuse masse d'habitans resserrée dans un médiocre espace.

Tel étoit l'ensemble des divisions politiques du vaste empire; qu'on juge s'il est raisonnable d'y supposer un désordre qui n'y existe pas, pour se débarrasser de cette double *Paktyiké* dont, au contraire, nous nous flattons de tirer un parti entièrement neuf.

Si la géographie moderne nous présentoit, aux mêmes lieux où étoient situées les deux *Paktyiké*, deux provinces également désignées sous un seul et même nom, quoique séparées par un aussi vaste espace, ne conviendroit-on pas que cette analogie offriroit une indication digne d'être suivie? Or tel est précisément le cas. Le véritable nom de l'Albanie et des contrées Caucasiennes voisines est, chez les Orientaux, *Aghvanistan*. La véritable orthographe du nom des Afghans et de celui de leur pays est *Aghvans* et *Aghvanistan*, tant dans le persan que dans l'arménien (1). Les

(1) Wahl, *Persien*, I, 454, 577. *Indien*, II, 287. « Les Persans écrivent اغوان ou اغبان. Les Arméniens écrivent Աղուանիա. Nous nous en rapportons à M. Wahl, comme orientaliste, puisque nous pouvons apprécier sa vaste érudition, comme géographe.

Aghvans ou Afghans de la Perse orientale parlent une langue évidemment affiliée au persan, au zend, au pehlvi, ainsi qu'à plusieurs dialectes indiens, et même à un des idiomes répandus dans le Caucase, celui des Ossètes (1). Ce fait est admis par le savant M. Klaproth qui d'ailleurs nie l'origine caucasienne des Afghans ou Aghvans; question qui n'influe point sur notre hypothèse, car nous pouvons regarder l'Aghvanistan du Caucase comme une colonie de celui des bords de l'Indus. Il est bien d'autres circonstances qui laissent peu de doute sur la liaison qui a dû exister entre l'Albanie et l'Afghanistan, liaison indiquée par beaucoup de circonstances, entre autres par le nom de *Kasp* et *Kasch* donné aux parties les plus élevées de toute la chaîne de montagnes qui s'étend depuis le Bosphore Cimmérien jusqu'aux sources de l'Indus.

Les deux *Aghvanistan* sont situés précisément comme l'étoient les deux *Paktyiké;* cette raison autoriseroit déjà une conjecture, et il y a des opinions reçues qui n'ont pas de meilleur fondement. Que seroit-ce donc, si nous montrons que les Aghvans orientaux se donnent un nom, plus rapproché de celui des *Paktyes* qu'aucun de ceux qu'on a es-

(1) Klaproth, mémoire sur les Aghnans ou Afghans, dans ses *Archives de Littérature et d'Histoire asiatique*, Tom. I., p. 76-100.

sayé de comparer avec ce dernier nom? Or, Elphinstone nous apprend que les Berdoraunis, tribu des Afghans qui habite tout le rivage occidental de l'Indus, donnent à la nation en général les noms de *Pouktany*, nom que d'autres tribus prononcent *Pouchtany*. Mais ce nom doit être prononcé *Paktany* par les Persans, qui ont l'habitude de substituer *a* à *o* dans les mots afghans. On sait que le même nom est changé en *Patans* et *Pithans* par les Indiens.

Il est évident que toute la partie radicale du mot *Paktyes*, donné par Hérodote à la nation inconnue que nous cherchons, se retrouve dans *Paktany*, prononciation persane de *Buktang*.

Donc les *Paktyes* d'Hérodote sont les Afghans, ou du moins une de leurs tribus.

Mais une fois la vérité trouvée, ces clartés se multiplient et frappent les yeux de toutes parts. Nous allons voir que les *Paktyes*, *Paktanys* ou *Afghans* étoient encore connus des anciens, sous un autre nom, et que ce nom se retrouve également dans l'Afghanistan; enfin, nous apprendrons que, si la position exacte de la ville de Kaspatyros nous échappe encore, du moins le nom de cette ville est persan, et par conséquent très-probablement Afghan.

Étienne de Bysance est, depuis Hérodote, le seul auteur chez qui l'on trouve cette ville men-

tionnée, mais il cite un auteur antérieur à Hérodote lui-même, Hécatée de Milète (1).

« Κασπαπυρος (on corrige généralement Κασπα-« τυρος) Εκαταιῳ πολις Γανδαρικη, Σκυθων τη ακτη.
« (Nous proposons de lire ακρη.)

« Kaspatyros, selon Hécatée, ville des *Gan-« dariens*, rivage (mais d'après notre correction, « citadelle) des Scythes. »

Maintenant si Kaspatyros est une ville des Gandariens selon Hécatée, si c'est une ville des Paktyes, selon Hérodote, les Gandariens et les Paktyes étoient probablement, sinon la même tribu, du moins deux tribus de la même province. Cherchons donc les Gandariens.

Les Gandariens sont nommés deux fois par Hérodote, dans le tableau des gouvernemens et dans la revue de l'armée de Xerxès (2), de manière à les faire considérer comme voisins des Parthes et des Bactriens. Mela, qui suit d'anciens auteurs, rapproche les *Gandari* et les *Pariani*, probablement les *Paryetæ*, du mont Paropamisus (3). Étienne de Byzance cite les Gandariens

(1) Creuzer, *fragmenta historic. græc.*, 4. 28. Il est vrai que M. Wahl (*Indien*, I, p. 164) soutient qu'Hécatée le géographe ne vivoit que sous Darius Codomannus; mais cette question n'influe pas sur notre discussion.

(2) Hérod., III, 91. VII, 66.

(3) Méla, I, 2.

comme un peuple de l'Inde. Ces indications nous conduisent aux environs de Candahar, de Caboul et de Peishaouer. Mais Pline semble placer ses *Candari* entre les embouchures de l'Oxus et de l'Iaxarte (1). Cette nation, dont le nom peut venir de *Candara*, source en sanscrit, changeoit sans doute de demeure, se disséminoit en colonies, entreprenoit des conquêtes, tout comme les Afghans.

Deux passages de Strabon déterminent plus positivement la position de deux restes de cette nation qui, à l'époque de l'expédition d'Alexandre, en conservoient le nom. Une contrée *Gandaris* est située entre l'Acesines et l'Hydraotes; l'autre, nommée *Gandaritis*, est traversée par le fleuve *Choaspes*, qui se jette dans le *Cophen* (2). Si cette dernière rivière est la même que celle de Caboul, ainsi qu'on le croit généralement, le nom de *Choaspes* répond très-bien à celui de *Kauschkaur*, qu'on donne encore quelquefois à la rivière Kaméh. Strabon fait sa région Gandaritis, voisine d'une autre contrée *Bandobène*, qui semble être le *Vandabanda* des cartes de Ptolémée. Elle devoit donc embrasser le Kauschkaur, le Kafiristan et les montagnes Pamer. Ptolémée l'a encore connue, mais dans des limites plus étroites ; il la place

(1) Plin., VI, 18.

(2) Strab., XV, 1021, 1024 Almel.

entre l'Indus, le *Suastus*, qui est notre Souad ou Lundye et le mont Imaus (1).

La *Gandarie* et la *Paktyiké* étoient donc, généralement parlant, la contrée arrosée par une partie du Haut-Indus, par le Souad, le Kauschkaur et le Caboul. Le premier de ces noms a pu même quelquefois embrasser la province de Candahar, dont le nom a probablement la même origine.

Comme d'après l'ensemble de ces observations, le *Choaspes* ou le *Kauschkaur*, avec la partie inférieure de la rivière de Caboul, semble former l'Indus sur lequel Scylax navigua, il paroît sans doute probable que la ville de Kaspatyros ait été située sur les bords du *Kauschkaur*; mais, au milieu des ravages qu'exercent le temps et la guerre, comment pourroit-on se flatter de retrouver une ville qui peut-être ne fut jamais qu'une espèce de forteresse ou poste militaire? Son nom toutefois est très-remarquable. M. Wahl a fait observer qu'on peut l'expliquer des mots anciens persans et probablement afghans, *kasp*, montagne, rocher, et *tyr*, forteresse, ou bien *douar* en sanscrit, *der* en persan, signifiant porte, passage, défilé. Sa conjecture, qui fait Kaspatyros identique avec Kouttore, a donc quelque vraisemblance, mais Kouttore n'est plus marqué sur les cartes d'Elphinstone; on trouve *Kaschgoor* à peu

(1) Ptolémée, VII, 1.

près à la même place. Des recherches ultérieures sur les lieux même peuvent donc seules décider ces questions de détail.

Hérodote a-t-il connu le Cachemyr.

M. Mannert, dans son grand et savant ouvrage sur la géographie ancienne, a cherché à prouver qu'Hérodote a désigné le pays de Cachemyr, lorsqu'il parle d'une plaine, environnée de montagnes, baignée par le fleuve *Akes*, et changée en lac par les rois de Perse qui avoient arrêté le cours du fleuve avec une digue. Les terres plus basses étoient dès-lors privées d'eau; les habitans obtenoient, à force de prières et de présens, qu'on leur ouvrît de temps à autre une des écluses de la digue, pour arroser leurs terres. Non seulement cette histoire est l'inverse de celle qu'on raconte au sujet de Cachemyr, mais il y a même une difficulté géographique insurmontable; c'est que les Hyrcaniens, les Parthes et les Chorasmiens possèdoient ce territoire, rendu stérile par la toute-puissance des monarques persans. C'est donc évidemment à l'Oxus et aux canaux de dérivation, tirés de ce fleuve, que l'on doit rapporter le récit d'Hérodote, ainsi que l'a démontré M. de Sainte-Croix (1).

(1) *Examen critique des historiens d'Alexandre*, p. 714, deuxième édition.

Nous verrons plus loin si les *Caspii* orientaux d'Hérodote, voisins des Saces, doivent être considérés comme identiques avec les *Caspiri* ou Cachemyriens.

Examen des notions de Ctésias sur l'Inde septentrionale.

Le premier médecin d'Artaxerxe qui avoit vécu à la cour de Perse pendant dix-sept ans, qui paroît avoir su la langue persane, et qui avoit fouillé les archives du royaume, étoit sans doute à même d'apprendre bien plus de choses qu'Hérodote ou Xénophon. Aussi les fragmens qui nous restent de Ctésias prouvent l'immense étendue et la variété des détails que ses ouvrages embrassoient. Si la tournure de son esprit vif, orné et accessible aux illusions de l'imagination, lui a quelquefois fait sacrifier l'exactitude des faits aux grâces du style, il est pourtant reconnu qu'à mesure que nous apprenons à mieux connoître l'Inde, les traits merveilleux, dont fourmillent les recits de Ctésias, reçoivent une explication naturelle. Quelques orientalistes ont affirmé que la langue perse lui étoit inconnue; mais comment concilier ce fait avec un aussi long séjour en Perse? Peut-être n'entendoit-il pas les anciens documens, écrits en zend et en pehlvi, tout en sachant le dialecte perse alors usité à la cour; c'est ainsi qu'on peut expliquer quelques erreurs qu'on lui reproche, tandis que tous les noms propres persans

tout ce qui, dans les anciens, depuis Ctésias jusqu'à Pline, se rapporte à de grands empires, à des villes magnifiques, à des nations civilisées, ne peut s'appliquer qu'aux habitans des bords du Gange, du Nerboddah et du Krischna; le nord-ouest de l'Inde, ou le Sindhistan, étoit dans un état demi-sauvage du temps d'Hérodote, et ne paroît rempli que d'états foibles lors de l'expédition d'Alexandre.

C'est donc une expression tout-à-fait contraire aux règles de la saine critique que plusieurs savans ont employée, en disant : « L'Inde d'Hérodote *et* de Ctésias. » Il faut distinguer avec soin ce qui, dans le dernier de ces auteurs, est relatif à l'Inde en général et ce qui concerne particulièrement l'Inde septentrionale, connue d'Hérodote et objet spécial de notre mémoire.

Les mines d'or ou les lavages de ce même métal, qui ont donné naissance à la fable sur les fourmis et les griffons (*voyez ci-après*), étoient exploités par les Indiens, voisins des Bactriens (1).

L'huile qui surnageoit à certains lacs, et qu'on recueilloit avec soin, rappelle les lacs de Tibet où l'on récolte le borax (2).

Ctésias nommoit une région où les chameaux portoient un duvet aussi fin que la laine de Milet, et qui fournissoit aux prêtres seuls des vêtemens ma-

(1) CTÉSIAS, *Ap.* ÆLIAN, *de nat. anim.*, IV, 27.
(2) CTÉS., *Ap.* STÉPHAN. in voce Τιει.

gnifiques. L'auteur qui rapporte ce trait comme une merveille (1), n'a pas conservé le nom de la contrée ; mais ces chameaux ne seroient-ils pas une espèce de grands moutons de l'intérieur du Petit-Tibet ?

La chasse aux lièvres et aux renards, par le moyen des aigles et des éperviers, est répandue dans tout l'Indostan, mais peut-être y a-t-elle été introduite par les Mogols. Les meilleurs faucons viennent encore du Cachemyr, du Kauschkaur et du Petit-Tibet (2).

Nous dirons de même des *Psylles*, nation indienne, qui avoient des chevaux d'une taille diminutive, semblables à des moutons (3). Ces *Psylles* doivent paroître identiques avec les fameux *Pygmées*, que notre auteur place dans le milieu de l'Inde, sans dire s'il prend son milieu dans le centre du pays, ou seulement sur une ligne tirée est et ouest, le long de la frontière septentrionale. Comme Turner a vu dans le Boutan un individu d'une race humaine extrêmement petite et en même temps difforme, comme dans les régions montagneuses de l'Inde il existe des races de chevaux également très-petites, nous pourrions renouveler ici, avec quelque espoir de succès, les

(1) Apollon. *Histor. mirab. hist.* 20.

(2) *Ayen Akberi*, I, 306.

(3) Ctés., *Ap.* Ælian, XVI, 37.

essais que l'on a faits pour démontrer l'existence réelle des Pygmées. Mais nous nous bornerons à faire remarquer une seule circonstance qui mérite l'attention des voyageurs futurs ; les Pygmées, d'après Ctésias, avoient le corps entièrement couvert de longs poils (1). Or, les Aïnos des îles Kouriles qui n'ont la plupart que quatre pieds de haut, par conséquent un pied seulement de moins que les Pygmées de notre auteur, sont également couverts de poils très-longs, et qui pourroient, au besoin, leur servir de vêtement. La même race d'hommes velus a pu exister et existe peut-être encore dans les solitudes du Tibet.

Nous parlerons avec plus d'assurance d'une autre race, en apparence, encore plus fabuleuse, et qui très-probablement a existé dans les parties septentrionales de l'Inde. « Les *Cynocéphales* ou *Têtes-de-Chien*, ne diffèrent des autres hommes que par leur tête, qui ressemble à celle d'un chien. Ils entendent la langue des Indiens, mais la leur n'est qu'un hurlement ; ils vendent aux Indiens des peaux de bêtes sauvages, et entretiennent des troupeaux de moutons, de chèvres, etc. (2). » Il est évident que l'auteur parle ici d'une race humaine, quoiqu'en d'autres endroits le mot de Cynocéphales dénote une espèce de singes ; mais

(1) Ctés., *Indic. exc.*, c. 11.
(2) *Idem*, *Ap.* Ælian, *de anim. nat.*, IV, c. 46.

où a-t-on vu des singes vendre la peau d'un renard et garder des moutons? Il est facile d'expliquer la relation de Ctésias, en admettant que la race des nègres océaniques, les Haraforas ou Alphouriens de Bornéo et des autres îles Malayes, aient jadis habité, non-seulement l'intérieur de la Péninsule, au-delà du Gange, mais encore une partie de l'Indostan. Les livres sacrés des Indous parlent de la guerre que Rama fit à un peuple de singes dans l'île de Ceylan; c'était peut-être aussi des Nègres, mais les Cynocéphales de Ctésias habitoient au pied des montagnes septentrionales, vers les sources du fleuve Indus, comme l'auteur le dit expressément dans les extraits conservés par Photius (1). Il n'est pas étonnant de voir les Haraforas s'étendre depuis les montagnes de Laos et de Siam jusqu'aux sources de l'Indus, puisqu'une tribu indienne est venue des bords de ce fleuve jusqu'en Europe, sous le nom de Zigeuners ou Bohémiens (2).

Enfin le troisième peuple que Ctésias paroît placer dans l'Inde septentrionale, n'offre rien de suspect, même aux yeux de la critique la plus incrédule. «Les *Dyrbæi*, dit notre auteur dans un de « ses fragmens conservés, habitent entre la Bac-

(1) Ctés., *Ind. exc.*, c. 20-24.

(2) Nous ferons connoître dans ces Annales les nouvelles recherches qui ont mis ce fait hors de doute.

« triane et l'Inde. Ces hommes justes, riches et « heureux, vivent sous les lois les plus équita- « bles; ils ne s'approprient jamais un objet qu'ils « trouvent sur le grand chemin; ils ne tuent « aucun être humain (1) ». « *Téos*, dit un « autre fragment, est une ville de *Dyrbes*, dans la « *Scythie*.» La position respective de la Bactriane et de l'Inde prouvent que le pays des *Dyrbæi* ne pouvoit être situé que dans une partie du Petit-Tibet, ou bien dans le Badakschan, dont une partie, voisine des sources de l'Oxus, porte le nom de *Durvauz*, d'après les cartes de MM. Elphinstone et Mac'Kinneir.

Notions des écrivains postérieurs sur l'Inde septentrionale d'Hérodote et de Ctésias.

Il n'entre pas dans notre plan d'examiner en détail, de siècle en siècle, l'histoire des connoissances géographiques sur les contrées connues sous le nom d'Inde septentrionale par les Perses, par Hérodote et Ctésias; toutefois quelques observations rapides peuvent servir à éclaircir les résultats de nos recherches précédentes.

Les marches d'Alexandre n'atteignirent que deux des contrées dont nous venons de retrouver la position; savoir, le *Paktyiké* et la *Gandari-*

(1) Steph. *de Urb.* in voce *Dyrbæi*.

(2) *Idem*, in voce *Taos*.

tide. La première avoit perdu son nom, ou bien ce nom ne fut pas connu des Macédoniens; mais la peuplade des *Thyræi* rappeloit encore le nom Kaspa-Tyros; les *Aspiens*, leurs voisins, étoient peut-être un reste des Caspiens, qu'Hérodote place dans la...... d'une satrapie à côté des Saces; le nom *Kasp*, comme nous avons déjà observé, dénote une montagne. Vainqueur de ces nations, Alexandre marche contre les *Assakeni*, voisins d'Attok (1), et qui avoient pour alliés les *Guræi;* comme Ptolémée donne au fleuve qui traverse la contrée *Goryæa* le nom de Suastus, cette nation paroît avoir habité sur les bords du fleuve Souad ou Lundy et avoir fait partie des Gandariens (2).

Nous avons vu que Strabon connoissoit quelques détails sur les Gandariens; il les devoit sans doute aux compagnons d'Alexandre. La marche ultérieure de ce conquérant se dirige plus au sud. C'est par simple conjecture que l'on a placé le royaume d'Abisarus ou Ambisarus dans le Cachemyr; ce seroit encore une conjecture que de le

(1) M. Mannert a prouvé que la ville de Taxila, éloignée d'une journée de marche de l'Indus, ne répond pas à la position d'Attok. C'est probablement *Tatta*, non loin du fleuve *Doureou* qui, venant des confins du Cachemyr, se jette dans l'Indus.

(2) *Gour* est un mot sanscrit qui signifie montagne, citadelle.

placer sur les bords de la petite rivière *Abba-Sin*, qui, sortant des parties inconnues du Kausch-kaur, se jette dans l'Indus, près Mullace.

Mais les *Derdes* ou *Dardes*, peuple inconnu à Hérodote et à Ctésias, méritent de nous arrêter. Ils habitoient vers les sources de l'Indus, et ne nous paroissent pas différens des *Deurds* de la géographie moderne. Cette nation, aujourd'hui très-réduite, demeure entre l'Indus et le Cachemyr, sur les bords du Kischen-Ganga. Cette position convient à tout ce que les anciens ont dit sur les Derdes (1) ainsi que de la ville *Dyrta*, probablement leur capitale (2). C'étoient eux, selon Megasthène, qui enlevoient aux fameuses *fourmis* l'or qu'elles avoient entassé; la région, où abondoit l'or, avoit 6000 *stades* (250 lieues en circonférence) et, par conséquent, auroit embrassé tout le Petit-Tibet avec l'Oun-Dès. Selon Pline, ils avoient pour voisins les *Setæ*, riches en mines d'argent. On ne peut guère douter que les Derdes ne soient les *Dardanes* de Denys le Periégète qui les place sur l'Acesine, dont le Kischen-Ganga est un affluent (3). Peut-être le roi *Deriades*, qui figure dans les anciens

(1) Mégasthène, cité par Strab., XV, 706. Plin., XI, 36. Steph. *de Urbib.*

(2) Arrian, *Expéd. Alex.*, IV, et *Ind.*, c. 15.

(3) Dionys *Perieg.*, v. 1137.

poëmes sur Bacchus, comme ennemi des dieux olympiens et adorateur des élémens, étoit-il le prince de ces contrées montagneuses, et sa guerre contre les dieux représente-t-elle l'opposition que les Indiens montagnards mirent à recevoir le culte des divinités indoues (1). Il avoit parmi ses sujets les *Dardæ* (2), et parmi ses alliés un prince *Thureus*, dont le nom indique un chef de *Thyræi* ou peut-être des habitans du Touran (3). Le génie du fleuve Hydaspe étoit censé le père ; ce fut dans cette rivière qu'il rassembla sa flotte ; mais au milieu d'ornemens poétiques dont cette tradition est surchargée, le fond historique se dérobe à nos recherches.

Un autre fragment des notions recueillies par les Macédoniens nous a été conservé par Quinte-Curce, mais aucun indice certain ne nous permet de placer sa contrée *Dædala* avec la ville *Acadua* (4). Les monts *Dœdaliens* de Justin et d'Orose sont voisins de la ville de Nysa, mais la ville *Dœdala* de Ptolémée appartient aux Caspires ; peut-être ce nom était-il donné à toutes les tri-

(1) Nonnus, *Dionysiac*, XXI, v. 259 ; XXXIX, v. 53, etc., etc.

(2) *Idem*, XXVI, v. 61.

(3) *Idem*, XXI, v. 319, etc., etc.

(4) Q. Curt., VIII, 10.

bus et à tous les lieux distingués par la fabrication d'armes et d'ustensiles en métal.

Les navigations des Grecs d'Égypte, vers la côte de Malabar, forment la troisième époque des découvertes géographiques dans l'Inde. La Péninsule, le Gange, beaucoup de régions intérieures deviennent connues, mais le nord de l'Inde ne paroît pas avoir été l'objet de recherches nouvelles.

Les nomenclatures si riches et si confuses de Pline nous cachent sans doute plusieurs nations et plusieurs lieux de l'Inde septentrionale; mais comment les reconnoître? Il s'exprime bien vaguement sur les sources de l'Indus; on pourroit croire qu'il regarde comme telle la rivière de Kauschkaur ou le Kaméh (1), et qu'il a quelquefois pris le fleuve de Caboul pour le véritable Indus (2); mais ne seroit-il pas possible d'expliquer ces passages en les appliquant à la branches eptentrionale nommée Chauyock? Seulement il aurait alors dû parler du mont Imaus, au lieu du Paropamisus. Enfin Artemidore, cité par Pline, paroît placer les sources de l'Indus à 21,000 pas romains de celles du Gange, ce qui

(1) « Gens hæc (Bactri) obtinet adversa montis Paropamisi, ex adverso fontis Indi. » Lib. VI, cap. 16.

(2) « *Adversus* solis ortum effusus'.... et quodam solis comitatu in occasum *versus*, » VI, 20.

feroit supposer que l'auteur grec a connu le fleuve sortant du lac Ravanrhad ou le Setledge du pays d'Oun-Dès. Pline copie tous ces rapports sans s'apercevoir des contradictions qu'ils renferment.

Les dix-neuf grands fleuves qui, selon lui, se jettent dans l'Indus, ne se retrouvent qu'en y comprenant le fleuve de Ladak; c'est peut-être son *Cantabras*, nom qui ne se retrouve nulle part. Pline connoît des nations nomades dans la partie la plus septentrionale de l'Inde; il parle des *Attakori*, habitans d'une vallée heureuse, abritée contre les vents du nord, et il leur donne pour voisins les *Thyri*, que nous avons déjà vus sous les noms de *Thyræi* et de *Thoures*, les *Tochari* et les *Casiri*; ceux-ci, dit-il, sont des Indiens; dans l'intérieur des terres, ils avoisinent les Scythes; ils se nourrissent de chair humaine (1). Nous reviendrons sur cette nation. Dans un autre passage, il dit qu'au nord des *Asseni* (probablement *Assaceni*) dont *Bucephala* est la capitale, on trouve des peuplades montagnardes, demeurant sous le Caucase indien; savoir: les *Soleadæ*, les *Soudræ*, et, en traversant l'Indus et descendant la rive orientale jusqu'à Taxila, les *Samarabriæ*, les *Sambruceni*, les *Brisabrites*, les *Osii*, les *Atixeni*. Que faire de ces noms obscurs?

(1) Plin., VI, 17.

On peut conclure de ces détails topographiques, dont Pline a dû la connoissance aux Grecs du royaume de Bactriane, que les souverains de cet état n'ont pas étendu leur domination sur toutes les contrées montagneuses où l'Indus prend sa source; les *Derdæ* y formaient probablement un état puissant ou du moins indépendant.

Ptolémée nous représente l'Inde entièrement changée par l'invasion de quelques nations *scythes*, probablement tartares ou mongoles; elles s'y étoient peut-être répandues dans le premier siècle avant la naissance de J.-C., un peu après la chute du royaume grec de Bactriane (1); elles occupoient toutes les contrées situées sur les bords occidentaux de l'Indus, et paroissent dans la suite avoir été soumises par les Parthes. Ce torrent de peuples nouveaux est-il sorti de l'Inde septentrionale, dont les habitans avaient, du temps

(1) M. Mannert a cru voir les Indo-Scythes dans les *Scythes méridionaux* (Σκυθαινοτιοι) de Denys le Periégète, v. 1088, mais l'ensemble du texte grec, de cet auteur, nous porte à placer ces Scythes vers les sources de l'Indus. Le même savant veut que l'auteur du Périple, désigné sous le nom d'*Arrien*, et qui parle des Indo-Scythes (*Peripl. maris erythr.*, p. 21, *Ap.* Hudson), ait vécu sous les Ptolémées; mais l'âge des livres de ce genre est très-incertain, attendu qu'on en faisait des éditions successives avec des changemens. Il n'existe donc aucune preuve *positive* pour placer l'invasion des Indo-Scythes avant le siècle de Pline, qui n'en parle pas.

d'Hérodote, quelque chose de scythique dans leurs mœurs? N'a-t-il fait qu'y passer, après être descendu des plateaux de la Tartarie? Nous n'avons pas de matériaux suffisans pour décider cette question. Quoi qu'il en soit, plusieurs nations étoient restées dans leurs anciens domaines; les *Deradræ*, entre autres, placés par Ptolémée vers les sources de l'Indus, semblent identiques avec les *Derdes* dont nous nous sommes déjà occupés. Les *Caspiræi* de Ptolémée, quoique très-étendus au sud du Cachemyr actuel, peuvent bien avoir tiré leur nom de ce pays, et ce sont sans doute les *Casiri* de Pline (1), peut-être les *Caspii* orientaux d'Hérodote ; mais la ville de Caspira ne sauroit avoir été située dans la vallée du Cachemyr; la distance en latitude depuis l'*Emporium barbaricum* et la proximité de l'Hydraotes le prouvent; c'est plutot *Khapore*, au sud de Lahore. Mais les *Caspiri* ou Cachemyriens avoient probablement fondé un royaume qui embrassoit presque toute la rive orientale de l'Indus, depuis les montagnes jusqu'au grand désert (2).

(1) Quelques manuscrits de Pline portent *Casibi*.

(2) Etienne de Byzance cite la ville de *Caspeiros*, comme appartenante aux Parthes, mais voisine de l'Inde. Il y avoit d'excellens coureurs comme aujourd'hui dans le Cachemyr. Mais Etienne s'appuie sur Hérodote, qui ne nomme pas du tout *Caspeiros*; ne faut-il pas lire *Hérodore*?

Ptolémée ne paroît pas avoir eu des connoissances sur l'intérieur des contrées où coule l'Indus naissant ; et cependant la route qu'il trace pour aller au pays des Sères, traverse, dans notre opinion, l'extrémité septentrionale du Petit-Tibet, et la plaine Pamer nous paroît représenter la région haute des *Comedæ ;* mais c'est un point que nous réservons pour un mémoire sur la Sérique.

Depuis le milieu du deuxième siècle, un voile épais nous dérobe toute connoissance de ces contrées. S'il est permis de se fier aux vagues descriptions d'Ammien Marcellin, elles ont dû, au quatrième siècle, faire partie du vaste empire des Parthes ; car cet historien énumère, parmi les provinces parthiques, la *Scythie au delà de l'Imaus* et la *Sérique* (1) ; il décrit cette dernière contrée de manière qu'il est difficile d'y méconnoître le Grand-Tibet. D'une part il la fait toucher au Gange, et de l'autre au grand désert. A l'ouest, il la rend limitrophe des Scythes (2), mais aussi des Ariens (3). Donc notre Inde boréale paroîtroit avoir formé la partie occidentale de la Sérique ; mais aucun nom propre, rapporté par Ammien Marcellin, ne s'y applique d'une manière positive.

(1) Amm. Marcell., XXIII, 6.
(2) « Ab occidentali latere Scythis ad nexos. »
(3) « Ariani vivunt *post* Seras. »

Deux siècles plus tard, le moine Cosmas nous donne quelques notions obscures sur ces mêmes pays. « Les *Huns blancs* occupent les parties les « plus septentrionales de l'Inde. Leur prince, « nommé *Gollas*, a étendu sa domination au loin « dans l'Inde ; il possède 2000 éléphans et beau- « coup de cavalerie. Ayant un jour assiégé une « ville forte, environnée de fossés pleins d'eau, « il y resta campé jusqu'à ce que son armée eût « bu toute l'eau, et c'est ainsi qu'il s'en rendit « maître (1). Le fleuve Phison, dit-il plus loin, « traverse toute l'Inde et la *Hunnie* (2). » Par le fleuve Phison, il entend l'Indus ; sa *Hunnie blanche* répondoit donc aux contrées voisines de la source de ce fleuve. Il paroîtra sans doute très-remarquable que, même aujourd'hui, une région du Petit-Tibet porte le nom d'*Oun-Dès*, c'est-à-dire province ou pays d'*Oun* (3), et que les habitans se nomment *Ounyah*. Les Grecs écrivoient de même *Ounnia* pour désigner le pays des Huns.

Nous devons laisser aux Orientalistes le soin de suivre l'histoire géographique de ces contrées dans les siècles du moyen âge. Il nous reste seulement à expliquer, s'il est possible, les traits

(1) Cosmas, *Indicopleustes*, XI, p. 338.

(2) *Idem*, *ibid.*, p. 339.

(3) *Dès*, *Deisch*, *Deschaha*, mot sanscrit, qui dénote en général une division territoriale.

fabuleux sur l'histoire naturelle, semés dans les relations d'Hérodote et de Ctésias.

Traditions fabuleuses. Fourmis et griffons.

Dans les déserts qui avoisinent l'Inde persane, l'or abondoit sous plusieurs formes. Il se trouvoit, soit dans des sables aurifères qu'un animal quadrupède, d'une espèce inconnue, relevoit en tas lorsqu'il y creusoit ses terriers, soit dans des mines ou carrières, situées dans des montagnes, où habitoit le vautour, dont la tradition fabuleuse fit le griffon. Les terrains à sable aurifère paroissent exister dans le pays d'*Oun-Dès*, et généralement dans le Petit-Tibet; les mines seront peut-être un jour retrouvées dans les montagnes du même pays ou dans celles de Pamer, de Belour, de Mous-Tag; mais il est possible aussi qu'elles soient identiques avec celles des monts Altaï dans la Songarie. Les Indiens du nord, en exploitant ces mines et ces lavages d'or, avoient à traverser des contrées inhospitalières et à combattre des peuples sauvages. Tels nous paroissent les faits, cachés sous le voile de récits fabuleux que nous allons examiner après les avoir rapprochés.

Les *fourmis* qui, selon Hérodote, ramassoient l'or, avoient la configuration d'une fourmi ordinaire, mais la grosseur entre celle d'un chien et celle d'un renard; « elles sont, dit-il, d'une force

« et d'une vîtesse incroyables. En formant leurs « fourmilières, elles tirent du sable les grains « d'or que les Indiens septentrionaux viennent « ramasser, non pas sans danger et sans peine, « à ce que racontent les Perses ; ils saisissent le « moment où la chaleur du jour oblige l'animal « à se tenir dans son trou ; ayant enlevé le sable « d'or, ils s'enfuient sur leurs chameaux avec la « plus grande vîtesse possible, car les fourmis ; « quoique cachées sous terre, sentent l'approche « des voleurs, et ceux-ci ne peuvent échapper à « leurs poursuites, s'ils n'ont pas gagné une « avance considérable..... On voit chez les Perses « quelques-unes de ces fourmis qui ont été prises « par des chasseurs (1). »

Tous les anciens répètent cette tradition presque avec les mêmes circonstances. Néarque, l'amiral d'Alexandre, avoit vu les peaux de ces animaux, qu'on avoit apportées dans le camp des Macédoniens et qui ressembloient à des peaux de panthère (2). Mégasthènes, parlant en témoin oculaire, dit que ces soi-disant fourmis étoient des animaux de proie de la grandeur des renards, et d'une extrême vîtesse ; ils creusoient leurs trous sous terre pendant l'hiver ; l'or, mêlé aux

(1) HÉROD., III, 103.

(2) NEARCH., *Ap.* ARRIAN, *Ind.*, p. 537, édit. Blanc. STRAB., XV, p. 1032, édit. Amstelod.

sables, n'avoit besoin que d'une légère cuisson; mais les Indiens, trop ignorans pour faire même une opération aussi facile, le vendoient dans l'état brut aux marchands. Pour s'emparer des tas d'or, on attiroit l'animal d'un autre côté en lui jetant quelques morceaux de viande (1). Pline leur donne la grosseur d'un loup égyptien et le poil d'un chat; mais ce qui a plus de droit de nous étonner, c'est qu'il assure qu'on voyoit à Erythres, dans le temple d'Hercule, les *cornes* d'une fourmi indienne (2). Il les place dans le pays des *Dardæ* dont nous avons parlé plus haut (3). Elien, qui copie sans doute Ctésias, place le pays de ces fourmis à côté de celui des *Issedons*, voisins, comme nous le verrons dans la suite, de la région habitée par les griffons, ces redoutables gardiens ailés de l'or des montagnes. L'existence de ces fourmis étoit unanimement admise par les anciens (4). Quelques modernes même en ont parlé; M. de Thou raconte que le schah de Perse,

(1) Megasth., *Ap.* Arrian et Strab., *loc. cit.*

(2) Plin., XI, 36. M. Wahl, dans sa description de l'Inde, propose de lire *coria* au lieu de *cornua*.

(3) Dans un autre endroit, L. XXIII, 21, il dit que, près les lieux où les fourmis tiroient l'or au jour, il se trouvoit une pierre nommée *amphitane*, qui attiroit l'or comme l'aimant attire le fer.

(4) Daimachus, *Ap.* Strab., II, p. 121. Mela, III, 7, etc., etc. Larcher, Hérodote, Tom. III, p. 339.

Thamasp, en l'an 1559, avoit envoyé à l'empereur Soliman, parmi d'autres présens, une *fourmi indienne, chercheuse d'or*, grande comme un chien et très-portée à mordre (1).

Voilà tous les témoignages qui concernent ces merveilleuses fourmis. Rassemblons maintenant ceux qui regardent les *griffons*.

Hérodote dit, d'après Aristée, qu'en voyageant dans la Scythie, au nord-est de la Palus-Méotide, on trouve d'abord les nations des Sauromates, des Budines et des Gelones, ensuite un grand désert large de sept journées; à l'est de ce désert sont les *Thyssagètes*, grand peuple qui vit de la chasse. C'est chez eux que le Tanaïs prend sa source. Comme le cours du Tanaïs n'a point du tout cette direction, M. Mannert conjecture, avec raison, ce nous semble, que l'auteur grec confondoit le Volga avec le Don, et que les Thyssagètes ont dû habiter sur le Kama, qui est, pour ainsi dire, la souche orientale du Volga. Dans tous les cas les Thyssagètes, demeuroient très-loin dans l'est du Tanaïs. Après eux venoient les *Iyrcæ*, et plus loin une horde de Scythes fugitifs. « Jusque-là, le sol de la Scythie est une plaine; « mais dans la suite il devient âpre et rocail« leux (2). » Ces mots désignent les régions mon-

(1) Thuan., *Hist. sui temp.* Liv. XXIII, p. 461, in Opp. Busbecq, Epist. Turc. 4.

(2) Herod., IV, 24.

tagneuses qui commencent à l'est de Saratof.
« En marchant long-temps à travers ce pays ro-
« cailleux, on trouve, au pied de hautes mon-
« tagnes, les *Argippéens* ou *Têtes-chauves*,
« peuples qui sont chauves dès leur naissance,
« tant hommes que femmes, et qui ont le nez
« aplati et les joues très-grandes (1). Leur vête-
« ment est celui des Scythes; mais ils ont une lan-
« gue particulière. Ils vivent du suc qu'ils tirent
« du fruit d'un arbre et qu'ils appellent *aschy*; ils
« boivent ce suc mêlé avec du lait; du restant
« du fruit ils font une bouillie ou pâte..... On les
« respecte comme saints; ils n'ont aucune espèce
« d'armes, et ils réconcilient entre eux les peu-
« plades voisines..... Leur habitation est sous un
« arbre, auquel, pendant l'hiver, ils attachent
« une couverture blanche et épaisse, dans la
« forme d'un chapeau pointu (πίλημ) (2). »

Cette description rappelle, d'après l'excellente remarque de M. le comte Jean Potocki, les traits du visage, les mœurs, et même la langue des Kalmoucks. Hérodote désigne avec précision la physionomie kalmouque ou mongole. Les moines ou *ghélongs* de ce peuple se rasent complétement la tête; les enfans destinés à la prêtrise sont rasés

(1) M. Mannert traduit *penem magnum*, mais je ne crois pas que le texte s'y prête.

(2) Herod., IV, c. 24.

dès que les cheveux commencent à pousser; autrefois on initioit des filles aux ordres sacrés. Les *ghélongs*, d'après leurs règles, devroient vivre uniquement de végétaux. Le mot *aski*, en tartare et en mongol, signifie *aigre*, et c'est la désignation de cette qualité, que les voyageurs, consultés par Aristeas ou par Hérodote, ont pris pour le nom du suc tiré d'un certain fruit.

Les *Têtes-chauves* recevoient la visite des Grecs établis dans le Borysthène et le Pont-Euxin; mais plus loin, les pays étoient presque inconnus; personne n'avoit pu traverser les hautes montagnes où l'on disoit que demeuroient des hommes à pied de bouc; cependant on savoit qu'à l'est des *Têtes-chauves* habitoient les *Issédons* (1), qui, d'après un autre passage, sont voisins des *Massagètes* (2). Les Têtes-chauves disoient, mais Hérodote ne veut pas le croire, qu'au nord de leur pays, il y avoit des peuples qui dormoient six mois de l'année; ce seul trait nous peint cependant la Sibérie. Les Issédons, de leur côté, prétendoient qu'au nord de leur contrée demeuroient les *Arimaspes*, qui n'avoient qu'un œil, les *Grypes*, gardiens de l'or, et que les Arimaspes cherchent à leur enlever; enfin, les *Hyperbo-*

(1) Hérod., IV, c. 26.

(2) *Idem*, I, c. 201.

réens, qui atteignoient les bords de l'Océan (1).

Ce n'est pas aller trop loin que de voir, dans ce récit recueilli ou conservé par Hérodote, l'indication d'une route suivie par des caravanes qui, des colonies grecques du Pont-Euxin pénétroient par le nord de la mer caspienne au pied des montagnes de la Petite-Boukharie, du Ferganah, du Badakschan et du Petit-Tibet.

Les *Grypes* du père de l'histoire ne sont pas figurés, il est vrai, comme des oiseaux monstrueux, offrant un mélange des formes de l'aigle et du lion; mais, comme tous les autres écrivains qui parlent de leurs trésors et de leur guerre avec les Arimaspes (2), les ont ornés à l'envi d'attributs les plus merveilleux, et comme ces écrivains ont, de leur propre aveu, puisé dans la même source avec Hérodote, c'est-à-dire dans Aristée, on ne doit voir, dans la réticence de cet ancien historien, qu'une nouvelle preuve de sa crainte d'offenser la vérité et de choquer son auditoire. Ce sont bien les griffons fabuleux qu'il a voulu désigner.

Ayant recueilli cette tradition chez les Grecs établis sur les côtes de Scythie, Hérodote dut placer ses griffons dans la Scythie, et beaucoup

(3) HÉROD., IV, c. 13, 16, Comp., III, 116.

(1) PLIN., VII, c. 2, etc., etc. *Voyez* les notes ci-après.

d'écrivains durent le suivre littéralement. Mais l'immense route, parcourue par les caravanes grecques, nous conduit jusqu'à la partie de la Scythie d'Asie, limitrophe de l'Inde persane et du Petit-Tibet. Donc il n'y a pas de contradiction véritable entre ces écrivains et ceux qui, avec Ctésias, copié par Elien et Philostrate, placent les griffons dans le voisinage des Bactriens, sur les hautes montagnes de l'Inde septentrionale (1) : « Ce sont, dit Elien, les Indiens voisins des Bac- « triens, qui enlèvent l'or gardé par les griffons; « ces animaux n'y tiennent pas du tout, ils n'en « savent que faire; mais, en voyant les hommes « approcher de leur asile, ils craignent pour « leurs petits. » Si, dans les siècles antérieurs à Hérodote, les poètes grecs atteloient les griffons aux chars de leurs divinités, s'ils les transportoient quelquefois, avec les monts Riphéens, aux extrémités septentrionales, et de là aux extrémités occidentales du monde connu (2), ces tra-

(1) Ælian, *Hist. anim.*, III, cap. 4; IV, 27. Philostrat., *Vita Apollon.*, III, 48. Comp. Arrian, *Expéd. Alex.*, V, p. 320.

(2) Eschyle, dans Prométhée, v. 777, semble placer les *gryphes* et les *Arimaspes* à l'ouest de l'Europe, comme Voss l'a prouvé, *Lettres Mytholog.*, II, p. 16-19, contre Heyne, Paw et d'autres. Mais n'est-ce pas une erreur que de tirer des conclusions générales de deux ou trois mots échappés à un poète?

ditions, purement mythologiques, prouvent seulement que l'imagination des Grecs s'étoit créé le portrait de l'animal monstrueux, avant même que la relation merveilleuse d'un voyageur eût rattaché cette fable aux vagues récits des Scythes sur les montagnes aurifères de l'Asie centrale.

C'est donc toujours avec raison qu'on a lié l'histoire des griffons à celle des fourmis dans les explications qu'on a essayé d'en donner, et que nous allons apprécier.

Le bon et savant M. Larcher étoit persuadé qu'on découvriroit un jour quelques animaux véritables qui répondroient aux fourmis d'Hérodote. Quant aux griffons, il les abandonnoit à la mythologie.

M. *Wahl*, habile orientaliste, pense que parmi les divers quadrupèdes qui ont *l'habitude* de creuser des terriers et d'élever des tas de sables, l'*hyène* est celui qui réunit la plupart des caractères que les anciens donnent à leurs fourmis indiennes. Ils ont pu être trompés par la ressemblance du nom persan donné à cet animal, et qui probablement ressembloit à μυρμηξ, nom grec de la fourmi. Par exemple, dit M. Wahl, les Persans auront appelé ce quadrupede مورمس, *mur mess*, grande fourmi, ou مورماج, *mur maïtch*, chien-fourmi, à cause des tas de sable, semblables à des fourmilières, qu'il élevoit; ou, en donnant à la syllabe *myr*, *mayr*, *mour*, le sens

qu'elle a dans l'arménien et dans quelques autres idiomes, ils auront nommé cet animal مرمس, *mur mess*, seigneur du désert, ou enfin مورماچ, *mur maitch*, chien du désert. De-là, toute la confusion (1). Les *grypes* ou *gryphons* étoient, selon le même savant, les habitans des montagnes, qui, à l'instar de nos mineurs, couverts de vêtemens bizarres, exploitent les mines d'or; les griffes de lion, qu'on leur attribuoit, marquent leur force et leur travail persévérant; les yeux flamboyans ne sont que des lanternes allumées dans les mines et dans les fourneaux; les ailes dénotent l'agilité avec laquelle ils grimpaient sur les précipices, et leur plumage (car M. Wahl veut tout expliquer) étoit des flocons de neige dont ils étoient souvent couverts. Le nom même de *Grypes* seroit collatéral du mot *Ryp*, qui, dans plusieurs langues anciennes, paroit avoir signifié montagne) d'où viennent les *Monts Rypéens* ou *Rhyphéens*), et auroit facilement été confondu avec le nom de l'oiseau monstrueux qui, au fond, ne seroit que le vautour, embelli par des fables poétiques, et dont le nom grec, latin, persan, allemand vient de la racine perso-germanique *gryfen* saisir (2).

M. le comte *Veltheim*, dans une dissertation

(1) Whal, Indien, II, 486.

(2) *Idem*, *ibid.*, p. 496.

spéciale (1), avoit, avant M. Wahl, combiné un autre système d'explication. Le μυρμηξ ou la fourmi est, selon lui, le renard de Sibérie, *Canis Korsak*, Linn., animal commun dans l'Asie centrale, et qui, en creusant son terrier, forme des tas de sable très-considérables. Leur peau servoit peut-être dans l'Inde, comme dans la Colchide, à trier les parcelles d'or qui se trouvoient dans le sable; ce travail se faisoit par des enfans et des esclaves qui alloient presque nus; une troupe de soldats les gardoit; et, lorsqu'un ennemi s'avançoit, ces soldats lâchoient contre lui de gros chiens indiens; souvent aussi ils habilloient leurs sentinelles d'un costume bizarre, représentant un griffon, afin d'écarter les importuns. Si un voyageur hardi, si une troupe de bergers s'approchoit de ces lieux mystérieux, cachés avec soin par l'avidité des gouvernemens, l'aspect de tous ces amas de sable, de ces enfans, de ces esclaves, de ces sentinelles leur offroit un spectacle difficile à concevoir; l'effroi que leur inspiroient les chiens indiens et une peau de renard qu'on leur aura montrée dans la première ville persane, suffisoient pour les convaincre de la réalité d'un conte bleu qu'on répandoit exprès pour tenir tout étranger éloigné de ces mines.

(2) Veltheim, sur les fourmis, ramassant l'or, et sur les griffons des anciens. Helmstadt 1799; en all.

Les griffons à tête humaine sur les édifices de Persépolis sont cités par M. Veltheim à l'appui de son explication. On en voit aussi à tête de chien ; peut-être parce qu'on avoit habillé ainsi des chiens dressés à servir de sentinelles.

M. le conseiller consistorial supérieur, *Bœttiger*, un des premiers archéologues de l'Europe, rejette toutes ces hypothèsès, comme des jeux d'esprits plus ingénieux que solides ; il aime mieux croire que les Grecs ont puisé la première idée de ces fables, ou du moins de celle des griffons, dans les tapisseries des Indiens ; ces peuples orientaux ont de tout temps aimé à composer des figures monstrueuses, formées de la réunion arbitraire des parties isolées de corps d'animaux, de fleurs et de feuilles ; enfin, ce que nous nommons des *arabesques*. Ctésias et d'autres Grecs ayant vu ces figures à la cour de Perse, n'auront pas fait de difficulté de les prendre pour la représentation d'êtres réels, et ils auront ainsi enrichi l'Histoire naturelle d'animaux qui n'existoient que dans l'imagination des artistes-dessinateurs indiens (1). Mais cette explication ne s'applique pas facilement aux fourmis, ramassant de l'or ; d'une autre part, nous pensons qu'il est

(2) Bœttiger, Vasengemæhlde, I, cah. 1, p. 116 ; cah. 3, p. 106, etc., etc., en all.

démontré que l'idée de griffons et d'autres monstres ailés, tels que la Chimère, Pégase, etc., etc., existoit chez les Grecs avant l'époque où *ils* eurent des communications fréquentes avec la cour de Perse.

Si l'on nous demandoit de faire un choix entre ces diverses explications, nous serions fort embarrassés, car aucune d'elles n'est exempte d'objections les plus graves; nous sommes donc tentés d'en proposer une nouvelle dans laquelle on peut faire entrer ce que les autres offrent de plus plausible.

Il y avoit des mines d'or exploitées dans les montagnes où l'Indus prend ses sources; il y avoit des lavages où l'on retiroit des paillettes d'or, du sable ou du gravier. Dans le pays des mines, on rencontroit des vautours et des aigles énormes; dans les lavages, on suivoit la trace des fourmis blanches, on remuoit leurs fourmilières, on employoit, pour ramasser les paillettes d'or au lavage, la peau des renards, des hyènes et d'autres animaux sauvages. On voyoit dans le voisinage de ces lieux la terre fouillée par des quadrupèdes qui s'y creusaient des terriers (1).

A ces faits simples et naturels, les Indiens, employés au travail des mines, ajoutoient des exa-

(1) Voyez le *Voyage de M. Moorcroft dans l'Oun-Dès*; Tom. I, p. 312, de ces *Annales*.

gérations fondées sur des circonstances réelles. Les fourmis blanches détruisent souvent la récolte d'un canton entier, et forcent toute la population à émigrer (1); de là, un récit fabuleux sur la guerre que ces animaux font aux chercheurs d'or. Cette circonstance, qui ne convient qu'aux déserts au sud-est de l'Indus, aura été mêlée aux récits des dangers auxquels, dans les déserts du Petit-Tibet et de la Petite-Boukharie, la présence des bêtes féroces exposoit les travailleurs. On trouve aujourd'hui même des os et des griffes d'un oiseau gigantesque dans les îles de la Nouvelle-Sibérie; peut-être existoit-il dans les montagnes de l'Imaus; peut-être aussi n'y trouva-t-on que les débris: de là, ces pattes d'un griffon dont on avoit fait, en Perse, une coupe à boire. Le trait naïf des Indiens qui, selon Élien, assuroient que les griffons se soucioient fort peu de l'or, nous paroît une preuve de leur véracité. Il est très-naturel qu'en cherchant dans les creux de rochers où les aigles et les vautours font leur nid, on trouve des morceaux d'or, des agates et d'autres pierres fines.

D'autres circonstances ont pu devoir leur origine à des erreurs sur les dénominations perses,

(1) Bochart, Hierozoicon, Tom. II, p. 602, cite un auteur arabe qui parle d'une nation tuée ou du moins ruinée par les fourmis.

comme le veut M. Wahl, à l'égard du nom *μυρμηξ*. Ne se pourroit-il pas aussi qu'une tribu indienne eût réellement porté le nom de *fourmis*, comme de nos jours les tribus américaines et asiatiques portent le nom de *renards*, de *serpens*? Des auteurs grecs n'ont-ils pas avancé que les *Myrmidons* de l'île d'Égine étoient nommés *Fourmis*, parce que, dans leur ardeur laborieuse, ils creusoient la terre en toutes les directions ; trait qui convient à des mineurs, comme à des agriculteurs (1)?

Enfin, on peut aussi admettre en partie que les vêtemens, les instrumens, les travaux des mineurs aient donné lieu à des ornemens fabuleux. Ctésias, en parlant d'un *puits* d'où l'on tiroit l'or avec *des seaux*, semble décrire une des opérations les plus communes dans nos mines.

Tous ces récits historiques ou semi-historiques, parvenus par les rapports des satrapes persans à la cour de Suze ou de Persépolis, devoient se confondre dans l'esprit des Mages et d'autres savans avec les idées, communes aux Perses et aux Arabes sur les montagnes *Khaf* qui terminent le monde, et sur les animaux fabuleux qui étoient censés les habiter. Ici s'ouvre un vaste champ à de nouvelles recherches ; il faudroit considérer l'ensemble de toute la zoologie fabuleuse des Persans et des

(1) STRAB., VIII, p. 375. THÉOGÈNES *Ap.* TZETZ, ad LYCOPH., v. 176.

Indiens; le fameux *unicorne*, le sphinx asiatique ou le *martichor* de Ctésias, l'oiseau *rokh*, le phénix persan ou le *simourg;* mais ces objets, sans doute liés avec les traditions sur les griffons et les fourmis, exigeroient, pour être examinés à fond, des connoissances dans les langues et l'histoire de l'Orient qui nous manquent. Contentons-nous d'avoir essayé de fixer les notions géographiques d'Hérodote et de Ctésias sur l'Inde septentrionale.

P. S. Nous donnerons, dans la suite de ces *Annales*, un mémoire sur la Sérique avec une *Carte* qui comprendra l'Inde d'Hérodote et de Ctésias.

BULLETIN.

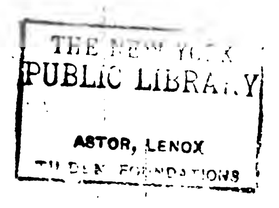
I.

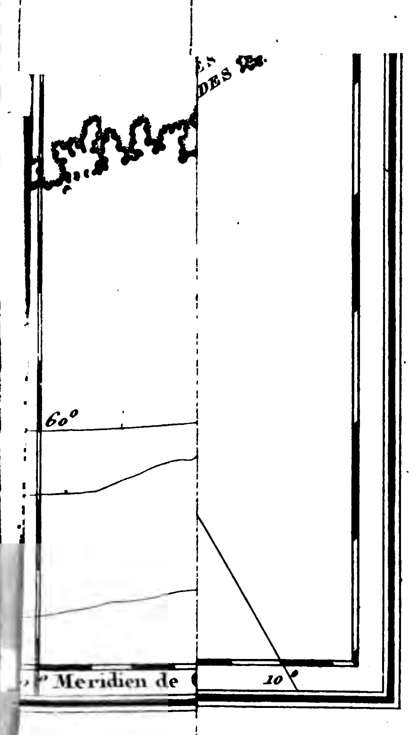
ANALYSE CRITIQUE.

A Voyage of Discovery, made by order of the Admiralty, in his Majesty's ships Isabella *and* Alexander, *for the purpose of exploring Baffin's Bay, and enquiring into the probability of a North-West passage;* by captain John Ross, K. S. R. N. London 1819. 1 vol. in-4.° with Charts and Maps.

*Voyage de découvertes fait par ordre de l'amirauté dans les vaisseaux du Roi l'*Isabelle *et l'*Alexandre *pour reconnoître la baie de Baffin et examiner la probabilité d'un passage au nord-ouest;* par M. Jean Ross, capitaine de vaisseau de la marine royale. Londres 1819, 1 vol. in-4.°, accompagné de planches coloriées et de cartes.

Cette expédition, envoyée en 1818 par le gouvernement anglois, pour trouver le passage au nord-ouest de l'océan atlantique dans le grand océan, n'ayant pas eu le succès dont on s'étoit flatté, beaucoup de monde en prit de l'humeur qui se manifesta de la manière la plus désagréable pour le capitaine auquel on avoit confié la conduite de l'entreprise. On lui sut très-peu de gré d'avoir rendu un




60°
1.er Meridien de
10°

service important à la géographie en vérifiant les découvertes de Baffin, et en rectifiant la position des côtes qui entourent la baie nommée d'après ce navigateur, position si peu déterminée, que plusieurs écrivains ont douté de l'existence de cette baie, et que, suivant l'expression de l'un d'eux, chaque géographe en a dessiné les contours, comme il lui a plu de les imaginer (1). Le capitaine Ross n'avoit ni vu ni trouvé ce qu'on lui avoit prescrit d'apercevoir et de rencontrer; on en concluoit qu'il avoit rempli avec négligence la mission dont il avoit été chargé; on lui reprochoit, comme à Baffin, de n'avoir pas voulu faire de découvertes. Il est difficile de partager ces opinions quand on lit avec attention le Journal de M. Ross. Nous avons pensé qu'il convenoit d'en donner un extrait étendu, parce que cette relation nous paroît importante pour la géographie des mers polaires. Quand même, en effet, l'expédition qui vient de partir pour ces parages découvriroit un passage dans un des bras de mer, où le capitaine Ross n'a pu pénétrer, ce navigateur n'en auroit pas moins le mérite d'avoir reconnu avec exactitude une côte immense sur laquelle on n'avoit que des notions peu certaines.

En lisant la préface de la relation de M. Ross, on voit aisément qu'avant de l'avoir publiée, il étoit déjà jugé avec une rigueur extrême.

« Chacun, dit-il, sait aussi bien que moi quels motifs donnèrent lieu à ce voyage; et les diverses discussions qu'il a occasionnées sont probablement mieux connues de toute personne qui me fera l'honneur de lire ce Journal, qu'elles ne le sont de celui qui l'a écrit.

(1) BARROW, *Histoire chronologique des Voyages au pôle arctique*, p. 216, et Tom. I, p. 523 de la traduction française. Paris, Gide fils, 2 vol. in-8°.

« Peu de voyages ont excité plus d'intérêt que celui-ci au moment du départ. Il me seroit difficile d'ajouter quelque chose aux articles innombrables qui ont paru sur ce sujet dans différens ouvrages périodiques. Il en est de même de tout ce qui concerne les détails relatifs aux voyages des navigateurs qui m'ont précédé dans les mers polaires ; ainsi j'ai dû m'abstenir d'en parler. »

« Je me suis borné à écrire un Journal de marin ; en voulant faire mieux, j'aurois pu faire pis. Il m'étoit impossible de rendre ma narration amusante, puisqu'elle ne contient pas un grand nombre d'aventures. Ayant *presque* constamment tenu la mer, nous avons été privés de l'unique source qui peut répandre de la variété sur un récit, celle qui résulte de communications fréquentes et répétées avec des pays nouveaux et intéressans. Mais si je n'ai pu amuser, je me plais à croire que mon ouvrage, tel que je l'offre au public, passera aux yeux des navigateurs et des géographes pour renfermer des renseignemens utiles et authentiques.

« J'ose me flatter aussi d'avoir, dans tout ce qui est important, rempli l'objet de mon voyage, puisque j'ai prouvé l'existence d'une baie qui s'étend depuis Disco jusqu'au détroit de Cumberland, et terminé pour jamais la question relative à un passage au nord-ouest dans cette direction.

« Lorsque j'ai découvert de nouveau la baie de Baffin, j'ai éprouvé un plaisir bien vif, en réfléchissant que j'étois à même de placer sous un jour plus favorable qu'ils n'avoient été envisagés jusqu'à présent les services d'un navigateur hardi et habile dont le sort a été réellement bien à plaindre. Non seulement un concours de circonstances malheureuses l'a empêché, ainsi que beaucoup d'autres, d'acquérir durant sa vie la réputation qu'il méritoit ; mais même s'il eût vécu jusqu'à présent, il eût vu ses découvertes

effacées des annales de la géographie, et la baie à laquelle son nom est si justement attaché, regardée comme un fantôme de sou imagination.»

Nous ne présenterons pas l'extrait des instructions données par l'amirauté au capitaine Ross; elles ne contiennent rien de bien instructif, mais on reconnoît sans peine que ceux qui les ont redigées avoient au moins des doutes sur la continuité des terres autour de la baie de Baffin.

L'Isabelle et *l'Alexandre* partirent de Londres le 18 avril 1818, relâchèrent le 25 à Lerwick dans les îles Shetland, et le 3 mai appareillèrent pour continuer leur voyage.

Le 17, à midi, l'on étoit par 57° 28′ N., latitude assignée par quelques cartes à la terre de Buss submergée; on prit jusqu'à la fin du jour toutes les précautions possibles pour vérifier ce point; l'on sonda sans cesse en courant au nord-ouest, depuis le 28° 20′ jusqu'au 29° 45′ de longitude ouest, qui est celle que l'on donne à ce banc. Enfin, au coucher du soleil, comme l'on se trouvoit près de l'endroit désigné par les cartes, on diminua de voiles, et l'on mit en travers pour sonder; mais l'on ne trouva pas fond avec une ligne de cent quatre-vingts brasses. De quatre en quatre milles, l'on répéta l'expérience qui donna le même résultat.

Les capitaines qui font la navigation du Grœnland ont long-temps révoqué en doute l'existence de ce banc; certainement il ne se trouve pas dans l'endroit où le placent les cartes. L'équipage de l'*Isabelle* ne tarissoit pas dans ses récits relatifs à cet objet; mais il parut, en comparant les divers témoignages, que jamais l'on n'avoit trouvé fond. Il est probable que, des navires ayant éprouvé dans ce parage des chocs violens dus à la force des lames, les

ont à tort attribués à un banc, reste de la terre de Buss submergée.

Le vent fut généralement favorable et le temps beau, il y eut quelquefois de la brume. On vérifia plusieurs courans.

Le 26 mai, à deux heures après midi, on aperçut la première montagne de glace à 8 ou 9 milles de distance au N.-N.-E. On calcula qu'elle avoit quarante pieds de hauteur et mille pieds de longueur. Le soir, le thermomètre descendit à 36° (1-78). (Lat. N. 58° 36′, long. O. 51°)

Deux jours après, le temps fut épais et nuageux, pas assez néanmoins pour cacher de nombreuses montagnes de glace. La nuit étoit si peu obscure, que du gaillard d'arrière on distinguoit les traits des personnes qui se trouvoient sur le gaillard d'avant. Le 29, à trois heures du matin, il commença à neiger; ce qui continua pendant la plus grande partie de la journée. Le 31, l'on ne cessa pas de rencontrer des glaces.

Le 1er juin, il fallut manœuvrer pour les éviter, on vit des phoques et une baleine. Le 2, on eut connoissance de la côte occidentale du Groënland, au sud de Cockin's-Sound. On dit que Baffin débarqua en cet endroit en revenant de son dernier voyage. La côte restoit à 50 milles de distance au N.-E.

Le 4, il ventoit grand frais. *L'Alexandre* manqua d'être abordé par un glaçon qui vint raser le bord de l'*Isabelle*. La terre, vue au sud du cap de la Reine-Anne, à 45 milles de distance, consiste en montagnes semblables à celles de la côte de Norvège, on peut les découvrir de 60 à 70 milles.

Le 8, neige. Glaces de tous côtés, on se rapprocha d la côte du Groënland (68° 10′ N. 57° 26′ O.), et l'on

amarra les bâtimens à une montagne de glaces. Des Eskimaux qui vinrent à bord dirent que la masse de glace la plus proche de la côte y étoit arrêtée depuis l'année précédente; ils ajoutèrent que la glace s'étendoit au nord jusqu'à Disco, et qu'aucun bâtiment n'étoit encore allé jusque-là.

Le 9, on vit Disco du haut de la montagne de glace, mais bientôt cette île disparut au milieu du brouillard.

Le 10, un intervalle entre les glaces permit de faire route à l'est. Les glaçons étoient poussés au nord et au sud par la marée. Le lendemain on rencontra plusieurs navires baleiniers. L'un d'eux avoit été dans une baie, à l'ouest de Disco, où conformément à la carte il y a un bon mouillage. Il avoit aussi vu Hare Island ou Waygatt; il y avoit aux environs un grand espace de mer libre; les baies étoient encombrées de glaces. Le gouverneur de Whale Island avoit dit au capitaine de ce navire que les glaces s'étoient ouvertes et refermées trois fois depuis le commencement de l'été. Le capitaine pensoit que la mer avoit été libre au N. de Disco; que le passage au nord le long de la côte étoit praticable. Son navire ne s'étoit débarrassé que dans la matinée des glaces dans lesquelles il avoit été retenu, avec plusieurs autres, pendant quinze jours.

Les glaces forcèrent les bâtimens de l'expédition et les baleiniers de reprendre leur position.

M. Flushe, gouverneur de Whale Island (68° 54′ N. 53° 30′ O.), vint à bord de *l'Isabelle;* il raconta que l'hiver précédent avoit été extrêmement rigoureux, la mer ayant gelé au commencement de décembre; ce qui n'arrive ordinairement qu'au milieu de février. Depuis onze ans qu'il habitoit le Groënland, il avoit observé que la rigueur du froid augmentoit.

Les Danois nomment God-Haab, et détroit de Waygat, l'enfoncement appelé Love-Bay par lès Anglois.

Au Waygat, le 18 juin, M. Ross rencontra quarante-cinq bâtimens baleiniers retenus par les glaces. On lui recommanda de ranger la terre de près pour parvenir au nord, ce qu'il ne pourroit effectuer en naviguant à l'ouest.

Le temps étoit étouffant et chaud. Le 24, les bâtimens furent entraînés par les glaces tout près de rochers à fleur d'eau; enfin, le 30, le passage s'ouvrit, et l'on put avancer plus au nord. On étoit par 70° 56′ N. et 54° 8′ O. Dans la journée, des Eskimaux des deux sexes vinrent à bord. Les femmes arrivèrent dans un canot couvert en peau, qu'elles conduisoient à l'aviron en s'y tenant debout. On les régala, elles dansèrent sur le pont au son d'une cornemuse. Ce fut une fête pour l'équipage. Elles reçurent des cadeaux et partirent très-satisfaites. Sackeouse, l'interprète eskimau, fit avec beaucoup de grâce les honneurs du bâtiment à ses compatriotes.

Le 3 juillet, les glaces étoient moins fréquentes. Le pays parut moins montagneux, et la surface des montagnes, surtout près de la mer, moins couverte de neige que dans la partie plus au sud. Le 3, on étoit vis-à-vis de Saunderson's-Hope et en vue des îles des Femmes, qui, d'après nos observations, sont plus au N. et à l'O. que ne le marquent les cartes de l'amirauté. Le 7, on passa près des trois îles vues par Baffin, à neuf milles de la côte qui formoit une baie dans laquelle on voyoit plusieurs petites îles. L'eau devenoit plus profonde, à mesure que l'on s'approchoit de la terre.

Le 15, les deux bâtimens se trouvoient entre les glaces, au milieu d'un canal qui à chaque instant devenoit plus étroit et plus embarrassé. Ils avoient le vent favora-

ble ; deux glaçons énormes les entourèrent, et les serrèrent de près pendant qu'ils voyoient la mer ouverte en avant, à moins de trois cents pieds de distance. L'*Isabelle* fut très-fortement pressée ; heureusement elle n'éprouva pas de dommages, mais elle fut soulevée à plusieurs pieds hors de l'eau. Le choc dura quinze minutes, enfin les glaçons se retirèrent un peu, elle put mettre en travers, et, après deux heures de travail, se dégagea. *L'Alexandre* et des navires baleiniers qui étoient à deux milles dans l'ouest, souffrirent de même. Le lendemain, après s'être un peu avancé au nord, on essaya de se frayer un chemin en sciant la glace, mais de nouveaux glaçons survenoient à chaque instant. Le brouillard étoit si épais, qu'on passa sans l'apercevoir le cap remarquable nommé le Devil's Thumb. On fut ensuite obligé pendant vingt-quatre heures de faire hâler les bâtimens par des hommes descendus sur la glace. Toute l'étendue de terre en vue offroit une continuité de glaces, à l'exception de quelques endroits près du rivage. Le 24, on étoit devant une pointe entre laquelle et le cap Dudley-Digges les navigateurs précédens n'avoient pas aperçu de terre.

« La côte du 75° 12′ au 76° N. formoit une baie spacieuse, dit M. Ross, elle abonde en baleines. Au milieu s'élevoit un rocher que j'ai nommé *Melville's-Monument*, en souvenir du dernier vicomte de ce nom, de qui j'ai reçu mon premier brevet dans la marine royale. »

On alla examiner la baie, on y reconnut de petites îles le long de la côte.

« Nous faisions tous nos efforts, continue M. Ross, pour nous dégager des glaces. Le 6 août, vers six heures et demie du matin, elles commencèrent à se mouvoir ; le vent souffla grand frais. Le péril devenoit pressant ; nous n'avions plus d'autre chance pour nous que d'essayer de forcer un

passage au nord, où elles s'ouvroient partiellement ; mais le canal étoit tellement obstrué par des masses énormes, que nous ne pûmes y réussir ; les glaçons nous serrèrent de plus en plus. A midi, nous sentions qu'ils nous pressoient vivement ; c'étoit comme un assaut de force entre le bâtiment et la glace. La charpente menaçoit de céder ; les membrures dans la cale commençoient à se courber ; les barres de fer qui les soutenoient se rapprochoient les unes des autres. Dans ce moment critique, quand il sembloit impossible que le bâtiment pût supporter plus longtemps l'accroissement de pression, il fut soulevé de plusieurs pieds ; la glace épaisse de plus de six pieds se brisa contre ses côtés en se repliant sur elle-même. L'effort se porta alors sur son avant. L'*Isabelle*, soulevée de nouveau, fut poussée avec une violence extrême contre l'*Alexandre* qu'elle avoit en grande partie protégé jusque-là contre le choc. Tout ce que l'on put faire pour empêcher les bâtimens de s'aborder fut inutile. Les ancres et les cables à glaces cassèrent les uns après les autres, et l'arrière de chacun des bâtimens vint donner avec tant de force contre l'autre, qu'un canot que l'on n'avoit pas pu éloigner fut écrasé. On s'attendoit à voir tomber les mâts ; heureusement les glaces semblèrent, par l'interposition de la Providence, avoir épuisé leur violence ; elles s'écartèrent, et nous passâmes le long de l'*Alexandre* sans grandes avaries. Les derniers objets qui s'accrochèrent furent les deux ancres de l'avant ; arrachées de leurs bossoirs, elles restèrent suspendues horizontalement entre les deux bâtimens ; celle de l'*Alexandre* finit par céder.

« Un canal s'ouvrit, nous entrâmes dans un espace libre, échappant ainsi au danger le plus pressant ; mais la neige qui tomba nous empêcha d'en mesurer l'étendue.

« Nous avions à bord des marins qui avoient fait la na-

vigation du Groënland ; ils convinrent tous qu'ils ne s'étoient jamais trouvés dans un péril si grand, un navire ordinaire auroit été écrasé; nous n'avons dû notre salut qu'à la manière parfaite dont on avoit renforcé nos bâtimens.

« Mais nos inquiétudes n'étoient pas à leur terme, le vent augmenta de force, la glace commença à se mouvoir avec plus de célérité, tandis que l'épaisseur de la neige qui tomboit ne nous permettoit pas de voir le danger qui nous menaçoit jusqu'au moment où il devint imminent. Bientôt on découvrit à peu de distance un vaste champ de glaces qui arrivoit de l'ouest sur nous avec vitesse. Il fallut songer à scier dans la glace des espaces assez grands pour nous y réfugier. Tout le monde mit aussitôt la main à l'ouvrage, mais la glace étoit trop épaisse pour nos scies longues de neuf pieds; nous ne pûmes avancer. Ce contre-temps fut heureux pour nous, car on ne tarda pas à s'apercevoir que la glace à laquelle nous étions amarrés, dérivoit avec rapidité contre des montagnes de glace fixes. On serra donc les huniers, afin de pouvoir, pour dernière ressource, courir entre deux montagnes ou dans un goulet que peut-être elles entouroient. Tout-à-coup le champ de glaces se mit à se mouvoir circulairement, de sorte qu'il fallut faire tous nos efforts pour nous remorquer le long de leur bord, puisque c'étoit la seule chance qui nous restoit pour éviter d'être écrasés contre la montagne. Au bout de quelques minutes, nous vîmes la partie du champ de glaces dans lequel nous avions essayé de nous pratiquer un bassin avec nos scies, arriver contre la montagne avec tant de rapidité et de violence, qu'elle s'éleva le long de ses flancs escarpés à plus de cinquante pieds de hauteur; alors elle se brisa, la partie la plus élevée tomba sur le reste avec un fracas

épouvantable, et couvrit de ses ruines l'endroit que nous avions choisi pour asile. Bientôt après la glace nous parut suffisamment ouverte pour passer entre la chaîne de montagnes, et nous nous retrouvâmes dans un lieu sûr.

« Le temps ne tarda pas à s'éclaicir; l'on vit la côte par 75° 54′ N. et 65° 32′ O. Un détachement se rendit à la terre la plus proche, éloignée de six milles. C'étoit une île. Des monceaux de pierres, ressemblans par leur forme aux tombeaux des Eskimaux, annonçoient qu'elle avoit été habitée. On trouva un morceau de la tige d'un arbuste; il était brûlé par un bout, et Sackeouse reconnut que c'étoit l'instrument avec lequel on arrange les lampes. On ne rencontra qu'un très-petit nombre de plantes.

« Le 9, on venait de remetire à la voile lorsque l'on découvrit des hommes sur la glace. La surprise fut grande; l'on pensa qu'ils héloient les bâtimens. On crut d'abord que c'étoient des matelots naufragés, et l'on se dirigea vers la terre. En approchant, on reconnut des naturels du pays dans des traîneaux grossiers traînés par des chiens qu'ils faisoient avancer et reculer avec une rapidité singulière. Arrivés à portée de la voix, Sackeouse les héla dans sa langue; ils répondirent par des mots auxquels il répliqua, mais il paroît que l'on ne se comprenoit pas de part ni d'autre. Ces hommes continuèrent quelque temps à nous regarder en silence; mais l'*Isabelle* ayant viré de bord, ils se mirent à pousser tous à la fois un grand cri accompagné de gestes étranges, puis poussèrent leurs traîneaux vers la terre avec une vélocité incroyable. Arrivés à une distance d'um mille au plus, ils s'arrêtèrent pendant deux heures. Dès qu'on s'en aperçut, on dépêcha un canot pour aller placer sur la glace une chaise haute de quatre pieds sur laquelle on posa des couteaux et plusieurs objets propres à l'habillement. La chaise ne fut pas vue

des Eskimaux, ou bien n'attira pas leur attention. On envoya donc un second canot chargé de laisser près du même endroit un chien groënlandois dont on avoit entouré le cou de colliers de verroterie bleue.

« Comme il étoit nécessaire d'examiner s'il y avoit un passage dans cet endroit, on navigua vers l'extrémité de l'espace libre qui étoit à peu près à quatre milles de distance, espérant que sur ces entrefaites ces gens reviendroient au même lieu où nous comptions aussi retourner. Après dix heures de tentatives vaines, nous revînmes; on trouva le chien endormi où on l'avoit laissé; les présens étoient intacts. Quelques instans après on découvrit un traîneau à une grande distance, mais il s'éloigna avec précipitation.

« Désirant beaucoup communiquer avec ces Eskimaux, je fis préparer une grande perche à laquelle on attacha un pavillon qui représentoit le soleil et la lune peints au-dessus d'une main tenant une branche de bruyère, seule plante vue à terre. Cette perche fut fixée sur une montagne de glace à moitié chemin entre les bâtimens et le rivage. Un sac contenant des présens, et sur lequel on avoit dessiné une main tournée vers un vaisseau, fut suspendu à la perche. Les bâtimens restèrent mouillés dans un endroit convenable pour voir ce qui se passeroit.

« Le vent étoit entièrement appaisé, le temps très-beau, la mer tranquille. Ces circonstances nous forçoient à rester où nous étions, malgré la nature impérative de nos ordres qui nous enjoignoient d'avancer avec toute la célérité possible; d'ailleurs nous nous serions éloignés à regret tant qu'il restoit quelque espoir de communiquer avec un peuple inconnu.

« Le 10, on aperçut avec plaisir huit traîneaux qui s'avançoient par une route sinueuse vers nous; ils s'arrêtèrent à un mille de distance; les Eskimaux descendirent,

et montèrent sur une colline de glace comme pour faire une reconnaissance. Après être resté environ une demi-heure à tenir conseil, quatre marchèrent vers la perche dont ils n'osèrent cependant pas approcher. On hissa un pavillon blanc au mât de chaque bâtiment, et Sackeouse fut envoyé vers les Eskimaux avec un petit pavillon blanc et des présens. Il s'était offert de la meilleure grâce à rendre ce service, priant qu'on le laissât aller seul et sans armes. On condescendit d'autant plus volontiers à sa demande, que le lieu du rendez-vous étoit à un demi-mille de l'*Isabelle*. Il étoit de même avantageux pour les Eskimaux, puisqu'une fente assez large pour ne pouvoir être franchie qu'avec une planche, séparoit les deux partis, et mettoit Sackeouse à l'abri d'une attaque, à moins qu'elle n'eût lieu avec des lances.

« Sackeouse s'acquitta de sa commission avec non moins d'adresse que de courage. Ayant placé son drapeau à quelque distance de la fente, il s'avança jusqu'au bord; et, ôtant son chapeau, il fit toutes sortes de signes d'amitié pour engager les Eskimaux à s'approcher. Ils s'arrêtèrent à cinq cents pas de lui, sortirent de leurs traîneaux, et tous à la fois poussèrent des cris très-forts. Sackeouse en fit autant. Alors ils s'approchèrent un peu plus, n'ayant à la main que les fouets avec lesquels ils dirigent leurs chiens; et, s'étant convaincus que le petit canal ne pouvoit se franchir, l'un d'eux devint plus hardi. De part et d'autre on fit des gestes, on poussa des cris, on parla, mais il n'en résulta rien; cependant il sembloit de chaque côté qu'on cherchoit à reconnoître le langage de l'autre. Au bout d'un certian temps, Sackeouse découvrit que ces Eskimaux parloient le dialecte Houmoky en traînant extrêmement les mots. Aussitôt faisant usage de cet idiome, et leur montrant les présens, il les invite à venir. Ils lui répondirent : « Non,

non, va-t-en » et ajoutèrent d'autres paroles, qu'il supposa exprimer leur espoir que nous n'étions pas venus en ce lieu pour les tuer. Le plus hardi s'avança sur le bord du canal, et, tirant un couteau de sa botte, répéta plusieurs fois : « Va-t-en, je puis te tuer. » Sackeouse lui répondit qu'il étoit un homme et son ami, et en même temps leur jeta des colliers de verroterie et une chemise de toile à carreaux. Ils regardent ces objets avec défiance et répétant : « Va-t-en, ne nous tue pas. » Sackeouse leur jeta un couteau anglois en leur disant : « Prenez cela. » Ils s'approchèrent avec précaution, ramassèrent le couteau, puis poussèrent des cris, et se tirèrent le nez. Sackeouse fit les mêmes gestes, et cria « Heih yâ. » Alors les Eskimaux montrant la chemise, demandèrent ce que c'était; et, quand ils surent que c'étoit un vêtement, ils s'enquirent de quel peau il étoit fait : « du poil d'un animal que vous n'avez jamais vu, reprit Sackeouse. » Ils prirent la chemise avec des expressions de surprise, et adressèrent beaucoup de questions à Sackeouse.

« Ils demandèrent d'abord, en montrant les bâtimens : « Qu'est-ce que c'est que ces grandes créatures? viennent-« elles du soleil ou de la lune? éclairent-elles pendant le « jour ou pendant la nuit? » — « Je suis un homme, répondit Sackeouse, j'ai comme vous un père et une mère, et, montrant le sud, je viens d'un pays éloigné de ce côté. » « — Cela ne se peut pas, il n'y a là que de la glace. Mais « qu'est-ce que c'est que ces créatures? » montrant de nouveau les bâtimens. « — Ce sont des maisons en bois. » « —Non, elles sont en vie; nous les avons vus mouvoir « leurs ailes. » — « Qui êtes-vous? » — « Nous sommes des « hommes; nous demeurons de ce côté, » montrant le nord, « il y a là beaucoup d'eau, nous sommes venus ici « pour pêcher des narvals. »

Il fut alors convenu que Sackeouse franchiroit le canal pour aller les trouver ; en conséquence, il revint au bâtiment nous faire son rapport, et demander une planche ; on chargea deux matelots d'en porter une, et on invita Sackeouse a employer tous ses efforts pour faire venir les Eskimaux à bord. En voyant revenir Sackeouse accompagné, leurs inquiétudes les reprirent ; ils le prièrent de passer seul ; quand il fut de l'autre côté, ils le conjurèrent de ne pas les toucher, parce que, dans ce cas, ils mourroient certainement. Après *avoir fait* son possible pour leur persuader qu'il étoit comme eux de *chair et d'os*, celui qui avoit montré le plus de hardiesse se hasarda à lui toucher la main ; puis se tira le nez et poussa un cri, Sackeouse et les trois autres en firent autant ; il leur distribua les présens, et échangea son couteau contre un des leurs.

« Impatient de voir ces hommes de près, je priai le lieutenant Perry de m'accompagner. Nous prîmes avec nous des miroirs, des couteaux, des bonnets, des chemises. Arrivés au lieu de la conférence, nous y trouvâmes les Eskimaux qui d'abord étoient restés en arrière ; ils étoient en tout huit, avec leurs traîneaux, et cinquante chiens. C'étoit une singulière entrevue, elle avoit lieu sur la glace ; tout le monde parloit, ou crioit à la fois, les chiens hurloient, et leurs maîtres les frappoient de leurs longs fouets pour maintenir le bon ordre.

« Notre approche alarma les Eskimaux, ils firent quelques pas en arrière vers leurs traîneaux. Sackeouse nous dit de nous tirer le nez, ayant découvert que c'étoit leur manière de saluer. Nous imitâmes de même leur cri de *Hei yâ*, expression de surprise et de plaisir. Ils s'étoient eloignés en se tirant le nez ; ils s'arrêtèrent, nous nous approchâmes, et offrîmes un couteau et un miroir, d'abord au plus avancé de la troupe, ensuite à chacun des autres. Ils manifestèrent

un étonnement extrême en voyant leurs figures dans les miroirs; pendant un moment ils promenèrent leurs regards les uns sur les autres, ensuite ils jettèrent tous ensemble un grand cri, qui fut suivi de grands éclats de rire, signe de satisfaction et d'étonnement extrêmes; nous fîmes de même, tant parce que nous ne pouvions nous en empêcher que pour montrer que nous étions contens de nos nouvelles connoissances.

« Les Eskimaux nous offrirent en retour leurs couteaux, ainsi que des dents de narval et de morse que nous acceptâmes. Sackeouse leur ayant dit que la manière de nous marquer de la bienveillance et du respect étoit de se découvrir la tête, ils le firent à l'instant même. L'amitié s'établit entre nous.

« L'un d'eux demanda quel étoit l'usage d'un bonnet rouge que je lui avois donné, Sackeouse le lui mit sur sa tête, ce qui divertit beaucoup les autres; chacun le mit à son tour; la couleur de notre peau et les ornemens des cadres des miroirs furent ensuite le sujet d'une grande gaiété.

« Sackeouse les engagea enfin à venir à bord. Trois restèrent à la garde des traîneaux et des chiens, les cinq autres nous accompagnèrent. On fit passer deux traîneaux sur la planche posée en travers du canal. M. Parry et moi nous nous mîmes chacun dans un traîneau; nos matelots nous traînèrent, ce qui excita singulièrement la bonne humeur des Eskimaux. Il y en eut un qui, se tenant à côté de moi, et arrivé avant les autres à trois cents pieds de distance de l'*Isabelle*, s'arrêta. Je l'engageai vainement à avancer. Ses craintes l'empêchèrent de faire un pas avant que ses compagnons l'eussent rejoint. On voyoit clairement qu'il prenoit encore le bâtiment pour une créature vivante; il en regardoit les mâts et en considéroit chaque partie avec des marques de crainte et d'étonnement; ensuite il lui adressa

la parole à haute voix : « Qui es tu? lui dit-il, d'où viens-« tu, est-ce du soleil ou de la lune? » Mettant un intervalle entre chaque question, et se tirant le nez de la manière la plus solennelle, les autres vinrent chacun à leur tour et en firent autant. Alors Sackeouse leur expliqua que le bâtiment étoit une maison de bois; et, leur montrant le canot que l'on avoit halé sur la glace pour le radouber, il leur dit que c'étoit une maison semblable, mais plus petite. Ce canot fixa aussitot leur attention; ils l'examinèrent ainsi que les outils du charpentier et les avirons. Chaque objet faisoit naître une exclamation de surprise; elles redoublèrent quand ils virent le canot lancé à la mer avec un homme qui étoit dedans, et halé de nouveau sur la glace. Ils essayèrent de remuer l'ancre à glace; ils demandèrent de quelle peau étoit le câble.

« Les officiers des deux bâtimens s'étoient rassemblés autour des Eskimaux, l'équipage de l'*Isabelle* couvroit tout le gaillard d'avant; il est difficile de se figurer une scène plus comique et plus intéressante. Chacun imitoit les cris, les éclats de rire de ces hommes. Ce qui excita le plus leur admiration fut de voir un matelot grimper au haut du mât : les voiles pendoient à plat le long des mâts, ils suposèrent naturellement que c'étoient des peaux.

« Enfin ils se décidèrent à monter à bord. Les nouvelles merveilles qui les entouroient de tous côtés, excitèrent de nouveau leur surprise; après une pause de peu de durée, elle se terminoit toujours par un grand éclat de rire.

« Ils ne connoissoient probablement d'autres plantes ligneuses que des bruyères naines; et, ne se doutant pas du poids du bois de charpente, deux à trois essayèrent de prendre le mât de perroquet de rechange, evidemment dans le dessein de l'emporter. Dès qu'ils se furent familiarisés avec les gens qu'ils voyoient autour d'eux, ils témoi-

gnèrent le désir de posséder ce quils admiroient ; habitude générale chez les peuples sauvages. Un petit chien terrier fut le seul objet qu'ils regardèrent avec dédain, jugeant sans doute qu'il étoit trop petit pour être attelé à un traîneau; mais ils reculèrent, comme épouvantés, à la vue d'un cochon. Cet animal s'étant mis à grogner, un d'eux fut si effrayé que depuis ce moment il manifesta de l'inquiétude, et de l'impatience d'être hors du bâtiment; mais ses alarmes n'affoiblirent pas son goût pour le larcin, car il essaya d'emporter l'enclume du forgeron. Quand il vit qu'il ne pouvoit pas la remuer, il prit le grand marteau, le jeta sur la glace, y descendit ensuite, le mit résolument dans son traîneau et partit. Comme c'étoit un objet dont je ne pouvois me passer, je dépêchai un matelot, qui se mit à courir en criant, et arriva bientôt près de l'Eskimau; celui-ci voyant qu'on alloit le rejoindre, cacha adroitement le marteau dans la neige, et s'éloigna avec son traîneau : ce qui nous prouva qu'il savoit bien qu'il agissoit mal. Quelques instans après, un autre Eskimau, qui avoit reçu en présent un petit marteau et des clous, quitta aussi le bâtiment, mit ses acquisitions sur un traîneau et disparut.

« Les trois qui restoient descendirent dans la chambre du capitaine; on les fit asseoir sur des chaises dont ils ne connoissoient pas l'usage ; et, pour attirer leur attention d'un autre côté, pendant qu'on dessinoit leurs portraits, Sackeouse leur adressa toutes sortes de questions. Le plus âgé se nommoit Ervick, les deux autres étoient ses neveux. A leur tour ils en firent sur tout ce qui frappoit leurs regards. En voyant les figures des insulaires de Taïti, dans le voyage de Cook, ils essayèrent de les saisir, comprenant parfaitement que c'étoient des créatures humaines.

« On leur fit faire le tour du bâtiment; ce qui parut les surprendre le plus, fut la grande quantité de bois employée

dans sa construction. On joua du violon devant eux, ils n'y firent pas la moindre attention; le son d'une flûte produisit plus d'impression sur eux; un d'eux la mit à sa bouche, souffla dedans, puis la jeta. De retour dans la chambre, on leur présenta du biscuit, Sackeouse en mangea d'abord un morceau; alors un Eskimau en mit dans sa bouche, mais il le cracha aussitôt avec air de dégoût; de la viande salée produisit le même effet.

« Un officier joua des gobelets; ils en eurent l'air extrêmement déconcertés, manifestèrent de l'inquiétude, et demandèrent à aller sur le pont. Nous les y suivîmes; et, leur montrant les glaçons autour du bâtiment, nous essayâmes de découvrir jusqu'à quel nombre ils savoient compter. Ils n'alloient que jusqu'à cinq. Leur ayant demandé si leur pays renfermoit autant d'habitans qu'il y avoit de morceaux de glace, ils répondirent : « Beaucoup plus »; il y avoit alors peut-être plus de mille fragmens de glace autour de nous.

« L'armurier, qui avoit examiné leurs couteaux, jugea qu'ils étoient faits de morceaux de cercles de fer, ou de clous aplatis. Nous leur demandâmes donc si des planches avoient été poussées sur leurs rivages; ils répondirent qu'ils avoient effectivement ramassé sur la plage un morceau de bois où il y avoit des clous. Nous en conclûmes que ces couteaux provenoient de ce fer, et ne fîmes pas d'autres questions sur ce sujet.

« Chargés de présens, qui consistoient en clous, vêtemens, biscuit, morceaux de bois, auxquels on ajouta la planche qui avoit servi à traverser le canal, ils nous quittèrent, nous promettant de revenir aussitôt qu'ils auroient mangé et dormi.

« Deux matelots, qui les avoient accompagnés, nous dirent qu'après avoir traversé le canal, ils avoient jeté le

biscuit et cassé en petits morceaux la planche qui étoit de bois de tek, afin de se la partager. Ensuite ils montèrent sur leurs traîneaux et s'éloignèrent en poussant des cris, et ayant l'air très-joyeux.

« Le 11, le mouvement des glaces nous annonçant le vent du sud, nous fit connoître que notre position n'étoit plus tenable; nous avançâmes donc à l'ouest à travers des canaux étroits et de beaucoup de glaçons détachés; nous eûmes le bonheur de trouver un mouillage sûr à l'abri d'une montagne fixe. Les glaces continuèrent à charier toute la journée; des monceaux énormes, en se brisant contre la montagne, soulevèrent les vagues qui fendirent les glaçons à une assez grande distance, et firent considérablement rouler les bâtimens. Enfin il neigea jusqu'à minuit.

« En questionnant Sackeouse sur différentes particularités relatives aux Eskimaux dont nous n'avions pas eu le temps de l'entretenir la veille, nous apprîmes qu'ils avoient envoyé leurs femmes et leurs enfans dans les montagnes, et que leur premier dessein, en venant près des bâtimens, avoit été de nous prier de nous en aller et de ne pas les tuer. Ils étaient restés quelque temps à épier si les bâtimens s'envoleroient vers le soleil ou vers la lune, parce qu'ils supposoient qu'ils venoient d'un de ces deux astres.

« Leur fer provenoit d'une montagne près du rivage; ils coupoient, avec une pierre aiguë, les morceaux de la roche dont étaient faites les lames de leurs couteaux.

« Le 12, la première partie de la journée fut assez claire pour nous permettre de prendre les relèvemens de la côte voisine; elle formoit une baie à laquelle je donnai le nom du prince régent (75° 55′ N., 65° 32′ O.) Nous étions encore bloqués par les glaces. L'après midi, il tomba de

la pluie et de la neige ; le temps paroissoit bien incertain. On aperçut quelques Eskimaux à une grande distance.

« Le 13, les glaces se retirèrent, le vent tourna au sud, on fit dix milles à l'ouest ; on fut encore arrêté par les glaces. Du haut du mât on voyoit un espace de mer libre ; il me parut que la terre se dirigeoit au nord. Le premier lieutenant et le maître aperçurent la terre à l'O. S. O. L'atmosphère étoit extrêmement claire, et tous les objets paroissoient prodigieusement élevés par l'effet de la raréfaction. On vérifia ensuite que la terre, vue par ces officiers et par plusieurs matelots, étoit à la distance immence de 140 milles. Les glaces entourèrent de nouveau les bâtimens ; le temps devenoit manaçant ; il fallut se réfugier dans une petite baie formée par la glace. Depuis trois jours on voyoit beaucoup de baleines qui venoient le long des bâtimens pour respirer ; elles ne paroissoient nullement alarmées ; quelques narvals se montrèrent aussi.

« Trois Eskimaux parurent ; ce n'étoient pas les mêmes que nous avions vus auparavant. Ceux-ci avoient rendu un compte avantageux de nous, ajoutant que nous étions un peuple vivant au-delà des glaces.

« En retour de mes présens, ces Eskimaux me donnèrent une lance en dent de narval, et un traîneau fait avec des ossemens de phoques liés entre eux par des courroies de peau de ces animaux. Les parties inférieures sur lesquelles glissoit le traîneau étoient en dents de narval.

« Deux de ces Eskimaux vinrent à bord, le troisième resta à la garde des traîneaux. C'étoient le père et les deux fils. Le premier, nommé Meigack, nous dit qu'il avoit une femme, trois fils et une fille. En été, ils venoient de Pétovack en ce lieu nommé Ackollovissick pour y prendre des phoques et des narvals, et s'y procurer du fer. Ils s'en retournoient quand le soleil les abandonnoit. Interrogé

sur le fer dont étoit faite la lame de son couteau, il confirma ce que nous avions appris. On le trouve dans une montagne en masses considérables; il y en a une entre autres plus dure que les autres, elle fait partie de la montagne; les autres sont au-dessus du sol et moins dures. Après l'avoir coupé avec une pierre aiguë, on l'aplatit en morceaux de la grandeur d'une pièce de six pences, mais de forme ovale. Sevallik, lieu où se trouve ce métal, étant au moins à 25 milles de distance, je ne pouvois me hasarder à y envoyer un détachement pour l'examiner, attendu que le temps paroissoit bien incertain. J'engageai donc cet Eskimau à nous apporter des échantillons de cette pierre; il me le promit.

« Etant sur le pont, prêt à nous quitter, il nous indiqua sa maison située vis-à-vis de l'*Isabelle*, à trois milles de distance, on la distinguoit très-bien avec le télescope. Il nous dit que le cap le plus au nord étoit éloigné de six milles, et nommé Inmallick. Il ajouta que, de l'autre côté, il y avoit de l'eau non glacée. Il partit avec ses enfans comblés de nos présens. Nous ne tardâmes pas à les perdre de vue quand ils approchèrent de terre, la glace qui nous séparoit de la côte étant couverte de petites éminences. Ils firent beaucoup de détours pour arriver à la côte, parce que la glace étoit entrecoupée d'espaces ouverts. Nous n'étions qu'à trois milles de terre en ligne directe.

« Le soir, le vent augmenta; il neigea beaucoup; il plut ensuite, et il gela très-fort.

« Le 14, une troupe de dix Eskimaux vint nous rendre visite; il y avait parmi eux trois de ceux que nous avions vus les premiers, et les trois de la veille. Ils s'étoient familiarisés avec nous; ils s'avancèrent sans crainte; il ne fut plus question de se tirer le nez ni de se prendre la main.

Ils avoient une peau de phoque cousue et remplie d'air ; ils se la poussèrent les uns aux autres avec le pied ainsi qu'à nous. Ce fut de grand cœur que nous prîmes part à ce jeu. Cette peau, gonflée comme un ballon, leur avoit servi de bouée pour leur harpon. Ils avoient tué un narval pendant la nuit, à trois milles de distance dans le sud-est. Nous leur en demandâmes la dent. Ils répondirent que c'étoit une femelle qui n'en avoit pas. L'un d'eux mangea tout cru un oiseau de mer qu'il avoit dans un sac ; mais ils nous dirent qu'ils n'en usoient ainsi que quand ils n'avoient pas moyen de faire cuire leurs alimens. Ils me donnèrent un morceau de chair de narval séchée, qui me parut avoir été a demi-rôtie, car elle portoit les marques du feu. Sur notre demande, les deux plus jeunes dansèrent. L'un d'eux commença par faire des grimaces si épouvantables, qu'aux contorsions de son visage et à ses yeux tournés, nous crûmes qu'il avoit une attaque d'épilepsie, et je fus sur le point d'appeler le chirurgien à son secours. Je fus bientôt détrompé ; il continua à faire les gestes et à prendre les attitudes les plus extraordinaires, toujours avec des grimaces horribles. De même que, dans différens pays, ce divertissement offroit des peintures indécentes qui forment, comme on le sait, le caractère distinctif de la danse de beaucoup de nations très-civilisées sous d'autres rapports. Le danseur tenoit généralement son corps penché, et ses mains appuyées sur ses genoux. Au bout de quelques minutes, le danseur se mit à chanter ; l'autre qui l'avoit regardé en silence pendant tout le temps, répéta tout ce que son compagnon avoit fait, ensuite ils unirent leurs voix, dont la force augmentoit à chaque instant ; elle changea tout-à-coup ; ils ne firent plus entendre qu'une note aiguë qu'ils prononcèrent avec beaucoup de rapidité, puis ils se rapprochèrent l'un de l'autre

en glissant leurs pieds en avant, et faisant des grimaces comme s'ils eussent été dans une agitation extrême; enfin leurs nez se rencontrèrent, et un rire sauvage termina cette singulière représentation. On les pria de recommencer, ils ne se firent pas prier. Un autre Eskimau voyant l'attention de chacun engagée, se glissa dans ma chambre, y prit mon meilleur télescope, un étui à rasoirs et une paire de ciseaux qu'il cacha adroitement dans sa tunique, puis vint rejoindre la compagnie sans faire semblant de rien. Mais il ne put échapper à la vigilance de mon maître-d'hôtel qui le suivit sur le pont, et lui fit rendre ce qu'il avoit dérobé. . . . .

« Ayant adressé des reproches à Meigack de ce qu'il n'avoit pas amené sa femme, il me demanda si notre nation ne consistoit qu'en hommes, et si nous avions des femmes avec nous. Je lui montrai un portrait en miniature de la mienne. Cette figure causa une grande surprise aux Eskimaux; ils crurent de nouveau que la peinture étoit vivante. Tout d'un coup ils s'imaginèrent que les femmes étoient peut-être dans l'autre bâtiment, ils y coururent; et, voyant qu'ils s'étoient trompés, ils revinrent, ayant l'air très-contrariés. On fit un paquet dans lequel on mit des vêtemens, des miroirs, des couteaux, des pièces de monnoie et une tabatière sur laquelle étoit le portrait du prince régent, destinée pour leur roi; mais Sackeouse ayant demandé à quelqu'un de la troupe s'il étoit probable qu'elle fût remise, reconnut que leur penchant au larcin rendoit ce projet inexécutable. En conséquence j'en différai l'exécution jusqu'au moment où je pourrois aller moi-même faire visite à ce roi. . . . .

« J'expliquai à Meigack et à ses enfans combien ils m'avoient contrarié en ne tenant pas leur promesse, relativement au fer. Je leur montrai un grand harpon, une lance,

et un gros morceau d'espare cassée, que je promis de leur donner s'ils m'apportoient des échantillons de ce fer; leur déclarant en même temps qu'aucun d'eux ne pourroit venir à bord, et qu'on ne leur donneroit rien jusqu'à ce qu'ils m'eussent satisfait sur ce point. Ils me promirent de se conformer à ce que je désirois, et d'apporter aussi quelques-uns de leurs vêtemens, dès qu'ils le pourroient; mais ils ajoutèrent en même temps que la montagne étoit très-éloignée, et qu'ils seroient obligés de dormir deux fois avant de revenir avec le fer; ensuite ils montèrent dans leurs traîneaux et s'en allèrent.

« Le soir, le temps menaçoit d'une tempête, le vent continuoit à souffler de l'est, les glaçons s'étoient accumulés dans le nord; il étoit douteux que nous pussions rester plus long-temps dans notre position; j'avois besoin de tout mon monde à bord pour la sûreté du bâtiment; ainsi il étoit impossible d'envoyer un détachement à terre.

« Il neigea pendant la nuit, la glace continua à nous entourer presque tout le jour suivant. Enfin une pluie abondante en fit fondre une partie.

« Le 15, après midi, les Eskimaux revinrent, à l'exception de Meigack et de ses fils. Comme ils n'apportoient ni le fer ni les vêtemens qu'ils avoient promis, je défendis de les laisser monter à bord ni de leur rien donner. Ils dirent qu'ils étoient allés à Inmallick (le cap au nord), pour y prendre des pierres propres à couper la roche de fer; ils nous en donnèrent une qui ressembloit à un basalte, et y joignirent un peu de mousse sèche préparée pour servir de mèche à leurs lampes. Nous apprîmes qu'au nord du cap la mer étoit libre; ce qui redoubla notre espoir d'avancer dans cette direction, lorsque nous pourrions nous dégager du lieu où nous étions. Les Eskimaux, voyant qu'on ne vouloit pas les laisser monter à bord,

devinrent bruyans et impertinens. Sackeouse leur dit que s'ils ne s'en alloient pas, notre Angekok ou sorcier feroit séparer les glaces, et les empêcheroit de retourner chez eux, alors ils promirent de rapporter du fer au plus tôt, et partirent.

« Dans la soirée, le vent s'appaisa. Le temps finit par devenir calme; les glaces se séparèrent, et fondirent à une distance assez grande. Le 16, dans la matinée, la grande montagne de glace, qui nous avoit défendus des glaçons mouvans, se détacha des glaces du rivage, et se dirigea au sud. En même temps le vent souffla du N.-E. Nous nous amarrâmes à un glaçon pour observer la marche des glaces; à quatre heures, elles s'étoient assez ouvertes pour nous permettre d'avancer au nord. Je ne voulois cependant pas quitter cet endroit, s'il étoit possible, avant d'avoir revu les Eskimaux, et j'envoyai un matelot au haut du grand mât pour regarder s'ils arrivoient. Malheureusement l'on n'en aperçut aucun. Mon devoir me prescrivoit de quitter ce lieu et de poursuivre, sans perdre de temps, l'objet principal de l'expédition. Je sortis donc de la baie du Prince-Régent: j'ai donné à ce pays le nom d'*Arctic-Highland* (monts arctiques.)

« Ce pays, situé dans le coin N.-E. de la baie de Baffin, s'étend du 76° au 77° 40′ de lat. N., et du 60° au 72° de long. O. Il a par conséquent cent vingt milles d'étendue, le long de la côte dans la direction du N.-O. Sa plus grande largeur est de vingt milles; vers les extrémités, elle est presque réduite à rien. Il est borné au sud par une barrière de montagnes, couvertes de glaces, qui prennent naissance par 74° 30′ et se prolongent jusqu'à 76° N. Autant qu'on en put juger du haut des mâts, cette barrière est insurmontable; et, dans beaucoup d'endroits, la glace solide s'étend depuis les précipices qu'elle remplit, jusqu'à

plusieurs milles en mer. L'intérieur offre des groupes irréguliers de montagnes qui descendent en s'abaissant, depuis la chaîne principale jusqu'à la mer, en conservant néanmoins une hauteur considérable, les falaises le long de la côte ayant de cinq cents à mille pieds d'élévation. Toute cette étendue est presque entièrement couverte de glace, et paroît inaccessible.

« La surface du pays, au-dessus des falaises, offroit quelque apparence de végétation bien maigre. On voyoit des plantes d'un vert jaunâtre, et quelquefois d'un brun de bruyère; on découvroit aussi de semblables traces de verdure chétive au pied des falaises. Celles-ci sont entrecoupées de ravines profondes, remplies de neiges, dans lesquelles on distinguoit des traces de torrens. Ces falaises forment des caps en plusieurs endroits, et sont bordées d'îles autour desquelles la mer est libre. Voilà probablement pourquoi le pied de ces hauteurs est dégagé de neige et produit de la verdure; dans la saison de la ponte, les oiseaux aquatiques se rendent en foule sur cette côte qui, étant exposée aux vents de mer, doit être plus tôt et plus long-temps ouverte que les parties méridionales, qui sont plus étroites, et où l'eau est moins profonde; la mer doit, par la même raison, être fréquentée plus tôt et plus tard par les phoques et les narvals.

« Les limites septentrionales de ce pays doivent être placées au cap Robertson, au nord du Whale-Sound; car, au-delà, les montagnes s'élèvent immédiatement du bord de la mer par une pente très-escarpée, et forment une chaîne semblable à celle qui commence au cap Melville. Les Eskimaux de ce pays sont par conséquent privés de la possibilité de communiquer par terre avec d'autres habitans de ces régions, s'il s'en trouve à l'est.

« L'aspect général du pays semble indiquer que les mon-

tagnes sont de roches primitives ; le peu d'échantillons que nous avons pu rapporter n'offrent que du gneiss. Il y a des veines de granite et de porphyre. On a trouvé aussi un morceau de trapp, mais c'étoit un caillou roulé. Il est compact, à grain fin, de couleur verte, et ressemble au porphyre, c'est la pierre employée par les Eskimaux pour couper les fragmens de rocher de fer. On a reconnu à l'essai que celui-ci contenoit du nickel, ce qui le feroit supposer d'origine météorique.

« Les végétaux peu nombreux ont leur utilité. Les mousses très-abondantes et longues de six à huit pouces tiennent lieu de mèche quand on les a fait sécher, puis tremper dans l'huile de phoque ou de narval, et donnent tout à la fois, de la chaleur et de la lumière. La bruyère et l'herbe servent de nourriture et d'asile aux lièvres et au gibier, qui, suivant le rapport des Eskimaux, est très-commun. Les tiges des bruyères, liées ensemble, font un bon manche pour les fouets employés à conduire les chiens.

« Les baleines sont si nombreuses et si grandes, dans la baie du Prince-Régent et aux environs, et en outre si peu farouches, n'étant pas inquiétées, qu'elles offrent une pêche assurée ; mais il faudroit que les navires baleiniers restassent dans ces parages quinze jours de plus que de coutume.

« Il est probable qu'on y pourrait faire aussi un commerce de pelleteries très-avantageux. L'on a vu beaucoup de renards noirs ; les habitans qui les prennent au piége, ne font pas tant d'usage de leurs peaux que de celles des phoques et des ours : ce seroit donc un objet de commerce à ajouter aux dents de phoque et de narval, que l'on pourroit se procurer de ce peuple, en échange de couteaux, de clous, de petits harpons, de ferrailles, de bois,

de poterie commune, et de toutes sortes d'outils et d'ustensiles à bon marché. Ce trafic ne pourroit qu'être fort avantageux, tant pour nos compatriotes que pour cette petite portion d'hommes séparés du reste du genre humain.

« En deux heures, nous atteignîmes la barrière de glaces qui, de la terre la plus au nord, s'étendoit à l'ouest. Après avoir doublé le cap du Duc-d'Yorck, au-delà duquel la terre se prolonge, vers l'ouest, nous côtoyâmes la terre à quatre milles de distance, et pour la première fois nous vîmes la mer battre les rochers. Un canot fut envoyé à terre; il revint à minuit. J'appris que l'on avoit trouvé l'eau très-profonde le long de la côte qui étoit très-escarpée et rocailleuse. La marée couroit avec vitesse à l'est. On n'aperçut ni Eskimaux ni habitations, on ne vit que leurs piéges à prendre les renards noirs; ces animaux étoient communs, mais on n'en put tuer aucun.

« Le 17, la neige, le long des falaises, parut couverte d'une substance qui lui donnoit une couleur cramoisi foncé. Un canot expédié pour l'examiner en rapporta une certaine quantité. On me dit que la substance colorante pénétroit la neige jusqu'au rocher, à une profondeur de dix à douze pieds dans le même endroit. Soumise à un microscope, qui grandissoit les objets cent dix fois, la matière colorante parut composée de particules semblables à des graines rondes très-petites. On pensa que c'étoit une substance végétale, parce que, sur le sommet de la falaise, on voyoit des plantes d'un vert jaunâtre et d'un brun rougeâtre. Ces falaises avoient huit milles d'étendue; on aperçut par derrière, à une distance considérable, de hautes montagnes, mais la neige qui les couvroit n'étoit pas colorée. Dans la soirée je fis fondre cette neige; l'eau ressembloit à du vin de Porto trouble; quelques heures après, elle déposa un sédiment qui fut examiné au micros-

cope. On en écrasa une partie; c'étoit uniquement de la matière rouge : mise sur le papier, elle donna une couleur approchant du rouge d'Inde. Analysée en Angleterre, l'on n'a pas été d'accord sur la nature de cette substance. Cependant un chimiste habile est assez enclin à croire, comme nous, qu'elle est végétale et vient des montagnes qui sont au-dessus de la neige colorée. Ce ne peut pas être une production maritime, puisque dans plusieurs endroits nous l'avons vue à au moins six milles de la mer, mais toujours sur les flancs ou près du pied d'une montagne.

« Le soir, nous vîmes le cap de Dudley-Digges que Baffin décrit comme aisé à reconnoître par une petite île qui est au large. (76° 50′ N., 69° 15′ O.) Cette île est conique, très-raboteuse et escarpée de tous côtés. On n'y voyoit pas du tout de neige, elle sembloit éloignée de quatre milles de la pointe du cap. Le bruit de l'eau, entre cette île et la terre, nous fit juger que la mer y avoit peu de profondeur.

« La glace solide qu'il y avoit au sud nous obligea de passer très-près de l'île. Nous éprouvâmes pour la première fois une forte houle qui nous parut d'un augure favorable. Bientôt après nous vîmes la mer libre de glaces dans le nord-ouest aussi loin que la vue s'étendoit du haut du mât.

« La houle nous empêcha de débarquer. Notre principal objet etoit de continuer notre voyage; l'époque avancée de la saison ne permettoit aucun retard. A la distance de dix-huit milles, derrière le cap, on découvroit de hautes montagnes couvertes de neige. La terre couroit ensuite au nord; elle étoit coupée par des bras de mer, qui seroient d'excellens ports, s'ils n'étoient remplis de glaciers dont quelques-uns s'étendoient fort loin en mer; il y en avoit un, entre autres, à six milles, au nord du cap Dudley-Digges, qui occupoit un espace de quatre milles carrés, se pro-

longeoit à un mille en mèr, et avoit au moins mille pieds de hauteur. Au nord, on découvrit plusieurs huttes, ce qui nous fit supposer que c'étoit la bourgade des Eskimaux. Les falaises étoient généralement perpendiculaires, et offroient aussi des crevasses et des ravines qui portoient des traces de torrens.

« On eut ensuite connoissance du Wolstenholme-Sound au nord (76° 12′ N.; 69° 54′ O.). Alors l'espoir d'avoir atteint le but de l'expédition s'empara de toutes les têtes. Je fis partir un canot pour essayer de gagner la terre, il survint un brouillard qui m'obligea de le rappeler.

« Le soleil étant presque continuellement au-dessus de l'horizon, le thermomètre n'éprouvoit presque pas de variation. Quelquefois des brouillards épais et blanchâtres enveloppoient l'horizon, tandis qu'au zénith on apercevoit la couleur bleue du ciel. Dans ces momens-là le thermomètre est ordinairement au point de la congélation. Aussitôt que la brume touche les manœuvres, elle gèle, et celles-ci sont en peu de temps couvertes de glaçons de l'épaisseur du bras d'un homme, et qui, à chaque mouvement du bâtiment, couvrent le pont de leurs débris. Quand il n'y avoit pas de brouillard, l'atmosphère étoit d'une sérénité extraordinaire. Souvent les effets de la raréfaction élevoient prodigieusement les objets, tandis que d'autres à peu de distance étoient abaissés dans la même proportion. Ils varioient continuellement de formes. La glace offroit l'aspect d'un mur immense à l'horizon, avec des intervalles qui ressembloient à des brèches; des montagnes de glace et même de petits glaçons présentoient l'image d'arbres; et, tandis que d'un côté nous avions auprès de nous l'apparence d'une forêt, de l'autre les glaçons se prolongeoient tellement qu'ils ressembloient à des îles longues et basses.

« Quelquefois nous apercevions la terre à une distance

immense, par exemple à plus de cent cinquante milles. Je fis, avec mon sextant, beaucoup d'observations sur le phénomène dont je viens de parler, et je trouvai que souvent le même objet décroissoit d'un demi-degré d'altitude en quelques minutes. Quand la lune était en vue, elle semblait suivre le soleil autour de l'horizon : quand ces astres passoient à l'azimuth le long du sommet des montagnes, la neige qui les couvroit resplendissoit comme l'or, et la réflexion de celles-ci sur les montagnes produisoit une teinte verdâtre dont la beauté ne peut se décrire. D'un autre côté, les rayons du soleil, en dardant par dessus les cimes des montagnes, frappoient les cimes des glaces qui alors ressembloient à des édifices d'argent ornés de pierres précieuses.

« Le Wolstenholme-Sound, 71° 00′ O., 76° 25′ N., étoit complétement fermé par les glaces. Il a dix-huit à vingt milles de profondeur; le pays qui l'entoure de chaque côté paroît habitable, mais l'on n'y découvre aucune apparence de huttes. L'entrée de ce bras de mer, ainsi que l'aspect et la figure de la terre, s'accordent parfaitement avec la description qu'en a donnée Baffin, qui est de même exacte pour ce qui concerne les gisemens et les distances depuis le cap Dudley-Digges. Quand on passa devant cet enfoncement, le vent, qui soufffloit depuis quelques heures, diminua graduellement jusqu'à un calme plat; ainsi l'on put vérifier qu'il n'y avoit pas de courant. Un canot alla examiner des montagnes de glaces qui étoient fixes, et on reconnut que la marée n'étoit pas forte. On sonda, le fond étoit de roche, et la profondeur de l'eau de 250 brasses.

« La glace nous empêcha d'approcher du Whale-Sound. Le vent ayant tourné au nord, nous obligea de faire route

à l'ouest, direction dans laquelle la mer paroissoit libre à une distance considérable. Le pays au nord du Whale-Sound nous sembla être très-montagneux et se prolonger à l'ouest. A neuf heures du soir, le temps s'éclaircit complétement, et nous vîmes les îles Carey. Elles sont aussi telles que Baffin les a décrites, et paroissent être à douze lieues au sud du continent. La mer étoit alors plus libre de glaces et de glaçons flottans que nous ne l'avions encore aperçue; mais il y avoit beaucoup de montagnes de glaces, la plupart fixes, par une profondeur de 250 brasses, et qui paroissoient être depuis long-temps battues par les vagues.

« Le 19, après nous être convaincus qu'il n'existoit pas de passe navigable dans le Whale-Sound, nous avons continué notre route à l'ouest, et nous avons vu l'île Hakluit, près du continent. J'espérais pouvoir examiner la grande baie que nous avions au nord, et dans laquelle il y avoit peut-être un passage; mais à peine avions-nous fait dix milles dans cette direction qu'il survint une brume épaisse accompagnée d'une forte houle. Nous parcourûmes six milles dans cette direction, au milieu de beaucoup de glaces flottantes; le vent ayant augmenté, nous fûmes obligés de serrer les huniers; et, comme il devenoit imprudent de continuer la même route, on se dirigea vers l'ouest.

« Le vent et le temps me permirent de reprendre la reconnoissance de la terre; et le soleil, en passant à une heure du matin au-dessous du pôle le long des cimes des montagnes, me donna la facilité de bien voir le fond de la baie. On l'aperçut distinctement à dix-huit lieues de distance. Son entrée étoit complétement fermée par les glaces. Une brume épaisse nous obligea de virer de bord. Nous

fîmes route au sud-ouest après avoir reconnu qu'il n'étoit pas possible de s'avancer davantage au nord. Nous étions alors par 76° 54′ N, et 74° 20′ O.

« Le 20, un éclairci nous laissa voir la terre la plus proche à six lieues au nord-ouest. On apercevoit au nord-est une baie qui nous parut s'avancer jusqu'à 77° 45′ N., et l'on reconnoissoit très-distinctement que la terre formoit au-delà une chaîne de montagnes qui s'étendoit à l'ouest du Smith's-Sound. Mon intention étoit d'examiner cette baie, qui est la plus septentrionale de toutes, pour déterminer avec plus de précision sa position géographique. Mais toute sa surface étoit occupée par un champ de glaces solides, à l'extrémité extérieure duquel régnoit une chaîne de montagnes de glaces qui paroissoient fixes. Des officiers, placés au haut des mâts des deux bâtimens pour examiner la direction de la côte, rapportèrent que cette baie étoit complétement entourée de terre.

« Le cap Clarence, le plus septentrional de la baie de Baffin, est la pointe la plus avancée de terres très-hautes; les montagnes sont terminées par des pics, et généralement couvertes de neige; leurs cimes paroissent s'élever au-dessus des nuages; les flancs des précipices étant trop escarpés pour que la neige s'y arrête, offrent seuls une couleur noire qui tranche avec le blanc uniforme des environs.

« Quelles que puissent avoir été mes idées sur la nature de l'espace compris entre le cap Saumarez et le cap Clarence (1), et mes espérances sur la probabilité d'une ouverture dans cette direction, l'ardeur que l'on montre en Angleterre pour la découverte d'un passage au nord-ouest, et la confiance avec laquelle la position de ce dé-

(1) *Voyez* la Carte.

troit supposé est transportée à un lieu quand on a reconnu qu'elle ne se trouvoit pas dans un autre, m'obligent à récapituler les circonstances qui se réunissent pour prouver qu'elle n'existe pas dans cet endroit qui forme l'extrémité la plus septentionale de la baie de Baffin.

« Le 19 août, à minuit cinquante minutes, étant à peu près par par 77° N., à dix lieues à l'ouest du cap Saumarez, on avoit vu distinctement la côte orientale et le fond de la baie. Le 20 et le 21, étant à six lieues à l'est du cap Clarence, on aperçut aussi très-distinctement la terre qui *forme la côte occidentale et le fond de* la baie. Il résulte de ces observations que la côte n'est nulle *part* interrompue dans cette partie, dont l'immense surface se montra toujours couverte d'un champ de glace; on reconnut aussi qu'une chaîne de grandes montagnes de glaces traversoient celles-ci; elles paroissoient fixes, et avoient probablement été poussées le long de la côte par les vents du sud. On observa enfin que la marée ne montoit et ne descendoit que de quatre pieds, et que le courant étoit à peine sensible.

« D'après ces considérations, il paroît très-certain que la terre est continue dans cet endroit, et qu'il n'y a pas d'ouverture à la partie septentrionale de la baie ou mer de Baffin, depuis l'île Hakluyt jusqu'au cap Clarence. Quand même les personnes qui ne veulent pas démordre de leur opinion tant que leur hypothèse tient au plus petit fil, imagineroient qu'un passage étroit peut exister entre ces montagnes, il est évident que ce détroit n'est pas navigable, et qu'il n'y a pas même de chance de s'assurer de son existence, puisque l'on est empêché d'approcher du fond de ces bras de mer par les glaces qui les remplissent à une grande profondeur, et qui paroissent n'avoir jamais bougé de place.

« Il falloit mettre à profit le peu de temps qui nous restoit; je fis naviguer, le 21, vers l'ouverture la plus voisine qui se présentoit à l'ouest; on la reconnut pour l'Alderman Jones's Sound de Baffin, 76° 32′ N., 76° 54′ O. Le fond en est entouré de hautes montagnes; elles se joignent à d'autres qui viennent du sud et sont moins élevées.

« Depuis que nous avions quitté l'île Wolstenholme, la glace que nous rencontrions différoit beaucoup de celle que nous avions vue auparavant; elle avoit généralement une teinte verte, paroissoit être depuis long-temps en mer, et cependant n'offroit aucun signe de diminution; elle étoit en gros morceaux de formes irrégulières, entassés les uns sur les autres par une force prodigieuse quelconque, et ensuite joints par la gelée. On conçoit aisément qu'elle nous empêchoit de communiquer avec la terre. Rien de plus affreux que la côte que nous apercevions à l'ouest; pas d'indice qu'elle fût habitable, pas la moindre apparence de végétation. On distinguoit de profondes ravines remplies de glaces qui s'étendoient au loin en mer. On ne voyoit ni oiseaux aquatiques ni baleines; il n'y avoit que des phoques en très-grand nombre. On ramassa, le 23, un morceau de bois de sapin qui étoit percé de clous, et portoit les marques du rabot et de la hache; il avoit probablement été charié à ce point de la baie par de forts vents du sud. . . . .

« Le 24 août, le soleil se coucha pour la première fois depuis le 7 juin; ainsi le jour avoit duré dix-huit cent soixante-douze heures. Cette première nuit nous avertissoit de l'approche d'un hiver long et rigoureux. Le 26, les brumes qui duroient presque continuellement depuis quatre jours, s'éclaircirent assez pour nous permettre de voir que nous étions à moins de six milles de la terre qui se prolongeoit au sud. Elle étoit toujours bordée de glaces

épaisses, et couverte de glaciers immenses qui fermoient toutes les anses et les baies. Les montagnes continuoient aussi à courir au sud.

« Le 30, nous vîmes la terre formant la côte nord d'une ouverture qui s'étendoit de l'ouest au nord dans une chaîne de hautes montagnes couvertes de neige. Peu de temps après on découvrit la côte sud de cette ouverture s'étendant du S. O. au S. E., et formant aussi une chaîne élevée. Dans l'espace compris entre l'ouest et le sud-ouest, on voyoit des nuages jaunes, *mais on ne* distinguoit pas de terre ; et, à l'exception de quelques montagnes de glaces, la mer étoit libre. Cette ouverture présentoit donc l'apparence d'un canal dont l'entrée fut estimée à quarante-cinq milles de largeur. Sa vue excita le plus vif intérêt à bord de l'*Isabelle*. Néanmoins on pensa généralement que ce n'étoit qu'un bras de mer. Le capitaine Sabine, officier d'artillerie, que la société royale avoit recommandé à l'amirauté pour s'occuper de ce qui concernoit l'histoire naturelle, fut d'avis que nous étions devant le Lancaster-Sound de Baffin, que nous ne pouvions guère espérer de trouver un passage avant d'arriver au détroit de Cumberland, et, pour me servir de ses propres expressions, qu'il n'y avoit pas d'indice de passage, pas d'apparence de courant, pas de bois flottant, pas de houle du nord-ouest. Au contraire, on voyoit par intervalles la terre s'étendre en travers du fond, des nuages jaunes étoient visibles ; et, à mesure que nous avancions, la température de l'eau diminuoit.

« Un peu après minuit, le vent me permit de gouverner directement vers la baie ; je fis donc force de voile ; l'*Alexandre* resta derrière moi à une distance considérable. Un peu avant quatre heures du matin, les officiers de quart virent la terre au fond du bras de mer ; mais, avant

que je fusse arrivé sur le pont, un espace de sept degrés du compas fut obscurci par la brume. La terre que je vis alors étoit une chaîne de hautes montagnes qui s'étendoient en ligne droite en travers du fond de la baie; cette chaîne paroissoit très-haute au centre; les montagnes au nord présentoient alors l'aspect d'îles, parce que le brouillard entouroit leurs bases. Quoiqu'il ne fût pas vraisemblable que l'on pût espérer de trouver un passage dans cette direction, je résolus de l'examiner complétement, parce que le vent était favorable. A huit heures, il diminua un peu. L'on sonda et l'on trouva 674 brasses, fond de vase molle; mais il n'y avoit pas de courant, et la température de la vase étoit de 29° et demi (—1°,15). Le vent fraîchit un peu après, et nous avançâmes toutes voiles dehors dans la baie, laissant l'*Alexandre* en arrière. Le temps fut nuageux et clair par intervalles. Un officier qui croyoit le plus à l'existence du passage, me dit qu'avant que le temps s'obscurcît, il avoit vu pendant un instant la terre en travers de la baie. La terre, au sud-est, étoit très-distincte. Les personnes auparavant les plus ardentes dans leurs espérances ne croyoient plus à l'existence du passage dans cet endroit; je résolus toutefois d'avancer encore, quoique le temps continuât à être brumeux, et d'entrer dans un port, si j'en découvrois, afin de faire des observations sur l'aiguille aimantée. Alors je sentis vivement le manque d'un navire de conserve, que j'aurois pu employer à reconnoître la côte ou à découvrir un port; mais l'*Alexandre* marchoit si mal, et étoit si fort sous le vent, qu'on ne pouvoit avec sûreté l'employer à cet usage. Pendant la journée, nous avions plusieurs fois diminué de voiles pour ne pas nous perdre de vue.

« Le 31, vers une heure, l'*Alexandre* étant à peu près hors de vue à l'est, nous mîmes en travers pendant une

demi-heure pour lui laisser le temps de s'approcher. A une heure et demie, nous nous remîmes en route. J'avois eu le dessein de faire sonder dans l'intervalle, mais la houle du sud-ouest avoit tellement augmenté, et la dérive étoit si considérable, que ce fut impossible. »

« Vers trois heures, pendant que je dînois, on vint me dire que, selon toutes les apparences, le temps ne tarderoit pas à s'éclaircir dans le fond de la baie ; j'allai aussitôt sur le pont, et effectivement l'horizon fut entièrement net pendant dix minutes ; je vis distinctement la terre autour du fond de la *baie*, elle formoit une *chaîne* de montagnes qui se lioient à celles des côtes du nord *et du sud*. Cette terre paroissoit éloignée de huit lieues. J'aperçus aussi une plaine de glace continue, à la distance de sept milles, qui s'étendoit d'un côté de la baie à l'autre entre deux caps : je nommai celui du nord, cap Warrender ; celui du sud, cap Castlereagh ; les montagnes du centre, qui se prolongeoient du nord au sud, Monts-Croker, et le coin du sud-ouest qui formoit une anse spacieuse entièrement remplie de glaces, baie Barrow. Le coin au nord, le dernier dont j'eus connoissance, étoit un bras de mer profond ; sa latitude s'accordoit parfaitement avec celle que Baffin donne au Lancaster-Sound (74° 3′ N. 81°, 28 O.), je ne doutai pas de l'identité ; ce qui me donna encore une preuve bien remarquable de l'exactitude de cet habile navigateur. A trois heures un quart, le temps redevint brumeux et variable ; alors, intimement convaincu qu'il n'y avoit pas de passage dans cette direction ni de port où je pusse entrer pour faire des observations sur l'aiguille aimantée, je virai de bord pour rejoindre l'*Alexandre* qui étoit à huit milles de distance. L'ayant rejoint un peu après quatre heures, nous fîmes route au sud-est ; mais la houle étoit si grosse et le vent si variable, que l'on ne

pouvoit pas maintenir l'avant du bâtiment contre la lame. L'accroissement de force de la houle provenoit probablement du voisinage du bord de la glace. Dans une telle conjoncture, il eût été imprudent de s'en approcher davantage. Vers six heures, le vent tomba presque à plat. On sonda, on fila 650 brasses de ligne, par conséquent il n'y avoit pas plus de profondeur; mais peut-être y en avoit-il moins, et c'est ce qui est probable, parce que la force de la houle empêcha de savoir à quelle profondeur le plomb atteignit le fond, quand il y eut une fois deux cents brasses de filées. La température de la vase étoit de 29° (—1°,33). On ne trouva pas de courant. Mes officiers et moi, nous ne jugeâmes pas que la grande profondeur de la mer fût une indication de passage; au contraire, nous avions toujours trouvé sur la côte opposée, que dans les baies l'eau étoit plus profonde près de terre. Au reste, c'est ce que l'on voit très-fréquemment, par exemple tout le long de la côte de Laponie. A Kola, l'on ne trouve pas fond à plusieurs milles en remontant la rivière de ce nom, qui n'a qu'une demi-lieue de largeur, tandis qu'à l'entrée, dans la mer Blanche, il n'y a que neuf brasses. Il en est de même de quelques parties de la côte de Norvège et de la Baltique. Cependant nous restâmes dans la même position presque jusqu'à la nuit, et le temps paroissant de plus en plus incertain, la prudence ordonna de sortir de cette dangereuse baie où nous étions enfoncés de plus de quatre vingt milles.

« Le 1.er septembre, on descendit à terre au cap Byam-Martin qui forme l'extrémité orientale de la côte sud de la baie que nous quittions, et l'on prit possession du pays au nom du roi d'Angleterre. On n'aperçut pas de traces d'habitans; mais, à quinze cents pieds au-dessus de la mer, on rencontra la carcasse d'une baleine, et plus loin

encore deux petits morceaux de bois. On vit beaucoup de bêtes fauves, de renards, d'ermines et de renards blancs. On avoit débarqué sur une plage en pente, à l'embouchure d'une petite rivière large de cent pieds à son embouchure, et profonde de deux pieds. Son lit avoit douze pieds de profondeur; on y trouva plusieurs morceaux d'écorce de bouleau; à quelque distance, on découvrit une autre rivière. Les vallées où elles couloient étoient tapissées de verdure et de fleurs : les montagnes de chaque côté étoient d'une hauteur prodigieuse et couvertes de neige. Au sud-est de la vallée, il y avoit une petite plaine verdoyante. On n'avoit pas, depuis le commencement du voyage, vu de lieu d'un aspect plus agréable. La mer étoit profonde tout près de la côte; il n'y avoit pas de mouillage.

« Mes instructions me recommandoient de faire une attention particulière aux courans, qui devoient me guider, et de chercher la pointe nord-est de l'Amérique, ou, en d'autres termes, le passage du nord-ouest par 72° de latitude environ. Comme il étoit bien prouvé que ce courant n'existoit ni dans le bras de mer que nous venions d'examiner, ni plus au nord, il s'ensuivoit naturellement que je me trouvois encore au nord du courant, de l'existence duquel on avoit parlé avec tant d'assurance, et que par conséquent le bras de mer n'étoit pas le lieu où je devois rester pour forcer un passage, mais qu'il y avoit des raisons d'espérer qu'il se trouveroit plus au sud. L'ordre d'avancer le plus possible au nord avoit été rempli; je n'avois pas trouvé de courant; s'il en en existoit un d'une certaine force, comme des motifs puissans devoient nous le faire croire, il ne pouvoit être qu'au sud de cette latitude. Mes instructions m'enjoignant aussi de quitter les glaces vers le 15 ou le 20 septembre, ou au plus tard le 1.er d'octobre, je n'avois plus qu'un mois pour mes opéra-

tions, mais dans ce mois les nuits sont longues, et, d'après un calcul fondé, on ne pouvoit espérer que deux beaux jours sur sept : il ne me restoit donc que huit jours pour reconnoître le reste de la baie de Baffin, dans une étendue de plus de quatre cents milles, dont près de la moitié n'avoit jamais été examinée ; c'est cet espace qui renfermoit le point où l'on supposoit que se trouvoit la solution de continuité du continent, et qui avoit le plus été recommandé à mon attention, de même que le courant imaginaire qui devoit être mon guide. Il n'est peut-être pas nécessaire d'ajouter que, dans ces circonstances, j'avois le plus vif empressement d'arriver au point où s'offroit la chance la plus probable de succès ; d'un autre côté, mon désir de ne laisser aucune partie de la côte sans l'avoir examinée, même après avoir renoncé à toute espérance du passage, m'avoit déterminé à poursuivre sa recherche dans la baie, d'où nous sortions, quoiqu'il n'y eût pas de courant, que la température de la mer diminuât beaucoup, et que le bois flottant et les autres indices d'un passage manquassent entièrement. Mais la vue de la barrière de hautes montagnes et la continuité de la glace mirent la question hors de doute. J'eus ensuite lieu d'être satisfait d'avoir persévéré dans ma recherche, parce que je pus examiner chaque partie de la côte au sud, qui devoit fixer mon attention, et où j'avois lieu d'espérer que le courant se trouveroit. Ayant résolu de faire route au sud, je communiquai mon opinion à plusieurs officiers et au capitaine Sabine qui répétoit en toute occasion qu'il n'y avoit pas d'indice de passage.

« Le temps fut très-brumeux, la houle du sud-est augmenta de force, le vent fraîchit beaucoup les jours suivans. Lorsque le temps permit de voir la terre, elle étoit couverte

de glace, et présentoit une suite non interrompue de montagnes qui se prolongeoient au S. E.

« Le 6, il fit calme toute la journée. Néanmoins la houle qui venoit du nord aida à maintenir le bâtiment dans la direction convenable, et nous fîmes quatorze milles au sud-est. La sonde donna 1050 brasses, profondeur la plus considérable que nous eussions trouvée dans la baie de Baffin. Comme nous n'avions obtenu, quinze milles plus haut, que 120 brasses, il est évident que le fond de la mer doit être ici, comme la surface de la terre, très-inégal et montagneux. L'eau étoit parfaitement calme, la ligne resta perpendiculaire, et nous obtînmes ainsi la profondeur exacte. La sonde mit vingt-sept minutes à parcourir la distance entière; quand elle fut à cinq cents brasses, elle descendit une brasse par seconde, et, à près de mille, elle mit une seconde et demie par brasse. On répéta l'expérience qui répondit à la première; on attacha un thermomètre à la sonde, que l'on retira à différentes profondeurs. Chaque fois il indiquoit une température plus basse, et montroit clairement que l'eau devenoit plus froide à mesure que sa profondeur augmentoit. Il fallut une heure pour retirer la sonde de la plus grande profondeur, et tout le monde mit la main à l'ouvrage.

« Le soir, on vit la terre au sud-est. Elle ressembloit à celle que nous avions vue précédemment, et n'offroit pas de séparation, ni d'indice qu'elle fût habitée; l'on ne trouva ni courant ni marée. Cette côte n'ayant pas été reconnue auparavant, on la nomma North Galloway. (72° 16′ N., 71° 46′ O.)

« Le 7, le vent fut variable; il neigea. Dans la soirée le vent qui venoit du sud fraîchit tellement, et le temps devint si brumeux, qu'il fallut amener les mâts et les ver-

gues de perroquet et serrer les huniers. Les bâtimens dérivèrent beaucoup.

« Le 8, le vent s'appaisa, mais la brume continua jusqu'à midi. Le soir on vit le cap Adair; le lendemain on découvrit le North-Air par 71° 22′ N. et 68° 26′ O. Cette partie de la côte toujours continue présentoit un aspect bien différent de celle que nous avions vue plus au nord. Les montagnes étoient plus détachées les unes des autres, et moins couvertes de neige; leurs sommets plus arrondis; mais, dans l'intérieur, elles ressemblent en tout à celles du nord. »

Une île basse, découverte par 70° 40′ N. et 68° 00 O., fut examinée par un détachement envoyé pour en prendre possession. L'on reconnut qu'elle avoit été récemment habitée pendant quelque temps. On y trouva un foyer, un vaisseau de terre brisé, un crâne d'homme, et la moitié d'un traîneau. On y vit aussi des traces de chien, et des pierres placées d'une manière particulière.

« Cette île, haute de quarante pieds, est à l'entrée d'un bras de mer, qu'un banc de rochers placé en travers de l'entrée empêcha d'examiner. Tout à l'entour on aperçut des montagnes.

« Le 11, étant à sept lieues de la côte, on vit la plus grande île de glace que l'on eût encore rencontrée si loin de terre. Deux détachemens partirent pour l'examiner. On y débarqua, et l'on parvint jusqu'à son sommet qui étoit tout plat. Un gros ours blanc l'occupoit. Voyant qu'on vouloit l'attaquer, il sauta dans la mer. L'île avoit 12,507 pieds de long. 11,602 de large, et 51 de haut. Sa profondeur dans l'eau étoit de 61 brasses. Elle avoit neuf côtés inégaux.

Le 11, le temps et le vent permirent de faire route directement à l'est. Le lendemain M. Ross se trouva au

point du jour à cent vingt milles à l'est de la côte qu'il avoit quittée; n'ayant rien aperçu, et sa route rencontrant à peu près celle qu'il avoit suivie, en allant au nord, il fut évident pour lui qu'il n'y a pas de terre au milieu du détroit de Davis, par 70° 40', et que par conséquent l'île James, placée sur la plupart des cartes, n'existe pas.

Le 15, on passa à 3 lieues des îles Salomon; la côte au-delà étoit basse près de la mer; on la suivit d'assez près pour reconnoître qu'elle étoit continue. Les montagnes s'abaissoient et étoient moins couvertes de neige. Un haut fond situé par 69° 25' N. et 64° 42' O., et sur *lequel* il n'y a que dix-huit brasses d'eau, reçut le nom de *banc de l'Isabelle*. Il doit s'opposer à ce que les bâtimens puissent avancer au nord le long de cette côte, avant que la saison soit très-avancée, parce que les montagnes de glaces, fixées à la surface, doivent servir de point d'appui aux glaçons qui viennent du nord, et, les empêchant d'être portés plus au large par le vent et la marée, rendent cette partie du détroit long-temps impraticable.

Le 16, on fut entouré de glaces. Le 18, on arriva devant une grande ouverture nommée baie d'Exeter par Davis, et l'on reconnut son cap Walsingham, par 66° 50' N. La sonde donna 1070 pieds de profondeur.

Le 21, l'on fit route à l'est, et l'on reconnut à la côte orientale du détroit de Davis, près du cap de la Reine-Anne, la terre que l'on avoit vue le 7 juin; ensuite on revint à l'ouest, et l'on acquit ainsi une preuve de plus que l'île James n'existe pas. On a nommé ainsi le Cumberland de Davis; ses caps Walsingham et Mount Raleigh sont précisément à la même latitude qu'il leur a assignée, de même que les autres points de ces parages. Ils ne diffèrent que par la longitude de la position que leur donnent les observations de M. Ross.

Les grandes montagnes de glace que l'on vit fournirent l'occasion de confirmer une observation déjà faite, c'est que la partie la plus haute de ces masses est généralement au vent, elles tournent dès qu'il change.

Le 23, l'on coupa le cercle arctique à 7 heures 44 minutes du soir. Ayant vérifié la position du cap Walsingham, qui est la pointe la plus orientale de la côte occidentale du détroit de Davis, on peut estimer que la largeur de la partie la plus étroite de ce détroit est à peu près de 160 milles.

Le 1.er octobre, on étoit devant le promontoire Warwick de Davis, 62° 51′ $\frac{1}{2}$ N., 61° 12′ $\frac{3}{4}$ O. Jusqu'à ce point, on avoit vu la côte sans discontinuation. Ne l'apercevant plus, entre la terre vue à l'ouest et au nord de ce cap, on jugea que l'on étoit devant le détroit de Cumberland. En approchant de son entrée, l'on éprouva une forte marée qui pendant le jour fit le tour du compas, dans toutes les directions. On vit plusieurs petites îles au nord et au sud de la grande entrée, qui parut avoir de trente à quarante milles de largeur. On aperçut aussi la terre au S.-S.-O. Le matin, la marée couroit à l'O., et l'après-midi au S.-E., faisant deux milles par heure. « Le 1.er octobre, dit M. Ross, étoit le terme fixé, à mes recherches, par mes instructions. Je n'étois pas autorisé à entrer dans le détroit de Cumberland pour l'examiner, entreprise que la saison avancée rendoit peut-être trop hasardeuse; les nuits étant trop longues et la clarté du jour généralement obscurcie par des brumes ou par la chute de la neige, qui couvroient les manœuvres de glaçons. Néanmoins, je crus qu'il convenoit de terminer nos opérations par la reconnoissance de l'île de la Résolution.

« Le courant que l'on trouva à l'entrée du détroit de Cumberland me donna lieu de présumer que si l'on peut

se flatter de trouver le passage, c'est dans cet endroit plutôt que dans toute autre partie de la côte. Nous avons beaucoup regretté que les circonstances ne nous aient pas permis d'y arriver plus tôt.

Le 3, l'on reconnut l'île de la Résolution, à seize lieues de distance; le temps brumeux et les vents variables forcèrent ensuite à faire route pour le cap Farewell; mais le vent devint si fort et la mer si grosse, que l'on ne put en approcher. Deux embarcations furent emportées de dessus le pont par les lames, et l'on embarqua beaucoup d'eau. Le 30, on mouilla dans Brassa-Sound, à Lerwick, d'où l'on étoit parti.

Ayant fait les réparations et pris les provisions nécessaires, l'on fit voile le 7 novembre, et le 14 on mouilla dans la rade de Grimsby. M. Ross prit la poste pour Londres, où il arriva le 16.

L'extrait de la relation du capitaine Ross n'exigeoit de notre part aucune réflexion. Celles qu'elles peuvent faire naître se présentent si naturellement à l'esprit, que c'eût été douter de l'intelligence du lecteur, que d'avoir la prétention de les lui suggérer. On a vu que dans plus d'une occasion ce navigateur a couru des périls imminens. Il y a heureusement échappé; il raconte le fait simplement et ne s'en attribue aucun mérite. On peut cependant apprécier la grandeur de ces dangers, en apprenant qu'un navire baleinier fut, cette année même, écrasé par les glaces. C'est un accident assez fréquent. M. Ross eut en outre le bonheur de ne perdre et de n'être obligé de punir personne de son équipage. Ces deux circonstances prouvent tellement en sa faveur que, parmi les écrivains qui ont censuré sa manière d'agir, il en est un qui les a citées comme lui faisant honneur. Au reste, le premier lord de l'amirauté,

en permettant que M. Ross lui dédiât son ouvrage, a, ce nous semble, approuvé sa conduite.

Il serait fastidieux d'entrer dans le détail de la controverse à laquelle ce voyage a donné lieu. Un écrivain, qui s'annonce comme l'interprète des sentimens de plusieurs officiers de l'expédition, à l'esprit desquels la possibilité du passage étoit démontrée, affirme, en leur nom, qu'on l'eût certainement découvert dans une des anses profondes de la côte occidentale de la baie de Baffin, si l'année n'eût pas été si avancée ; ajoutant que l'on s'étoit arrêté trop long-temps à longer la côte du Groënland. Il y a de la malignité dans cette observation ; car l'écrivain savoit bien que les glaces seules avoient empêché M. Ross d'avancer aussi promptement qu'il l'auroit désiré. Il ne pouvoit se tenir au large, puisqu'elles y étoient encore plus nombreuses et plus solides que le long de la côte, ainsi que le lui ont assuré tous les capitaines baleiniers qu'il a rencontrés, et comme on le sait d'ailleurs par le résultat de quelques voyages qui ont précédé le sien. Avancera-t-on avec plus de facilité en allant à la côte occidentale du détroit de Davis, c'est ce que nous apprendrons quand l'expédition partie récemment sera de retour.

L'officier d'artillerie, embarqué à bord de l'*Isabelle*, a surtout attaqué M. Ross avec une violence qui a forcé ce dernier de lui répondre « que, dans une question concer- « nant la navigation, il ne faisoit nul cas de l'opinion d'un « officier de l'armée de terre, et que sans doute aucun offi- « cier de la marine ne trouveroit extraordinaire qu'il « pensât ainsi. » M. Ross fait voir d'ailleurs que certaines assertions, relatives à la vue des terres, ont été avancées avec beaucoup de légèreté ; que l'on a eu recours à des moyens blâmables pour faire accroître au public que plusieurs officiers de l'expédition s'étoient exprimés d'une

manière défavorable sur la conduite de leur chef; que son accusateur commet sur plusieurs points des erreurs volontaires; enfin il rappelle à celui-ci que, pour tout ce qui est relatif à la navigation, le commandant d'un vaisseau anglois ne peut ni ne doit demander l'avis d'une personne étrangère comme lui à la marine, parce que si l'on agissoit autrement, on introduiroit une pratique qui finiroit par détruire la discipline et la subordination, en donnant lieu à des discussions, à des dissentions, et peut-être à des mutineries; le gouvernement a, au contraire, jugé dans sa sagesse qu'un seul avis devoit diriger les opérations. Si les officiers de la marine royale étoient assujétis à ce que leur conduite fût ainsi examinée aussi mal à propos devant le public par ceux qui seroient placés auprès d'eux, comme l'avoit été son accusateur, ils ne pourroient pas remplir convenablement leur devoir, parce que l'idée d'être soumis à une inspection, dont ils ne pourroient prévenir les effets, leur inspireroit une circonspection qui seroit la source d'une hésitation et d'une timidité extrêmement préjudiciables au bien du service. Le commandant d'un vaisseau de l'état ne connoit qu'un seul pouvoir légal, et en droit de juger sa conduite; il sera toujours empressé de la soumettre à son examen.

Le chef de la nouvelle expédition, envoyé cette année à la recherche du passage au nord-ouest, sera-t-il assez heureux pour ne pas éprouver les mêmes désagrémens que le capitaine Ross? c'est ce dont on peut douter quand on connoît l'histoire de la navigation dans les mers boréales. Chaque expédition a fait naître des discussions fâcheuses. C'est ce qui a donné lieu à un François, marin expérimenté, de répondre à quelqu'un qui l'interrogeoit sur une entreprise de ce genre, que l'alternative étoit fâcheuse pour celui qui la conduisait, car tous ceux qui en

avoient, été chargés y avoient perdu ou la vie ou la réputation.

Un des journaux (1) qui a traité le plus sévèrement le capitaine Ross, convient que son voyage a donné quelques résultats avantageux pour la science.

1.° L'on est sûr aujourd'hui qu'il existe une mer intérieure nommée baie de Baffin, mais elle n'a ni la forme ni les grandes dimensions que lui assignent les anciennes cartes. Il faut en excepter celle qui a été donnée par Luc Foxe dans la relation de son voyage qui porte le titre bizarre de North-West Foxe ; l'accord des latitudes et des longitudes, notamment des dernières avec celles qui ont été observées par le capitaine Ross, est si frappant, puisque la différence n'est que d'un degré ou 5 lieues, que l'on est tenté de supposer que Foxe a dû avoir en sa possession la carte de Baffin. On sait que Purchas n'avoit pas fait graver celle-ci, parce qu'il en auroit résulté pour lui trop de peine et de dépense.

2.° La vibration du pendule à Hare-Island par 70° 26′ de latitude a donné des résultats qui confirment la théorie de la détermination précise de la figure de la terre, théorie fondée sur des expériences faites dans divers lieux, mais jamais sous une latitude si élevée.

3.° Les observations faites sur la variation et l'inclinaison de l'aiguille magnétique et sur l'intensité de la force magnétique dans différens endroits rapprochés d'un des poles magnétiques, sont extrêmement curieuses, et peuvent conduire à des conclusions très-importantes.

Voici le résultat des faits recueillis sur cet objet :

Chaque bâtiment a une attraction particulière qui affecte ses boussoles. Cette attraction diffère suivant les

(1) *Quarterly Review*, n.° XLI, p. 256.

bâtimens; elle n'est pas toujours progressive, souvent elle est irrégulière; on ne peut guère espérer de la réduire à des règles fixes.

Le point du changement n'est pas même dans tous les bâtimens.

La variation n'est pas toujours la même dans les mêmes circonstances apparentes; elle change suivant le point vers lequel l'avant du bâtiment est dirigé.

La variation est affectée sensiblement par la chaleur et le froid, de même que par la densité et l'humidité de l'atmosphère. La direction du vent et l'*inclinaison* de l'aiguille ont un effet irrégulier sur la déviation.

L'Invariable Milieu, ouvrage moral de Tsu-ssê, *en chinois et en mantchou, avec une version littérale latine, une traduction française et des notes; précédé d'une notice sur les quatre livres moraux communément attribués à Confucius;* par M. Abel-Rémusat. — A Paris, de l'Imprimerie royale, 1817. Grand in-4.°, 160 pages.

Après les cinq *King*, ou livres classiques, que les philosophes chinois regardent comme étant d'une autorité irréfragable, il n'en est pas de plus estimés que les quatre ouvrages moraux qu'ils ont coutume de désigner par le titre des *quatre livres* (par excellence), et que nous appelons communément les livres de Confucius, quoique ce philosophe n'en soit pas l'auteur; car ces livres sont l'ouvrage de ses disciples *Thseng-tsu*, *Tsu-ssé* et du célèbre *Meng-tsu*, plus connu en Europe sous le nom de *Mencius*.

Les traductions que les missionnaires jésuites ont données de ces quatre livres sont plutôt des paraphrases, dans lesquelles ils ont fait entrer une grande partie du commentaire, que de véritables traductions propres à donner

une juste idée du style et de la manière de s'exprimer des auteurs chinois. Parmi toutes ces traductions, celle du *P. Cibot*, insérée dans le premier volume des Mémoires sur les Chinois, se distingue par le verbiage et les inutilités dont elle est remplie ; et ce n'est réellement qu'un mauvais travail du traducteur fait sur le canevas des deux premiers livres attribués à Confucius. On peut donc hardiment dire que M. *Abel-Rémusat* a été le premier Européen qui ait véritablement traduit les quatre livres, et que c'est à lui que les savans seront redevables de la possibilité de juger du génie et du style du plus ancien et du plus illustre philosophe de la Chine.

Par la publication du *Tchôung-yôung*, ou de l'Invariable Milieu de *Tsu-ssé*, qui est le second des quatre livres attribués à Confucius, M. Rémusat vient de rendre un service important à la littérature. Son ouvrage commence par une savante introduction, et contient ensuite, 1.° le texte chinois de l'ouvrage, revu sur les meilleures éditions. L'éditeur y a marqué la subdivision en chapitres et en paragraphes, de même que la ponctuation et les changemens de tons des mots chinois, qui en modifient souvent la signification. Les caractères chinois qui ont servi à l'impression sont tous dessinés par M. Rémusat, et gravés et fondus sous sa direction. En fait d'exactitude et d'élégance ils laissent loin derrière eux les types grossiers de Fourmont, qui jusqu'à présent étoient les seuls dont on pouvoit se servir pour imprimer du chinois en Europe; 2.° la traduction mantchoue du même livre, composée par ordre de l'empereur *Khang-hy*, revue par le conseiller *Orsaï*, et publiée sous la direction immédiate de l'empereur *Khian-loung*, en 1755. On s'est servi pour l'impression du petit caractère mantchou de l'imprimerie royale, qui a été corrigé et augmenté par M. Rémusat et moi en 1815; 3.° une

version littérale latine, qui rend avec exactitude le sens original, et dans laquelle le traducteur a cherché à garder l'ordre même de la construction chinoise. Elle sera de la plus grande utilité pour ceux qui voudront comparer le texte avec la traduction; 4.° la traduction française indispensable pour éclaircir le sens des phrases, qu'il n'aurait pas été toujours facile de saisir à l'aide de la seule métaphrase latine, dépourvue, comme elle devoit l'être, de signes grammaticaux et des marques phraséologiques; 5.° grand nombre de notes explicatives et justificatives, tant pour le texte chinois, que pour la traduction mantchoue et la *double* version européenne. Ces notes attestent la saine critique et les connoissances profondes de l'auteur.

Comme l'ouvrage de M. Rémusat n'est pas susceptible d'une analyse suivie, et qu'il mérite d'être étudié par les *sinologues* et par toutes les personnes qui désirent connaître le génie de Confucius et de la philosophie chinoise dans le cinquième siècle avant notre ère, nous nous contentons de donner à la fin de cette courte notice le vingt-neuvième chapitre de l'Invariable Milieu, suivant la traduction française du P. Cibot et suivant celle du savant académicien de Paris. La comparaison de ces deux versions suffira pour prouver notre assertion que M. Rémusat est le *premier véritable traducteur* de l'ouvrage de *Tsu-ssé*. Outre ce mérite, son auteur a encore celui d'avoir été le premier qui ait imprimé en Europe un ouvrage entier en chinois et en mantchou, et d'avoir ainsi procuré un texte correct et précieux aux personnes qui voudront s'occuper de l'étude de ces deux langues, qu'il professe lui-même avec tant de succès au collége royal de France.

XXIX.e Chapitre de l'Invariable Milieu.

Traduction du P. Cibot.

O que de fautes évitées dans le gouvernement, si on n'innovoit rien dans le cérémonial, dans les usages et dans les sciences ! Quelque vertueux en effet que soit un prince, sa vertu ne suffit jamais pour tranquilliser les esprits sur de telles innovations; on révoque en doute leur utilité; et les peuples alarmés refusent de s'y soumettre : à plus forte raison la probité, la sagesse et la réputation d'un simple citoyen ou même d'un homme d'état ne sauroit-elle faire respecter de pareils changemens. Il perd la confiance publique; les cœurs s'éloignent de lui, et la multitude lui résiste.

Ainsi donc il faut toujours partir de là : que c'est le mérite personnel et la vertu qui sont le premier ressort d'un bon gouvernement; mais ce mérite et cette vertu doivent avoir acquis cet ascendant qui prévient les doutes, ce crédit qui entraîne les suffrages, et cette autorité qui subjugue les esprits. Or, si un prince marche sur les traces de *Yn*, de *Tching-tang* et de *Ouen-ouang*, personne ne craindra qu'il s'égare; s'il

Traduction de M. Rémusat.

§. 1. Il y a trois choses de grande importance dans le gouvernement de l'empire; et ceux qui les suivent commettent peu de fautes.

§. 2. Plusieurs lois excellentes, qu'avoient établies les anciens ou que proposent des hommes supérieurs, manquent d'authenticité; elles ne peuvent donc obtenir de confiance; et le peuple ne les suit plus. Des choses excellentes proposées par un homme sage, d'un rang inférieur, manquent d'autorité; elles n'obtiennent pas de confiance, et le peuple ne les suit pas.

§. 3. C'est pourquoi le bon prince met la base de sa conduite en lui-même; il l'établit parmi les peuples sur l'autorité de son exemple; il se règle sur les rois fondateurs des trois premières dynasties, mais sans obstination; il dirige ses actions d'après le ciel et la terre, et sans relâche; il se règle sur les esprits, et ne trouve aucun sujet de doute; il n'éprouve aucune inquietude dans l'attente du saint homme

sait plier ses lois au climat, au génie des peuples et aux circonstances impérieuses des temps, personne ne lui refusera son suffrage; s'il se décide d'après les maximes infaillibles de la religion, et se fonde sur l'espérance de la venue du *saint*, attendu depuis tant de siècles, personne n'hésitera à se soumettre.

O que c'est bien connoître le *Tien* et les hommes que de s'appuyer de la religion et de l'attente du saint, pour persuader tous les esprits! Quand un monarque en est venu là, ses projets deviennent le flambeau et la règle de tous les âges; ses actions sont consacrées par les louanges et l'imitation de tous les siècles, et ses paroles, transmises de génération en génération, parviennent comme des oracles à la postérité la plus reculée. Les peuples éloignés tournent leurs regards vers lui en désirant de vivre sous ses lois; et ses sujets, qui lui doivent tout, se félicitent du bonheur qu'ils ont d'y être soumis. *Tous les princes étrangers*, dit le poète, *chérissent la mémoire d'Ouen-ouang; et, quelque élevé que soit leur trône, les rayons de sa gloire viennent les éblouir. Le jour apprend à la nuit les louanges qu'il en a appris, et tous les siècles les répète-*

qui doit venir à la fin des siècles,

§. 4. Se réglant sur les esprits, sans avoir de sujet de doute, il connoît *le ciel*; attendant sans inquiétude le saint homme qui doit venir à la fin des siècles, il connoît l'homme.

§. 5. Ainsi, le mouvement d'un grand prince doit être la loi de l'empire, ses actions doivent en être la règle, ses paroles doivent en être le modèle de génération en génération. Que ceux qui sont éloignés soupirent après lui; que ceux qui sont près n'en soient pas lésés.

§. 6. Le livre des poésies dit :

Qu'il (l'empereur) *soit loin, il n'est personne qui le haïsse; qu'il soit près, il n'est personne à qui il porte du dommage.*

Oui, continuellement; et,

ront à jamais. Parcourez les annales, interrogez tous les âges, et vous verrez que tous les grands princes ont joui avec éclat de l'admiration et des applaudissemens de l'univers. *de jour et de nuit, il est l'objet de louanges éternelles.*

Il n'y a pas de grand prince qui n'acquière ainsi une gloire rapide dans l'empire.

J. KLAPROTH.

II.

MÉLANGES GÉOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES.

Notice sur les Eskimaux du nord, extraite de la relation du capitaine Ross *et d'un Mémoire du capitaine* SABINE.

Les Eskimaux du nord habitent une partie de la côte occidentale du Groënland, entre les 76° et 77° de latitude boréale. Ils sont connus depuis si peu de temps et vivent tellement isolés du reste du monde, que l'on ne peut encore avoir que des notions bien vagues et bien obscures sur leur origine. Jusqu'au moment de l'arrivée des Européens en août 1818, ils se croyaient les seuls habitans de l'univers, et pensaient que tout le reste du monde n'était qu'une masse de glace. L'on ignore s'ils ont quelque tradition sur le lieu d'où sont venus leurs ancêtres, et sur la manière dont ils sont arrivés dans ce pays. Les habitans du Groënland méridional se regardent comme descendans d'une nation du nord. Lorsque nous découvrîmes les habitans de la baie du Prince-Régent, Sackeouse s'écria : « Voilà « les vrais Eskimaux! voilà nos pères! » Une tradition rapportée par Egède, dans son histoire du Groënland, vient à l'appui de cette tradition. Les Eskimaux, dit-il, croient

qu'une troupe de sauvages venus du nord dans les îles des femmes, massacra les Eskimaux qui s'y trouvoient. Les Eskimaux du sud l'ayant appris, marchèrent contre ces sauvages et les exterminèrent.

La similitude de langage prouve que c'est le même peuple. Il paroît très-probable que les habitans du Groënland méridional sont venus du nord, et que ceux de la partie septentrionale de la baie de Baffin sont originaires d'Amérique. On a reconnu depuis long-temps que la terre découverte par Davis à l'ouest du *détroit qui* porte son nom, est habitée; nous en avons eu des preuves, quoique nous n'ayons rencontré personne. La seule partie qui nous ait paru inhabitable s'étend du Whale-Sound au Lancaster-Sound, espace sans doute très-considérable, mais qui, avec un traineau, sur la glace peut se parcourir en trois jours.

Nous fûmes très-surpris de ne pas leur voir de canots, et cependant ils tirent de la mer la plus grande partie de leur subsistance. Tous les Eskimaux que l'on connoissoit auparavant ont des canots d'une construction très-remarquable et qui est partout la même. On s'efforça de découvrir si ceux-ci savoient par tradition que leurs ancêtres en eussent fait usage. Tout ce que l'on apprit fut que leurs pères pouvoient tuer des baleines, mais ils ne purent expliquer par quel moyen, et ils ajoutèrent qu'ils étoient hors d'état de le faire. Aucun des deux mots eskimaux (Kayak et Oumiak) qui désignent des canots, ne leur étoient connus. Ils ne se firent une idée de ce que ce pouvoit être, que lorsqu'ils eurent vu celui de Sackeouse qui étoit à bord de l'*Isabelle*. Malheureusement ce dernier qui s'étoit rompu la clavicule quand nous étions près de Disco, avoit encore son bras en écharpe, ce qui l'empêcha de leur montrer l'adresse et la rapidité avec laquelle il le dirigeoit. C'eût été tout à la fois un plaisir pour lui, et un spectacle utile et intéressant pour

ces braves gens. Ils l'examinèrent néanmoins avec beaucoup de curiosité, et parurent en sentir vivement l'utilité. Meigack surtout fut frappé de la construction ; il désiroit l'acheter, et offroit une quantité de peaux en échange. On lui conseilla de se mettre à en faire un; il représenta qu'une partie de la carcasse étoit en bois, et qu'il n'en avoit point. On lui répondit que des os pourroient servir également, et il promit de se mettre bientôt à l'ouvrage. Peut-être que si on visite de nouveau ce peuple, cette année, ils auront fait quelque tentative en ce genre.

Il est difficile de concevoir comment, s'ils ont jamais connu l'utilité des canots et su les construire, il se peut qu'aujourd'hui ils ignorent l'un et l'autre; les matériaux ne leur manquent pas; et, à défaut de bois, ils ont des os de narval et de phoque qui serviroient aussi bien pour la carcasse. Quoique la mer soit fermée pendant un long hiver le long de leurs côtes, elle étoit moins encombrée de glaces, quand nous étions dans ces parages, que dans ceux qui sont plus au sud. Ainsi leur position géographique n'est pas moins favorable pour l'emploi des canots que celles des autres Eskimaux qui habitent le long du détroit de Davis. Ils nous dirent que la mer étoit toujours libre pendant l'été. Le Wolstenholme-Sound qui, comme le dit Baffin, contient beaucoup de petites anses, doit être un endroit excellent pour la pêche des phoques et des narvals.

On peut d'ailleurs supposer que les canots ne furent pas inconnus à leurs ancêtres. De quelque manière, et par quelque route qu'ils se soient répandus le long des côtes de la baie de Baffin, ils doivent certainement avoir apporté leurs canots avec eux. On voit par les relations de Mackenzie et de Hearne que sur la côte septentrionale de l'Amérique, on se sert de canots absolument semblables à ceux dont on se sert sur la côte du Groënland et du Labrador,

Combien donc il est surprenant, s'écrie M. Sabine, d'avoir trouvé un point intermédiaire où ils ne sont point connus? Mais ces Eskimaux du nord ne peuvent-ils pas être les descendans d'une troupe de gens du sud qui, poussés en ce lieu par les vents et ayant perdu leurs canots, abandonnèrent tout espoir de retour chez eux, et s'établirent dans ce coin retiré? Ayant perdu les objets, car un canot de bois ne peut pas toujours durer, et n'ayant pas de matériaux pour les remplacer, car il est bon d'observer que l'usage des os pour la construction a discontinué chez les Groënlandois du sud et les Eskimaux du Labrador, on peut concevoir que, dans la suite des temps, un peuple, qui n'a pas de langage écrit, ait perdu les mots qui expriment ces mêmes objets.

L'habillement des Eskimaux du nord est composé de trois pièces, toutes comprises sous le nom de tunique. Celle de dessus est en peau de phoque, le poil en dehors, et ressemble à la jaquette des femmes du Groënland méridional; elle est ouverte par le haut, et a par derrière un capuchon bordé de poils de renard qui couvre la tête, ou tombe sur les épaules; le bas se termine en pointe devant et derrière. Cette casaque est généralement doublée de peau d'édredon ou de macareux; la doublure a, près de la poitrine, une fente qui sert de poche. Une espèce de culotte descend à peine jusqu'aux genoux, et ne monte pas non plus assez haut; de sorte que, lorsque l'Eskimau se baisse, sa peau est à découvert : cette culotte est en peau d'ours ou de chien et attachée par un cordon. Les bottes sont en peau de phoque, le poil en dedans, et montant au-dessus du genou. Les semelles sont recouvertes de peau de morse. Ces vêtemens sont faits par les femmes. L'ivoire du narval leur fournit des aiguilles, les nerfs du phoque, du fil. Les coutures sont si bien faites qu'à peine les aperçoit-on. En hiver,

ou quand le temps devient plus froid, ces gens s'enveloppent d'une peau d'ours en guise de manteau.

Les Eskimaux arctiques sont d'une couleur cuivrée sale. Leur taille est d'environ cinq pieds; ils ont de la corpulence; leurs traits ressemblent beaucoup à ceux des Groënlandois.

Nous n'avons vu que dix-huit de ces hommes, et nous n'avons pu découvrir à quel nombre s'élevoit leur peuplade. Ils ne savoient compter que jusqu'à cinq, et disoient qu'il y avoit beaucoup d'hommes de ce côté-là, en montrant le nord.

On chargea Sackeouse de demander à Ervick, le plus âgé et le plus intelligent, s'il avoit quelque notion d'un Être-Suprême. Sackeouse eut beau se servir de tous les mots employés dans sa propre langue, il ne put jamais lui faire comprendre ce qu'il vouloit dire. On s'assura néanmoins qu'il n'adoroit ni le soleil, ni la lune, ni les étoiles, ni image, ni créature vivante quelconque. Interrogé à quoi servoient le soleil et la lune, il répondit : Pour donner de la lumière; il n'avoit aucune idée de la manière dont il avoit reçu l'être, ni d'un état futur. Il dit que, lorsqu'il seroit mort, on le mettroit en terre. Après s'être bien assuré qu'il n'avoit aucune idée d'un Être-Suprême et bienfaisant, on lui demanda s'il croyoit à un mauvais esprit; on ne put pas lui faire comprendre ce que cela signifioit. Alors on prononça le mot *angekok*, qui signifie sorcier en groënlandois. Il répondit qu'il y en avoit beaucoup parmi eux, qu'ils avoient le pouvoir d'exciter les tempêtes ou de les calmer, et d'éloigner les phoques ou de les attirer, de guérir les maladies et de prophétiser; que dans leur jeunesse ils étoient instruits dans cet art par de vieux angekoks; on les craignoit, mais il y en avoit un dans chaque famille. Un des jeunes Eskimaux qui vinrent à bord de

l'*Isabelle* étoit angekok. Je le menai dans ma chambre, dit M. Ross, il fit la même réponse aux questions que lui adressa Sackeouse, ajoutant qu'il avoit été instruit par un vieux angekok. Il exerçoit son art par des gestes et des paroles; mais celles-ci n'avoient aucun sens, et ne s'adressoient qu'au vent et à la mer. Il assura que dans ses sortiléges il ne recevoit d'aide de personne, et l'on ne put lui faire comprendre ce que c'étoit qu'un bon ou mauvais esprit.

Quand on dit à Ervick qu'il y avoit un Être tout puissant, invisible, *qui avoit créé le ciel, la mer*, la terre et tout ce qu'ils renferment, il montra beaucoup de surprise, et demanda vivement où cet être demeuroit. Informé qu'il étoit partout, il parut très-alarmé, et manifesta une grande impatience de retourner sur le pont du bâtiment. On lui parla d'un autre monde et d'un état futur; il repartit qu'un sage qui vivoit bien long-temps avant lui, avoit dit qu'ils iroient dans la lune, mais qu'à présent on ne le croyoit plus, ajoutant qu'aucun de ses compagnons ne savoit cette histoire; ils croyoient néanmoins que les oiseaux et les autres créatures vivantes venoient de la lune. Suivant M. Sabine, leurs angekoks leur disent qu'après leur mort ils iront dans la lune où ils auront du bois en abondance. Les quatre premiers qui montèrent à bord, s'imaginant que les bâtimens étoient en bois, se dirent l'un à l'autre, d'un air très-significatif, qu'il y avoit beaucoup de bois dans la lune. Il est évident, d'après ces détails, que l'on ne peut pas dire positivement quelles sont les notions de ce peuple sur tous ces points. D'ailleurs nous connoissions trop imparfaitement leur langage pour bien saisir leurs idées.

Nous n'avons pu visiter leurs habitations ni les apercevoir d'assez près pour en juger. D'après ce qu'ils nous en ont dit, elles sont toujours situées près de la mer, dans

l'endroit le moins exposé à être entièrement couvert de neige; elles sont en pierres, les murs enfoncés de trois pieds en terre, et élevés de trois pieds au-dessus. Le toit est cintré. Les intervalles qui pourroient laisser passer l'air sont bouchés avec de la terre délayée. Elles n'ont point de fenêtres; on y entre par un passage long, étroit, et presque souterrain. Le plancher est couvert de peaux qui servent de siége et de lit. Plusieurs familles vivent dans une même maison; chaque famille a une lampe faite d'une pierre creusée que l'on suspend au toit, et dans laquelle on brûle de l'huile ou plutôt du lard de phoque et de narval; la mousse séchée tient lieu de mèche; on se procure du feu avec des pierres et du fer. Cette lampe qui brûle toujours sert à éclairer, à chauffer, et en même temps à faire cuire les alimens, car ils ont une manière particulière de faire bouillir, rôtir ou griller leur viande; occupation qui regarde entièrement les femmes. Ils mangent toutes sortes de viandes, mais préfèrent celles des phoques et des narvals comme plus huileuses et plus agréables à leurs palais. Ils regardent aussi les chiens comme une nourriture excellente; mais l'on n'en mange qu'en hiver, quand on ne peut se procurer d'autres provisions. Les hommes prennent les phoques lorsque ces animaux sont endormis, en se couchant auprès des trous dans la glace, et faisant un grand bruit qui les attire à la surface de l'eau. Quand l'animal paroît, ils imitent son cri, il grimpe sur la glace, et s'approche d'eux : dès qu'il est à portée, ils le frappent sur le nez avec une lance faite de dent de narval, et l'ont bientôt dépêché. Ils prennent le narval avec un harpon dont la partie barbelée est longue d'environ trois pouces, et tient à une corde longue de quinze brasses, dont l'autre extrémité tient à une bouée faite en peau de phoque, et remplie d'air. Le harpon est

fixé au bout de la hampe, de manière qu'on peut l'en séparer quand il a percé le corps de l'animal ; alors on retire la hampe par le moyen d'une corde qui y est attachée à cet effet. Le narval plonge dès qu'il est frappé, et entraîne avec lui la bouée qui le fatigue beaucoup. Comme il est obligé de venir à la surface de l'eau pour respirer, l'Eskimau le suit et l'achève à coups de lance. Cet animal fréquentant les espaces où l'eau est libre au milieu des glaces, devient aisément la proie des Eskimaux.

Nous n'avons pas pu apprendre la manière précise dont ils tuent les ours blancs ; il paroît qu'ils *les* attaquent dans l'eau. Ils prennent les renards et les lièvres dans *des piéges* faits en pierre, et semblables à une petite grotte ; il y a une entrée étroite fermée par une pierre qui tombe quand l'animal entre pour saisir l'appât qu'on y a laissé. Ils parlèrent d'un animal qu'ils nommoient hemminick, ajoutant qu'il étoit trop grand pour qu'ils pussent le tuer ; il a, dirent-ils, une corne sur le dos, et court très-vîte, ce qui s'applique au renne. Ils connoissent aussi l'ancarok, nommé de même dans le Groënland méridional. Sackeouse nous dit qu'il étoit assez commun autour des baies de Disco et de Jacob, où on l'entend continuellement crier pendant la nuit. Il est très-farouche ; on ne peut guère l'approcher à cause de son agilité et de sa férocité ; les Eskimaux en ont peur. Il ressemble à un chat, mais est trois fois plus gros ; il bondit plus qu'il ne court, et vit dans des trous et des cavernes creusés dans les rochers ; il se nourrit de lièvres et de perdrix qu'il guette au passage, et sur lesquels il s'élance. Les lièvres que l'on vit étoient blancs ; les renards généralement noirs, il y en avoit aussi de blancs et de roux comme dans les pays plus au sud ; on n'en put prendre aucun. Le chien, seul animal que les Eskimaux arctiques aient rendu domestique, varie pour la

couleur; mais il a communément la taille du chien de berger, la tête du loup et la queue du renard. Il jappe comme le dernier, et hurle aussi comme le premier de ces animaux. . . . .

Un Eskimau du nord ne chasse ni ne voyage jamais qu'en traîneau, et porte toujours avec lui sa lance et son couteau. La vitesse avec laquelle marche son traîneau me fait conjecturer qu'il peut parcourir cinquante à soixante milles par jour; ce qui est la distance ordinaire pour les Groënlandois. Les Eskimaux arctiques sont extrêmement malpropres. Leur visage, leurs mains et leurs corps sont couverts d'huile et de crasse. On diroit qu'ils ne se sont jamais lavés depuis qu'ils sont au monde. Leurs cheveux étoient gras et crasseux; néanmoins ils sembloient y tenir beaucoup. On en coupa une petite mèche à l'un d'eux; il en fut très-mécontent ainsi que son père, et tous deux parurent très-inquiets jusqu'à ce qu'on la lui eût rendue; il l'enveloppa soigneusement dans un morceau de peau de phoque, et la serra dans sa poche. . . . . . .

Chaque homme prend une femme quand il peut nourrir une famille; si sa femme a des enfans, il n'en épouse pas d'autre, et elle ne peut pas non plus avoir d'autre mari; dans le cas contraire, un homme peut prendre une seconde femme, et une troisième jusqu'à ce qu'il ait des enfans; les femmes jouissent du même privilége. Un d'eux nous parla avec beaucoup de tendresse de sa femme; il nous dit que c'étoit une bonne femme, parce qu'il en avoit eu six garçons. Quand ils prenoient ou demandoient un objet de fantaisie, tel qu'un miroir ou un portrait, ils disoient que c'étoit pour leurs femmes: une telle attention est rare chez les peuples sauvages. Ils montroient beaucoup de respect pour leurs mères. L'un d'eux m'auroit volontiers cédé son

voisine du détroit de Béhring, appellent *schavick* le fer qu'ils se procurent des Russes.

Crantz a observé qu'il y a une différence dans le dialecte et la prononciation entre les Eskimaux du Labrador, ceux du Groënland méridional et ceux qui habitent le pays au nord de Disco. Sackeouse, qui étoit natif de la baie de Disco, parloit ordinairement dans le dialecte du midi, mais il connoissoit aussi celui du nord qu'il avoit appris d'une femme qui avoit soigné son enfance. La langue des Eskimaux du nord ne paroît pas différer pour la construction de celle des Eskimaux du midi; elle offre les mêmes inflexions compliquées, et la même manière de décliner par le moyen des terminaisons. Les nombres sont les mêmes.

Notice sur Sackeouse; interprète de l'expédition au nord.

L'Eskimau Jean Sackeouse, qui fut si utile au capitaine Ross, mérite que l'on donne quelques détails sur sa personne. Il étoit né, vers 1797, sur les bords de la baie de Disco, par 70° de latitude nord. En 1816, l'équipage d'un navire baleinier de Leith, qui retournoit en Angleterre, le ramassa en mer avec son canot. Le capitaine voulut le renvoyer à terre, Sackeouse pria avec instance qu'on le laissât à bord. On a prétendu qu'un contre-temps qu'il éprouva dans ses amours l'avoit déterminé à s'éloigner de sa patrie. Les armateurs du navire le traitèrent avec beaucoup de bienveillance; et, dans le cours de l'hiver, il apprit un peu d'anglois. Le navire étant retourné au Groënland, en 1817, les armateurs recommandèrent au capitaine de fournir à Sackeouse l'occasion de rejoindre ses parens, et de ne le ramener en Angleterre qu'à sa demande expresse. Sackeouse, en arrivant au Groënland,

apprit que sa sœur, le seul parent qui lui restât, étoit morte pendant son absence. Alors il résolut d'abandonner son pays pour toujours. Il revint donc à Leith ; il continua l'étude de l'anglois, et prit même des leçons de dessin ; il profita si bien, que la relation du capitaine Ross offre une planche représentant l'entrevue de cet officier et des Eskimaux arctiques dont il avoit fait le dessin. Le capitaine Hall, dont on a une excellente relation de voyage dans les mers de Chine, ayant mandé à l'amirauté que l'Eskimau Sackeouse pourroit être très-utile dans l'expédition qui se préparoit pour le pôle arctique, on proposa à ce dernier d'en faire partie; il accepta volontiers, mettant seulement pour condition, qu'on ne le laisseroit pas dans son pays.

Sa conduite durant toute la campagne fut si satisfaisante, et l'amirauté comprit si bien de quelle importance il pourroit être dans une expédition subséquente, qu'elle ordonna de prendre de lui le plus grand soin, et de profiter de ses dispositions et de sa bonne volonté pour le perfectionner dans la lecture, l'écriture et le dessin. A sa demande, il fut renvoyé à Edinbourg pour y voir ses bons amis, le capitaine Hall et M. Nasmyth le dessinateur. Ce dernier et sa famille prirent le plus vif intérêt à ses progrès. Plus le caractère de Sackeouse fut connu, plus on s'empressa de jouir de sa compagnie. De son côté, il aimoit beaucoup la société.

Au milieu de cette existence heureuse, il fut saisi d'une maladie inflammatoire; il se rétablit au bout de quelques jours; mais une rechute le conduisit au tombeau le 14 février 1819.

Le caractère heureux de cet homme se peignoit sur sa physionomie ouverte et toujours gaie. Ses manières étoient simples et agréables. Connoissant son ignorance, il montroit sans cesse le désir d'apprendre quelque chose, et

témoignoit sa reconnoissance aux personnes qui vouloient bien prendre la peine de l'instruire. Frappé de la docilité d'un éléphant qu'il vit à Londres, il s'écria d'un air humble : « L'éléphant a plus d'esprit que moi. » Il étoit doux et obligeant, très-sensible à la moindre marque de bienveillance; dans plusieurs occasions, il donna des preuves touchantes de son bon cœur. Il aimoit beaucoup les enfans. L'hiver dernier en ayant rencontré deux, à quelque distance de Leith, un jour qu'il neigeoit, et voyant qu'ils souffroient du froid, il ôta sa casaque, les en enveloppa, et les ramena chez eux où il refusa la récompense qu'on lui offrit, n'ayant pas l'air de savoir qu'il eût fait une action recommandable.

Il avoit du plaisir à parler de son entrevue avec les Eskimaux du nord. Un jour, en faisant mention de leur état de barbarie, il se mit à raconter avec beaucoup de gaîté que, lorsqu'il étoit venu en Angleterre pour la première fois, il prenoit les vaches pour des bêtes féroces et dangereuses, et avoit été sur le point de courir à son canot chercher un harpon pour se défendre de leurs attaques. D'ailleurs, il ne témoignoit pas de surprise niaise à l'aspect des objets nouveaux.

Il étoit sobre et tempérant. Converti de bonne heure au christianisme par les missionnaires moraves du Groënland, il répétoit souvent qu'il vouloit se bien instruire dans la religion chrétienne pour aller la prêcher aux Eskimaux nouvellement découverts, et songeoit avec plaisir à la nouvelle expédition au nord qui lui procureroit l'occasion de les revoir.

Ses derniers momens furent adoucis par les soins touchans de ses amis; il les remercia affectueusement de leurs bontés et de leurs attentions, mais il leur dit qu'elles étoient inutiles, parce que sa sœur lui étoit apparue et

l'avoit appelé à elle. Ce propos étoit l'effet du délire causé par la fièvre. La piété de Sackeouse étoit sincère; il continua jusqu'à son dernier moment à tirer de la religion des motifs de consolation. Il tenoit à la main un catéchisme islandois, qui lui échappa lorsque ses forces et sa vue l'abandonnèrent. Un instant après il rendit le dernier soupir.

Il fut accompagné à sa sépulture par un convoi nombreux, composé de ses protecteurs de Leith, et de beaucoup de personnes de considération d'Edinbourg.

Détails récens sur la Nouvelle-Zélande.

Un rapport de M. Samuel Marsden, missionnaire anglois, adressé de Paramatta, en mai 1815, à lord Macquarie, gouverneur de la Nouvelle-Galle du sud, contient des particularités curieuses.

M. Marsden débarqua d'abord près du cap Nord, de la Nouvelle-Zélande, puis aux îles Caralles, enfin le long de la côte en allant au nord jusqu'à l'embouchure de la Tamise. Le pays est généralement montueux; les ports sont mauvais, on ne peut débarquer que de beau temps. Quand le vent souffle, le ressac est très-fort le long du rivage. Ces inconvéniens l'empêchèrent de pénétrer à plus de trois milles dans l'intérieur. Il trouva généralement le pays fertile, bien arrosé, peu boisé sur les hauteurs et bien cultivé. Les champs de pomme de terre sont entourés de haies, et aussi bien tenus que les jardins des environs de Londres; on arrache soigneusement les mauvaises herbes. On élève aussi dans quelques cantons des ignames, des patates, et des racines comestibles. La plupart des jardins sont dans des vallées ou sur des coteaux en pente douce. Les espaces non cultivés sont couverts du lin du pays (*Phormium tenax*), ou d'une espèce de fougère dont les habitans

mangent la racine en guise de pain. Les vallées sont ombragées de forêts épaisses. Les naturels accueillirent amicalement M. Marsden, et fournirent en abondance aux Anglois des pommes de terre et du cochon. L'on peut s'y procurer des provisions à très-bas prix. Les naturels du pays sont grands, robustes et bien faits. L'un d'eux étoit allé à Londres. « Il eut beaucoup de plaisir à nous voir, dit M. Marsden, et s'informa de ses bienfaiteurs d'Angleterre. Les chefs et leurs femmes sont très-bien vêtus.

« J'allai ensuite, continue M. Marsden, à la Baie des Iles où je restai six semaines, visitant le pays dans toutes les directions. L'embouchure du port a quatre milles de largeur, et offre un bon mouillage, dans des anses profondes et très-sûres; quelques-unes s'enfoncent à vingt milles dans les terres; de petites rivières, dont l'eau est douce, se jettent aussi dans ce port; sur leurs bords on voit de très-beaux pins : j'en ai mesuré de trente pieds de tour, et qui avoient de quatre-vingts à cent pieds de haut. Le port est assez profond pour les grands bâtimens; il y a plusieurs villages sur les bords, dont le sol est bon, mais très-inégal. Je n'ai remonté que le long d'un seul des ruisseaux qui m'a offert plusieurs belles chutes d'eau; les autres en ont sans doute aussi; l'on en pourroit profiter pour établir des moulins. J'ai ensuite pénétré à vingt milles à l'ouest dans l'intérieur. Le terrain y est extrêmement fertile et très-propre à toute espèce de culture; il est bien arrosé; à mesure que l'on avance, les forêts deviennent plus hautes et plus épaisses, et composées principalement de pins. Au sortir d'une forêt je rencontrai un village, situé dans une belle vallée, et traversé par un ruisseau considérable. Plus haut, je trouvai en plusieurs endroits des champs de patates et de pommes de terre, bien soignés, mais non entourés de haies. A quinze milles du port, je vis un village fortifié, et situé sur le som-

met d'une haute colline. Il renferme deux cents maisons et est entouré d'une triple palissade. J'y passai deux nuits. Il appartient, avec tout le pays d'alentour, à deux frères qui me reçurent fort bien. Je trouvai à cinq milles, à l'ouest, un lac d'eau douce, ayant quinze milles de circuit; un des chefs me dit qu'il se décharge dans une rivière qui coule à l'ouest, et forme à son embouchure dans l'océan un port commode. Il y a peu d'herbes dans ces cantons, la fougère y étouffe tous les autres végétaux. Dans les endroits où on la cultive, elle s'élève à six pieds.

« Ce canton est excellent pour y fonder une mission. Le bois y abonde ainsi que le phormium, qui remplace le chanvre et le lin dans tous leurs usages. Partout j'ai trouvé les naturels bons et humains. Depuis le cap Nord jusqu'à la Tamise ils me témoignèrent le plus vif désir de former des liaisons avec les Européens. Plusieurs chefs m'invitèrent à leur envoyer de mes compatriotes pour vivre chez eux. Autant je suis convaincu de leur disposition à se laisser instruire par les Européens, autant il est certain qu'ils ne permettoient à aucune nation d'Europe de prendre possession d'une portion quelconque de leur pays; ils s'opposeroient de tous leurs moyens à une tentative de ce genre.

« Les bornes de leurs terres et de leurs emplacemens de pêches sont soigneusement marquées par des pieux. Les naturels de ce pays sont bons, mais on ne les offense ni ne leur marque du mépris impunément. Une bagatelle les met en courroux. Ils ne manquent pas d'industrie, mais elle a besoin d'encouragement, et de moyens de s'exercer moins péniblement. Ce qu'ils font avec leurs mauvais outils est surprenant.

« J'allai un dimanche célébrer à terre le service divin avec tous les gens de l'équipage; les naturels nous regardèrent d'un air recueilli. Un chef nous avoit fait préparer un

emplacement convenable. Après le service je leur expliquai le sermon que j'avois prononcé en anglois. Je ne doute pas qu'il ne soit fort aisé d'arracher ces peuples aux ténèbres de la superstition et de l'ignorance.

Antiquités, découvertes en Seelande.

Des fouilles effectuées dans un tertre, des temps du paganisme, qui se trouve dans l'île de Seelande, y ont fait découvrir, à la fin de 1818, plusieurs antiquités, entre autres un grand anneau d'or remarquable par sa forme et par le travail, une aiguille en argent pour tenir les cheveux, enfin des grains de verroterie. Ceux-ci n'étant pas les premiers ouvrages en verre que l'on découvre parmi les restes des temps anciens, servent à confirmer l'opinion que, dès les siècles du paganisme, le nord connoissoit ce produit de l'industrie humaine, et les différens emplois que l'on en pouvoit faire. Auprès des objets que l'on vient de détailler étoient des urnes contenant des cendres humaines. Plusieurs autres antiquités, découvertes la plupart de la même manière, sont conservées dans le musée des antiques de la capitale du Danemark.

Diligence à vapeur.

Des journaux américains disent qu'il y a maintenant dans l'Etat de Kentucky une voiture publique ou diligence à vapeur, qui parcourt douse milles par heure. Les voyageurs ne sont pas à plus de deux pieds au-dessus de terre. La voiture peut être arrêtée en un instant, puis être remise en mouvement ; et sa vélocité dépend des dimensions de ses roues.

Vapeurs arséniatées de la Sardaigne.

Les anciens et les modernes ont parlé du mauvais air de la Sardaigne. Il est difficile d'en trouver la raison dans les circonstances géographiques jusqu'ici connues; mais voici une nouvelle observation qui peut-être expliquera ce phénomène. M. le comte de Vargas-Bedemar, dans son écrit sur *les Volcans de l'Islande*, s'exprime dans les termes suivans :

« Il est des contrées entières qui, sans montrer aucune trace de volcans en activité, éprouvent un constant développement des gaz. Parmi ces contrées, la *Sardaigne* se fait surtout remarquer. C'est là que règnent des vapeurs empreintes de gaz inconnus, dignes de l'attention d'un naturaliste qui auroit assez de loisir et assez de santé pour les soumettre à un examen scrupuleux. Quelques-unes de ces vapeurs passent pour n'être dangereuses que pour l'homme. Elles sont mélangées de tant de manières différentes, que des habitans nés dans des endroits pestilentiels, où ils jouissent néanmoins d'une santé parfaite, meurent dès qu'ils sont transportés dans d'autres endroits d'une nature en apparence semblable. Ces vapeurs ne sont pas bornées à des contrées basses et marécageuses. J'en ai vu qui planoient à quelques pieds de terre, aux environs de Villacidro et d'Iglésias; elles étoient d'un blanc grisâtre, et contenoient peut-être de l'arsenic oxydé. Les volcans éteints de la Sardaigne, dans le district de Sainte-Catherine de Pittinuri, présentent des courans de lave très-distincts, des basaltes globuliformes et d'autres traces évidentes d'une activité qui remonte au-delà des temps historiques. »

Air de Rome.

On trouve dans la *Bibliothèque Italienne*, 35.e cahier,

un mémoire intitulé : *Essai d'expériences sur le mauvais air des environs de Rome*, par M. *Brocchi*, membre de l'Institut. Les expériences faites pour analyser chimiquement quelques livres pesant de mauvais air, pris dans les environs les plus pestilentiels de Rome, n'ont produit aucun résultat ; on n'y a pas distingué d'autres élémens que ceux qui composent l'air commun, et ces élémens y étoient à peu près dans les proportions accoutumées. On trouve pourtant dans ce mémoire plusieurs observations judicieuses. L'air de Rome a un effet incontestable sur tout le système nerveux, quand même il ne cause pas des maladies formelles. On devient d'une extrême irritabilité pour les odeurs, irritabilité telle que les dames romaines s'évanouissent à la moindre impression de l'odeur du musc sur leur odorat. Quelques savans ont pensé que cette révolution du système nerveux est la cause secrète de l'attachement au sol romain qu'éprouvent tous ceux qui ont demeuré quelque temps dans cette ville.

Nous invitons les voyageurs savans, et surtout les chimistes, à reprendre les recherches de M. Brocchi. Il faudra surtout faire attention aux exhalaisons minérales des anciens volcans. Ces exhalaisons étoient jadis balancées par la présence d'un plus grand nombre de végétaux et d'animaux. Cette idée mérite du moins d'être approfondie.

Nouvelle route de l'Inde en Europe.

Un particulier qui se trouvoit à Calcutta, au mois de novembre 1818, se proposoit de faire le voyage de St.-Pétersbourg par une route qui n'a probablement été suivie par aucun Anglois ni aucun François. Quand il sera arrivé en Perse, au lieu de prendre le chemin ordinaire par le Ghilan et le Daghestan pour gagner Astrakhan, il s'avan-

sera le long de la côte occidentale de la mer Caspienne, à travers les provinces de Khorassan et de Karasm, et le pays des Ouzbecks, des Turcomans, et des Kirghis, passera au nord de ce grand lac et se dirigera sur Astrakhan. On ne peut que souhaiter la réussite du projet de ce particulier, et désirer qu'il trouve, parmi les hordes grossières et féroces qu'il va visiter, assez d'objets nouveaux et curieux pour le récompenser de ses peines. Puisse son succès encourager des hommes hardis et entreprenans à parcourir des pays que des voyageurs instruits n'ont pas encore examinés !

Population du canton de Berne.

Le canton de Berne, avec tous les territoires qui lui ont été réunis, compte aujourd'hui 291,000 habitans, dont 250,300 réformés, 40,000 catholiques, 900 anabaptistes; 50,000 parlent la langue française. Avant l'invasion de 1798 la population du canton étoit de 406,554 habitans.

Produit des colonies de la Guiane angloise en 1818.

Demerary....	23,900,821	livres de sucre.
	1,017,380	galons de rhum.
	446,457	*id.* de mélasse.
	2,673,217	livres de café.
	4,494,286	*id.* de coton.
Essequebo.....	29,063,228	livres de sucre.
	1,226,026	galons de rhum.
	421,421	*id.* de mélasse.
	850,834	livres de café.
	584,683	*id.* de coton.

Papiers de la Maison de Stuart.

Les particularités suivantes sur la découverte de ces im-

portantes pièces, faite il y a environ deux ans par M. Watson, Écossois, qui se trouvoit alors à Rome, sont donnés comme authentiques. M. Cesarini, auditeur du pape, étoit exécuteur testamentaire du feu cardinal d'York, dernier descendant mâle de Jacques II. L'auditeur ne survécut pas long-temps au cardinal, et son successeur, M. Tassoni, le remplaça comme exécuteur testamentaire du cardinal d'York. On demanda donc à M. Tassoni la permission d'examiner les papiers; il la donna et permit de prendre des copies de ce qu'on désireroit. On s'aperçut que, vu le nombre et l'importance des documens, ce seroit un travail presque sans fin, et l'on prit le parti d'acheter les originaux. Quoique la somme donnée fût modique, cependant M. Tassoni attachoit si peu de prix aux documens, qu'il les croyoit réellement payés trop cher. Mais en les lisant, on en reconnut bientôt l'immense valeur, et malheureusement M. Watson ne se crut pas obligé de dissimuler celle d'une propriété privée qu'il avoit légalement acquise d'un vendeur compétent. Mais sous un gouvernement absolu, le droit n'est pas une protection. Les archives des Stuart furent saisies par ordre du gouvernement pontifical, dans l'appartement de leur propriétaire; et le cardinal Gonsalvi justifia cet acte de despotisme en avouant brièvement que les papiers des Stuart étoient trop précieux pour qu'aucun sujet en fût possesseur. Le propriétaire fit en vain des remontrances à Son Éminence le cardinal Gonsalvi sur cette injustice, et finit par lui notifier qu'il étoit résolu à en appeler à son propre gouvernement; le consul anglois ayant refusé d'intervenir. Le gouvernement romain, en y réfléchissant, vit que la mesure qu'il avoit prise ne pouvoit être ni justifiée ni tolérée; et, dans son embarras, il eut recours à un curieux expédient: il offrit en présent au prince-régent la propriété qu'il avoit enlevée de vive force à un

de ses sujets. Le gouvernement britannique n'a jamais nié le droit de M. Watson à la propriété qu'il avoit légitimement achetée, mais il est entré en négociation avec lui pour rendre la nation propriétaire d'objets qui sont d'un intérêt si essentiellement national. Le prince-régent a nommé une respectable commission pour en constater la nature et le prix, et elle fera son rapport en conséquence.

Découverte d'une île nouvelle.

Le 8 juillet 1818, le capitaine Hammont a découvert, dans le Grand-Océan, une petite île par 38° 27' lat. S. 127° long. O. Les brisans l'ont empêché de débarquer; il n'a pas aperçu d'habitans. Cette île est à peu près à 7 milles de celle des Kangourous.

Société asiatique de Calcutta.

Le 3 décembre 1817, la belle médaille frappée par la ville de Caen en l'honneur de Malherbe a été présentée à la société.

— Le 25 février 1818, M. Cuvier a été élu membre honoraire de la société.

— Le 24 octobre suivant, la société a reçu une lettre de M. le baron Sylvestre de Sacy, par lequel ce savant annonce qu'il accepte sa nomination de membre honoraire de cette compagnie, et présente en même temps un exemplaire des *Mystères du paganisme*, par M. de Sainte-Croix, et des *Mystères d'Éleusis*, par M. Ouvarof.

Etat de Cuba en 1815.

L'excellente position de cette île délicieuse, située sous le tropique, la fertilité de son sol, le grand nombre et la

sûreté de ses ports la rendroient une excellente acquisition pour toute puissance qui saurait l'apprécier, mais surtout pour la Grande-Bretagne. Elle y trouveroit un excellent débouché pour ses manufactures, par le peu de distance de l'île au continent espagnol; et, dans le cas d'une guerre avec l'Amérique, elle empêcheroit cette république de gêner le commerce de la Jamaïque et de la baie de Honduras avec l'Angleterre, au moins en passant par le détroit de la Floride.

C'est à tort que la Havane passe pour une place forte. L'indolence espagnole laisse les fortifications tomber en ruines; beaucoup de canons sont chambrés; la plupart des affûts hors d'état de servir. Si les murs étoient bien garnis de troupes, ils pourroient soutenir un siége pendant quelque temps; mais les habitans n'y consentiroient pas. Il n'y a pas ici de milice régulière incorporée comme dans les colonies angloises. Peu d'habitans, même au risque de perdre leurs biens, auroient assez de patriotisme pour faire face à l'ennemi. En effet, quels priviléges, quelle liberté ont-ils à défendre? Une oppression qui ressemble à la tyrannie est tout ce dont ils peuvent se vanter. Les troupes de ligne se composent de près de 3000 hommes dont 500 de cavalerie. Il y a dans le port de la Havane quatre vaisseaux de ligne et une frégate en mauvais état, et plusieurs petits bâtimens qui croisent pour empêcher la fraude. L'arsenal, jadis bien pourvu, est à peu près dénué de munitions; les ouvriers sont dispersés.

La forme de gouvernement et les lois sont celles de l'Espagne; mais ces dernières subissent quelques modifications pour les adapter aux progrès des connoissances et des lumières parmi les habitans. Toutefois, elles sont encore bien oppressives à plusieurs égards.

La vénalité infecte tous les emplois sans distinction.

Ceux qui les occupent et qui les ont achetés sont par-là à peu près indépendans du gouvernement; par conséquent il ne se mêle que rarement de ce que font ses agens. Si ceux-ci sont convaincus d'exactions, une somme d'argent leur assure l'impunité et leur donne la facilité de recommencer.

Le gouverneur actuel a la réputation d'un homme de quelque talent, mais aussi d'un courtisan délié et d'un zélateur affecté de la religion. En refusant d'obéir aux ordres précis de la cour de Madrid qui lui prescrivoit de fermer les ports de l'île aux étrangers, il s'est montré bien au fait des dispositions actuelles des habitans; car une tentative de ce genre, ruineuse pour eux, eût aussitôt occasionné une révolte. On dit qu'il en fut averti par un prêtre; ce fut très-heureux.

Il y a dans les prisons du fort Moro une comtesse espagnole qui, par le crédit de sa famille à la cour, a eu six fois sa grâce, pour autant d'amans qu'elle a assassinés. Elle fut arrêtée il y a quelques jours, parce qu'elle avoit poignardé un jeune officier espagnol à l'instant où il lui donnoit la main pour l'aider à monter dans sa voiture. Elle étoit jalouse.

Les esprits ne sont rien moins que tranquilles. Les blancs, animés par les succès de leurs frères sur le continent, sont prêts à s'insurger; les nègres, excités par l'exemple des gens de leur couleur à l'île d'Haïty, sont de leur côté prêts à se soulever contre les blancs. La moindre étincelle peut faire éclater un incendie terrible.

(Extrait d'une lettre de M. H. Campbell, datée de la Havane 15 juin 1815, et insérée dans le *New-Times*, 16 juin 1819.)

Géologie de l'Indoustan.

M. Babington a lu, le 15 janvier 1819, à la *société* géologique de l'Inde, un mémoire sur la contrée comprise entre Madras et Tellichery. L'aspect du pays au-dessous des Ghâtes offre généralement des montagnes basses, arrondies, et composées d'une substance poreuse que Buchanan nomme latérite. Les Ghâtes et d'autres montagnes que M. Babington a traversées dans son voyage, sont composées de granite, de gneiss, de mica, de schiste, etc., de variétés d'amphibole qui renferment quelquefois des grenats, et, dans un autre endroit, de la cyanithe. Le Carnatic ou le pays à l'est des Ghâtes orientaux est plat comme s'il avoit été autrefois couvert par la mer. En creusant un puits à deux milles de la côte, on a d'abord trouvé une couche d'argile brune épaisse de cinq pieds, ensuite une d'argile noire bleuâtre de trente pieds, contenant des lits d'huîtres et d'autres coquillages marins. A trente-sept pieds de la surface, on a rencontré l'eau.

Un mémoire de M. Adam, sur la nature du terrain le long du Gange, entre Calcutta et Canpore, expose qu'il n'y a pas de roches sur les bords de l'Hougly ou du Gange, depuis Calcutta jusqu'à la province de Behar. Le sol consiste en un mélange de terre argileuse, de sable et de petits grains de mica; il est singulièrement favorable à la végétation. Après que l'on a quitté les terres basses du Bengale, on remonte la chaîne des monts Raghemal, puis celle de Moughyr. Ensuite le pays redevient plat, et continue ainsi pendant deux cents milles. A Tehenar, on voit plusieurs rangées de collines basses entre lesquelles est Canpore; il n'y a ni roche ni pierres roulées. Le sol consiste principalement en argile, quelquefois extrêmement durcie.

Singulière manière de s'enivrer.

Les habitans des montagnes du pays de Petchit, dans l'intérieur de l'Indoustan, ont une liqueur aigre et détestable avec laquelle ils s'enivrent. On la fait avec le riz, mais sans sucre ; elle est blanchâtre et diffère beaucoup de l'arak. Voici comment on la boit : on s'asseoit à terre, la tête penchée en arrière et la bouche ouverte. Un homme debout, à côté de celui qui veut se régaler, tient à la main un pot rempli de cette liqueur, et fait d'une façon particulière. Il lui en verse dans la bouche sans discontinuer jusqu'à ce que le buveur en ayant assez tombe sur le dos. C'est le plus grand divertissement du pays.

Mine de sel gemme en France.

On vient de découvrir, à l'aide de la sonde, à 208 pieds de profondeur, une mine de sel gemme à une lieue de Moyeuvre, département de la Meurthe. Il paroît qu'elle forme un banc de sel blanc et pur. On a commencé les fouilles nécessaires pour y parvenir. C'est ce banc qui donne sans doute naissance aux sources salées du département. On le supposoit situé plus près des Vosges.

Découvertes dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande.

Un détachement parti de Sydney-Cove, en 1818, a pénétré à 500 milles anglois à l'ouest des montagnes Bleues, et a trouvé une grande rivière navigable qui couloit dans un pays fertile. On croit que c'est celle dont on a découvert la source il y a deux ans, et que l'on a nommée rivière Macquarie ; mais l'on pense qu'elle est différente de celle dont le capitaine King a découvert l'embouchure à la

côte nord de la Nouvelle-Hollande, qu'il a remontée à une distance de soixante milles de la mer, et dont l'embouchure forme un delta. La marée s'y fait sentir très-haut. Ce fleuve, au point où M. King s'est arrêté, avoit quatre cents pieds de largeur; le pays d'alentour offroit une vaste plaine produite par ses alluvions. Une nouvelle expédition est destinée à suivre le cours de cette rivière dans toute sa longueur. On espère beaucoup de cette tentative dont le succès intéresse vivement la prospérité du pays.

Méthode d'instruction plus prompte que celle de l'enseignement mutuel. — Extrait de la Correspondance de M. de Zach. — Mai 1819.

« La méthode d'enseignement mutuel inventée, à ce que l'on prétend par un quaker, est cependant aussi ancienne que le monde. On la retrouve au pied du Sinaï où Moïse l'avoit déjà pratiquée; on la trouve, dans différens siècles, pratiquée par des hommes chargés de l'instruction; enfin, Bell lui-même où l'a-t-il prise? chez les Brahmines, à Madras. Méthode peut-être aussi ancienne chez les peuples de l'Inde que chez ceux de la Palestine.

« Il y a des personnes qui trouvent cette méthode non seulement douteuse, mais même pernicieuse, parce qu'elle répand trop vîte les lumières. Faudra-t-il répandre les ténèbres? Nous savons bien que l'ignorance est un excellent moyen pour asservir les hommes. Mais notre père céleste s'appelle le *père des lumières;* il nous appelle les *enfans de la lumière;* il n'y a que les démons qui sont nommés les *anges de ténèbres.*

« Nous ne sommes pas du nombre des partisans de la méthode de Lancaster; mais, par une raison bien con-

traire à celle de l'obscurantisme, nous rejetons cette méthode, parce qu'elle est trop lente. Au lieu de la méthode d'un quaker, proposons celle d'un jésuite; il est vrai qu'elle est tombée dans l'obscurité, mais il est bon de l'en tirer.

« L'auteur de cette méthode se nommoit Ignace Weitenhauer; il demeuroit à Inspruck en Tyrol. Pilati parle du père Weitenhauer dans ses *Voyages en différens pays de l'Europe*, en 1774, 1775 et 1776, Tom. I, p. 110. En passant à Inspruck, il vit ce religieux. « Il me raconta, dit-il, qu'il avoit nombre d'écoliers auxquels il apprenoit toutes sortes de langues, aux uns dans vingt-quatre heures, à d'autres dans une semaine, et enfin à d'autres dans un mois, suivant les talens et la mémoire d'un chacun. » Il me fit présent d'une grammaire où il avoit rassemblé, dans un très-petit volume in-8.°, les premiers élémens de toutes les langues. Cet ouvrage extraordinaire me servit bientôt en Italie à allumer le feu des cheminées.

« Ce voyageur eut tort de sacrifier son volume à Vulcain; il eût mieux fait de nous en donner un aperçu. Au reste, la méthode du père Weitenhauer est amplement développée dans l'ouvrage suivant :

Ignat. Weitenhauer Hexaglotton genuinum, docens linguas gallicam, italicam, hispanicam, græcam, hebraïcam, chaldaïcam, etc., ut intra brevissimum tempus ope lexici, omnia explicare discas.—Augustæ Vindelicorum, 1762, 2 vol. in-4°.

M. de Zach n'a pas donné une idée exacte de ce livre du père Weitenhauer connu par d'autres bons ouvrages de grammaire. Cette méthode n'a rien de commun avec l'enseignement mutuel; elle tend, non pas à enseigner une langue, mais à donner le moyen de pouvoir, au bout d'un jour de travail, la traduire, à l'aide d'un dictionnaire, sans l'avoir apprise.

III.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Le Monde maritime, ou Tableau géoagraphique et historique de l'archipel d'orient de la Polynésie et de l'Australie; par M. C. A. WALCKENAER, membre de l'Institut. 2 vol. in-8.° ornés de gravures et de cartes.

Nous nous proposons de donner une analyse étendue de cet ouvrage dans lequel M. Walckenaer a recueilli avec le plus grand soin les renseignemens les plus récens fournis par les voyageurs qui ont visité les différentes parties du monde maritime. A peine, il y a soixante ans, en connoissoit-on foiblement quelques parties. Aujourd'hui il en est quelquns-unes aussi exactement décrites que plusieurs contrées de l'Europe. Les progrès de la civilisation, et la propagation de l'évangile dans ces régions lointaines, leur donnent encore de nouveaux droits à notre attention.

Excursion agronomique en Auvergne, principalement aux environs des Monts-Dor et du Puy-de-Dôme, suivie de recherches sur l'état et l'importance des irrigations en France; par YVART, membre de l'Institut, 1 vol. in-8°.

Agriculteur habile aussi versé dans la pratique que dans la théorie du premier des arts, M. Yvart est allé examiner la culture de l'Auvergne. Les détails qu'il donne sur ce pays sont précieux également pour la géographie physique comme pour la science de l'économie rurale. Nous reviendrons sur ce livre qui mérite à tant de titres de fixer l'attention.

Journal of a visit in South Africa, etc. *Journal d'un voyage dans l'Afrique méridionale en* 1815 *et* 1816, *avec des notices sur les établissemens des missions des Frères-Unis près le cap de Bonne-Espérance*, par J. C. LA TROBBE. Londres, 1818, 1 vol. in-4° de 396 pages, avec seize planches et une carte.

M. la Trobbe visita l'Afrique méridionale comme délégué des églises moraves de Londres. Il alla jusqu'aux frontières du pays des Caffres, à l'est du Cap, et trouva un emplacement propre à la fondation d'une troisième mission, près de la baie d'Algoa. Le gouvernement du Cap s'empressa de seconder ses efforts. Cette relation offre peu de choses curieuses sous le rapport de l'histoire naturelle et de la géographie; mais, en revanche, elle contient beaucoup d'observations intéressantes sur les progrès de la civilisation et de la culture intellectuelle chez les hommes sous les différens climats, sur l'influence que le sol exerce sur ces progrès; enfin, sur le caractère moral des Hottentots et des Caffres. Le style de cette relation est simple; les journaux allemands de la communauté des Frères moraves en ont publié des extraits assez étendus.

The indo-chinese Gleaner, etc. *Le Glaneur indo-chinois* Malacca, publié en cahiers in-8° depuis 1817.

Cette première production d'une imprimerie qu'un missionnaire anglais vient d'établir à Malacca, sera probablement toujours très-rare en Europe, puisqu'elle a paru dans une partie des Indes très-reculée. On trouve dans ce recueil des nouvelles des missionnaires; consistant en des mélanges sur la littérature, la philosophie et l'histoire des différentes nations au milieu desquelles travaillent les mis-

sionnaires; enfin, des traductions d'ouvrages écrits dans la langue de ces nations. Nous aurons quelquefois l'occasion d'offrir à nos lecteurs des extraits de ce recueil, qui paroît tous les trois mois depuis le mois de mai 1817. — Il en a déjà été publié quatre cahiers.

Eusebii Pamphili chronicorum canonum libri duo, opus ex haicano codice à doctore Johanne Zohrabo collegii armeniani Venetiarum alumno diligenter repressum et castigatum. Angelus Maius et Johannes Zohrabus nunc primum conjunctis curis latinitate donatum notisque illustratum additis græcis reliquiis, ediderunt.—Samuelis præsbiteris aniensis temporum usque ad suam ætatem (1179 *J. C.*). *Ratio, è libris historicorum summatim collecta, opus ex haicanis quinque codicibus ab Johanne Zohrabo, doctore Armeno diligenter descriptum atque emendatum*, F. Zohrabus *et* Aug. Maius ediderunt. Mediolani, 1818, *in-folio*, un vol. Se trouve à Paris, chez Fantin, quai Malaquais. Prix, 43 fr.

L'inestimable ouvrage d'Eusèbe sur la chronologie ne nous étoit parvenu que par fragmens dispersés dans différens écrits grecs et latins. Scaliger avoit recueilli ces fragmens avec le plus grand soin. Tous ses efforts, pour établir les véritables leçons et remplir les nombreuses lacunes qui existent dans ces fragmens, ne servoient qu'à inspirer de plus vifs regrets sur la perte de l'ouvrage original, dont tout le mérite consiste dans l'authenticité des faits et l'exactitude des dates. Cette perte vient d'être réparée par la découverte d'une excellente traduction arménienne faite dans le quatrième siècle. M. le docteur Zohrâb s'est procuré à Constantinople une copie très-soignée de cette ancienne traduction; il l'a apportée à Venise, et déposée au

monastère de Saint-Lazare, après en avoir tiré une copie de sa propre main. Cette copie, dont on ne peut lui contester la légitime propriété, lui a servi à faire, de concert avec le savant latiniste M. Maï, la traduction que nous annonçons, et qui parut à Milan en 1818. Plusieurs journaux littéraires de l'Europe l'avoient annoncée long-temps avant sa publication. Cette circonstance a sans doute déterminé un académicien de Saint-Lazare à accélérer l'édition arménienne-latine du même ouvrage qu'ils avoient projetée, et qui n'a cependant paru qu'au mois de juin dernier (quoique le frontispice porte 1818), c'est-à dire dix mois après la traduction de M. Zohrâb : on ne peut donc contester à celui-ci le mérite de la priorité. A la suite de la chronique d'Eusèbe, il a ajouté celle de Samuel, prêtre d'Ani, laquelle commence à la naissance de Jésus-Christ et finit en 1179 de l'ère chrétienne, et jusqu'à présent inédite : il a répandu dans ses notes différens fragmens du Juif Philon et de Moïse de Chorène, également inédits. Ces traductions latines ont été faites par MM. Zohrâb et Maï, et ne se trouvent pas dans l'édition de Venise.

L'ouvrage dont il s'agit est donc une des plus précieuses acquisitions que le monde savant ait faites depuis long-temps. Le docteur Zohrâb et son digne collaborateur se sont acquis des droits incontestables à l'estime et à la reconnoissance de tous les amis de la solide érudition.

Beytræge zur Hydrographie, etc. *Mémoires pour servir à l'hydrographie des grands Océans, destinés à servir d'éclaircissement à une grande carte de la terre, publiée d'après la projection de Mercator*, par M. K. J. de Krusenstern, capitaine de vaisseau de la marine impériale de Russie. Leipzig, 1819, 1 vol. in-4° de 248 pages.

Cet ouvrage, très-important pour la géographie des

mers du globe, répond à l'attente que le nom de l'auteur en faisoit concevoir. Il contient le résumé des notions les plus exactes et les plus récentes recueillies par les navigateurs et les hydrographes. Peu de personnes étoient mieux en état de faire ce travail que M. de Krusenstern, qui a si heureusement achevé la circumnavigation du globe, et qui en a publié une relation enrichie d'observations précieuses.

L'auteur divise les mers du globe en Océan atlantique, en Océan indien et Grand-Océan ou mer du Sud. Fleurieu avoit pensé que la mer des Indes ne méritoit pas d'être désignée par le nom d'Océan. M. de Krusenstern indique et décrit dans chaque Océan les îles, les écueils et autres dangers que l'on y rencontre; les vents qui y soufflent le plus constamment. Le grand nombre d'îles contenues dans le Grand-Océan engage M. de Krusenstern à les diviser en grands et petits groupes. La carte est revue avec le plus grand soin, et beaucoup plus complète que celle qui se trouve dans l'atlas russe du voyage de M. de Krusenstern.

L'introduction renferme, sur l'usage du baromètre marin, des observations qui donnent lieu de présumer que cet instrument peut devenir encore plus utile qu'il ne l'a été jusqu'à présent.

Allgemeine Uebersicht der Staatskraefte Europas; Tableau général de la puissance des états d'Europe, par A. W. Cromer, 1 vol. in-8°. Leipzig. Prix, 20 fr.

Ce livre, accompagné d'une carte statistique qui embrasse d'un seul coup d'œil la position géographique; l'étendue, la population, les revenus, la force armée des différens pays, donne une connoissance complète de leurs ressources physiques et politiques. L'auteur a puisé aux

meilleures sources, et a mis en œuvre, avec autant d'ordre que d'habileté, les nombreux renseignemens qu'il a recueillis. Cet ouvrage est très-précieux pour la connoissance de l'état actuel de l'Europe.

Kruzes Atlas zur Uebersicht der Geschichte aller Europæischen laender und Staaten; Atlas historique de tous les pays et états de l'Europe depuis leur origine jusqu'à nos jours. Leipzig, 1819, *in-folio.* Prix, 63 fr.

On n'a pas oublié le succès éclatant que l'atlas historique de Le Sage obtint en France. Aujourd'hui l'Europe a tellement changé de face, que cet ouvrage ne sert plus que de renseignement historique. Celui que M. Kruse vient de publier offre un tableau exact et complet de l'état actuel des choses. C'est un excellent manuel pour toutes les personnes qui s'occupent d'études historiques. En effet, cet atlas offre quarante tableaux et vingt cartes qui composent la suite des faits classés avec autant d'ordre que de méthode, et accompagnés de détails chronologiques, synchronistiques et géographiques. On conçoit aisément l'utilité d'un pareil travail, dont il seroit à désirer que l'on publiât une bonne traduction françoise.

—Le 3ᵉ numéro du *Journal des nouveaux Voyages* a paru à Londres. Ce cahier contient la traduction en anglois du voyage en Angleterre par M. Dupin, membre de de l'académie des sciences.

—Le premier volume du *Voyage en Perse*, par sir William Ouseley, ambassadeur du roi de la Grande-Bretagne en Perse, vient d'être publié. Ce savant auteur a, dans son séjour en Perse, recueilli un grand nombre de monumens antiques qu'il nous fait connoître. L'ouvrage est accompa-

gné d'un atlas renfermant 23 planches. La belle collection de manuscrits de sir William Ouseley l'a mis à même de publier une foule de renseignemens neufs qui jettent le plus grand jour sur l'histoire de la Perse, et viennent à l'appui des conjectures et des observations que lui a suggérées la vue des lieux remarquables qu'il a parcourus. Déjà connu par les importans services qu'il a rendus à la littérature orientale, sir William Ouseley lui ouvre une nouvelle source de richesses par la publication de son ouvrage, qui doit être composé de deux volumes. Le second, attendu avec impatience, ne tardera pas à paroître. Nous reviendrons sur cet important ouvrage.

— Le capitaine James Burney, un des compagnons de voyage du capitaine Cook et un des hommes les plus profondement versés dans l'histoire des voyages maritimes, vient de publier un ouvrage important, c'est *l'Histoire chronologique des voyages de découvertes faites au nord-est*, pour trouver un passage de l'Océan atlantique dans la mer Pacifique, par ordre chronologique, un vol. in-8°.

—M. Djurberg, géographe suédois, a publié dans sa langue un Dictionnaire géographique de la Suède et de la Norvège.

—M. Maurice de Kotzebue a fait paroître en un volume in-8°, à Weimar, la relation de son *Voyage en Perse* à la suite de l'ambassade russe dans ce pays en 1817. Ce petit volume, orné de plusieurs gravures, parmi lesquelles on distingue celles qui représentent les Zerbis, troupes persanes organisées et habillées à l'européenne, offre sur cette nouvelle institution des détails extrêmement curieux.

Nouvelles des Voyageurs.

M. A. de Saint-Hilaire, un de nos correspondans au Brésil, est parti vers la fin de février pour son voyage aux mines et dans d'autres parties de l'intérieur de ce pays. Comme il parcourra des cantons où un Européen peut courir des dangers de la part des Boutoucoudis ou d'autres tribus indigènes, il se fait accompagner de quatre hommes bien armés. Cette petite caravane a plusieurs mulets pour porter ses provisions, précaution indispensable dans ces contrées.

— On a reçu, en Angleterre, de M. Jowett, des détails intéressans sur l'Abyssinie, l'Egypte, Tripoli, Tunis et Alger. Il paroît que l'Egypte fait des progrès rapides vers la civilisation, et que l'on a de grandes facilités pour parcourir la régence de Tripoli, ainsi que l'intérieur de l'Afrique par cette voie, sous les auspices des pachas de ces deux pays.

Nécrologie.

Catteau-Calleville (Jean-Pierre-Guillaume) étoit né à Angermunde en Brandebourg, et descendoit d'une famille françoise. Il desservit long-temps l'église réformée françoise de Stockholm, fit plusieurs voyages dans l'intérieur de la Suède, visita la plupart des états du nord de l'Allemagne, et vint se fixer à Paris en 1810. Il y est mort subitement le 19 mai 1819, à l'âge d'environ soixante ans. On lui doit, entre autres ouvrages :

Tableau général de la Suède. — Lausanne, 1789, 2 vol. in-8°.

Tableau des Etats danois. — Paris, 1802, 3 vol. in-8° avec une carte.

Voyage en Allemagne et en Suède.—Paris, 1810, 3 vol. in-8°.

Tableau de la mer Baltique.—Paris, 1812, 2 vol. in-8°, avec une carte.

Histoire de Christine, reine de Suède.—Paris, 1815, 2 vol. in-8°.

Histoire des Révolutions de Norvège. — Paris, 1818, 2 vol. in-8°.

Le long séjour de M. Catteau dans les pays du nord, sa profonde connoissance des langues de ces contrées et ses relations avec les hommes les plus instruits, l'avoient mis en état de donner de très-bonnes notions sur cette partie de l'Europe. La géographie et l'histoire lui ont des obligations égales pour les services qu'il leur a rendus. Il avoit promis d'aider de ses lumières les rédacteurs des *nouvelles Annales des Voyages*, qui, par sa mort, se trouvent privés du concours d'un collaborateur si utile.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

II.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

III.

ENTREPRISES ET DÉCOUVERTES.

IV.

MÉLANGES GÉOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES.

FIN DE LA TABLE.



